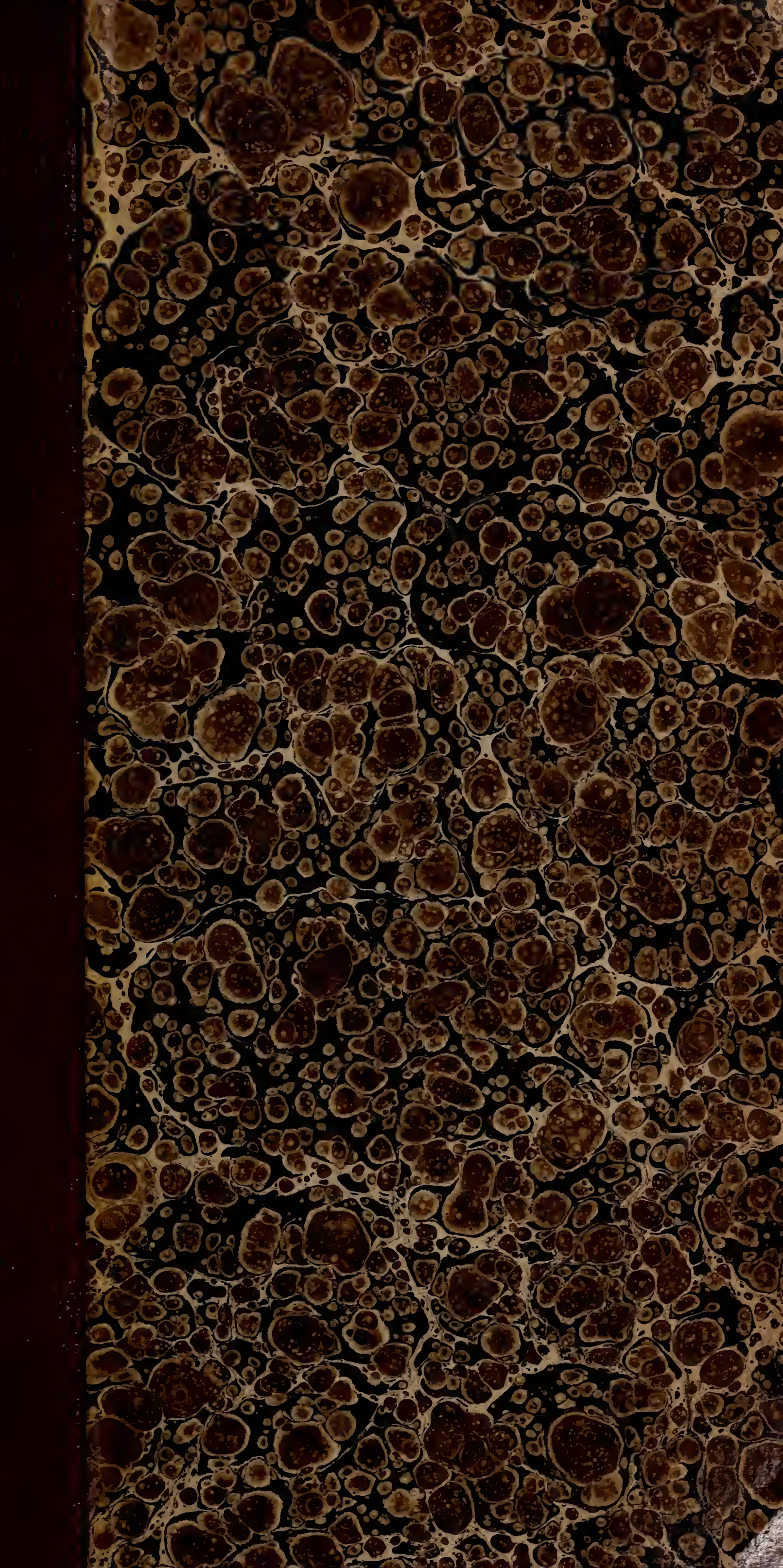
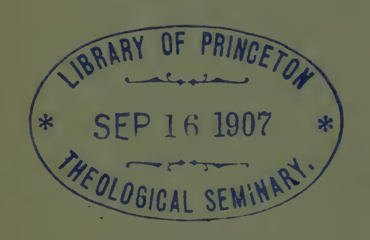



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.



JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Paris — Imp. de Ch. MARÉCHAL, succr de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
MATTHIEU, XXIV, 14.

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE



PARIS,
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA LIBRAIRIE DE CHARLES MEYRUEIS ET Cie
RUE DE RIVOLI, 174.

1861

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, 1er janvier 1861.

Chers lecteurs, qui, dans ce moment, voyez commencer pour vous une nouvelle année d'agitations, de travaux et de luttes, venez vous asseoir un instant auprès du lit de mort d'un vieil Africain, qui, après avoir reçu de nous la bonne nouvelle, nous a devancés dans notre patrie céleste. Ecoutez la voix d'un patriarche du désert proclamant la vanité des biens et des grandeurs terrestres, l'efficacité du sang de Christ, la suprême importance du salut ! « Une seule chose est nécessaire, » a dit notre Rédempteur. Heureux ceux qui ont compris cette grande vérité et pour eux-mêmes et pour les autres ! Ceux-là savent, comme le vieillard dont nous allons les entretenir, que la paix ne se trouve qu'au pied de la croix, et ils sentent qu'après avoir été réconciliés avec Dieu, ils ne doivent point se donner de repos qu'ils n'aient présenté les eaux vivifiantes de la grâce aux malheureuses victimes de l'erreur et du péché. Aussi ces personnes nous comprendront-elles si nous leur recommandons avec une nouvelle instance l'œuvre dont cette feuille est destinée à plaider la cause et à faire connaître les progrès. Possesseurs fortunés de la perle de grand prix, venez-nous en aide ! Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement ! Élargissez vos cœurs, comme celui de votre Sauveur s'est élargi pour vous. Emplissez, entassez, faites déborder la mesure de votre bienfaisance chrétienne ; car le Seigneur « se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres, et il vous versera dans le sein

une bonne mesure pressée et qui se répandra par-dessus. » Ouvriers avec Dieu, sachons, comme lui, donner pour le salut du monde tout ce que nous avons de plus précieux; sachons, comme lui, travailler sans relâche et avec une pleine assurance de succès. La tâche nous paraît par moments ardue, difficile, interminable; mais Jésus-Christ nous crie : « Toutes choses sont possibles au croyant. » — « Si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu !... » Ah ! ne l'avons-nous pas déjà vue ? Que de fois n'avons-nous pas, en quelque sorte, accompagné jusqu'à la porte des cieux des âmes que Satan tenait liées pour le jour de la destruction, et qui, affranchies, purifiées, sanctifiées, glorifiées, ont pris leur essor vers le séjour de la félicité !

Nous allons, aujourd'hui encore, assister à l'un de ces étonnants triomphes, et pendant qu'on se livre autour de nous à des joies périssables et sans saveur, nous commencerons cette année de grâce en entonnant avec un nouvel habitant des cieux l'hymne de l'éternelle délivrance.

Notre récit est emprunté à la correspondance de M. Dyke, de Hermon. — Le patriarche de la tribu, Adama Potléli, vient de la quitter pour se rendre dans un monde meilleur. Cet homme se distinguait par beaucoup de prudence et une grande bonté de cœur. On s'accorde à dire que, dès sa plus tendre jeunesse, il fut généralement aimé. En sa qualité de représentant d'une des branches de la famille régnante, ses avis avaient un grand poids dans les conseils nationaux. Il est mort à un âge très avancé, peut-être le dernier de la génération à laquelle il appartenait.

Il y a longtemps, à l'époque des grands malheurs de sa patrie, il se réfugia avec sa famille dans la colonie du Cap. Il ne s'attendait à y trouver qu'un peu de repos, et peut-être le moyen de réparer sa fortune; mais c'est là qu'il devait entendre pour la première fois les vérités révélées. On lui parla d'un Dieu qui a créé toutes choses. Ce qu'on

lui en dit lui parut si clair et produisit sur lui une telle impression qu'il renonça sans hésiter aux idées et aux pratiques superstitieuses de ses ancêtres. Il ne paraît pas cependant qu'il ait appris alors à connaître Jésus-Christ comme son Sauveur; mais il entrevit des espérances et une paix que le monde ne pouvait lui donner, et il commença à soupirer après ces biens inappréciables.

Après un long séjour dans la colonie, sa famille lui proposa de retourner au pays de ses pères. Potléli repoussa d'abord cette idée. « Pourquoi, disait-il à ses enfants, pourquoi me ramener dans une contrée couverte des plus épaisses ténèbres? Je suis déjà vieux, laissez-moi me reposer ici et mourir au milieu de ceux qui croient en Dieu. Je veux être enterré comme eux. »

On lui dit que, depuis son départ, des missionnaires avaient pénétré chez les Bassoutos, et, pour vaincre sa résistance, on lui promit de le conduire auprès de ces serviteurs de Dieu. On lui donna aussi l'assurance qu'à sa mort il serait enterré comme le sont les adorateurs du vrai Dieu. Il requit à ce sujet un engagement solennel, et ne consentit à se mettre en route qu'après l'avoir obtenu.

Il faillit être victime de sa confiance. En rentrant dans le pays natal, la famille de Potléli se rappela la haute position qu'elle y occupait autrefois. Elle craignit de voir son chef éclipsé dans une station où il trouverait une autre autorité établie. On l'installa dans une partie de la contrée qui n'avait encore que peu d'habitants, et tous ses subordonnés se groupant autour de lui, il se vit à la tête d'une communauté considérable. Bientôt on essaya d'y introduire des pratiques païennes, et pour mieux bannir de l'esprit du vieillard les idées qu'il avait emportées du pays des blancs, on alla même jusqu'à lui chercher une jeune compagne. Alors la conscience de Potléli se mit à parler avec une nouvelle force. « Ayez pitié de moi, dit-il à ses fils. Mon corps

s'affaiblit et mes yeux se sont appesantis, et je ne puis plus voir. Conduisez-moi dans une station où je puisse trouver quelqu'un qui m'instruise. Quelque chose me dit qu'avant que je meure, Dieu nous accordera un missionnaire qui habite au milieu de nous; mais, en attendant, je ne puis demeurer sans guide. » Ceci se passait en 1850.

Cédant à ses instances, on transporta Potléli à Morija. Ses fils lui construisirent une cabane non loin du temple, chargèrent l'un de leurs plus jeunes frères de prendre soin de lui et d'obéir à ses volontés, et, dès ce jour, le vieux prince mossouto n'eut plus d'autre pensée que de s'instruire pleinement du chemin du salut. Il apprit alors que le Dieu dont il reconnaissait l'existence avait envoyé son Fils pour le racheter; les regards de son âme se tournèrent vers la croix, et il crut en Jésus-Christ. Chaque dimanche, lorsque ses forces le permettaient, on le transportait au temple sur une espèce de civière. Quand il n'était pas capable de supporter la fatigue que lui causaient les mouvements des porteurs, il faisait prier le missionnaire, ou quelqu'un des membres de l'Eglise, de se souvenir de lui et d'aller lui donner la nourriture spirituelle dont il avait besoin. Bien que son grand âge l'eût en quelque sorte dégagé de tout lien terrestre, il voulut que la bénédiction nuptiale fût prononcée publiquement sur l'union qu'il avait contractée, plus de soixante ans auparavant, avec la femme de sa jeunesse.

Son vœu le plus ardent était d'obtenir le baptême. Il le reçut en 1856 des mains de son pasteur, M. Arbousset, au milieu d'une vaste assemblée composée de ses nombreux enfants et arrière-petits-enfants, de ses serviteurs et des principaux chefs du pays.

Dans ces entrefaites, M. Dyke avait fondé la station de Hermon dans le district qu'occupaient la plupart des subordonnés de Potléli. L'espérance du vieillard s'était réalisée, et malgré la grande fatigue d'un voyage au-dessus de ses for-

ces, il résolut de retourner au milieu des siens, dans l'espérance de contribuer, par son exemple et ses exhortations, à les rendre attentifs aux enseignements du missionnaire. « Quand on me l'amena, dit M. Dyke, sa faiblesse physique était grande; mais il était fort en la foi et plein d'amour pour son Sauveur. Il ne lui a point été possible d'assister au service public. J'ai donc été appelé à le visiter fréquemment, et je ne tardai pas à reconnaître, dans l'accomplissement de ce devoir, un précieux moyen d'édification pour moi-même. Quand je lui demandais comment il allait, il me répondait presque toujours : « Je suis ici avec mon Seigneur; il habite dans mon cœur. » Il avait, en toute occasion, une parole d'exhortation pour les personnes qui venaient le voir, et plus d'un pécheur, après l'avoir entendu, a été contraint, en se retirant, de donner gloire à Dieu pour la puissance avec laquelle il faisait parler un homme qui semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. »

Environ neuf ou dix mois avant sa mort, Potléli éprouva un vif désir de parler à chacun des membres de sa famille. On les manda de tous côtés, et bien peu, je crois, différèrent de se rendre à cet appel. Il leur dit alors qu'avant qu'une autre année se fût écoulée, son Père céleste l'aurait recueilli auprès de lui, et il les supplia, avec beaucoup d'instance et de solennité, de chercher le refuge qu'il avait lui-même trouvé. Moshesh fut aussi invité à venir entendre les dernières paroles de son vieux parent, et le souverain des Bassoutos fit sans hésitation une vingtaine de lieues. Potléli lui parla avec beaucoup d'affection, le supplia de renoncer au péché pendant qu'il en était temps encore.

Après ces scènes d'adieu, il ne resta plus au vieux pèlerin qu'à attendre patiemment sa délivrance. Il soupirait après la gloire céleste, ce qui ne l'empêchait pas cependant d'élever encore sa faible voix pour proclamer les miséricordes de Dieu.

Il paraissait n'être plus sensible qu'à une seule souffrance : celle que lui causait l'endurcissement de ses fils et de Moshesh, son chef. « Ah ! s'écriait-il souvent, pourquoi Moshesh refuse-t-il de courber la tête devant Celui qui a fait de lui un roi ? »

La fin de Potléli a été douce et paisible. Il a exhalé son dernier soupir au milieu d'amis et de parents qui lui prodiguaient tous les soins et les soulagements en leur pouvoir. A la requête de ses enfants, son corps a été déposé dans une bière garnie et recouverte d'un linge blanc. Il a été accompagné à sa dernière demeure par un nombre immense de Bassoutos. Le dernier jour révèlera les fruits des impressions produites par le discours prononcé sur sa tombe. On a entendu maints assistants dire, en se retirant : « Que je meure de la mort du juste, et que ma fin soit semblable à la sienne ! »

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE HÉBRON.

Lettre de M. Cochet, *écrite sous la date du* 17 *octobre* 1860.

Installation de M. Germond.

Messieurs et très honorés directeurs,

Le dimanche 8 du courant avait été fixé pour l'installation de M. Germond comme pasteur et missionnaire de Béthesda. L'avant-veille, MM. Dyke, Maitin et Mabille s'étaient rencontrés ici, et le jour suivant nous montâmes ensemble à cheval pour nous rendre dans cette station. Aux

trois quarts de la route, un incident faillit nous faire manquer le but de notre voyage. En arrivant à la Makhaleng, nous la trouvons gonflée par un orage qui a éclaté dans la nuit ; ses eaux, troubles et épaisses, resserrées dans un lit étroit, coulent avec la rapidité d'un torrent. Nous ne sommes pas tous nageurs, que devons-nous faire ? L'idée de retourner sur nos pas nous contrarie. Nous nous assurons bientôt que l'eau baisse. Mon suivant, Franz, jeune Mossouto, est nageur : il tente le passage ; lorsqu'il est dans le courant, son cheval perd pied et se laisse emporter. Il nage un moment, suivant le fil de l'eau ; mais le cavalier ne perd pas la carte ; de la bride et d'un grand coup de main qu'il applique à sa bête, il lui fait reprendre la bonne direction et gagner la rive opposée. L'eau baisse sensiblement ; nous prenons le parti de la laisser écouler. Après deux heures d'attente, le soleil baissant aussi, nous nous préparons à traverser ; le niveau est alors descendu d'environ cinq à six pouces. Franz est revenu vers nous à la nage ; nous ôtons nos chaussures, une partie de nos habillements, nous en emplissons un sac, qu'il se met en devoir de transporter sur l'autre rive. Au lieu de l'attacher fermement sur l'un des plus grands chevaux, comme nous le lui avions enjoint, il se contente de le poser en travers devant lui, au risque de le lâcher au moindre mouvement du cheval. Il est déjà lancé dans le courant, quand nous nous prenons à regretter cette imprudence. Si le sac tombe dans l'eau, c'en est fait de nos chaussures, de nos pantalons et de divers objets, et nous allons nous trouver dans un singulier embarras ; cependant il touche à l'autre bord, et nous sommes soulagés. Nous-mêmes, prenant le courant fort en amont du gué, nous entrons dans l'eau et atteignons sans accident la rive opposée ; arrivés là, nous sommes heureux et reconnaissants envers Dieu d'avoir pu effectuer ce passage.

Après avoir marché encore une heure, nous approchons

de Béthesda, et nous rencontrons M. Germond, qui était monté à cheval pour venir à notre rencontre. Quelques instants après, nous voilà devant la station. Les chrétiens de Béthesda, voulant nous faire honneur, tirent des coups de fusil. Nous mettons pied à terre, et saluons frère Gossellin, le doyen encore robuste de notre mission dans le Lessouto ; puis Mme Germond et les chrétiens de l'endroit, hommes, femmes, enfants, qui s'empressent de venir nous serrer la main.

Réunis au nombre de six ou sept dans ce coin du Lessouto, au pied de la chaîne des Maloutis, à 2,000 lieues de la France, nous passons la soirée en entretiens agréables. Dans ces rencontres, les souvenirs de la patrie ne peuvent manquer d'être évoqués, et si l'on est avec des frères qui en apportent des impressions toutes fraîches, on en parle avec entraînement. Tout-à-coup nous remarquons que c'est la Suisse française qui est le plus représentée parmi nous ; trois de nos frères et Mme Germond se réclament de cette terre libre, tandis que la France ne compte parmi nous que deux de ses enfants !

Le dimanche matin de bonne heure eut lieu le premier service. Il se compose de chants, de prières auxquels les chrétiens indigènes prennent part, et de la lecture de la Parole de Dieu. Ce service matinal se célèbre dans toutes nos stations, avec cette seule différence qu'ici le missionnaire y assiste et le préside, tandis qu'ailleurs la direction en est laissée aux membres les plus influents de l'Eglise.

A dix heures, second service : c'est celui où les auditeurs sont généralement le plus nombreux. La première partie de l'exercice fut confiée à frère Gossellin, qui adressa aussi quelques mots d'introduction à l'auditoire ; puis la chaire fut occupée par l'auteur de ces lignes, qui s'attacha à développer ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : « Nous ne « nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons

« Jésus-Christ, le Seigneur, et pour nous, nous sommes vos « serviteurs pour l'amour de Jésus. » (II Cor., IV, 5) Enfin, notre frère Germond fit à la congrégation, d'une manière appropriée à la circonstance, une courte allocution en langue sessouto.

L'auditoire comptait environ trois cents personnes, une partie desquelles avait été attirée par l'occasion. Au service de l'après-midi, il était un peu diminué, mais considérable encore; ce fut M. Maitin qui lui annonça la Parole. On baptisa l'enfant de M. Germond et deux autres enfants de chrétiens. Selon l'usage établi à Béthesda, on fit aux indigènes un petit régal de pain et de viande qui était préparé de la veille.

Le chef Morosi, sur le territoire duquel la station a été fondée, demeure maintenant à une grande distance de l'établissement. Il avait été invité, ainsi que Pushuli, à venir aussi recevoir le nouveau missionnaire ce jour-là. Morosi se fit excuser en alléguant, outre la grande distance, que l'Orange n'était pas guéable; mais il se fit représenter par son fils aîné, Létouka, qui nous apporta dûment les salutations et un message de son père. Nous en prîmes occasion d'exprimer nos regrets de les voir si indifférents à l'égard des choses de Dieu, qu'ils s'éloignent toujours plus de la station et lui deviennent étrangers, et d'exhorter plus particulièrement Létouka, dont la résidence est moins éloignée, à fréquenter la maison de prière. A l'égard du fameux Pushuli, qui demeure dans le voisinage, il nous fit dire qu'il était empêché de venir par un mal de tête (un Mossouto a toujours à son service un mal de tête ou quelque chose de semblable pour l'excuser au besoin), et il se contenta d'envoyer quelques-uns de ses gens.

Après la présentation générale du nouveau missionnaire, le dimanche, nous jugeâmes convenable d'en faire une un peu plus intime à l'Eglise en particulier, afin de fournir aussi

à celle-ci l'occasion d'exprimer ses sentiments. Une réunion spéciale eut donc lieu le lundi avant midi. M. Dyke la présida ; il adressa à l'Eglise quelques exhortations relatives à la circonstance, puis il lui donna la parole. Trois de ses membres : Simon, Yérémia et Esaia se firent tour-à-tour son organe pour exprimer leur gratitude envers Dieu, tout premièrement, de ce qu'il leur donnait un nouveau serviteur de son Évangile, puis envers la France (1), *ma a rona, létsuèlé la rona — notre mère, la mamelle qui nous allaite*, — comme l'appelait Simon. « Dieu, disait-il, n'a point « permis que nous fussions affamés par manque du pain de « la Parole ; nous avons été nourris par M. Gossellin, qu'il « nous a laissé en nous retirant son collaborateur ; puis par « M. Arbousset, qui est demeuré quelque temps avec nous ; « et enfin, nous avons avec M. Gossellin, qui nous reste, « M. Germond, qu'il nous donne aujourd'hui. Certainement, « Dieu a pourvu aux besoins de ce troupeau ; ce qui importe « maintenant, à nous troupeau, c'est de bien écouter la voix « du berger. »

« En voyant M. Schrumpf partir, disait Esaia, nous eûmes « de l'anxiété, parce que M. Gossellin restait seul, sans fa- « mille, au milieu de nous. Pourra-t-il demeurer seul ? Ne « nous sera-t-il pas ôté aussi, se demanda-t-on d'abord ? « Mais non ; l'on vit bientôt que ces craintes n'étaient pas « fondées, et on crut l'entendre dire : *Ki thla shuela gar'a* « *lona, — je suis décidé à mourir parmi vous*. Aujourd'hui, « nous bénissons Dieu, et pour lui et pour nous, de ce que

(1) Nos chrétiens ne s'imaginent guère de distinguer entre la France et les Églises qui leur ont envoyé le message de l'Évangile. Que diraient-ils s'ils avaient de l'état religieux de la première une connaissance plus exacte ? Je crains bien que l'impression ne fût des plus fâcheuses. Quelque désir que l'on ait de ne pas les laisser dans l'erreur en bien des points, on ne peut redresser toutes leurs opinions fausses, et en un sujet fâcheux comme celui-ci, on ne peut le faire que dans une certaine mesure.

« nous lui voyons, comme auparavant, un compagnon de « travail, et nous disons : « Serviteurs de Dieu, faites-nous « croître dans le Seigneur ! »

Le mardi, nous quittâmes nos amis de Béthesda pour retourner à Hébron, MM. Dyke, Maitin et moi. M. Germond se préparant à nous accompagner un peu à cheval, trois chrétiens vinrent nous demander respectueusement de nous escorter aussi, ce qui fut accordé de bon cœur, et Simon, Esaia et Samuele montèrent à cheval avec nous. Nous emportâmes l'impression que Béthesda présente un champ de travail non moins intéressant que plusieurs autres, et bien digne d'être occupé; quelque chose y a été fait, témoin cette congrégation qui s'y rassemble, cette Eglise qui s'y est formée et qui est appelée à faire luire sa lumière au milieu des ténèbres. Et surtout il y reste une œuvre à faire parmi la population des environs, qui est fort païenne ; dès que notre jeune frère sera familiarisé avec la langue, il sera dans des conditions favorables pour déployer son activité. Outre qu'il a la coopération de M. Gossellin, il ne sera pas entravé dans son œuvre d'évangélisation par des travaux d'établissement et de construction, qui prennent un temps considérable et bien regrettable au missionnaire qui en est chargé. Espérons qu'avec la bénédiction d'en haut le grain de semence de moutarde qui a été déposé là deviendra ce grand arbre dans les branches duquel les oiseaux du ciel font leurs nids.

On peut regretter pour la station qu'elle soit enfoncée jusqu'au pied des Maloutis, à l'écart et derrière la Makhaleng, qui interrompt quelquefois pendant plusieurs semaines toute communication avec les autres stations; mais ce désavantage est déjà amoindri pour notre frère Germond, qui retrouve ici des points de vue et des montagnes qui lui rappellent son pays natal, bien qu'ils ne puissent pas soutenir de comparaison avec la Suisse. Et dans ce recoin des

Maloutis on ne ressent pas, comme dans telle autre station, toutes les secousses de la politique qui agitent si fort la tribu depuis plusieurs années, et l'agiteront sans doute encore jusqu'à ce que le système qui la régit ait changé. Plusieurs de nos stations ont déjà vu la guerre, quelques-unes deux ou trois fois; Béthesda ne l'a pas encore vue, et, retranchée dans ce quartier si accidenté, elle est moins exposée qu'aucune autre à la voir. Les environs de Béthesda sont bien peuplés, et, en temps de guerre, le voisinage des Maloutis y offre, plus que partout ailleurs, une retraite aux naturels; en sorte qu'il y aura toujours là une œuvre à faire, des âmes à évangéliser.

Agréez, Messieurs et chers directeurs, avec l'assurance de mon attachement, les salutations chrétiennes de votre tout dévoué en notre Seigneur,

L.-J. COCHET.

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE.

(Fin.)

HÉBRON.

Une mesure fort importante, qui avait été décidée par la Conférence, a été mise à exécution par M. Cochet. Depuis environ sept mois, l'établissement a été transféré dans une localité capable de nourrir une population très considérable. Les sources y sont abondantes, les pâturages excellents, les terres arables d'une grande étendue. Malheureusement, l'agitation règne encore dans ce district, et on y a joui jusqu'ici de fort peu de sécurité. Le lieu où notre frère et les personnes qui lui sont attachées viennent de fixer leur demeure

est à une très petite distance de celui où ils ont résidé précédemment.

Un mouvement religieux très prononcé s'est récemment manifesté dans la population, mais chez un grand nombre l'impression a paru être passagère. Des préoccupations politiques et une opposition difficile à supporter ont amené ce refroidissement. Dix-sept jeunes gens ont persévéré. Il y a eu aussi un réveil parmi les enfants; on les voyait chaque jour aller trouver les chrétiens pour solliciter leurs prières et leurs exhortations. Quinze de ces chers petits ont été admis à un catéchuménat, où ils reçoivent des enseignements plus élémentaires que ceux donnés aux néophytes adultes.

Douze de ces derniers ont été baptisés aux fêtes de Noël. L'un de ces nouveaux frères a été tué quelques semaines plus tard par la décharge accidentelle d'une arme à feu. Ce coup a été fort douloureux pour l'Église. Le défunt gouvernait un petit village et y exerçait une influence vraiment chrétienne. Plusieurs personnes de l'endroit assistaient régulièrement au culte domestique qu'il avait établi chez lui.

Résumé.

Auditeurs.	de 120 à 150
Communiants.	34
Catéchumènes adultes.	40
— enfants.	15
Chrétiens décédés.	1
Membres sous la censure, demandant à être réadmis.	4

HERMON.

Il a plu au Seigneur de faire passer la famille missionnaire de Hermon par une longue et douloureuse épreuve. Pendant

plusieurs semaines, M. Dyke et sa compagne ont veillé auprès de la couche de leurs enfants, successivement attaqués de la fièvre typhoïde. Leur fils aîné a succombé (1); il leur donnait les plus belles espérances et les réjouissait par sa piété. Si la douleur de nos amis a été grande, les consolations ne leur ont pas fait défaut. Le troupeau de Hermon, par sa touchante sympathie, n'a pas peu contribué à leur alléger le poids de cette épreuve.

Durant le cours de l'année, de grandes bénédictions ont été répandues sur leurs travaux. La classe des catéchumènes présente l'aspect le plus intéressant; on y voit des hommes et des femmes de tout âge, des parents avec leurs enfants. Dans le nombre se trouve un membre de la race avilie des Bushmen qui passe généralement pour inaccessible à l'Évangile. Ce pauvre sauvage donne depuis assez longtemps des preuves d'une foi ferme et vivante; il est venu de la station de Béerséba, où M. Rolland l'avait reçu parmi ses catéchumènes. Mentionnons encore, comme preuve de la toute-puissance du Saint-Esprit, un nommé Yase, dont l'endurcissement était devenu proverbial, tellement que l'on disait communément dans le pays : « Si Yase se convertit, il ne faut désespérer de personne. » — Le nombre total des candidats au baptême s'élève à 80.

Quarante-quatre nouveaux membres ont été ajoutés à l'Église. Leurs devanciers manifestent beaucoup de zèle et d'amour pour leurs compatriotes encore inconvertis. Plusieurs d'entre eux se sont engagés à parcourir les nombreux villages du district pour y annoncer l'Évangile. Ces efforts ont déjà été suivis d'effets réjouissants.

Les travaux matériels ont également avancé. La nouvelle chapelle est presque terminée. Une somme collectée à la

(1) Depuis lors, M. et Mme Dyke ont perdu leur troisième fils d'une manière très subite.

ville du Cap a suffi pour payer le bois de charpente destiné à la toiture.

Résumé.

Auditeurs....................	400
Communiants..................	110
Catéchumènes.................	80
Baptêmes d'adultes...........	44
— d'enfants...........	25
Mariages bénis...............	9
Écoliers, de...............	50 à 60

Béthulie.

Les communications que M. Pellissier a faites à ses frères sur l'état de cette station ont été d'une nature fort affligeante. L'existence de Béthulie est gravement compromise par les menées du chef et de ses fils. Au mal qu'avait d'abord fait l'introduction des spiritueux, ont succédé les discordes civiles. Lepuy, homme faible, peu intelligent et affaibli par l'âge, a éloigné de son conseil les personnes les plus recommandables de sa tribu et s'est choisi, contre l'avis de toute la population, des coadjuteurs indignes de confiance. Prévoyant tout le mal qui allait résulter de ces divisions, le missionnaire a fait vainement les plus grands efforts pour rapprocher les partis. Le chef a cherché à se donner l'appui des Boers. Il a demandé à leur gouvernement de lui reconnaître la possession exclusive du territoire de Béthulie (1) et d'annexer sa tribu à l'État libre. Sachant que Lepuy

(1) Lepuy et ses sujets ne sont point originaires de Béthulie. Ils avaient émigré des environs de Litakou, lorsque M. Pellissier les rassembla pour les instruire. Ils devinrent alors les hôtes de la Société des Missions de Paris, en ce sens que cette Société, par son agent, les invita à s'établir dans un territoire qui n'avait originellement appartenu à aucune popula-

était vivement sollicité par les blancs de leur vendre diverses parties de ce territoire, qu'il en avait déjà aliéné une partie et qu'il en résulterait un morcellement ruineux pour la population et pour la station elle-même, M. Pellissier a recouru à divers moyens pour empêcher l'arrangement proposé et sauvegarder les intérêts de la Société et du troupeau ; mais la tentation était trop forte pour le gouvernement de l'État libre. Il a déclaré que tout le territoire de Béthulie doit appartenir à Lepuy, que ce chef peut en disposer comme bon lui semble, à l'exception seulement de 10,000 arpents qui demeureront à la Société des Missions aussi longtemps qu'elle y continuera son œuvre. Ainsi, désormais, l'avenir temporel de la station est entre les mains d'un chef qui se laisse guider par quelques jeunes gens sans principes.

Malgré ce triste état de choses, le Seigneur ne s'est point laissé sans témoignage à Béthulie. Quelques conversions ont porté le chiffre des candidats au baptême à 25. Les services du dimanche ont été bien suivis. Plusieurs membres de l'Église ont quitté ce monde de misère d'une manière édifiante, s'estimant heureux d'aller vivre auprès de leur Sauveur.

Résumé.

Auditeurs	de 400 à 500
Communiants	222
Sous la discipline	25
Émigrés dans d'autres stations	6
Candidats au baptême (dont 10 ont passé dans d'autres stations)	25
Écoliers	de 50 à 100

tion fixe, et où la Société de Londres avait tenté sans succès une mission pour les Bushmen. Lorsque le gouvernement anglais précisa définitivement le territoire de Béthulie, il ne voulut point décider si ce territoire serait considéré, au point de vue légal, comme appartenant à la Société des Missions de Paris, ou s'il serait attribué au chef.

(*Note du rédacteur.*)

Léribé (1).

Cette station a été fondée, il y a quatorze mois environ, à l'extrémité nord-est du pays des Bassoutos, non loin des lieux qui ont vu naître Moshesh. C'est une tentative faite pour ramener à la vérité le chef Molapo et les nombreux adhérents qui le suivirent dans son émigration de Morija, il y a plusieurs années.

Ici l'œuvre, ainsi qu'on avait pu s'y attendre, rencontre une vive opposition. L'Évangile n'y est pas reçu comme une bonne nouvelle; les uns le craignent, d'autres y sont indifférents, un petit nombre seulement prête l'oreille aux vérités du salut.

Néanmoins, quelques faits ont déjà prouvé que la résistance des ennemis de l'Évangile ne peut triompher de la constance des âmes touchées par la grâce. Un petit réveil paraissait prêt à se manifester dans un village voisin de Léribé. Parmi les cinq ou six personnes qui pleuraient sur leurs péchés se trouvaient deux jeunes femmes. Irrités du changement qui s'opérait en elles, leurs maris les ont persécutées de mille manières, et ont fini par les attacher le dimanche, pour les empêcher de se rendre au service. L'une d'elles en a perdu la raison. Dans sa folie, on la voyait se frapper la poitrine et répandre d'abondantes larmes; on l'entendait prier et chanter ce cantique si simple : *Bouang sefapanong*, etc. « Voyez, sur la croix, le Sauveur des hommes! » Son mari et sa belle-mère, après l'avoir brutalement traitée, ont fini par la remettre à ses parents. L'autre jeune femme est tombée dangereusement malade et a expiré, pleine d'espérance, répétant qu'elle s'en allait auprès du Seigneur Jésus.

(1) Il paraît que le nom de Léribé l'emporte sur celui d'Ebenézer, que M. Coillard avait d'abord proposé pour sa station.

Lorsque la sainte Cène a été célébrée pour la première fois à Léribé, les troupeaux de Thaba-Bossiou, de Mékuatling et de Bérée ont envoyé une députation à l'Église naissante pour lui témoigner leur sympathie. Ce moment a été extrêmement béni.

Le petit noyau de fidèles qui commence à seconder M. Coillard se compose de sept personnes, appartenant sincèrement au Sauveur. Deux néophytes se préparent au baptême.

Résumé.

Auditeurs réguliers..........	30 à 40
Communiants	7
Catéchumènes.................	2

BETHLÉHEM.

Cette station, dont le nom figure pour la première fois dans les rapports de la Conférence, a été fondée par M. Keck, pour répondre à la requête d'un frère de Moshesh, nommé Mopéli, et pourvoir aux besoins spirituels de plusieurs familles chrétiennes de Thaba-Bossiou, que leurs devoirs civils obligeaient à aller résider auprès de ce chef.

L'endroit n'est pas aussi propre à un établissement missionnaire qu'on l'eût désiré, et il en est résulté des hésitations fatigantes pour notre frère (1). En revanche, Mopéli et ses gens lui ont prêté secours en préparant des briques et procurant du bois de charpente. Le chef s'est même engagé à payer lui-même deux maçons indigènes qui bâtissent une école. En attendant que ce bâtiment soit prêt, les services se tiennent en plein air.

Pendant l'hiver dernier, l'auditoire se composait presque

(1) M. et Mme Keck, pendant qu'ils étaient dans les premiers embarras d'une installation, ont eu la douleur de perdre un jeune enfant.

exclusivement d'habitants de la localité ; mais peu à peu le sabbat chrétien a attiré des gens du dehors. Aux fidèles venus de Thaba-Bossiou se sont joints quelques autres qui vivaient dans le voisinage. Chez Mopéli même, M. Keck a trouvé plusieurs personnes qui, après avoir fait profession de christianisme, s'étaient relâchées, mais que les appels de leur nouveau pasteur ont portées à s'amender et à demander d'être réadmises dans l'Église. De ce nombre se trouve la femme principale du chef, nommée Elisa.

La nécessité de vaquer aux premiers travaux d'établissement n'a point permis de s'occuper de l'école autant qu'on l'aurait voulu. Chaque dimanche, après la prière du matin, M. Keck tient un service spécial pour les enfants ; il y a également une école du dimanche entre les deux services, et Mme Keck consacre chaque semaine quelques instants aux jeunes élèves. Si ceux-ci ne sont pas encore bien nombreux, leur entrain et leurs progrès sont très encourageants.

Résumé.

Auditeurs	de 40 à 200
Communiants.................	18
Catéchumènes.................	13
Écoliers	25

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Symptômes favorables et progrès. — Les insurgés tai-pings.

Les nouvelles missionnaires ne nous arrivent pas de l'extrême Orient aussi vite que les nouvelles politiques, et elles n'ont pas à nous annoncer des victoires aussi brillantes que celles qui viennent de conduire, en quelques jours, les armées anglaise et française jusque sous les murs de Pékin, et de chasser, devant une poignée de soldats, le souverain de 400 millions d'âmes. La sagesse d'en haut a dit elle-même que le royaume de Dieu ne vient pas avec éclat. Il s'avance cependant, le chrétien n'en saurait douter un instant, il s'avance en Chine comme partout où son nom pénètre, ce conquérant à la fois débonnaire et invincible, à qui a été promis l'empire des nations et à qui ses ennemis doivent servir de marchepied. Sa Parole à la main, ses soldats combattent ses combats, ses ambassadeurs sont à l'œuvre, et connaissant, comme nous la connaissons, l'activité de leur zèle intrépide, nous pouvons être sûrs qu'ils sauront mettre à profit, dans l'intérêt de cette grande cause, les merveilleux événements qui viennent de se passer en Chine. Les dernières nouvelles annonçaient déjà des prévisions et des préparatifs de ce genre, et sans doute nous apprendrons bientôt que le drapeau du pur Evangile de vérité a été planté dans la capitale de l'empire chinois. On sait qu'il y existe déjà une mission russe, du rit grec, et qu'un article spécial du nouveau traité stipule la restitution aux missionnaires

catholiques romains des anciennes églises ou autres établissements ayant appartenu à leurs devanciers.

En attendant, plusieurs lettres de missionnaires, antérieures à la conclusion de la paix, présentaient l'aspect des choses comme devenant de plus en plus encourageant. Dans tous les postes occupés par les diverses missions, mais surtout au nord de l'empire, les chapelles évangéliques attiraient un plus grand nombre d'auditeurs, et l'on a vu s'opérer depuis quelque temps un assez grand nombre de conversions qu'on a tout lieu de croire sincères. « Il est impossible de ne pas s'apercevoir, écrit un des missionnaires, que depuis quelque temps les dispositions du peuple à notre égard se sont heureusement modifiées. Le besoin d'une religion plus spirituelle que la leur, et par conséquent plus conforme au caractère du christianisme, paraît se révéler aux Chinois et se répandre peu à peu parmi eux, comme le levain pénètre la pâte qu'il doit faire lever. La conviction de ce fait s'est formée en moi d'après tout ce que j'entends dire à mes collègues, et d'après mes propres observations sur la manière dont ceux à qui nous annonçons l'Evangile répondent à nos exhortations. La prédication est généralement écoutée avec une attention plus recueillie ; on témoigne à ceux qui l'annoncent plus de respect, et il est évident que leur caractère inspire plus de confiance qu'on ne leur en montrait il y a quelques années. »

Quelques-uns des missionnaires protestants signalent, au moins comme un signe des temps, l'espèce de profession que font de quelques croyances chrétiennes les chefs de la grande insurrection, qui, comme l'on sait, a maintenant son quartier-général à Nankin, et qui, de là, menace des plus sérieux dangers la dynastie tartare, qu'elle prétend avoir la mission de remplacer. Mais il est juste d'ajouter que d'autres se défient beaucoup de ces auxiliaires, et regarderaient comme dangereux de faire sur eux le moindre fonds. Les Tai-pings

se sont, à la vérité, déclarés opposés au culte des idoles, et leur zèle iconoclaste s'est violemment exercé partout où l'occasion s'en est offerte; ils ont réimprimé la traduction chinoise des saintes Écritures, par Gutzlaff; ils proclament la Trinité, observent le dimanche, et administrent même à leurs adeptes une sorte de baptême; mais ils mêlent à tout cela des erreurs si grossières et tellement subversives des éléments les plus simples de la foi évangélique, leur Tai-ping Wang, ou Roi céleste, prend des titres si semblables à ceux de la divinité, ils ont des pratiques si peu chrétiennes, comme l'usage de la polygamie, et ils ont commis en tant de lieux des cruautés si criantes, qu'il est, à leur égard, prudent d'ajourner un jugement quelconque. L'opinion de plusieurs est que, s'ils témoignent quelque faveur aux messagers de l'Évangile, c'est uniquement dans le but de se servir d'eux dans les intérêts de leur politique. Une chose cependant est certaine, c'est que, par leur moyen, les saintes Écritures circulent abondamment dans les provinces qu'ils occupent, qu'ils déclarent vouloir accorder une parfaite liberté à la prédication de l'Évangile, et que leurs actes, bien qu'entachés d'une inexcusable violence, servent à répandre parmi les masses le mépris des dieux de pierre et de bois.

Trois missionnaires, appartenant à des Sociétés différentes, ayant visité Nankin dans le courant de l'été dernier, y ont eu de longs entretiens avec un des personnages les plus haut placés parmi les Tai-pings. Cet homme, dont le nom est Hung-Jin, avait autrefois fait partie de l'Église du Dr Legge, à Hong-Kong, et y avait même exercé les fonctions de catéchiste avec un certain succès. Se trouvant uni par des liens de parenté avec le chef principal de l'insurrection, qui a lui-même été jadis en relation avec des missionnaires, il a, depuis quelque temps, rejoint les Tai-pings, et il a été promu au poste important de kang-wang (roi-bouclier), ou premier ministre du Roi céleste. Il a reçu les missionnaires

de la manière la plus amicale, et leur a exposé avec une apparente sincérité les vues qui le dirigent dans ses nouvelles fonctions. Il paraît connaître très bien les doctrines chrétiennes, il prie et dit avoir à cœur d'aider de tout son pouvoir la cause de l'Évangile, mais en laissant percer aussi, avec des vues très étranges, le parti pris de faire plier ses croyances devant ses intérêts du moment. La suite montrera si l'on peut attendre quelque heureux résultat de sa présence parmi les insurgés. Quelques-uns des missionnaires qui l'ont vu le recommandent aux prières des chrétiens.

INDE.

Une conversion a Calcutta.

Tous les rapports venus du Bengale et des autres provinces septentrionales de l'Inde, annoncent que l'œuvre missionnaire s'y affermit et que le nombre des conversions s'accroît dans des proportions rapides. Il semble que, rendus plus sérieux par le résultat de la révolte des cipayes, en même temps que par la prédication des missionnaires, les indigènes comprennent de mieux en mieux la folie de leurs superstitions nationales, et la nécessité de se tourner vers un Dieu plus capable que les leurs de répondre aux besoins de leur âme et de les conduire dans la voie des véritables progrès.

La plupart des écoles et des autres institutions destinées à la jeunesse sont, surtout dans le Bengale, particulièrement favorisées sous ce rapport. Il n'arrive presque pas de courrier qui n'en apporte quelque nouvelle preuve. Le récit suivant, publié par un journal de la Société des Missions de l'Église anglicane, nous a paru édifiant parmi tous les autres.

« J'ai, écrit de Calcutta même le Rév. J. Vaughan, à vous

parler aujourd'hui d'un nouveau couverti, en faveur duquel je compte sur le secours de vos prières. C'est un jeune homme d'environ dix-huit ans, appartenant à une famille très respectable, dont plusieurs membres sont riches et très influents dans le pays. Entré, il y a quelques années, dans l'école de l'Église libre d'Écosse, il y reçut ses premières impressions religieuses. Jusque-là, il avait accepté de confiance la religion de ses pères comme l'expression de la vérité. Sa foi dans l'indouisme fut un peu ébranlée, mais sans qu'il parût aller plus loin, de sorte qu'en quittant cette école, il y a deux ans, ses croyances religieuses étaient à peu près entièrement nulles. Venu ensuite dans notre institution, il y suivit les classes bibliques que je tiens tous les jours pour les élèves les plus avancés. Là, il usa largement de la permission que j'accorde de faire des objections et de dire hautement toute sa pensée. Les difficultés que Jadoo (c'est son nom) soulevait étaient si nombreuses, si subtiles et exprimées en même temps d'une manière si sérieuse, que je m'accoutumai à le regarder comme un des incrédules les plus obstinés de la classe. Il paraît cependant, d'après ce qu'il a dit plus tard, qu'au moment même où il se débattait ainsi contre la vérité, elle prenait peu à peu possession de son âme, et que, malgré lui, il en venait de plus en plus à considérer Jésus-Christ comme « le chemin, la vérité et la vie. » Mais il ne dit pas un mot de ce fait intérieur, ni à moi ni à personne. Comme bien d'autres, hélas ! il se contentait de croire à la croix, sans oser la charger lui-même sur ses épaules.

« L'année dernière, il quitta notre école pour entrer dans un collége païen, mais sans pour cela se séparer entièrement de nous. Nous le voyions constamment aller et venir d'une école à l'autre, et de temps en temps paraître prendre plaisir à des conversations religieuses. Un peu plus tard, il nous accompagna, mon catéchiste ou moi, dans nos tournées de prédication dans les rues ; puis un jour il me demanda la per-

mission de venir lire la Bible avec moi. Cette démarche me révéla le travail qui s'opérait en lui, et bientôt ses combats intérieurs, ses pensées sérieuses et sa foi ne purent plus rester cachés. Je me disais à moi-même : Maintenant, mon jeune ami, le Saint-Esprit vous tient, et tôt ou tard il vous faudra cesser de regimber contre les aiguillons.

« Cependant de terribles frayeurs retenaient encore son âme prisonnière : il s'exposait à perdre sa femme, sa famille, tous ses biens terrestres. Cette dernière considération n'avait pas, à ses yeux, disait-il, plus de poids qu'une plume, mais la pensée de rompre avec les siens faisait frissonner son âme. Témoin de ces luttes, j'attendais le moment où le Seigneur les ferait cesser, et ce moment finit par arriver. Un soir, Jadoo accompagna, comme il le faisait souvent, un de nos prédicateurs. Une congrégation nombreuse se forma autour du catéchiste, qui lui prêcha le Christ avec une grande force. Tout-à-coup, en l'écoutant, une émotion extraordinaire s'empara de Jadoo ; ses pensées prirent un cours qu'elles n'avaient jamais encore pris, et avec une telle force qu'il se mit lui-même à prêcher l'Évangile. Quand il eut fini, il s'étonna lui-même de cet élan involontaire et tomba dans un effroyable trouble d'esprit. Avoir prêché une religion qu'il n'avait pas lui-même embrassée, n'était-ce point un acte d'odieuse hypocrisie ? S'il mourait dans cette situation d'âme, l'enfer ne serait-il pas inévitablement son partage ? Toute la nuit, il roula ces pensées dans son cœur, et, pendant trois ou quatre jours, elles le rendirent profondément misérable. N'y tenant plus à la fin et venant me trouver : « Sahib, me dit-il, je ne saurais rester plus longtemps dans cet état. Il faut que je confesse Jésus-Christ, et je le ferai, quelles qu'en puissent être les conséquences. » Je lui répondis que je bénissais Dieu de le voir enfin arrivé à cette détermination. Là-dessus, il mit sa main sur sa poitrine, et la figure resplendissante d'une sainte joie, il s'écria : « Eh bien ! Sahib, je

retire déjà de ma décision un bonheur que je ne puis vous dire. Il me semble qu'un poids écrasant a été ôté de dessus mon cœur et que toute frayeur en a disparu. »

« Un peu plus tard nous fixâmes le jour de son baptême. Auparavant, il voulut faire une visite, la dernière de toutes peut-être, à sa femme et à sa famille, non pas avec l'intention de leur annoncer qu'il allait être baptisé, parce que, dans ce cas, il aurait pu être saisi, emprisonné et peut-être, comme cela arrive quelquefois, empoisonné; tout ce qu'il comptait faire était de parler de la vérité à sa femme et à ses sœurs. Avant son départ, nous priâmes ensemble. Je craignais de ne jamais le revoir; mais à ma grande joie, il reparut trois jours après. On ne lui avait pas permis de voir sa femme, mais il avait pu s'entretenir avec les membres de sa propre famille. Avant de les quitter, il avait profité d'un moment favorable pour annoncer à ses sœurs qu'il allait devenir chrétien, et que cette visite était, selon toute apparence, la dernière qu'il leur ferait. Cette déclaration avait amené une scène déchirante. Les trois jeunes filles, se jetant sur lui en poussant des cris affreux et tout en larmes, le suppliaient de ne pas les abandonner ainsi. Attirés par ce bruit, les domestiques de la maison s'étaient alors mis en devoir de s'emparer de lui, mais il avait réussi à s'arracher de leurs mains et s'était enfui chez moi. A peine y était-il que quelques-uns de ses parents et de leurs amis se présentèrent à ma porte, demandant à grands cris de le voir. Quoique cette entrevue pût offrir des dangers pour sa liberté, je crus qu'il devait leur parler au moins une fois avant de recevoir le baptême. En conséquence, je fis, un peu plus tard, venir, en guise de garde, quelques chrétiens du voisinage et fis introduire la famille.

« C'était la première scène de ce genre que j'eusse jamais vue. Je ne l'oublierai pas de longtemps. Me tournant d'abord vers le jeune homme : « Jadoo, lui dis-je, voici vos

amis; vous êtes libre de leur parler comme ils le sont de vous faire telles questions qu'ils jugeront convenable, et si après cette entrevue vous désirez les suivre, vous en restez parfaitement libre. » Puis je m'assis en silence, avec les chrétiens natifs que j'avais fait venir.

« Alors commença pour le pauvre Jadoo une épreuve vraiment terrible. Ses parents l'entourèrent, lui prirent les mains et se mirent à l'accabler de prières et de raisons pour le déterminer à renoncer à son dessein. Mais il n'opposa à tout qu'une seule réponse : « Non, je veux être chrétien. » Chacune de ces déclarations répétées était suivie d'une pause; mais bientôt les assaillants, c'est le mot, revenaient à la charge avec plus de violence. On faisait appel aux plus tendres sentiments de la nature. « Votre pauvre femme et vos sœurs, lui disait-on, n'ont rien mangé depuis trois jours; vous les ferez mourir de douleur, venez sauver leur vie, venez seulement pour cinq jours, venez seulement pour un jour; nous ne vous demandons que cela, c'est notre dernière prière, nous la refuserez-vous? » etc. En ce moment, je ne saurais dire combien j'étais tourmenté et avec quelle ardeur je priais en silence pour que notre ami fût fortifié. Nos chrétiens indigènes en faisaient autant, et ce ne fut pas en vain. Il y eut dans l'âme de Jadoo un instant de lutte évidemment affreuse, mais bientôt : « Non, répondit-il, encore une fois, non; il faut que je sois chrétien, je ne saurais hésiter plus longtemps. »

« Ainsi finit le combat. Désespérés de leur insuccès, les païens se retirèrent, et alors commença une scène touchante. Les chrétiens présents se jetèrent dans les bras du jeune homme, le saluèrent du nom de frère, et d'une voix unanime glorifièrent Dieu de lui avoir fait remporter la victoire. Le lendemain, je le baptisai en présence d'une nombreuse assemblée, très attentive, où se trouvaient beaucoup d'Indous respectables, et même, m'a-t-on dit, quelques-uns des parents du

néophyte. Que Dieu accorde à ce nouveau frère de faire désormais honneur à cette profession courageuse de notre grand Dieu Sauveur! »

PAYS BIRMAN.

LES KARENS CHRÉTIENS SE DONNANT UN ÉTENDARD NATIONAL.

Les Karens convertis du Birman, cette race naguère encore inconnue, mais que son ardeur à recevoir l'Evangile a, depuis quelques années, rendue si chère aux chrétiens des pays civilisés, viennent de faire une sorte de démonstration qui, chez un peuple à peine sorti de la barbarie, peut sembler précipitée, mais qui fait honneur à leurs sentiments de pieuse reconnaissance.

Ils ont décidé d'adopter comme emblème national une bannière, sur laquelle sont peintes une Bible et une épée, avec ces mots de l'Evangile : « L'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. » Ce drapeau, confectionné aux Etats-Unis par l'intermédiaire des missionnaires de ce pays qui sont à l'œuvre dans le Birman, a été, au mois d'août dernier, solennellement présenté aux amis de la mission, dans la chapelle des marins, à New-York, — « cérémonie curieuse, écrit un témoin oculaire, mais réjouissante à voir comme symptôme du chemin que les idées de christianisme et de civilisation ont fait parmi ce peuple si digne d'intérêt. »

L'initiative de cette résolution, adoptée avec enthousiasme, dit-on, par toutes les Eglises karens, appartient à un de leurs pasteurs indigènes, le célèbre Sau Quala, le premier des convertis karens, et qui, depuis de longues années, exerce parmi ses compatriotes un ministère fidèle, actif et

abondamment béni. Une lettre que ce pieux serviteur du Christ adressait à ce sujet aux Eglises a été publiée dans un *journal chrétien en langue karen*, qui paraît tous les mois dans le pays. Voici les principaux passages de cette pièce. Nous les reproduisons aussi littéralement que possible, en les abrégeant un peu. Ils serviront à faire connaître, en même temps que l'énergique ardeur de l'écrivain, les sentiments et, dans une certaine mesure au moins, les progrès spirituels de la population à laquelle ils s'adressent.

« A toutes les Eglises de Tavoy, de Maulmain, de Rangoun, de Henthada, du Toungou, de Prome, etc., salut !

« Aux grands instructeurs (missionnaires et pasteurs), aux petits instructeurs (évangélistes et instituteurs), aux hommes, aux femmes, aux enfants, aux anciens et aux diacres, aux jeunes et aux vieux, à tous et à chacun, salut !

« Moi, un enfant de Tavoy, l'instructeur Quala, j'ai cette confiance que tous vous connaissez et comprenez la Parole de Dieu, et que vous pouvez parler des choses qui appartiennent à la vérité et à la lumière que Dieu nous a données.

« Pour nous mettre en état de résister à nos ennemis et d'échapper à la main du mal, le Seigneur nous a fait don d'une arme. Quelle est-elle, et quelle est sa nature ?

« Il serait bon, je pense, que nous eussions à élever un drapeau, un insigne qui fasse connaître cette arme à nos enfants et aux autres peuples, jusqu'aux générations lointaines, de manière à ce qu'ils le sachent et aient l'envie de suivre notre exemple.

« Ecoutez. Quand les enfants d'Israël eurent échappé aux mains des Egyptiens, ils consacrèrent le souvenir de cette délivrance en élevant des bannières qui devaient la rappeler à leurs enfants.

« Quand la nation anglaise eut échappé au joug des Romains idolâtres, ils se firent un étendard national qui portait une croix, et quand un de ses rois vint délivrer Jérusalem de la

main des conquérants mahométans, il reprit pour emblème le lion de Juda, en le destinant à rappeler cet événement.

« De même encore, les Américains, au moment où ils se déclarèrent indépendants, ont dressé comme emblème national un aigle avec des étoiles. Ils voulaient ainsi montrer aux nations qu'ils espéraient s'élever vers les cieux en triomphant de tous leurs ennemis.

« Mes frères, jeunes et vieux, pères et mères de famille, fils et filles, nièces et neveux, enfants et petits-enfants, souvenez-vous de ceci. Nous étions autrefois des enfants de la forêt, un peuple de sauvages et de barbares, sans livres, sans intelligence, sans rois et sans aucun nom qui pût nous protéger, une nation plongée dans le plus sombre état, quand Dieu eut pitié de nous. Il nous a envoyé son Fils Jésus-Christ pour nous retirer de nos ténèbres naturelles et de l'esclavage où nous étions réduits.

« Ce fut en l'an du monde 5832 que nous reçûmes de la main des hommes pieux venus d'Amérique la sainte Bible, la Parole du Seigneur, les dix commandements donnés jadis au peuple saint, les enfants d'Israël, par la main de Moïse.

« Cette Bible est un trésor plus précieux que tous les livres de la terre, le meilleur des livres, le véritable roi de tous ceux qui existent.

« Ceux qui l'avaient reçue avant nous ont eu une patrie, des Eglises, des prédicateurs, des instituteurs, et en même temps la sagesse et le talent pour concevoir et exécuter de grandes choses, tandis que nous, pauvres Karens, nous vivions comme les bêtes féroces de nos montagnes ou comme les oiseaux timides de nos jongles. Nous étions dépourvus de savoir, d'intelligence et de puissance. Mais maintenant, grâces à Dieu, nous avons été instruits. Nous avons des livres, des pasteurs, des instituteurs, des temples et des écoles qui nous appartiennent.

« Eh bien ! réjouissons-nous de ces immenses bienfaits et

élevons à notre tour, comme ont fait les autres nations du *Livre*, une bannière nationale qui flotte sur nos maisons d'école. Que ce ne soit ni la figure d'un lion, ni celle d'aucun autre animal, mais bien l'arme que le Seigneur nous a donnée pour vaincre nos ennemis spirituels, savoir : *la Parole de Dieu qui est l'épée de l'Esprit.*

« Chers instructeurs et instructrices, amis et enfants de Dieu parmi les Karens de tout le pays, que pensez-vous de ce projet ? S'il ne vous paraît pas bon, instruisez-moi et montrez-nous quelque chose de mieux à faire.

« Mais souvenez-vous qu'autrefois nos mères nous disaient : « Quand les chiens vont en troupe, ils capturent « leur proie, et encore : les villages bien unis sont vainqueurs « de leurs ennemis. » Lisez aussi l'Evangile selon saint Luc, chap. XII, v. 14 et 15.

« Frères, j'ai vu des instructeurs karens obligés de demander des secours matériels à des étrangers, et cela m'a fait honte. Les missionnaires blancs sont nos pères et nos mères ; mais, avant de nous instruire, ils avaient été instruits par d'autres ; et de cette manière ils n'ont plus eu besoin de recourir à l'assistance des étrangers. Suivons leurs exemples. Apprenons d'eux jusqu'à ce que nous sachions, nous aussi, faire des horloges, des télescopes, des chariots de feu ; jusqu'à ce que nous connaissions les bornes de la terre, les moyens de se guérir, etc. Mais jusque-là aussi sachons pourvoir aux besoins de ceux de nos propres frères qui nous enseignent.

« Pourquoi n'apprendrions-nous pas ? Pourquoi n'arriverions-nous pas à comprendre ce que d'autres comprennent ? Les oiseaux font des nids, et leurs petits en font à leur tour. Les pères meurent, les mères meurent ; leurs fils et leurs filles les remplacent. Songeons, mes frères, à ces paroles du roi Salomon : « L'enfant sage est la joie de son père, mais « l'enfant insensé est la honte de sa mère. »

« Rappelez-vous, mes amis, ces anciens conseils que nous donnaient jadis nos aînés :

« Essayez, essayez, et vous réussirez.
« Faites, faites, et le bien vous viendra.
« Qui dit : « Je ne peux pas, » n'arrive à rien. »

« En faisant tout cela, ne pensons pas seulement à nous, mais cherchons dans nos essais, dans nos plans et dans nos efforts le bien des générations les plus reculées.

« Et, dans ce but, élevons pour notre peuple tout entier une bannière nationale, et, en glorifiant ainsi notre Dieu, apprenons aux nations voisines que nous sommes sortis du paganisme et que nous sommes bien décidés à être désormais un peuple chrétien.

« Votre frère à tous,

« QUALA. »

QUELQUES JAPONAIS ET LA BIBLE.

Plusieurs de nos lecteurs auront pu lire, dans les feuilles publiques, que l'été dernier une ambassade japonaise a visité les États-Unis. Les dignitaires qui la composaient auront-ils, dans ce pays où florissent tant d'institutions chrétiennes, appris à apprécier les bienfaits de l'Évangile? Nous l'ignorons, mais voici quelques faits qui, à ce point de vue, ne sont pas dépourvus d'intérêt.

Le gouvernement américain a mis au service de l'ambassade japonaise, pour la reporter dans son pays, une frégate de l'Etat nommée *le Niagara*. Or, ce bâtiment compte dans les rangs de son équipage, comme du reste beaucoup d'autres vaisseaux de la marine américaine, un certain nombre de marins pieux qui font hautement profession de leur foi et ont chaque jour, avec la permission et quelquefois avec le

concours de leurs officiers, des réunions de prière et d'édification mutuelle. Cette circonstance n'a point échappé à l'attention des ambassadeurs japonais. L'un d'eux paraît en avoir été plus particulièrement frappé. Il a, dit-on, lu à peu près tous les traités religieux qui se trouvaient à bord, et a demandé qu'on voulût bien lui en donner un qui, sous le titre de : *La lunette d'approche du marin*, contient le récit de la conversion d'un matelot. Un jour il demanda à un des hommes qui suivent les réunions de prières, pourquoi lui et ses compagnons semblaient, à certaines heures, former ainsi une congrégation distincte du reste de l'équipage. « C'est, répondit le marin, que nous nous réunissons pour prier Dieu au nom de notre Seigneur Jésus-Christ. — Et qui est Jésus-Christ, et qu'a-t-il fait pour que vous le priiez ainsi ? » reprit le Japonais. Cette question amena, de la part du chrétien, une exposition simple, mais fidèle, de la foi chrétienne, qui parut intéresser sérieusement son interlocuteur.

En même temps on écrit d'Honolulu, la capitale des îles Sandwich :

« Dernièrement, un navire japonais nommé *le Candinmovrah*, retournant de San Francisco à Jeddo, s'est arrêté quelques jours dans notre port. Il faisait partie de l'escadrille affectée au service de l'ambassade qui vient de visiter les États-Unis. Un jour, plusieurs des officiers sont venus visiter notre dépôt de livres religieux, et j'ai eu la joie de les voir tous accepter des Bibles en langue hollandaise. Un d'eux, qui est secrétaire de l'amiral japonais, savait fort bien lire le hollandais et l'anglais. Il me dit qu'il avait souvent entendu parler de la Bible, mais sans en avoir jamais vu un seul exemplaire. Évidemment enchanté de posséder en propre ce volume, il l'ouvrit sur-le-champ, et lut très couramment le commencement du livre de la Genèse. Le premier verset de ce livre lui aura, à lui seul, donné sur l'origine des choses des notions plus abondantes et plus saines qu'il n'en aurait

pu retirer de toute la littérature de son pays. Puisse ce premier rayon de lumière le conduire efficacement dans le chemin de la vérité!

NOUVELLES RÉCENTES

AFRIQUE ORIENTALE.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les travaux du Dr Krapf et la mission qu'il était parvenu, il y a une dizaine d'années, à travers bien des fatigues et au péril de ses jours, à fonder parmi les Wonicas de la côte de Zanguebar. Le docteur ayant été forcé par le délabrement de sa santé de renoncer pendant un temps à la carrière missionnaire, cette œuvre avait eu à passer par des épreuves tellement rudes, que la Société des Missions anglicanes, de qui elle dépendait, avait dû l'abandonner. On annonce aujourd'hui qu'avec l'aide des Eglises méthodistes unies d'Angleterre elle va être rétablie, et que son fondateur en reprendra la direction, au moins jusqu'à ce que les missionnaires auxquels on la confiera soient installés et assez familiarisés avec les mœurs et la langue du pays pour la diriger eux-mêmes. Il faudra pour cela au moins deux ans, et le docteur, malgré son âge déjà avancé, s'est engagé à mettre ce laps de temps au service de l'œuvre. Il espère emmener avec lui au printemps, dans ce nouveau champ d'activité, cinq missionnaires, dont trois seront demandés à l'Institut de Krischona, près Bâle, dont on sait que les élèves reçoivent une éducation tout à la fois évangélique et industrielle qui les rend propres à favoriser les développements de la civilisation, en même temps qu'à prêcher les vérités du salut.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

L'abominable despote qui règne sur le Dahomey n'a pas renoncé à son dessein de célébrer par une effusion de sang humain, inouïe même dans ces contrées si souvent arrosées de cette manière, la *grande coutume* en l'honneur de son prédécesseur. Cette affreuse cérémonie avait, à la fin de juillet, coûté déjà la vie à plus d'un millier de prisonniers, et elle était loin d'être terminée. On annonçait, à la date des dernières nouvelles, une nouvelle *représentation*, dont les victimes auront probablement été tout aussi nombreuses. On dit avoir vu débarquer à Whydah environ 1,500 esclaves destinés à figurer dans cette seconde fête.

Néanmoins, quelques missionnaires anglicans et wesleyens sont soufferts dans les Etats du Dahomey. L'un d'eux, M. Bernasko, a pu, à plusieurs reprises, circuler librement de la capitale à Whydah, qui est le port principal du royaume. Qui n'admirerait le courage de ces serviteurs de Christ et ne se sentirait pressé dans son cœur de les recommander à la protection du Chef de l'Eglise ?

AFRIQUE DU SUD.

UN PRINCE D'EUROPE ADORANT DIEU AU MILIEU DES NÈGRES.

Dans le courant de l'été dernier, le prince Alfred d'Angleterre, frère de l'héritier présomptif du royaume, visitant la colonie du cap de Bonne-Espérance, y a été reçu avec enthousiasme, non-seulement par les colons européens, mais encore en beaucoup de lieux par les populations indigènes.

Un journal de Graham's-Town raconte, à ce propos, un fait qui, au point de vue chrétien et missionnaire, présente assez d'intérêt.

Sous l'impulsion nouvelle donnée aux œuvres de bienfaisance dans la colonie par un gouverneur fort actif dont le nom nous est déjà bien connu, sir George Grey, il a été fondé à Heald-Town une institution industrielle, destinée à former les indigènes aux arts et aux métiers utiles, tout en leur inspirant des habitudes d'ordre, de travail et de propreté. Cet établissement, qui est en pleine voie de prospérité, reçut la visite du prince. Il en examina avec intérêt toute l'économie, et parut en apprécier parfaitement la haute importance.

Mais ce qui l'intéressa surtout fut le service divin célébré dans la chapelle de l'institution, en langue cafre et suivant les usages de l'Eglise wesleyenne, à laquelle se rattache la congrégation. C'était, écrit un des assistants, un spectacle aussi nouveau qu'édifiant de voir un prince blanc, fils d'un des premiers souverains du monde, incliné pour adorer Dieu sous le même toit, et, j'en suis sûr, dans la même pensée que ces six ou sept cents noirs enfants d'Afrique. La conduite des natifs fut de tout point parfaitement convenable, mais nul ne paraissait plus humble et plus recueilli que le prince lui-même. Un missionnaire, le Rév. Impey, fit un discours approprié à la circonstance, que ses auditeurs nègres écoutèrent avec l'attention la plus soutenue, et qui, porté ensuite à la connaissance du prince par un interprète, parut l'intéresser aussi beaucoup. En sortant de la chapelle il témoigna toute sa satisfaction, et un des membres de son état-major, le capitaine de vaisseau Tarleton, déclara hautement que c'était la scène la plus édifiante à laquelle il eût jamais assisté.

Dans les fêtes données au prince sur divers point de la colonie, les enfants des écoles missionnaires ont occupé une place importante. A Heald-Town, ceux des écoles wesleyennes seulement étaient au nombre de 1,400.

Avant d'assister au culte, le prince avait reçu une députation de Fingous qui lui présenta, en langue indigène et par

la bouche de l'un de ses membres, une adresse conçue en fort bons termes, où on le remerciait d'être venu visiter le pays. Elle le chargeait de reporter à la reine, son auguste mère, l'expression d'une vive gratitude pour la protection accordée par son gouvernement à cette partie de la population. Cette pièce se terminait ainsi : « Nous espérons que notre grand et puissant Chef, Dieu, vous gardera en bonne santé et en joie durant votre séjour dans ce pays, et qu'il vous reconduira en sûreté auprès de notre puissante mère la reine. »

La même députation profita de la présence de sir George Grey, qui accompagnait le prince, pour le féliciter, ou plutôt féliciter le pays de son retour au sud de l'Afrique comme gouverneur général. On se rappellera peut-être qu'un très grand nombre de colons avaient, lors du rappel de ce haut fonctionnaire, pétitionné pour qu'il fût rétabli dans ses fonctions.

Missions patagoniennes.

Malgré les deux affreuses catastrophes qui ont donné à cette mission une si triste célébrité, la mort, dans les étreintes de la faim, de son fondateur le capitaine Allan Gardiner et de ses compagnons, et en 1859 le massacre de l'équipage du navire affecté à l'usage de l'œuvre, les chrétiens d'Angleterre qui s'intéressent à cette portion du monde païen ne se sont pas laissé décourager. La *Société des Missions patagoniennes*, devenue *Société missionnaire de l'Amérique du Sud*, demande, au contraire, de l'argent et des hommes pour pousser cette entreprise avec une nouvelle ardeur. Les travaux ont, du reste, pris déjà plus d'extension qu'on n'avait osé d'abord l'espérer. A la *Terre de feu*, plusieurs tribus, complétement étrangères au dernier massacre, se réunissent autour du missionnaire, le Rév. Despard, et les derniers rapports donnent lieu de croire que les efforts de ce

courageux serviteur de Dieu commencent à porter des fruits. D'autres agents, placés par la Société sur le continent, y reçoivent aussi des encouragements. « Nos Patagons, écrit l'un d'eux, paraissent heureux de nous avoir au milieu d'eux; ils nous témoignent du respect, de la confiance, et quoiqu'ils ne semblent pas avoir soif pour eux-mêmes de la Parole divine, nous espérons qu'ils nous laisseront au moins instruire leurs enfants. » La Societé se propose, en outre, d'envoyer, le plus tôt possible, deux missionnaires sur les rives du Rio-Negro, dans un village indien dont la population ne s'élève pas à moins de 2,000 âmes, et enfin de poursuivre énergiquement une œuvre entreprise déjà parmi les races indiennes du Chili par un missionnaire, le Rév. A.-W. Gardiner, auquel va être adjoint un médecin.

On n'évalue pas à moins de 200,000 le chiffre des Indiens disséminés en faveur desquels se déploie cette sollicitude chrétienne.

LABRADOR.

Des rapports récents, lus dans une réunion tenue dernièrement à Londres, présentent sous un aspect encourageant la situation des œuvres accomplies dans ce pays par les missionnaires moraves. Durant l'année dernière, la famine et la mortalité, qui déciment si souvent les pauvres populations de ces contrées glaciales, leur ont été épargnées. Le vaisseau missionnaire *l'Harmonie*, qui dessert les stations et leur est d'un si grand secours, avait accompli heureusement son voyage habituel. Plusieurs délivrances de dangers de mort, où les Esquimaux avaient clairement aperçu la main de la providence, avaient fait sur eux des impressions salutaires, et, en somme, tous les agents chrétiens employés dans ce champ de travail s'accordent à dire que les progrès de la foi y sont sensibles.

AUSTRALIE.

Nous avons dernièrement raconté que les missionnaires moraves de la Nouvelle-Hollande avaient enfin recueilli les prémices de leurs persévérants travaux, dans la personne d'un jeune Papou, nommé Piper. Les dernières nouvelles annoncent que, le 12 août, ce néophyte a reçu le baptême chrétien dans la nouvelle chapelle morave de Wiramera, district de Victoria, qui avait été, quelques jours auparavant, consacrée au culte du vrai Dieu. L'assistance se composait d'une quarantaine d'indigènes et d'à peu près le même nombre de blancs venus des stations voisines. Un pasteur de l'Eglise anglicane, le Rév. M. Casse, de Melbourne, prononça le sermon, et fut remplacé dans la chaire par l'un des missionnaires moraves, M. Spiesiki, qui baptisa le candidat, après lui avoir fait rendre raison de sa foi. Piper, qui a pris au baptême le nom de Nathanaël, est âgé d'environ vingt ans. On a lieu d'espérer qu'il brillera comme un flambeau au milieu des profondes ténèbres où vivent ses compatriotes.

EMPIRE TURC.

Un homme dont nous avons souvent cité le nom et qui est un des plus anciens missionnaires américains en Turquie, résume dans les termes qu'on va lire les changements qui se sont opérés dans ce pays depuis une trentaine d'années, au point de vue de l'Evangile.

« Voici en peu de mots, dit-il, ce qui s'est passé sous mes yeux depuis trente ans. Lorsqu'avec le Rév. Eli Smith nous débarquâmes ici, en 1830, il n'y avait pas un seul missionnaire de notre Société dans toute la Turquie et dans toute la Perse. Le chiffre de ceux que l'on y compte actuellement, soit hommes, soit femmes, s'élève à 151, et ils ont pour

les aider un nombre considérable d'excellents prédicateurs indigènes et d'autres agents.

« En 1830, il n'y avait pas à Beyrouth un seul protestant indigène, et encore moins une seule Eglise protestante dans tout l'empire. Aujourd'hui, il ne se trouve pas en Turquie moins de 41 Eglises protestantes dûment organisées, et chaque dimanche le culte protestant se célèbre dans plus de 100 localités diverses.

« En 1830, on trouvait à peine un livre écrit dans la langue du peuple. Le seul que je me souvienne d'avoir vu alors était une traduction des aventures de Robinson Crusoé, publiée à Venise il y a quarante ans. Aujourd'hui, nous avons une version de la Bible entière, écrite en un style simple, que tout le monde peut comprendre, et en outre tout une bibliothèque des meilleurs traités ou écrits religieux.

« En 1830, le seul endroit de Constantinople où l'on pût se procurer la Bible était une chambre sombre, dans un coin du plus misérable khan, ouverte une fois par semaine seulement, et établie à dessein dans ces conditions pour s'accommoder aux frayeurs de ceux qui pourraient désirer de se procurer en secret un exemplaire de ce livre. Aujourd'hui, nous avons, dans une des rues les plus fréquentées et les plus commerçantes du centre même de la cité, une grande maison à trois étages, toute pleine, on pourrait dire encombrée de Bibles et d'autres livres chrétiens, ouverte à tous venants, et d'où partent à chaque instant des ballots de volumes, dirigés sur tous les points de l'empire. Nous avons, en outre, à Péra, dans un endroit très vivant, un magasin de vente qui fournit aux besoins de cette partie de la ville. Ajoutez enfin que des colporteurs vont tous les jours, du matin au soir, de rue en rue et de place en place, vendant nos publications dans les quinze ou vingt langues et dialectes qui se parlent ici, » etc.

(*L'Espérance.*)

Paris. — Imp. de Mme SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.

La semaine que l'Église tout entière vient de consacrer à la prière, sur l'invitation de nos frères d'Angleterre, nous a laissé les impressions les plus douces et comme un sentiment anticipé des bénédictions que le Seigneur nous prépare. Mais il faut continuer à les demander et ne point se lasser. Élie était *sujet aux mêmes infirmités que nous*, mais c'était un homme de grande foi, et quelques instants de prière lui suffirent pour faire monter de la mer la petite nuée qui rendit l'abondance à tout Israël. A défaut d'une foi aussi puissante, sachons du moins être persévérants, et obtenons par des efforts continus des grâces que nous ne savons pas conquérir par une lutte ardente et vigoureuse.

Aux preuves, si nombreuses et si frappantes, que nous avons déjà reçues, que l'on ne demande jamais vainement à Dieu l'effusion de son Saint-Esprit, nous sommes heureux de pouvoir en ajouter une nouvelle qui nous est fournie par la correspondance de nos missionnaires.

Voici ce que nous écrit M. Bisseux, en date du 7 novembre :

« C'est avec une douce joie que je prends la plume pour vous informer des progrès de l'Évangile dans les deux stations qui constituent la sphère de mes travaux. Dans mes communications précédentes, il m'a fallu trop souvent parler de l'œuvre de l'homme, de prédications, d'exhortations, etc.; je vous entretiendrai aujourd'hui de celle de Dieu et de l'action toute puissante de son Saint-Esprit. La droite de l'Éternel fait vertu au sud de l'Afrique comme elle l'a fait en Amérique, en Suède et en Irlande. Wellington a aussi son réveil, et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux. Je n'ai pas voulu vous écrire sous l'impression du premier moment. Grande était l'excitation, et l'on pouvait douter de la réalité et de la durée du travail qui se faisait dans les âmes; aujourd'hui il n'y a plus moyen d'être sceptique. En effet, que voyons-nous après plusieurs semaines? Le même sérieux, la même ardeur; mais à une tristesse selon Dieu ont succédé une joie qui se réfléchit sur tous les visages, l'abandon du monde et de ses vanités; le renoncement à d'anciennes habitudes de péché, en un mot de véritables conversions.

« Si l'on demande quels ont été les signes précurseurs de ce mouvement religieux, voici ce que l'on a remarqué : notre ancienne *réunion de prières,* qui ne se composait quelquefois que de six personnes, s'est accrue au point que le local est devenu trop étroit; la jeunesse a voulu y être admise, les lieux du culte ont été encombrés d'une foule qui écoutait avec avidité les enseignements de la Parole de vie ; les cœurs ont été brisés et tous les visages inondés de larmes. Dès lors des réunions de prières se sont organisées dans tous les quartiers de la ville ; on a vu des enfants tomber à genoux devant leurs parents et prier avec eux. On a fait vœu de servir Dieu, de n'avoir plus honte de l'Évangile de Jésus-Christ. L'ébranlement a été général, et chacun se demande : Que veulent dire ces choses?

« J'ai dit qu'il y a des conversions ; en voici un exemple : Un jour que j'étais dans mon cabinet d'étude, un homme frappe à la porte et demande à me parler. C'est un noir qui fait partie de ma congrégation, et dont la conduite était extérieurement régulière. Il entre, tremblant de tous ses membres, et s'écrie dès qu'il me voit : « Que faut-il que je fasse pour « être sauvé ? Je n'aurais jamais cru que j'avais commis « tant de péchés ; mais Dieu m'a fait connaître mon méchant « cœur. Où serais-je aujourd'hui s'il m'avait appelé à com- « paraître devant lui ? Je vis encore, ô quelle grâce ! Mais le « Seigneur voudra-t-il me recevoir ? Priez pour moi, priez « pour ma femme et mes pauvres enfants, qui sont encore « aveugles. » Ici des sanglots étouffèrent sa voix et il ne put en dire davantage. Il passa, à ce que l'on m'a dit, toute la nuit en prières ; il lui semblait que le Seigneur allait venir. Je dois ajouter que son âme a trouvé la paix et qu'il prie avec beaucoup d'onction dans nos réunions.

« Voici un autre exemple non moins remarquable : « Savez- « vous, me dit quelqu'un, ce qui est arrivé à un tel ?... Il ne « mange plus, il ne dort plus, il passe la plus grande partie « du jour dans la solitude des champs. Quand nous lui de- « mandons ce qu'il a, s'il est mal dans ses affaires, s'il a « essuyé quelque perte, il nous dit que non, mais qu'il n'a « point de paroles pour exprimer ce qui se passe dans son « cœur. » Enfin, le pauvre nègre dont on m'avait ainsi parlé vient me trouver. Il me raconte que jusqu'ici il n'a su que par la tête qu'il était pécheur devant Dieu, mais que maintenant son cœur le sent ; qu'il a été un homme emporté, orgueilleux, moqueur. Il me demande si je crois que le Seigneur voudra pardonner tant d'iniquités. Je lui annonce l'Évangile, et comme il sait lire, je lui indique quelques passages appliquables à la situation de son âme. Deux jours après, il vient me dire que son cœur est joyeux et qu'il n'avait jamais été aussi heureux. « Mais, ajoute-t-il,

« il en a beaucoup coûté au vieil homme. Pour avoir cette « paix, j'ai dû me réconcilier avec ma femme. Je me suis « jeté à ses pieds. Chère femme, lui ai-je dit, je t'ai fait « beaucoup souffrir par mes emportements, pardonne-moi, « oublie tous mes torts envers toi. Dieu m'a pardonné, tu « voudras bien aussi me pardonner. C'est ce qu'elle a fait « très volontiers, extrêmement étonnée de ce que je m'humi- « liais à ce point. Oh ! que mon cœur est allégé ! oh ! com- « bien je suis heureux ! » Nous aimons à croire que maint buveur va réformer sa vie. Nous avions espéré que l'on retirerait leurs licences aux personnes qui avaient établi ici des débits de spiritueux ; mais le parlement du Cap a rejeté toutes les pétitions que nous lui avions envoyées à ce sujet. Mais voyez ce qu'opère le réveil !... Le 1er octobre est le jour où ces lieux de dégradation vont s'ouvrir de nouveau, mais c'est aussi le jour de la réunion de prières pour les missions. Toute la population est au temple, les marchands de vin comme les autres ; l'encombrement est tel que mon collègue et moi nous avons de la peine à nous frayer un chemin pour arriver à la chaire. Je m'étends sur ces paroles de l'apôtre : « Ne vous enivrez point de vin, mais soyez « remplis de l'Esprit. » M. Keet, qui arrive de Montagu, le premier village de la colonie où a commencé le réveil, raconte le fait suivant : « Un nègre assistant à une réunion de « prières s'y sent repris par sa conscience et prend la réso- « lution de ne plus boire. On l'entend plus tard prier près « de sa hutte de la manière qui suit : O Dieu ! aie pitié du « vieil Adam, change son cœur. Adam n'est pas une bête « brute ; il a une âme immortelle à sauver. Il ne veut plus « aller au cabaret, mais seulement à la maison de prières. » Tout cela produit une vive émotion dans mon auditoire. Un marchand de spiritueux déclare, en sortant, qu'il est bien fâché d'avoir acheté une licence qui lui permet de vendre des liqueurs en détail ; qu'il n'en sollicitera pas une nouvelle au

bout de son trimestre, mais qu'il tâchera de gagner honnêtement son pain.

« Il n'est pas nécessaire que je fasse observer, après tout ce que je viens de dire, combien nos mains sont pleines et comment il faut se multiplier pour satisfaire un peu aux besoins les plus pressants. Le réveil s'est déjà propagé dans divers points de notre district, comme Drakenstein, Groeneberg et Paardeberg ; partout on voudrait nous avoir, non seulement pour prêcher et présider des réunions, mais aussi pour donner des conseils et des encouragements à un grand nombre d'âmes angoissées. C'est surtout M. Keet qui fait ces tournées d'évangélisation, et il y est infatigable.

« Espérons que le Seigneur continuera à déployer la force de son bras, que ce réveil portera des fruits qui lui seront agréables par Jésus-Christ, que le monde lui-même y verra une œuvre de Dieu que toutes les puissances de la terre ne sauraient anéantir. Mais prions toujours et ne nous relâchons point. Dieu veut tout accorder à la prière de la foi. Or, à Celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous pouvons penser et désirer, soit honneur et gloire dès maintenant et à jamais. Amen !

« Recevez, Messieurs et chers frères, l'assurance de mon entier dévouement.

« J. Bisseux. »

STATION DE MÉKUATLING.

Lettre de M. Daumas, *missionnaire à Mékuatling.*

Après tous les travaux et les voyages que j'ai dû entreprendre depuis mon retour en Afrique, je commence enfin à respirer, et je ne puis laisser partir le paquebot de ce mois sans vous envoyer quelques lignes et me rappeler par vous au souvenir de tous les amis de l'œuvre des missions de notre chère patrie. Vous apprendrez avec plaisir que nous sommes installés, depuis quelque temps, dans notre nouvelle maison, ce qui est pour moi et ma famille un sujet de vive reconnaissance envers le Seigneur. Nos filles, que je suis allé chercher dans la colonie, ont pu trouver un logement à leur arrivée, grâce à l'activité que ma femme a déployée pendant mon absence. Notre nouvelle habitation est placée sur un terrain élevé, entre le temple et notre ancienne demeure. Cette position est beaucoup plus saine, et nous donne une vue magnifique. Les travaux de construction auxquels nous avons été obligés de nous livrer ont mis beaucoup d'entrain dans la station. Encouragés par notre exemple, les indigènes se sont mis à réparer leurs maisonnettes, à les recrépir, à les blanchir, à en bâtir de nouvelles. Agosi, notre ancien maître d'école, Jacob, le doyen de l'Eglise, ont voulu se donner des demeures convenables. D'autres se préparent à en faire autant, et dans le nombre se trouve le chef Moletsané, qui veut avoir un chez soi lorsqu'il vient au service le dimanche, et un abri pour ses fils, qu'il encourage beaucoup à suivre nos écoles. — L'arrivée de nos enfants a été un grand sujet de joie pour la tribu ; pendant plusieurs jours, nous n'avons point eu de repos, tout le monde désirant les voir. — Le chef, se proposant d'envoyer plusieurs de ses fils dans une école de

la colonie, en a confié cinq à notre fille aînée, afin qu'elle les prépare, et, depuis quelque temps, elle leur donne chaque après-midi des leçons d'anglais, de sessouto et d'écriture. Nous avons aussi dans la maison cinq ou six jeunes filles. Deux d'entre elles s'y sont refugiées, parce qu'on voulait leur faire subir des rites païens. Nous espérons pouvoir leur faire du bien. Toutes celles que ma femme a précédemment recueillies et élevées de cette manière sont restées fidèles, et sont devenues membres de l'Eglise; elles nous ont aussi toujours montré un grand attachement, ce qui nous encourage à persévérer dans cette voie. Notre école du dimanche, que nous avons établie sur un nouveau pied, est très nombreuse, et nous donne beaucoup de satisfaction. Nous la tenons pendant l'après-midi. Les élèves habillés se réunissent dans le temple; les autres dans l'école, où trois membres de l'Eglise, Agosi, Antoni et Yosua les surveillent et leur donnent des moniteurs. Au temple, c'est moi et ma femme qui surveillons; nos trois filles et des moniteurs indigènes se partagent les différentes classes. Il règne un ordre et une tranquillité parfaits. C'est un spectacle bien intéressant que tous ces indigènes convenablement habillés. La scène qu'offre le local de l'école est plus pittoresque. Le plus grand nombre des élèves portent le costume indigène; mais avec cela un désir ardent d'apprendre se lit sur tous les visages. Il n'y a pas de place pour circuler. Lorsque j'y vais, il faut que je regarde attentivement devant moi pour ne pas poser mes pieds sur des jambes ou des mains. Quant au fond de l'école, il n'y a pas moyen d'y pénétrer. Il y a là au moins cent petits enfants qui apprennent l'alphabet, et qui crient à tue tête : *a*, *b*, *c*. Et, chose remarquable, l'école ne leur paraît jamais trop longue. Lorsque nous pensons qu'on a assez lu, je fais donner un coup de cloche, et les deux écoles se réunissent dans le temple, qui est alors presque plein. Nous chantons un cantique. Je fais une courte

instruction biblique, en m'aidant d'une série de gravures coloriées. Un jour, c'est Adam et Eve chassés du paradis ; un autre, le sacrifice de Caïn et d'Abel, etc. J'ai soin de montrer le tableau à toute l'assemblée. Le service se termine par la prière et l'Oraison dominicale, que tout le monde répète après le pasteur. Agosi dirige l'école journalière avec beaucoup de zèle, mais nous manquons de matériaux, tels qu'ardoises, crayons, plumes, etc.

Depuis quelque temps, je me sens plus à même de vaquer à mes travaux avec suite ; mais il me reste beaucoup à faire pour mettre la station dans l'état où je désire la voir. Ayant toute une tribu sur les bras, mon œuvre est fort étendue. Il faut exercer une surveillance continuelle sur les personnes qui se déclarent pour l'Evangile. J'ai eu dernièrement une dizaine de conversions très remarquables. Les Koranas, qui pendant la guerre s'étaient jetés dans le parti des Boers, ont fait la paix avec Moletsané par notre entremise, et sont rentrés dans notre district. Les personnes de cette tribu qui appartenaient à l'Eglise ont été réadmises. J'ai engagé les chrétiens des environs à se rassembler de temps en temps, et même tous les soirs, si possible, pour prier ensemble. En général, il y a un grand désir d'instruction ; malheureusement nous sommes à court de livres élémentaires, ce qui est très fâcheux. Il y a çà et là des instituteurs improvisés qui font lire les autres, hommes et femmes. Nos assemblées du dimanche sont fort bien suivies. Moletsané n'y manque jamais, excepté lorsqu'il est malade. L'œuvre est vraiment réjouissante, et un autre missionnaire de plus n'y serait pas de trop.

Vous apprendrez avec joie que la paix continue à régner dans le pays.

F. Daumas.

STATION D'HERMON.

Lettre de Mme Dyke.

La lettre qu'on va lire n'était nullement destinée au public. Elle a un caractère si intime, que nous avons beaucoup hésité à la reproduire dans ce journal. Cependant l'édification que nous en avons retirée, le jour qu'elle nous paraît jeter sur la position de la *famille missionnaire* au milieu des païens, et l'influence bénie qu'elle y exerce etc., l'ont emporté sur nos scrupules. Nous espérons que l'excellente sœur qui nous a fait avec tant d'abandon le confident de sa douleur nous pardonnera cette légère infraction aux droits de la correspondance privée.]

« Hermon, septembre 1860.

« Notre dernière lettre vous informait de la grande et nouvelle épreuve par laquelle le Seigneur nous a appelés à passer (1) ; nous savons que votre affection pour nous vous aura fait répandre des larmes de sympathie. L'Éternel veut, il paraît, nous faire vivre dans la vallée de l'ombre de la mort. Cependant, il est avec nous. Oh ! oui, il est fidèle ; il ne nous a pas abandonnés, il nous console ! Il est vrai que nous gémissons d'être séparés de nos chers enfants ; mais Jésus nous est devenu plus cher, et le ciel nous semble être plus qu'autrefois notre vraie patrie. Priez pour nous, chers amis, afin que l'épreuve porte son fruit de sanctification et que le Seigneur ne juge plus nécessaire de répéter ses sévères châtiments. La chair est faible, la nature veut faire valoir ses droits, et alors l'angoisse devient indescriptible et ne peut

(1) M. et Mme Dyke avaient trois fils, de l'âge de onze, dix et huit ans. L'aîné et le dernier leur ont été enlevés dans l'espace de quelques mois.

être comprise que par ceux qui ont eu à passer par le même sentier de larmes et de douleurs.

« Notre excellent ami, M. Lautré, vous aura dit tout ce que ces chers enfants étaient pour nous, combien notre cher Philippe était devenu aimable. Il était si ardent dans ses affections, si intelligent, si naïf, si simple, si plein de vie, si disposé à entendre parler des choses du ciel ! Il avait gagné le cœur de tout le monde; nos Bassoutos l'aimaient tendrement, et jamais ils ne me quittaient, le dimanche, sans me laisser quelques mots d'affection pour lui.

« Notre brave Jean Santo m'a raconté que notre cher *petit agneau*, comme il a l'habitude de l'appeler, allait souvent le trouver dans sa maison pour lui parler de Jésus et du ciel. Il était bien doux de lui entendre dire : « *Re tla poumoula!* » (Nous nous reposerons au ciel!) Il allait aussi tous les jours faire une petite visite à la femme du maçon qui bâtit notre chapelle; il lui racontait des histoires de la Bible ou lui faisait part des instructions que je lui avais données, l'exhortant à lire sa Bible et à aimer Jésus. La mère de cette femme est d'origine juive. Maintenant mes précieux petits agneaux sont auprès de leur cher Sauveur; ils servent leur Roi dans ses tabernacles. Oh! puissé-je me préparer chaque jour à les suivre, afin d'unir ma voix aux leurs pour chanter les louanges de notre Rédempteur! Notre demeure est bien silencieuse, maintenant que notre petit oiseau s'est envolé. Combien il nous égayait par sa voix toute joyeuse! Mais, ô mon âme, bénis l'Eternel, car ses gratuités sont sans nombre. Nous savons que notre bien-aimé Philippe est dans le ciel, savourant la douceur des chants célestes! Sur cette terre déjà la musique faisait ses délices; quel ne doit pas être son ravissement dans le ciel! Mais il faut que je m'arrête, mon cœur aime trop à se rappeler ces souvenirs! j'y reviens trop souvent pour ma santé, qui est très ébranlée en ce moment.....

« Vous serez heureux d'apprendre que j'ai pu fonder une réunion de prières pour les mères indigènes. Elle a lieu tous les premiers mercredis du mois, et est suivie par des femmes qui appartiennent à l'Eglise et par celles qui ont été reçues au nombre des catéchumènes. Nous sommes, en général, de trente à quarante. L'objet principal de cette réunion est d'intercéder auprès du Seigneur pour nos enfants, et de nous exhorter les unes les autres à l'accomplissement de nos devoirs maternels.

« Un jour, afin de leur montrer l'importance du sujet qui nous réunissait, j'invitai les femmes présentes à compter leurs enfants. On en trouva un nombre fort considérable; puis, je demandai combien d'entre ces chers petits étaient convertis. Hélas! notre tristesse fut grande : il ne s'en trouva que fort peu. Cela stimula notre zèle et accrut l'ardeur de nos prières. Je dis alors à mes sœurs indigènes que j'avais l'espérance que l'œuvre de grâce était commencée dans le cœur de notre cher Henri, et ceci encouragea Nérée, la femme de Jean Santo, à parler aussi. Elle nous dit qu'elle croyait que son petit Timothée était maintenant un enfant de Jésus. Je lui répondis que j'en étais fort heureuse. « Oui, ma mère, ajouta Nérée; et c'est de celui qui nous a devancés, de votre bienheureux Eugène, qu'il a reçu cette semence de vie. » Oh! frère bien-aimé, quand j'entendis ces paroles, mon cœur bondit, mes yeux se remplirent de larmes, et je louai le Seigneur. Mon Eugène avait donc fait du bien à l'âme d'un de ses petits camarades avant de quitter cette terre! Il paraît que ce cher enfant avait l'habitude de guetter Timothée au moment où celui-ci passait en vue de la station, ramenant des champs son troupeau de moutons. Eugène courait au-devant de lui pour le rencontrer encore dans la campagne; il s'asseyait avec le petit berger, et lui parlait de son âme; puis les deux enfants s'agenouillaient, et priaient Jésus de les bénir, de leur

enseigner à l'aimer. Bientôt Timothée perdit son ami ; mais la tombe d'Eugène, près de laquelle il passait chaque jour, ne cessait de l'instruire ; il demandait à Dieu la grâce de devenir son enfant et de suivre Eugène sur la route du ciel. Sa prière a été exaucée : le cher enfant croit, et se réjouit dans l'amour de son Sauveur.

« Je voudrais vous parler encore d'une jeune fille qui a vécu chez nous et qui m'était devenue fort chère. Notre bonne petite Moluléla avait à peu près douze ans. Elle était douée d'un caractère doux et aimable, et se montrait toujours attentive aux choses du Seigneur. Quand je lui demandais si elle désirait devenir son enfant, ses traits s'illuminaient, et elle me répondait : « Oui. » Cependant elle ne m'ouvrait pas son cœur.

« Elle tomba malade le même jour que notre petit Philippe, et ne lui survécut que de deux semaines. Pendant sa maladie, elle donna des preuves d'une foi vivante, et l'on put voir avec quelle attention elle avait écouté l'Evangile. L'intensité de ses souffrances, provenant d'une angine couenneuse, l'empêchait de dire tout ce qu'elle aurait désiré exprimer. Elle exhorta cependant, aussi bien qu'elle le put, ceux qui l'entouraient. Un jour, elle appela sa mère et lui dit : « Mère, m'aimes-tu ? — Pourquoi me demandes-tu cela, mon enfant ? Tu sais que je t'aime. — Oui, je sais que tu m'aimes ; mais Jésus m'aime bien plus encore. Il ne faut plus compter sur moi, je ne suis plus de ce monde ; je ne veux plus y retourner, je désire aller au ciel auprès de mon Sauveur ! — Mon enfant, ne parle pas ainsi ; ne nous quitte pas. — Mère, n'essaie pas de me retenir, il faut que je parte. » Elle appela alors son grand-père, qui était encore un païen endurci, et lui dit : « Grand-père, je désire te dire adieu, je vais te quitter. — Tu ne m'aimes donc plus, mon enfant ? — Oh ! oui, grand-père, je t'aime sincèrement ; mais j'aime Jésus encore plus ; je suis pressée d'aller auprès

de lui : il m'a aimée et il est mort pour moi, et je souhaite d'être avec lui. » Elle exhorta alors son vieux grand-père à donner son cœur à Jésus, puis elle ajouta : « Je ne puis plus parler ; » et, posant ses mains sur sa poitrine, elle dit : « Jésus est ici, je suis tout-à-fait heureuse. » Peu d'heures avant son départ, elle se crut entourée de beaucoup d'enfants avec lesquels elle devait prier. Quand on lui dit qu'il n'y en avait point, elle répondit : « Mais ne les voyez-vous pas ? Viens Philippe, viens mon petit frère ; allons, allons promptement ! » Elle essaya alors de chanter un joli cantique, commençant par ces paroles : « Laissez venir à moi les petits enfants ; » puis elle laissa retomber sa tête sur sa couche, et son âme s'envola vers son Sauveur. »

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Premières épreuves de la mission du Zambèze.

Lettre de M. Lemue, *écrite de Carmel*, *le* 6 *décembre* 1860.

M. Helmore, après avoir desservi pendant longtemps la station de Likhatlong, parmi les Béchuanas, avait accepté la mission de diriger les premiers travaux des jeunes serviteurs de Christ envoyés récemment par la Société de Londres à Linyanti. Le directeur de la Maison des Missions de Paris vient d'apprendre la mort de ce zélé missionnaire et l'extinction presque complète de sa famille. Nous reproduisons ici la lettre touchante qui a apporté cette douloureuse nouvelle.

« Mon bien cher frère,

« Vous me parliez dans votre dernière lettre de la mort édifiante du fils unique de notre vénérable président, M. De-

laborde. Peu de temps auparavant, Mlle de Chabaud, l'une des fondatrices de la Société des Missions, venait aussi de nous être enlevée, et nous disions : Oui, même les meilleurs doivent également passer par le Jourdain pour entrer dans la terre promise. Aujourd'hui, qu'elle se grossit, la liste de ceux que nous aimions, avec lesquels nous avons prié et travaillé, et qui déjà font partie de l'Eglise triomphante ! Hier, nous étions encore émus, bouleversés par ce naufrage qui nous enlevait et à sa chère famille une sœur chérie et vénérée. Ce malheur est passé et déjà en voici un autre. Aujourd'hui, c'est Helmore, c'est sa femme, ce sont deux de leurs enfants emportés par la fièvre, et deux autres qui restent orphelins dans cette région inhospitalière. « Hélas! s'écrie M. Moffat dans sa lettre du 12 novembre, qui vient de paraître, Helmore, l'aimable, l'infatigable, l'apostolique Helmore et sa femme dévouée ne sont plus sur la terre des vivants ! » Il ajoute : « Cette déchirante nouvelle nous a été apportée par un homme de la station, qui était parvenu jusqu'à la cataracte de Victoria, sur le fleuve Zambèze, pour y faire la chasse aux éléphants. Il y rencontra des gens venant de Linyanti, et leur ayant demandé des nouvelles des missionnaires, ils répondirent, par une manière de parler commune aux indigènes, que tous étaient morts de la fièvre, et commençant par les énumérer, il dit : « Helmore mourut, puis sa femme, puis deux de ses enfants, puis le nourisson de Mme Price. Bientôt moururent aussi ; Malatsi, du Kuruman, Tabe, de Likhatlong, catéchiste indigène qui accompagnait M. Helmore, et finalement un serviteur qui était de la tribu des Bakhatla. » Le Dr Livingstone vient de se rendre sur les lieux ; il ne manquera pas de donner d'autres renseignements au public. On regrette qu'il ne soit pas arrivé plus tôt pour prévenir ou du moins pour alléger tant de souffrances.

« On peut dire d'Helmore : « Ne savez-vous pas qu'un

grand capitaine a été retranché en Israël ? » S'il n'était pas grand selon le monde, il l'était selon Dieu ; grand par son dévouement et sa ferveur. Ce fut notre privilége de travailler dans le même champ durant bien des années. Fils et frère de pasteur, il avait fait de bonnes études et était versé dans la théologie. Il aurait pu entrer dans une carrière honorable en demeurant dans sa patrie, mais il préféra se faire petit pour se mettre à la portée des petits. A des manières douces, affables et pleines d'aménité, il joignait une rare fermeté de caractère. Son troupeau de Likhatlong, qu'il avait reçu indépendant et revêche, fut bientôt ramené à l'ordre quand on découvrit en lui le modèle des pères de famille, le pasteur fidèle remplissant tous ses devoirs d'une manière infatigable et l'homme droit qui avait l'art de concilier tous les esprits. Dès ce moment, les cœurs furent gagnés, et ceux qui, par ambition, avaient fomenté des schismes devinrent ses amis les plus sincères. Tabe, le catéchiste martyr, en est une preuve. N'est-ce pas lui qui disait, quand on manifestait de l'étonnement de ce qu'il s'exposait à tant de périls en se rendant dans un pays malsain : « Assurément, je puis bien aller où va M. Helmore ? » Nous avons vu l'ami que nous pleurons au sein de son troupeau, parlant dans la chaire avec onction et autorité, électrisant ses écoliers par son talent pour la musique, faisant la prière au chevet des mourants ou au repas nuptial des époux qu'il venait d'unir dans l'Église, partout il était le bien-venu. Il savait également se mettre à leur tête et travailler de ses mains plus qu'aucun d'eux. C'est ainsi qu'à force de travaux il parvint à détourner un torrent de son lit pour fertiliser les terres de la communauté, et c'est grâce à son courage et à son adresse à manier la rame que nous avons pu repasser la rivière Vaal, qui était alors débordée. Il fut plusieurs jours à nous transporter sur la rive gauche du fleuve au moyen d'un bateau que nous avions construit ensemble, ainsi que nos voitures et notre bagage.

S'il a pu quitter un troupeau, dont il était aimé, pour tenter une mission difficile, il l'a fait sans vanité, s'y croyant appelé de Dieu par la voix de ses amis et frères en Jésus-Christ. Son nom, qui est écrit dans le Livre de la vie, sera en vénération sur la terre.

« Nous avons de fréquentes nouvelles de notre cher Mabille et de sa femme. Dans sa dernière lettre, notre frère me disait qu'ils se préparaient à faire une visite à la famille missionnaire de Bérée. L'œuvre continue à aller ici son petit train accoutumé. Le Seigneur est bon, chaque jour nous en faisons l'expérience. Vous me pardonnerez si je suis si bref ; j'avais besoin d'épancher mon cœur dans le vôtre, et cela fait, je n'ai plus le courage de continuer.

« Votre frère affectionné,

« P. Lemue. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

Un village du Tinevelly. — Une réunion missionnaire à Ahmednaggur. — Deux écoles de filles à Bombay. — Ravages du choléra.

Un village du Tinevelly.

Nos lecteurs n'auront pas oublié le remarquable réveil qui s'est opéré l'été dernier dans quelques-unes des Eglises du nord de la province de Tinevelly. Des nouvelles récentes

annoncent que ce mouvement, loin de s'arrêter ou de se ralentir, s'est au contraire étendu encore, et que les bons fruits en deviennent de plus en plus apparents. Une multitude d'Indous qui s'étaient jusqu'ici contentés d'une profession extérieure de la foi chrétienne, ont senti qu'ils avaient à se poser plus sérieusement la grande question : Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? et on les voit rechercher avec un saint empressement les moyens d'y répondre. Au sein de cette agitation ont surgi, comme nous l'avons déjà dit, quelques-unes de ces manifestations physiques qui ont accompagné le réveil dans quelques-unes de nos vieilles contrées d'Europe, notamment en Irlande et dans le pays de Galles, mais sans que l'œuvre générale ait rien perdu, pour cela, de son caractère essentiellement spirituel et divin. Le récit qu'on va lire suffirait à lui seul pour le prouver. C'est un missionnaire de la Société épiscopale, le Rév. Valpy, qui le traçait vers la fin de l'année dernière.

« Ukkirankottei, dit-il, est le premier village du district de Surandei où se soient manifestés les signes du réveil. Formée depuis plus de quatre-vingts ans, cette congrégation, qui compte environ 220 âmes, était à l'origine sortie du sein de l'Église romaine. Jusqu'au mois de mars de cette année, on la regardait, et je crois avec raison, comme l'une des Églises les moins vivantes ou plutôt les plus désordonnées de tout le Tinevelly. L'ivrognerie et d'autres vices de la pire espèce, la profanation du sabbat et des querelles sans fin la caractérisaient entre toutes les autres. Mais à cette époque le souffle de l'Esprit se leva sur elle. Grâces en soient rendues à Dieu, une réforme vraiment merveilleuse s'est accomplie dans la localité, et voici quels en ont été les effets :

« A l'exception de quatre personnes, tous les membres de la congrégation ont complétement renoncé à leurs habitudes d'intempérance.

« Les païens eux-mêmes s'accordent à reconnaître que ces

chrétiens, dont la plupart déshonoraient la profession de l'Évangile par leur conduite, lui font aujourd'hui honneur par la régularité d'une vie conforme à ses divins préceptes.

« Les procès, jadis si communs qu'on aurait difficilement trouvé un homme qui n'en eut pas au moins un sur les bras, ont complétement cessé. Les chrétiens ont pris ensemble la détermination de s'en abstenir, et quoique, dans deux ou trois circonstances, il leur ait été très difficile de tenir cette promesse, ils y ont réussi, « en souffrant plutôt qu'on leur fît quelque tort. » Les seules luttes qu'ils veuillent soutenir désormais sont celles de la prière au trône de grâce. Je puis, à cet égard, leur rendre le témoignage qu'ils suivent avec un joyeux empressement nos exercices de piété; qu'ils y donnent des preuves d'intelligence autant que de ferveur; qu'ils sont animés d'un respect remarquable pour le jour du Seigneur; que la sainte Cène a pris pour eux une importance toute nouvelle, et qu'en général ils donnent des preuves sensibles du profond intérêt qu'ils portent aux choses du salut.

« Il y a maintenant dans le village peu de maisons, si même il s'en trouve, où l'on ne s'adonne pas à la prière, soit en commun, soit en particulier. Des réunions plus nombreuses se tiennent, en outre, tantôt dans une famille, tantôt dans une autre, et très souvent dans le but exprès de demander à Dieu la conversion de tel ou tel membre de la congrégation, resté jusqu'à ce jour insensible aux appels de la grâce.

« Désireux de joindre l'action à la prière, ils ont formé d'eux-mêmes le projet d'aller dans les villages des environs prêcher l'Évangile aux païens, et la manière dont ils s'y prennent montre dans quel esprit ils travaillent à cette œuvre. Chaque dimanche, après le service de midi, ils se réunissent dans la chapelle pour invoquer la bénédiction divine; puis, se divisant ensuite par groupes de deux ou trois, ils se dirigent de différents côtés, suivant qu'ils le jugent le

plus utile. Et ces efforts ont déjà été bénis de Celui au service duquel ils ont été tentés. Dimanche dernier, entre autres, nous avons vu paraître pour la première fois dans l'église un charpentier d'Asari, que ces frères avaient réveillé dans son propre village. Ces faits sont d'autant plus heureux, que les chrétiens d'Ukkirankottey appartiennent à l'une des castes indoues les plus infimes et que, depuis l'existence de cette congrégation, c'est-à-dire depuis quatre-vingts ans, on ne se souvenait pas d'avoir vu un seul Indou des environs se joindre à eux.

« Tels sont quelques-uns des fruits du réveil parmi nous. Oh ! qu'il plaise au Seigneur de les faire lever et mûrir au sein de toutes les Eglises, à la gloire de son nom et pour la délivrance des âmes, soit dans le monde qui porte le nom de chrétien, soit dans le monde encore idolâtre ! »

Une réunion missionnaire a Ahmednaggur.

La mission américaine d'Ahmednaggur, dans la présidence de Bombay, peut être citée parmi les plus prospères de l'Inde centrale. On jugera de l'aspect qu'elle présente par le compte-rendu qu'un journal de Bombay fait de sa dernière assemblée générale.

Cet anniversaire, commencé le 11 octobre 1860, a duré jusqu'au 14, et, durant ces trois jours de fête, a attiré à Ahmednaggur non-seulement la plupart des missionnaires de la Société ou d'autres Sociétés qui sont occupés dans ce champ de travail, mais un nombre d'Indous convertis plus considérable qu'on n'en avait jamais vu à des réunions de ce genre. Deux des missionnaires, à l'œuvre dans la contrée depuis plus d'un quart de siècle, donnèrent à l'assemblée des détails pleins d'intérêt sur les commencements et les progrès de la mission ; d'autres l'entretinrent avec beaucoup d'édification des grands réveils dont l'Amé-

rique et l'Irlande ont été le théâtre. Plusieurs Indous prirent aussi la parole et traitèrent divers sujets avec une abondance et une variété d'idées qui prouvaient que le christianisme a développé leur intelligence autant que réveillé leur conscience et touché leur cœur. Mais ce qui frappa surtout chez la plupart de ces orateurs indigènes, ce fut leur connaissance des saintes Écritures et la justesse des appréciations qu'ils en savent faire. Le fait est d'autant plus digne de remarque, que la plupart d'entre eux sont sortis des castes les plus méprisées par leurs compatriotes.

Dans l'après-midi du 14, la sainte Cène fut célébrée et distribuée à près de 400 communiants. Cet acte saint, dit un des assistants, fut une fête vraiment riche et bénie pour ces chrétiens, venus de soixante ou soixante-dix villages différents, et qui, pour la plupart du moins, ne s'étaient jamais vus auparavant. Malheureusement, la chapelle était trop étroite pour contenir à l'aise cette foule empressée. Les chrétiens y trouvèrent à peine des siéges, et il n'y en eut pas pour les païens, très nombreux aussi, que la fête avait attirés. Frappés de cet inconvénient, les chrétiens indigènes eurent, de leur propre mouvement, l'idée d'ouvrir une souscription pour agrandir l'édifice. Une collecte, faite aussitôt dans leurs rangs, produisit une somme de 250 roupies (625 francs). Un résident anglais, touché de cette marque de zèle, y ajouta de son côté 100 roupies (250 fr.), et il y a lieu d'espérer qu'en doublant ces chiffres au moyen de quelques autres dons qui ne peuvent manquer d'arriver, la chapelle pourra, l'année prochaine, recevoir une assemblée beaucoup plus nombreuse, sans que la Société elle-même ait rien à dépenser pour atteinde ce résultat.

Une école de jeunes filles a Bombay.

Les adorateurs du feu ou Parsis, ainsi nommés, à ce que l'on croit, parce qu'ils sont d'origine persane, se trouvent

en plus grand nombre à Bombay que dans toute autre ville de l'Inde. Beaucoup d'entre eux sont riches et se distinguent par leur libéralité. Ce qu'ils font dans le but de répandre l'instruction parmi les femmes de leur religion en fournit la preuve. Deux écoles de filles fondées par eux, sous l'influence plus ou moins avouée des principes chrétiens, comptent ensemble plus de six cents élèves, et sont dirigées, dit-on, d'une manière remarquable. Une seule famille, du nom de Cama, fait pour soutenir ces établissements des sacrifices dignes d'être cités en exemple. A la mort de deux de ses membres, elle n'a pas donné moins de 12,000 roupies (30,000 fr.) pour cet objet. Une autre dame parsis a envoyé 2,240 roupies, avec cette seule indication : « Une femme qui veut du bien à ses jeunes sœurs. » Les chrétiens de Bombay suivent avec un vif intérêt la marche et les développements de l'instruction au sein de cette population, en vue de laquelle ont, de plus, été entrepris des travaux d'évangélisation déjà couronnés de quelques succès.

Ravages du choléra.

Il serait difficile de suivre longtemps les missions indoues dans leurs nombreuses ramifications, sans rencontrer sur son chemin le choléra, cet affreux fléau dont quelques apparitions ont suffi pour atterrer l'Europe. Les pertes qu'il fait subir à la petite et fidèle armée du Seigneur dans l'Inde sont nombreuses et souvent cruelles. Ainsi, au mois de septembre dernier, un des missionnaires les plus estimés et les plus actifs de Calcutta, un homme dont on mettait ordinairement le nom à côté de ceux du bienheureux Lacroix et du célèbre Dr Duff, le Dr Ewart, a été emporté par cette maladie, sans avoir presque le temps de se reconnaître. Peu d'heures avant lui était morte, de la même manière, Miss Turner, directrice d'une grande école de filles ; et au moment même

où se célébraient les funérailles du Dr Ewart, ce fut le tour d'une institutrice du même établissement, Mlle Don, chrétienne fervente et distinguée qui, le lendemain, avait rendu aussi son âme au Seigneur. Ces trois morts si rapprochées et si frappantes ont produit une profonde et douloureuse impression sur les chrétiens de Calcutta.

Mais ce ne sont pas les rangs des Européens seuls qu'éclaircit le redoutable fléau. Un missionnaire de Travancore, le Rév. Duthie, de la Société des Missions de Londres, écrivait, sous la date du 7 novembre dernier :

« Depuis ma dernière lettre, deux calamités ont fait dans ces contrées une courte mais épouvantable apparition. C'est d'abord, à la suite d'une longue sécheresse, la famine; puis ensuite son compagnon ordinaire, le choléra. Tous deux, mais surtout le dernier, ont fait des victimes par milliers, et c'est par une protection toute particulière du Seigneur que nous y avons échappé nous-mêmes. La terreur et la mort planaient partout, sur les plus humbles villages comme sur les villes. Dans beaucoup d'endroits nos œuvres en ont considérablement souffert. Un grand nombre de congrégations ont été décimées ou dispersées; dans plusieurs districts les écoles ont forcément été discontinuées, et nous avons perdu beaucoup de nos agents indigènes les plus utiles. Les districts de Neyoor et de Pareychaley ont été les plus maltraités. Puissent les populations sur lesquelles est tombé ce châtiment avoir écouté la verge et Celui qui l'a assignée! »

Le même missionnaire annonce, comme une douce consolation accordée à la foi des missionnaires, que malgré ces épreuves l'œuvre marche, que les Églises indigènes s'affermissent, et qu'au moment même où le choléra venait de répandre ainsi l'effroi dans le pays, *onze* frères indigènes avaient été mis à part, dans les Églises de Pareychaley et de Nagercoil, pour le service du Seigneur, en qualité d'évangélistes.

POLYNÉSIE.

Autobiographie d'un évangéliste rarotongien.

Rarotonga, qui fait partie du groupe connu sous le nom d'îles Hervey, peut être, au point de vue moral, citée comme une de ces oasis brillantes que la puissance de la grâce fait surgir au milieu des déserts les plus arides. Evangélisée jadis par le célèbre apôtre de la Polynésie, John Williams, et par quelques-uns de ses compagnons d'œuvre, les idoles y sont tombées sans retour devant la croix. Depuis longtemps déjà il n'y reste plus un seul païen, et malgré les misères inévitables qui s'attachent à toutes les œuvres où existe la part de l'homme, les Eglises de Christ y présentent un aspect dont plusieurs voyageurs étrangers à la foi n'ont pu s'empêcher d'être frappés. Les troupeaux y écoutent la prédication de la Parole avec avidité; la vie religieuse et morale de leurs membres répond à ce zèle, et les progrès de la civilisation n'y ont, jusqu'à ce jour, pas produit les conséquences, quelquefois si fâcheuses, dont les missionnaires ont à se plaindre dans d'autres pays. Mais ce qui paraît surtout distinguer cette population pieuse, c'est le vif intérêt qu'elle prend à l'œuvre des missions. Quoique peu riches des biens de ce monde, les Rarotongiens donnent comparativement beaucoup pour elle, et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup d'entre eux savent se donner eux-mêmes. C'est, en grande partie, de Rarotonga que se répandent dans les autres groupes de la Polynésie cette foule d'évangélistes indigènes, qui, courageux pionniers de l'Evangile, vont porter les premières nouvelles de la grâce au milieu des sauvages, bravant les premiers dangers, luttant contre les difficultés toujours grandes du premier établissement, et préparant ainsi la voie aux missionnaires envoyés d'Europe. On

dit que Rorotonga, dont la population ne dépasse pas quatre mille âmes, a déjà fourni à l'œuvre missionnaire environ deux cents évangélistes, et l'on sait que plusieurs d'entre eux ont payé de leur sang ce dévouement à la cause du Sauveur.

Le récit qu'on va lire donnera une idée de la vie qu'embrassent ces humbles mais admirables agents. C'est l'histoire de l'un d'entre eux, écrite par lui-même. Nos lecteurs vont voir avec quel singulier mélange de foi, d'abnégation et de simplicité vraiment enfantine il parla de ses travaux. Cette narration a été faite pour un chrétien anglais, nommé M. Pike, qui, dans son désir de concourir à l'avancement du règne de Dieu dans ces lointains parages, avait, presque à lui seul, pourvu à l'entretien de l'œuvre entreprise par l'évangéliste. Celui-ci, fait remarquer le journal auquel nous empruntons son récit, a été le premier qui soit allé prêcher Christ dans l'île d'Eromanga, où Williams fut massacré, et d'où la terreur avait longtemps écarté les plus hardis. Conduit ensuite, par des circonstances providentielles, dans une autre île des Nouvelles-Hébrides, il y déploya le même courage et une persévérance sur laquelle Dieu n'a pas manqué de répandre sa bénédiction. Laissons maintenant parler le pieux Rarotongien :

« Que la bénédiction repose sur vous, mon père ! Je suis comme votre enfant dernier-né. Pourquoi votre nom est-il répété avec honneur dans le pays de mes pères spirituels, Gill, Buzacott et Pitman (les trois missionnaires de Rarotonga) ? Je le sais : c'est à cause de votre foi et de votre zèle au service de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

« Je remercie Dieu d'avoir aussi le privilége de connaître le salut qui vient de Lui. Mes ancêtres sont morts sans avoir connu cette grande grâce qui m'a été faite.

« Aussi mon désir ardent est-il de continuer l'œuvre dans laquelle je suis engagé, non pas avec l'idée de recevoir pour cela

un salaire, mais parce que je connais, oui, moi aussi, je connais le salut qui est en Christ, le Seigneur. Et n'est-ce pas une récompense suffisante que de pouvoir me donner moi-même à l'œuvre de Dieu dans ce pays lointain? Je suis résolu à ne pas retourner dans le pays de ma naissance, mais à mourir en faisant ailleurs cette œuvre de Dieu.

« Ce fut au mois de mars 1852 que je quittai Rarotonga, ma terre natale, et au mois de mai suivant, le navire missionnaire me conduisit devant Eromanga. Dès qu'il fut à l'ancre, les missionnaires se consultèrent entre eux pour savoir s'ils me laisseraient sur cette île. Je n'attendais pour m'y établir que leurs conseils et leur sanction. Ils décidèrent que mon compagnon *Vaa* y resterait avec moi.

« Je donnerai qnelques détails sur notre première visite dans l'île. Nous étions trois, Vaa, Mana (un natif d'Eromanga même) et moi. Dès que nous mîmes le pied sur le rivage, nous nous vîmes entourés d'une multitude d'indigènes, qui demandèrent avec de grands cris, à Mana, qui nous étions et ce que nous venions faire chez eux. Dès que Mana m'eut interprété leurs questions, je lui dis de leur répondre en ces termes : « Nous venons vous faire connaître « les paroles de la vie éternelle de la part du Dieu qui vit à « toujours. » Quand Mana leur eut dit cela, ils s'écrièrent : « Où est votre Dieu ? Montrez-nous votre Dieu. » Sur quoi, je leur fis répondre : « Dieu est dans les cieux, mais « la terre entière est remplie de sa gloire. » Mais eux, tournant les yeux vers le ciel, dirent, en se moquant : « Nous « ne voyons pas de Dieu de ce côté. »

« Après cet entretien, un chef nous conduisit dans sa maison et nous y donna des aliments. Nous bénîmes le Dieu de bonté, pour nous avoir fait trouver cet accueil encourageant et pour avoir empêché qu'il ne nous arrivât du mal, en contenant la férocité du lion, c'est-à-dire la na-

ture sauvage de ce peuple barbare. Quand le soir vint, on nous conduisit dans une autre maison pour y passer la nuit. Là, mon collègue Vaa nous proposa de prier. J'y consentis, mais j'avoue qu'en ce moment mon cœur se sentit faible et trembla au-dedans de moi. Cependant je mis ma confiance en Dieu, et lui demandai de veiller sur nous pendant la nuit. Nous chantâmes un cantique en notre langue, et je fis une prière, mais sans fermer les yeux ; je les tenais au contraire fixés sur les natifs, dont un grand nombre étaient entrés dans la maison et restaient debout autour de nous. Mais j'avais tort de craindre. Bientôt tous s'agenouillèrent, tinrent leurs visages inclinés vers le sol, pendant tout le temps que dura la prière, et quand j'eus fini, ils se relevèrent, en se disant les uns aux autres : « *Atumaï, atumaï,* » ce qui signifie : C'est une bonne chose, une bonne chose.

« Je me sentis tout réjoui. Et n'est-il pas vrai que c'était de la part de Dieu une grande bonté que de nous fortifier et de nous encourager ainsi ? Aussi nous mîmes-nous sur-le-champ à leur annoncer la bonne Parole de Dieu. Mana continuait à interpréter tout ce que nous disions. Sans se montrer fatigués, ils nous écoutèrent très attentivement jusqu'à ce que nous cessâmes de parler pour prendre un peu de repos.

« Le lendemain, dès le point du jour, nous nous réunîmes de nouveau pour prier et remercier Dieu de son amour et de la protection dont il nous avait couverts pendant la nuit. C'était bien, en effet, grâce à sa miséricorde que nous avions été gardés. Nous parlâmes ensuite de nouveau aux natifs de Dieu, de ses œuvres et de l'Evangile du salut ; puis, étant retournés au navire, nous prîmes des arrangements pour que notre bagage fût transporté à terre, car nous étions bien décidés à vivre et à travailler dans cette île pour la cause de Dieu.....

« Après être resté quelque temps dans cette partie de l'île,

je me rendis dans un autre district, avec l'espoir d'y faire connaître aussi le message du Seigneur ; mais ma femme, mon enfant et moi-même étant tombés très malades, il nous fallut aller demeurer à Lifu. Là, je m'associai aux travaux de mon ami Paoo (autre agent indigène), dans un village nommé Vè. Nous y ouvrîmes des écoles pour les enfants et pour les adultes. Ces derniers s'y réunissent le matin de très bonne heure, et les enfants après leur départ. C'est là notre travail de tous les jours, et nous en éprouvons de la joie ; car nos élèves ont appris à connaître les lettres, puis à les assembler en syllabes, et il en est un certain nombre qui commencent à lire même des mots très difficiles. On leur explique aussi la Parole de Dieu, dans les différentes classes que nous avons établies. Ces classes sont au nombre de dix-sept, dont neuf pour les hommes et huit pour les femmes. Chacune d'elles se compose d'environ trente personnes.

« Nous en avons choisi parmi elles un certain nombre pour leur enseigner à écrire, et je suis heureux de pouvoir dire que quelques-unes savent aujourd'hui le faire. N'ayant pas d'ardoises, nous nous servons pour cela de morceaux de bois aplatis. Quand les jeunes enfants nous virent commencer ce genre d'enseignement, voulant aussi en profiter, ils allèrent, de leur propre mouvement, chercher de ces pièces de bois, et je leur montrai à se servir, en guise de crayons ou de plumes, de morceaux de bois brûlé ou de charbon. Oh ! mes frères d'Angleterre, j'éprouve pour ce peuple une grande compassion, et ne puis m'empêcher de penser quelquefois à ce que j'ai entendu dire : que dans votre pays les maisons sont couvertes d'ardoises ; que vous vous en servez pour faire vos toits. Un jour que je disais cela à nos écoliers, un d'eux s'écria :
« Ah ! voilà pourquoi ils ne nous ont pas envoyé des ardoi-
« ses, ils les ont *tabuées* (déclarées *tabou,* c'est-à-dire frappées
« d'interdit), afin de les garder pour couvrir leurs maisons. »

« Très souvent les gens viennent nous prier de leur expliquer des passages de la Parole de Dieu qu'ils ne comprennent pas bien. Quelquefois ils me demandent aussi : « Par qui « donc avez-vous été instruits, vous autres, gens de Raro- « tonga, pour avoir appris tout ce que vous savez faire, non- « seulement en nous enseignant, mais encore en travaillant « de vos mains? » — « C'est, leur dis-je, nos pères de la « Grande-Bretagne qui nous ont appris ces choses. » Alors ils me demandent si un missionnaire de ce pays ne viendra pas aussi s'établir et vivre au milieu d'eux, et je leur réponds que peut-être bientôt, si Dieu le permet, ce bonheur leur sera accordé.

« Il y a encore dans l'île des districts opposés à la Parole de Dieu. Un jour, l'idée vint dans mon cœur que je devais les visiter. Il faut, me dis-je à moi-même, aller vivre au milieu de ces gens. Si je dois être tué, eh bien! je serai tué; mais si je dois vivre, je vivrai. Dieu veillera sur moi et me protégera. Je fis part de cette intention à mes compagnons Paoo et Hakorua, en leur disant : « Le temps est venu « que ces gens doivent entendre parler de la vie éternelle. « Je suis prêt à aller parmi eux, mais laissez-moi y aller « seul. Ma femme peut, pour quelque temps, rester dans la « famille de Paoo. » Après cela je partis. Quand j'arrivai chez les sauvages, ils me regardèrent avec des yeux de colère. Je restai parmi eux un dimanche tout entier sans que personne osât s'approcher de moi. Le lendemain, il y eut une assemblée générale du peuple pour savoir si l'on me chasserait du village. J'y allai et leur dis : « Ne me chas- « sez pas; il faut que je reste ici au milieu de vous pour » servir de témoin entre Dieu et vous. » — « Non, non, « s'écrièrent-ils, allez-vous-en, retournez dans votre pays. » — « Non, je ne m'en irai pas, repris-je, ma compassion en- « vers vous est grande, parce que vous ne connaissez pas « le nom de Jésus. » Après quelques débats, ils ne me di-

rent plus rien, et je n'eus plus à souffrir aucune vexation de leur part. Et aujourd'hui, dans ce même village, le règne de Christ est établi et s'accroît. On y compte une quarantaine d'hommes qui font profession de croire à la Parole de Dieu, et à peu près autant de femmes. Beaucoup d'enfants ont commencé aussi à suivre l'école.

« Je vous envoie l'idole de leur chef Arakutini, qui est mort dernièrement, ainsi que son jeune frère. Ce morceau de pierre était leur dieu; ce sont leurs femmes qui me l'ont donné. Il passait pour un grand dieu, et avait pour nom *Ultinékéné*. On l'adorait en mettant devant lui de grandes quantités d'aliments. Ces pauvres gens croyaient qu'ils obtiendraient ainsi beaucoup de fruits et de plantes dans leurs champs, et que, de plus, le dieu conserverait la vie du roi. Mais comment les aurait-il bénis ou sauvés? Hélas! les deux chefs sont morts sans avoir appris à connaître Jésus; mais leurs femmes ont, depuis lors, fait profession de croire en lui.

« Mes frères et mes pères! que la bénédiction divine repose sur vous! Je suis résolu, si Dieu vient à mon aide, à continuer l'œuvre à laquelle je travaille ici. Je demeure maintenant dans le district de Gaicha, où la Parole de Dieu croît et s'étend. Quand elle y sera pleinement établie, j'irai dans quelque autre district pour faire connaître cette Parole à mes compagnons d'immortalité.

« Je serais, si c'était la volonté de Dieu, heureux de vous voir des yeux du corps. Voilà tout ce que j'avais à vous dire.

« Na Akatangi. »

La lettre qu'on vient de lire avait été écrite, si nous ne nous trompons, au commencement de 1859. Quelques mois plus tard, deux missionnaires anglais de la Société de Londres, MM. Macfarlane et Baker, étaient déposés, par le *John*

Williams, sur les rivages de Lifu, qui allait devenir leur champ de travail. L'annonce de leur arrivée avait produit dans l'île une émotion extraordinaire. Une foule de natifs les attendaient sur la grève et les saluèrent des plus cordiales acclamations. Na Akantagi, heureux de voir se réaliser ainsi un de ses vœux les plus chers, présenta aux assistants les nouveaux messages de la Parole, et une grande assemblée de tout le peuple fut convoquée pour le lendemain. Elle se composait d'environ mille personnes, qui toutes manifestèrent leur joie d'avoir enfin parmi eux ces missionnaires qu'on désirait depuis si longtemps. Depuis lors, l'œuvre, si bien commencée par les évangélistes, a pris des développements assez rapides pour permettre l'espoir de voir bientôt le paganisme disparaître de l'île, comme il a disparu de plusieurs autres. On peut remarquer, comme un indice touchant et bien significatif du caractère des évangélistes indigènes, le fait qu'à l'arrivée des missionnaires, Na Akatangi s'est empressé de leur céder la petite maison qu'il s'était bâtie. Ainsi s'efface et se retire en toutes choses, devant les intérêts de l'œuvre, l'humble personnalité de ces hommes de dévouement, si dignes d'être cités comme modèles en plus d'un point.

ANTILLES.

Un réveil parmi les nègres chrétiens de la Jamaïque.

Au commencement de ce siècle, quand les messagers de la Parole sainte, bravant bien des obstacles et des haines, allèrent annoncer les miséricordes divines aux nègres, alors esclaves, des Antilles anglaises, des succès éclatants furent accordés à leur courageuse entreprise. Ce fut par milliers

et par dizaines de milliers qu'on put évaluer le nombre des noirs convertis au vrai Dieu. Les possesseurs d'esclaves, effrayés de ce mouvement qui, dans leur pensée, devait aboutir au renversement de leur injuste autorité, cherchèrent à l'arrêter, soit en chassant les missionnaires, soit en accablant de mauvais traitements ceux des noirs qui osaient les écouter. Il s'établit alors entre la conduite de ces derniers et celle de leurs persécuteurs un contraste qu'un Anglais distingué, vieux militaire et ancien gouverneur de la Jamaïque, exprimait en ces termes énergiques, un peu exagérés peut-être, mais justifiables pourtant dans un sens général : « La « Jamaïque, Messieurs, contient actuellement deux espèces « de gens : des chrétiens noirs et des démons blancs. »

Depuis cette époque, déjà lointaine, entre laquelle et nous a passé le grand fait de l'émancipation, les nègres, devenus libres, ont généralement embrassé l'Évangile et persévéré à le professer. Comme toutes les autres Églises, leurs congrégations ont eu leurs alternatives de progrès et de refroidissement. Sous la poitrine du nègre, comme sous celle des blancs, bat le cœur du vieil homme avec ses convoitises et ses passions ; les intérêts terrestres ont trop souvent étouffé en eux la recherche des choses d'en haut, et quoique les missionnaires n'aient jamais cessé d'avoir à annoncer des conversions individuelles, quelquefois même des réveils plus généraux, ils avaient bien souvent aussi à se plaindre de la légèreté, de l'endurcissement et des vices de leurs troupeaux.

Aujourd'hui, toutes les lettres reçues de la Jamaïque annoncent aux amis de l'Èvangile de grands sujets de joie. Il s'est opéré depuis quelques mois dans cette île un réveil qui rappelle de tous points ceux de l'Amérique, de l'Irlande et d'autres contrées protestantes, et dans lequel il est impossible de ne pas discerner un souffle puissant de l'Esprit saint, ranimant les Églises évangéliques de toutes les

dénominations. Quelques-uns des détails donnés sur ce mouvement par les missionnaires ont ici leur place toute marquée.

« Nos prières, écrit l'un d'eux, ne sont pas montées inutilement vers le trône du Seigneur ; il y a été répondu par une effusion de l'Esprit qu'on peut comparer à celle de la première Pentecôte chrétienne. C'est à Sainte-Élisabeth, station de frères moraves, que s'en sont montrés les premiers signes ; mais presque aussitôt l'Église d'Angleterre, les baptistes et les wesleyens ont été rendus participants des mêmes grâces, avec une abondance telle que nous en avons été comme frappés tout à la fois d'une sainte terreur et d'une profonde reconnaissance... »

« De Sainte-Élisabeth, dit un autre, l'œuvre, prenant sa marche vers l'ouest, s'est étendue de tous les côtés. Aujourd'hui son influence s'est fait plus ou moins sentir dans presque toutes les directions, à Carmel, à Beaufort, à Betheltown, à Mount-Peto, à Mandeville, etc., etc. (nous supprimons une vingtaine de noms de villes, de villages ou de districts), et dans plusieurs de ces localités on peut l'appeler une œuvre vraiment merveilleuse... »

« Il a plu au Seigneur, écrit un des pasteurs moraves de Sainte-Élisabeth, de faire descendre un rayon de sa grâce sur un grand nombre des habitants de cette partie de l'île. Des indifférents ont été réveillés de leur vain formalisme ; des personnes étrangères à toute piété, abattues tout-à-coup aux pieds du Sauveur, ont imploré son pardon, et l'ont, je crois, obtenu de sa miséricorde. Sous tous les rapports, ce mouvement ressemble à ce qu'on nous raconte de ceux d'Angleterre ; c'est évidemment l'œuvre du même Esprit. Depuis moins d'un mois, je me suis entretenu en particulier avec 315 personnes qui en ont salutairement ressenti l'influence. »

« Il y a quelques semaines, raconte un quatrième, qu'un ministre de l'Evangile, se rendant à Montego-Bay pour

celébrer le culte du dimanche, y arriva le samedi soir à cinq heures. A peine avait-il eu le temps de prendre quelques rafraîchissements, qu'une foule de gens arrivèrent pour s'entretenir avec lui du mouvement, les uns lui demandant ce que cela voulait dire, les autres exprimant des doutes, mais le plus grand nombre confessant qu'ils y voyaient le doigt de Dieu, et ce ne fut pas avant neuf heures qu'il parvint à prendre un peu de repos. Toute la ville était en mouvement, personne ne semblait pouvoir parler d'autre chose, de sorte que le lendemain, notre frère, qui avait préparé à l'avance un sujet, dut l'abandonner pour traiter celui que lui imposaient les préoccupations générales.

« La première fois que j'avais moi-même entendu parler de ce qui se passait à Sainte-Élisabeth, continue le même pasteur, j'avais eu des doutes ; mais après avoir reçu des renseignements plus précis, j'en parlai aux frères de Bethel-Town, prêchai un sermon de réveil et annonçai pour le lendemain matin, avant le jour, une réunion de prières. Après celle-là, qui attira 500 personnes, et dans laquelle nous sentîmes la présence du Seigneur, il y en eut, le soir, une seconde, à laquelle je n'assistai pas, parce que j'avais dû me rendre ailleurs. Mais, le mercredi suivant, un exprès vint me prier de ne pas manquer d'assister à une autre séance, indiquée pour le soir. J'y allai, et quel spectacle se présenta à mes regards ! Jamais je n'oublierai ce que je vis et entendis dans cette circonstance. Jusqu'à minuit, le nombre des *frappés* qui tombaient en poussant des gémissements fut considérable. On put voir jusqu'à cent pauvres pécheurs endurcis abattus en même temps sous le poids de leurs iniquités, et en implorant ardemment le pardon. Forcé de repartir le vendredi, nous eûmes auparavant une réunion en plein air, à la suite de laquelle quatorze couples, qui avaient vécu jusqu'à ce jour dans les liens du péché, vinrent me demander de publier leurs bans de mariage... »

D'autres correspondances, dont nous ne pouvons que citer la substance, rapportent que dans un endroit, les nègres réveillés se sont réunis pour prier, au nombre de 1,000 à 1,200; que dans trois localités, privées pourtant des avantages d'un ministère régulier, on ne compte pas moins de 3,000 conversions; qu'ailleurs des personnes réveillées s'en vont de village en village et de maison en maison exhorter les gens à se repentir et à chercher la paix de leurs âmes, etc., etc.

Le récit suivant est l'abrégé d'un rapport adressé au comité des missions moraves par le Rév. Th. Londerman, missionnaires à New-Fulneek :

« En arrivant à Clifton, qui est une de nos annexes, je demandai notre aide nègre. On me répondit qu'il était à la réunion. Ne sachant trop ce que pouvait être cette réunion, je continuai ma route et me trouvai bientôt en présence d'une foule immense qui me salua de ces mots : « O notre « ministre, le Seigneur est venu au milieu de nous. » Les uns pleuraient de joie ; d'autres paraissaient accablés sous le poids de leurs péchés; quelques-uns restaient tout étonnés et semblaient éprouver une sorte d'anxiété sur ce qui allait se passer; quelques-uns enfin gisaient étendus sur le sol, pleurant et criant grâce. L'excitation était profonde. Je fis quelques tentatives pour la calmer un peu et y réussis en partie ; mais trop ému pour pouvoir prier moi-même avec assez de recueillement, il me sembla que ce que j'avais de mieux à faire était de laisser l'assemblée à elle-même, en implorant sur elle cet Esprit saint qui était si évidemment à l'œuvre dans ses rangs.... Le trait caractéristique de ce mouvement est l'esprit de prière, et quelles merveilles il enfante ! Beaucoup de gens dont les lèvres ne s'étaient jusqu'à ce jour ouvertes que pour maudire ou prononcer des jurements, prient maintenant comme s'ils avaient prié toute leur vie.

« Le lendemain, dès neuf heures du matin, l'assemblée

s'était de nouveau réunie. Après le chant d'un verset, je prononçai quelques mots et les prières commencèrent. Je n'eus à inviter personne à y prendre part, car à peine l'un avait-il fini que l'autre élevait la voix. Des enfants même se joignaient à ces supplications, et jamais je n'oublierai la prière d'une jeune fille, dont le sérieux, la ferveur, la facile élocution me frappèrent beaucoup. Bientôt, l'Esprit, répondant à ces appels répétés, descendit sur nous comme un souffle puissant. Je vis des hommes vigoureux trembler sur leurs genoux, comme si un invisible pouvoir les avait secoués. L'émotion fut un moment telle que je craignis qu'il n'en résultât quelque désordres, mais il n'en fut rien. A midi, l'assemblée se dispersa; mais presque immédiatement les gens se réunirent de nouveau dans l'école pour prier encore. Pendant ce temps, je m'entretenais dans l'église avec ceux que le sentiment de leurs péchés avait le plus abattus, et je puis dire que dans ces conversations toute espèce de doute sur la réalité du réveil disparut de mon esprit....

« Les débits de rhum sont abandonnés; les demandes de Bibles et de livres de cantique ont pris des proportions merveilleuses. On trouvera peut-être étrange qu'on ait permis à des enfants de prier en public ; mais j'aurais pu, avec tout autant de raison, essayer d'arrêter le cours de la rivière que de mettre obstacle à ces effusions de cœur. Du reste, je n'ai jamais vu régner dans l'église plus d'ordre et de bienséance qu'à présent....

« D'autres réunions de prières tenues dans des localités voisines ont attiré également des centaines de noirs. Au moment même où j'écris ces lignes, j'entends encore au loin des chants ou les accents de la supplication.... Ce matin, un habitant du lieu m'a raconté qu'il avait reçu hier la visite d'une personne venue, de son propre mouvement et avec l'accent du repentir le plus sincère, pour lui confesser qu'à diverses reprises elle lui avait volé des volailles et d'autres objets,» etc.

Enfin (nous disons enfin, parce qu'il faut en finir et que nou sn'y parviendrions pas si nous voulions reproduire tous les détails renfermés dans les lettres que nous avons sous les yeux), un des plus anciens missionnaires de l'île, le Rév. Clarke, de Savanna-la-Mare, dit, en résumant les effets moraux du réveil :

« Nous avons un grand nombre de demandes d'admission dans l'Eglise, et beaucoup de gens, jusqu'à ce jour plongés dans le désordre, nous donnent leurs noms pour que leur mariage soit dûment consacré. D'autres, mariés depuis longtemps, mais qui vivaient chacun de leur côté, le plus souvent dans l'adultère, se réunissent et pleurent ensemble sur leurs péchés.

« Nous avons déjà pu réconcilier avec l'Eglise plusieurs pécheurs qu'il nous avait fallu en retrancher.

« Le nombre des jeunes gens qui s'occupent sérieusement des intérêts de leur âme est plus considérable qu'il n'a jamais été depuis trente et un ans que j'habite la Jamaïque.

« Les boutiques de rhum sont désertes, et sur les routes comme dans les rues de la ville, et sur les marchés, on n'entend plus ni cris désordonnés ni bruits de querelles.

« De jeunes femmes tombées dans la dégradation ont renoncé aux éclatantes parures qui étaient comme la livrée de leurs désordres ; plusieurs danseuses de profession ont confessé avec larmes qu'elles avaient fait fausse route et ont renoncé sans retour à leur misérable métier.

« Quelques-uns de nos hommes les plus haut placés, magistrats ou hommes de loi, tout en reconnaissant que ce mouvement a un caractère respectable et sérieux, craignent cependant qu'il n'en résulte de fâcheuses conséquences ; mais l'expérience de ce qui s'est passé en Irlande et en Ecosse nous empêche de partager ces appréhensions. Nous sommes au contraire profondément persuadés que si quelqu'un doit s'attendre à des mécomptes, ce sont ceux qui, par légèreté ou

par d'autres motifs, prennent un diabolique plaisir à voir nos nègres se dégrader dans les voies de l'ivrognerie, du libertinage, des querelles, » etc.

Telles sont les opérations de la grâce au milieu de ces nègres affranchis qu'on a si longtemps représentés comme indignes des avantages de la liberté. Dieu aurait-il pu démontrer d'une manière plus éclatante que leurs âmes ont autant de prix à ses yeux que les âmes des blancs?

NOUVELLES RÉCENTES

Le sou missionnaire a Genève.

La collecte du sou missionnaire organisée à Genève en faveur de la Société des Missions de Paris, a produit, en 1860, 682 fr., chiffre supérieur de plus de 100 fr. à celui de l'année précédente.

Un rapprochement.

Un homme bien placé pour juger des effets des missions évangéliques modernes, et qui en a fait une étude spéciale, le Rév. J.-B. Wheting, secrétaire d'une grande Société de Missions anglaise, croit que depuis soixante ans il s'est converti à l'Évangile plus de païens que la prédication des premiers chrétiens n'avait gagné d'âmes pendant les soixante ans qui suivirent la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Suivant ses calculs, la Bible a été, depuis le commencement de ce siècle, traduite en plus de cent langues différentes, et le nombre des païens gagnés au christianisme présenterait à peu près les chiffres suivants : A la Nouvelle-Zélande, 100,000 ;

dans les autres îles de l'Océanie, 800,000; dans le Birman et le Pégu, 100,000; dans l'Inde, 112,000; dans l'empire turc, 5 ou 6,000; en Afrique, 250,000; en Amérique, 40,000; dans les Indes occidentales, 2 ou 300,000, etc., etc.; au total, plus d'un million et demi; tandis que dans l'opinion des historiens les plus compétents, on ne saurait évaluer à plus d'un million le nombre des croyants à la fin des soixante premières années de l'ère chrétienne.

Quel précieux encouragement pour les amis des missions qu'un pareil rapprochement, alors même que les deux termes n'en seraient pas rigoureusement exacts!

CHINE.

Les progrès de la liberté de conscience dans les pays non chrétiens ne peuvent manquer d'intéresser les amis des missions. Nos lecteurs apprendront donc avec plaisir, s'ils ne le savent déjà, que le dernier traité de la France avec le gouvernement chinois garantit *aux membres de toutes les communions chrétiennes* le libre exercice de leur culte, et aux Chinois eux-mêmes le droit d'embrasser le christianisme et d'en suivre les pratiques, sans être pour ce fait passibles d'aucune peine. Serait-il besoin de rappeler à cette occasion que deux missionnaires français, MM. Bonhoure et Rau, représentent déjà le protestantisme français dans l'empire du Milieu?

Une nouvelle Alliance évangélique.

Il vient de se former dans l'Inde anglaise une association dont il est permis d'attendre beaucoup pour l'avancement du règne de Dieu dans ce pays. Fondée sur les mêmes bases que *l'Alliance évangélique*, mais avec un but plus directement pratique, ses membres s'engagent à travailler de tout leur

pouvoir à la conversion des païens et à favoriser le développement de l'œuvre missionnaire, soit parmi les indigènes, soit parmi les Européens. Les moyens à employer dans ce but seront les suivants :

Des prières régulièrement organisées en faveur des missions, soit en particulier, soit dans les familles, soit dans les réunions de chrétiens déjà formées dans ce but ;

Une distribution abondante des saintes Écritures et de traités, surtout dans les voyages que pourront avoir à faire les membres de l'association ;

La composition ou la traduction de traités ou de livres d'écoles appropriés aux besoins spirituels des Indous ;

L'instruction chrétienne donnée dans les familles, aux domestiques indous et à leurs enfants.

On voit, par ce programme, qu'il ne s'agit nullement d'empiéter en rien sur les opérations des Sociétés ou des missionnaires à l'œuvre dans le pays. Les chrétiens de toutes les dénominations peuvent donc faire partie de l'association, sans détriment pour l'intérêt qu'ils portent ou l'appui qu'ils accordent aux travaux de leurs Eglises respectives. On compte beaucoup, pour atteindre le but que se propose l'Alliance, sur la coopération des femmes chrétiennes, qui sont spécialement invitées à se faire inscrire comme membres actifs. Jusqu'ici les chrétiens de l'Inde les plus favorables aux missions avaient manqué d'un centre d'unité et de directions générales qui donnassent plus d'efficacité à leurs efforts individuels ; ils espèrent que la formation de cette Alliance fera cesser ce mal.

L'association, qui a, si nous ne nous trompons, pris naissance à Madras, sera divisée en branches ou districts, qui comprendront l'Inde tout entière, et que relieront les uns aux autres une correspondance régulière et des publications spéciales.

INDE.

Un missionnaire nouvellement revenu du Punjab, où il a passé déjà dix ans, le Rév. Fitz-Patrick, rapporte que la connaissance de l'Evangile se répand rapidement dans ce pays, grâce surtout à la prédication dans les bazars et à la dissémination des Livres saints et des traités religieux. Sur plusieurs points ont eu lieu, en outre, des conversions éclatantes qu'on a toute raison de croire sincères et solides. La station d'Amritsar (Société des Missions anglicanes) a déjà vu baptiser quatre-vingt-quatorze néophytes, parmi lesquels on compte plusieurs personnes haut placées dans la société indoue. La conduite morale de ces nouveaux chrétiens fait généralement honneur à la profession qu'ils font de l'Evangile.

Éloge succinct d'un Missionnaire.

Un laïque anglais, qui habite Schanghaï, écrit, en parlant d'un missionnaire baptiste établi dans cette ville: « Quant à M. Kloëkers, il se montre également insensible à la chaleur, à la fatigue et à la crainte; un peu de riz et l'Évangile sont les seuls besoins qu'il paraisse éprouver. »

Libéralité chrétienne.

Dans un voyage qu'il vient de faire en Angleterre, M. Leupolt, le missionnaire bien connu de Bénarès, a reçu d'un seul chrétien un don de 5,000 livres sterl. (125,000 fr.), pour l'aider à fonder à Bénarès une école normale, où l'instruction sera donnée tout entière dans la langue du pays, et où seront admis des élèves des deux sexes.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE

MISSION DU LESSOUTO.

Impressions produites en Afrique par la nouvelle de la mort de Mme Arbousset. — Lettres de Moshesh et de plusieurs autres Bassoutos.

Il n'est sans doute aucun de nos lecteurs qui, lorsqu'il apprit le naufrage de M. Arbousset et la mort tragique de sa compagne, ne se soit demandé quel effet la nouvelle de ce douloureux événement produirait sur les Bassoutos. Les derniers paquebots arrivés du Cap ont apporté à notre frère une quantité de lettres de condoléance, écrites tant par les missionnaires que par les indigènes. Il nous a semblé juste que ceux qui pleurent avec lui aient part aux consolations que Dieu lui ménage. Nous avons donc sollicité et obtenu de notre ami la permission de reproduire quelques-unes des touchantes paroles qui lui ont été adressées d'au-delà des mers.

Après en avoir pris nous-même connaissance, nous nous sommes demandé si jamais la douleur a eu des accents plus vrais, plus sympathiques, plus naïvement exprimés; et en voyant des hommes naguère plongés dans la plus dégradante barbarie, *pleurer ainsi avec ceux qui pleurent*, nous avons donné gloire à Dieu et à la puissance de son Evangile.

Voici d'abord comment M. Coillard nous décrit à nous-

même l'impression que l'atterrante nouvelle a produit sur lui et sur son entourage :

« La poste m'arriva un mercredi. Je brise promptement le cachet des nombreuses lettres qui m'étaient adressées, et bientôt j'y trouve des mots qui me confondent. Je lis, je relis, mes yeux se troublent, je crois rêver, lorsqu'un ouvrier anglais, qui était fort attaché à nos amis de Morija, entre, les larmes aux yeux, les lèvres et les mains tremblantes d'émotion, et s'écrie : « Mme Arbousset est morte ! » Au même instant se jettent dans la chambre quelques chrétiens indigènes, qui m'accablent de questions auxquelles les sanglots de ma vieille Maria répondent mieux que mes paroles. Le dimanche arrive. J'attendais une nombreuse congrégation ; mais une pluie torrentielle transforme, en un un clin d'œil, tout le bassin d'Hermon en un vaste lac. Cependant les gens apparaissent de l'autre côté, et ce n'est pas sans inquiétude qu'à l'aide d'un télescope je vois mes ouailles, hommes, femmes, enfants de tout âge, entrer résolûment dans cette nappe d'eau mugissante. Grâce à Dieu, aucun accident n'arriva et nous eûmes, tout bien compté, une nombreuse assemblée. Je prêchai sur ces paroles : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu. » Un profond silence régnait dans mon auditoire. On écoutait avec une attention qui avait quelque chose de solennel. Je démontrai par divers faits la nécessité de la vigilance. Puis, sans dire de qui je parlais, je racontai le malheur de la famille Arbousset jusque dans ses moindres détails. On n'attendait plus que le nom. Lorsque je le prononce, l'émotion qui régnait déjà dans l'assemblée me gagne ; plusieurs femmes tombent évanouies, et toute l'assemblée éclate en cris déchirants. J'adresse à Dieu une prière que personne n'entend ; je donne la bénédiction et m'arrache à cette congrégation en délire, que de ma chambre j'entends encore pendant longtemps remplir le temple de ses sanglots.

« Après cela, j'ai été presque constamment assis, pendant deux ou trois jours, écoutant, recueillant de mon mieux les paroles de condoléance des membres du troupeau. Ce n'était pas une pénible corvée. Ces gens s'expriment si bien et j'apprends tant de choses en les écoutant!

« Depuis, j'ai fait une excursion missionnaire à quelques lieues de la station. Partout on m'a accablé de questions, partout j'ai trouvé des gens qui pleuraient comme des enfants qui ont perdu leur mère. Le coup qui a frappé notre frère a frappé avec lui tous ceux qui le connaissent, qui l'estiment, qui l'aiment, et vous savez s'ils sont nombreux dans ce pays-ci. Ah! qu'il sache qu'on ne l'oublie pas dans le Lessouto. Aussi longtemps qu'il y aura des Maloutis et un Mossouto pour les contempler, son nom sera vénéré et chéri dans cette contrée. »

M. Jousse écrit comme suit à notre frère affligé :

« Samedi dernier, dans la réunion d'Église, je retraçai les scènes navrantes du naufrage du *Punjab*. Les larmes abondantes qui s'échappaient de tous les yeux témoignaient de la vive douleur des membres de mon troupeau. Il a été convenu que je vous ferais parvenir l'expression de leur profonde sympathie. « Quel sacrifice pour notre père! » disait quelqu'un. « Si au moins tous les Bassoutos vou-
« laient se convertir, ce serait une compensation pour une
« telle perte! » — « C'est notre Moïse, ajoutait un autre, en
« parlant de Mme Arbousset; elle nous a retirés d'Egypte;
« et en vue de la terre où elle pensait aller goûter quelque
« tranquillité, elle est entrée dans un repos meilleur! »

« La douleur qu'éprouvent ces pauvres gens pour celle qu'ils appelaient leur mère est sanctifiée par la piété. Quoique les circonstances dans lesquelles votre chère compagne a quitté ce monde les remplissent d'épouvante, ils aiment à répéter qu'elle s'en est allée dans le repos que son Père céleste lui avait préparé. C'est sur vous et sur vos chers

enfants que les larmes de la sympathie coulent en abondance des yeux de ces pauvres Bassoutos. L'enveloppe extérieure est grossière, mais elle renferme des cœurs capables de beaucoup sentir et de pleurer avec ceux qui pleurent.

« Mais celui que cette mort a le plus frappé, c'est Moshesh. On me dit que pendant deux jours il a été inconsolable. Dimanche dernier, j'allai prêcher sur sa montagne et je pus lui donner des détails sur cet événement sinistre. Il me les a fait répéter hier dans ma maison, où il était venu afin de me charger, sans plus de retard, des paroles de sympathie qu'il désirait me dicter pour vous. Son fils Mashoupa était présent pendant que nous écrivions; il y avait aussi un représentant de Molapo et un ambassadeur de Moussélékatsi. Moshesh a voulu que j'ajoutasse à la liste des personnes qui s'associaient à lui des messagers de Punda, bien qu'ils fussent chez Letsié, « car, a-t-il dit, tous ces chefs pleurent avec lui. »

Lettre de Moshesh.

Mon missionnaire,

Moi Moshesh, ayant auprès de moi mes fils, un député du chef Moussélékatsi et un autre du chef Punda, je te salue toi et tes enfants.

Elle nous est parvenue la nouvelle de la mort de ta femme bien-aimée, et nous en avons été accablés de douleur. Il y a déjà plusieurs jours que nous savons ton malheur, et nous en pleurons encore.

Nous autres hommes, nous ne saurions te consoler, car il n'y a qu'un Consolateur; mais nous savons que ce sera pour toi un soulagement que de penser que nous mêlons nos pleurs à tes pleurs.

Pendant ta vie dans le Lessouto tu n'as pas manqué d'afflictions, et nous t'avons vu maintes fois porter un lourd fardeau.

Lorsqu'éclata la guerre des Boers, tu passas à travers l'ennemi ; mais il ne t'arriva aucun mal, et tu arrivas au milieu de nous en sûreté. Quand les Boers envahirent Morija, tu fus obligé de t'enfuir dans les montagnes avec ta famille, et vous marchâtes à travers la neige, manquant de nourriture ; néanmoins, là encore vous échappâtes au danger. Maintenant, toi et tes filles vous avez été sauvés, tandis que la mer a emporté ta femme. Nous pleurons dans notre ignorance, mais Dieu a agi dans sa sagesse.

Mme Arbousset a laissé dans le Lessouto des preuves nombreuses de son amour pour nous. Sa mémoire se perpétuera et passera jusqu'à nos derniers descendants. Prends courage, serviteur de Dieu, et ne nous oublie pas dans ta douleur. Quant à nous, nous pensons tellement à toi, que c'est comme si tu étais encore au milieu de nous.

Lettre de Sema Molibetsane.

Je suis Mossouto, fils de Mossouto ; mon grand-père aussi était Mossouto, et cependant je suis frère de Français et ton enfant. Mes père et mère m'ont enfanté dans les ténèbres, mais ta femme, qui est entrée maintenant dans la gloire et se repose dans le sein du Sauveur, m'a communiqué, de la part de Dieu, la vie du salut. Lorsque tu arrivas pour la première fois sur la montagne où habite Moshesh, je venais d'échapper aux dents des cannibales et j'étais bien malheureux ; mais le Seigneur t'avait envoyé m'apporter la joie. C'est toi qui, après cela, m'a donné une femme, qui à son tour m'a donné des enfants. Tu es mon père, et parce que tu pleures notre mère qui t'a quitté, je pleure aussi et je dis : Je n'ai plus qu'un désir, c'est de la retrouver auprès du Seigneur, où elle nous a devancés.

Lettre de Sophonée.

Moi je ne sais que dire, mon père ! Je te salue, mais

aujourd'hui ma salutation n'est que larmes. Ah ! oui, nous pleurons, nous tes enfants, parce que nous avons appris quel coup tu as reçu de la main du Seigneur. Les amis de Lazare et de Marie pleuraient, eux aussi, et Jésus ne leur en a pas fait de reproches; et même, lorsqu'il fut venu au sépulcre et qu'il apprit que le cadavre sentait déjà, il se mit à pleurer, lui aussi, et des larmes coulèrent le long de ses joues. Les Juifs ne méprisèrent point ces pleurs; ils ne firent que s'en étonner, en disant : Voyez comme il l'aimait ! — Serviteur de Dieu, nous aussi nous pleurons avec toi, et nos larmes sont des larmes brûlantes. Nous pleurons selon la chair, parce que celle qui nous a quittés était notre mère, et que nous l'aimions beaucoup. Mais ces larmes se changent en joie, parce que nous avons une espérance qui ne confond point. Ce monde n'est qu'une chose petite et méprisable; il nous est dit qu'il passera avec ses vanités, qu'il sera brûlé ainsi que tout ce qu'il contient. Mais le ciel ! voilà qui est grand, voilà qui est beau, voilà qui est désirable ! C'est comme dit notre cantique :

Nous sommes étrangers sur la terre,
Comment l'aimerions nous ?

Ainsi nous avons l'assurance de retrouver notre mère dans le ciel ! O notre père, que Dieu lui-même essuie tes larmes et celles de tes filles ! — Salue pour nous les Eglises de France ; dis-leur de notre part qu'elles ne tournent point le dos à leurs enfants, mais qu'elles se souviennent toujours de cette parole : « Allez et instruisez toutes les nations. »

Lettre de Tlabané (Jérémie).

Je suis Jérémie Tlabané ; j'envoie mes consolations à celui qui est mon père et mon pasteur. Quand je pense à toi et à la manière dont tu as été envoyé dans un pays de sang et de ténèbres, je dis : Tu es l'ami du peuple, la tête de notre

nation. Jean fut envoyé devant le Seigneur pour lui préparer la voie; et toi aussi tu apparus de la même manière dans l'abîme où nous étions tombés bien bas, bien bas, au milieu de l'obscurité et de la mort. Maintenant, nous avons commencé à entendre et à comprendre les paroles de Dieu; elles pénètrent dans nos cœurs; nous voyons la lumière, la vie, la gloire.

Lorsque nous avons appris le malheur qui t'est survenu sur la mer, loin, loin, là où nous ne savons pas, il nous a semblé voir tout de nos propres yeux!... Que dirons-nous? Ah! nous n'avons point de parole! La douleur nous anéantit, elle nous ferme la bouche. On dirait que nous ne sommes plus des hommes! Nous n'avons plus de barbe! Oh! qu'il est difficile de recevoir cette parole: « Dieu châtie celui qu'il aime; » et cette autre: « Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. » Pauvres aveugles, il nous est difficile de voir comment une affliction peut être autre chose qu'un sujet de lamentation! Que le Dieu que tu sers essuie tes larmes, ô mon père! Pour nous, il ne nous reste plus que les pleurs.

STATION DE HÉBRON.

Lettre de M. Cochet, *en date du* 28 *septembre* 1860.

Une fête chrétienne; admission dans l'Eglise de 15 catéchumènes. — Une réunion fraternelle avec les chrétiens de Béthesda.

Messieurs et très-honorés directeurs,

Nous venons d'avoir une fête chrétienne dont je dois vous dire quelques mots; il s'agissait de la réception dans l'Eglise de 15 catéchumènes, convertis la plupart depuis un temps assez considérable. Afin de fortifier les rapports qui existent

entre les membres de nos communautés chrétiennes, les Eglises de Hermon et de Béthesda avaient été invitées à se faire représenter au milieu de nous en cette occasion. La première nous envoya trois de ses membres, et la seconde, qui est moins éloignée, nous en envoya sept ou huit, que notre frère, M. Germond, voulut accompagner. Sa visite nous fut d'autant plus agréable que nous ne l'avions pas provoquée. Quant à la proposition faite à l'Eglise de Béthesda, elle avait été accueillie avec tant d'intérêt que, si un temps peu favorable n'y eût mis obstacle, les femmes elles-mêmes auraient franchi une distance qui demande environ cinq heures à cheval d'une allure soutenue, pour venir prendre part à notre *mokété* (fête). Ce fait, qui ne manque pas, on le sait, de précédents dans les rapports de nos Eglises du Lessouto, prouverait à lui seul que si les idées et les sentiments chrétiens ne sont encore que peu développés chez les membres de nos troupeaux, ils indiquent pourtant un progrès bien sensible sur les goûts et les mœurs de la tribu. Le mot de *mokété* lui-même doit se trouver étonné de la transformation qu'on lui fait subir en s'en servant pour désigner les fêtes chrétiennes. Dans le langage usuel des Bassoutos il désigne bien une fête, une réjouissance, mais consistant dans le manger, le boire, les chants, les danses et les plaisirs qui les accompagnent ; et ce qui est dit des Israélites (Exode, XXXII) : « Le peuple s'assit « pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour « jouer, » y correspond à merveille. Supposez un Mossouto de la vieille souche entendant appeler du nom de *mokété* une fête de laquelle sont exclus les plaisirs avec lesquels ce mot est associé dans son esprit, et les seuls qu'il sache goûter, quel contre-sens pour lui ! Mais nos chrétiens y associent des idées nouvelles, et dans la chose qu'ils lui font signifier, ils peuvent aussi trouver de vrais plaisirs. Dans une réunion fraternelle qui eut lieu, Esaia, un chrétien de Béthesda disait : « Je ne sais comment cela se fait : lorsque je me ren-

« contre avec des connaissances ou des parents païens, ou « que je les visite, j'éprouve vite de l'ennui et le désir de « m'en aller, tandis qu'ici et avec ceux que je connais peu « ou que je ne connais pas, mais qui ont une même foi, il « en est tout autrement. »

La réception eut lieu le dimanche 2 septembre; elle avait été précédée, quelques jours auparavant, de l'examen des catéchumènes fait devant l'Église. Deux hommes seuls, jeunes l'un et l'autre, faisaient partie de ce groupe : 13 personnes reçurent le baptême, et deux jeunes femmes, baptisées dans leur enfance dans la colonie, furent simplement admises au nombre des membres de l'Église. Les femmes des chefs Lébénya et Monaheng étaient au nombre des personnes baptisées. Selon l'usage de nos Eglises du Lessouto d'imposer un nom généralement chrétien ou biblique aux adultes lors de leur baptême, la première prit celui de Kristina (Christine), et la seconde celui de Candace. Leurs maris, qui sont encore païens, mais dont elles sont les femmes légitimes, étaient présents l'un et l'autre, ainsi que d'autres membres de leurs familles.

Le lendemain, lundi, eut lieu la réunion fraternelle à laquelle j'ai fait allusion ; les membres des Eglises étrangères y prirent tous la parole; ils présentèrent les salutations chrétiennes de leurs Eglises et de leurs missionnaires, et nous adressèrent des exhortations et des encouragements. On y répondit par des remerciements et des paroles d'affection dont ils devaient, en rentrant chez eux, être les interprètes auprès des troupeaux dont ils font partie. A part un peu de longueur et quelques répétitions des mêmes choses, défauts dont nos orateurs bassoutos sont rarement exempts, cette réunion fut intéressante et propre à fortifier en tous les meilleurs sentiments.

Quelques personnes réveillées ont été reçues récemment dans la classe des catéchumènes; de ce nombre est la veuve

d'Abraham Lépiana, qui fut tué accidentellement en février dernier, peu après avoir été baptisé ; puis Nossi, un jeune homme de chez Monaheng, fils d'un relaps, et qui va avoir une lutte à soutenir au milieu de ses camarades ; et en dernier lieu Mabéta, frère de Lébénya ; c'est un jeune homme qui a appris presque seul à lire son Nouveau Testament. Nous l'avions observé depuis longtemps, et deux de nos chrétiens lui avaient quelquefois parlé en particulier de ses intérêts éternels. On ne remarquait pas chez lui d'opposition, mais il s'en cachait une profonde dans son cœur ; une grave maladie qu'il fit, et dont il ne releva que péniblement, ne l'amollit pas ; un mal qui lui survint encore depuis lors faillit le jeter dans le désespoir ; telles étaient alors ses dispositions, que des pensées sinistres contre lui-même lui vinrent, dit-il, à l'esprit ; ce qui le retint, ce fut la pensée qu'il ne ferait qu'aggraver sa culpabilité et sa misère. Mais, cessant enfin la lutte qu'il soutenait depuis si longtemps dans son cœur contre l'Évangile, il se résolut à l'embrasser pour son salut. Il ne paraissait plus que rarement aux services, et nous l'avions perdu de vue lorsque ce changement s'est opéré en lui ; puisse-t-il être l'opération du Saint-Esprit !

Agréez, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mon attachement et mes salutations chrétiennes.

Votre tout dévoué,

L.-J. Cochet.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

JAPON.

Difficultés de l'évangélisation. — La langue. — Quelques lecteurs de l'Évangile.

Depuis plus d'un an que des missionnaires, appartenant à diverses Sociétés, sont arrivés et ont pu se fixer dans quelques-uns des ports du Japon, tous se sont accordés à reconnaître que l'évangélisation de ce pays offre de grandes difficultés, qu'il faut l'entreprendre avec prudence et s'attendre à y subir de nombreux mécomptes. Jusqu'à présent, la principale et à peu près l'unique occupation de ces messagers de la Parole a été l'étude de la langue et des mœurs. Quelques-uns peuvent cependant annoncer non pas des résultats positifs, mais quelques indices encourageants. On en jugera par l'extrait suivant d'une lettre qu'écrit, de Nagasaki, le Rév. M. Liggins, agent de la Société de l'Eglise épiscopale d'Amérique :

« Ayant mis la main sur quelques livres indigènes qui contenaient des phrases en chinois et en japonais placées en regard les unes des autres, l'idée m'est venue de traduire quelques-unes des phrases chinoises en anglais, et de transcrire les phrases japonaises en caractères romains, dans le but d'être utile tout à la fois aux étrangers qui voudraient apprendre le japonais, et aux indigènes qui voudraient étudier l'anglais. Le livre qui renferme ces phrases, au nombre d'environ deux mille, est aujourd'hui entre les mains de l'imprimeur.

« L'ardeur avec laquelle les Japonais paraissent recher-

cher toutes les connaissances qui ont rapport à la vie présente, m'a suggéré une autre idée, celle de me procurer, à un assez grand nombre d'exemplaires, tous les livres que les missionnaires de la Chine ont publiés sur la géographie, l'histoire ou autres sciences usuelles. J'ai pu placer déjà plusieurs milliers d'écrits de ce genre entre les mains d'employés du gouvernement, ou d'autres hommes intelligents et instruits de toutes les parties de l'empire. Quelques-uns de ces livres sont maintenant ici en cours de réimpression, avec une traduction interlinéaire en langue du pays. L'auteur de ce travail est un lettré de Miaco, qui, avant de l'entreprendre, est venu me voir à Nagasaki, et avec lequel j'entretiens, depuis lors, une correspondance régulière.

« L'élément chrétien se trouvant plus ou moins mêlé aux sujets traités dans ces ouvrages, et les saintes Ecritures y étant citées très souvent, il est résulté de là que plusieurs des acquéreurs sont venus me demander de leur fournir ces écrits qu'ils avaient vu citer comme la règle de toute foi et de toute vérité. J'ai accédé à ces demandes, toutes les fois du moins qu'elles m'ont paru sérieuses, et après m'être bien assuré que leurs auteurs n'étaient pas des espions. Si j'avais voulu, j'aurais pu placer de cette manière une assez grande quantité d'exemplaires de la Bible ou d'autres livres religieux; mais en le faisant, j'aurais couru le risque d'éveiller les redoutables susceptibilités du gouvernement, et dès mon arrivée j'avais reçu de M. Harris, le ministre américain, le conseil d'apporter les plus grandes précautions dans la vente ou la distribution des livres religieux, surtout au commencement. Ce que j'ai vendu se borne, en conséquence, à une vingtaine de Nouveaux Testaments et à peu près au double d'autres ouvrages religieux. Tous ces livres sont en chinois, langue bien connue de ceux qui les ont maintenant entre les mains. J'ai, du reste, eu la preuve que quelques-uns d'entre eux ont été lus et bien lus. Huit

Japonais, tous hommes d'intelligence et instruits, m'ont, à la suite de ces lectures, tenu un langage qui, sous des formes diverses, revenait à peu près à ceci : « La doctrine contenue dans ces écrits est excellente, et nous nous sommes singulièrement trompés en nous figurant que le christianisme des catholiques romains et celui des protestants étaient une même religion. Il serait bien à désirer que les vérités enseignées dans vos livres fussent répandues dans tout le Japon. »

Encouragé par ces aveux, j'ai exhorté mes visiteurs à embrasser pour eux-mêmes cette vérité qu'ils savaient si bien admirer, et qui, seule, pouvait sauver leurs âmes ; mais à ces appels directs, tous ont fait la même réponse : « C'est pour un Japonais un crime capital que de devenir chrétien, et nous serions inévitablement mis à mort dès que le gouvernement saurait ou même soupçonnerait que nous avons fait profession de votre foi. » A cela, j'ai naturellement répondu par ces paroles du Seigneur : « Ne « craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne « peuvent rien faire de plus ; craignez plutôt Celui qui, après « avoir ôté la vie, a le pouvoir d'envoyer dans la géhenne.» Mais les réponses évasives qui m'ont été faites m'ont prouvé que, tout en reconnaissant l'excellence du christianisme, ces Japonais ressemblent à ceux qui, du temps de Jésus, n'osaient aller à lui parce qu'ils craignaient les Juifs. Dans tous les temps et dans tous les lieux, l'homme est toujours le même. Nous n'en devons pas moins prier pour ces hommes de l'extrême Orient, et surtout demander qu'il plaise à Dieu de faire abolir ou tomber en désuétude cette terrible loi japonaise, qui ne peut manquer d'être, entre les mains de Satan, une puissante arme de guerre pour arrêter et retenir captives bien des âmes « presque persuadées de devenir chrétiennes. »

PAYS BIRMAN.

Ignorance et endurcissement des femmes de ce pays.

Pénétrer jusqu'au cœur des païens, à travers la couche épaisse d'ignorance, de superstitions et d'apathie spirituelle qui en obstrue l'entrée, est partout une tâche difficile, dont les missionnaires seuls peuvent apprécier la grandeur. Mais nulle part, à ce qu'il semble, cette difficulté n'est plus grande que lorsqu'il s'agit d'arriver à l'âme des femmes de l'Orient. Les lecteurs habituels de nos récits en ont déjà vu passer devant leurs yeux beaucoup de preuves. En voici une autre, que nous trouvons dans la correspondance de la femme d'un missionnaire parmi les Birmans, Mme Masson, dont le nom a déjà paru plus d'une fois dans nos pages.

« Pendant l'année, dit cette dame, j'ai visité dans leurs demeures, — trop souvent, hélas! sans fruit, — environ 150 femmes, qui se tenaient obstinément éloignées de nous et de nos instructions. Dans une de ces excursions, nous trouvâmes (Mme Masson et une chrétienne indigène qui lui servait d'interprète) trois marchandes de fruits, occupées à causer ensemble à la porte d'une maison. Dès qu'elles nous aperçurent: *Thwa*, *thwa* (allez, allez-vous-en), nous crièrent-elles d'un ton brusque avec un geste des plus expressifs. La chaleur était intense au point que je me sentais prête à tomber de faiblesse; mais malgré ce désobligeant accueil, la pensée du jugement que ces âmes auraient à subir se présenta si vivement à mon esprit, qu'au lieu de passer outre, je leurs fis dire, en termes aussi conciliants que possible, que nous étions venues de chez nous, tout exprès et à pied, pour les entretenir d'un ami qui les affectionnait tendrement.

« Un ami! qui donc? Jésus-Christ, sans doute! me fut-il « répondu avec dédain. Allez, allez, nous n'avons pas besoin « de votre Jésus Christ. »

« Attristées, mais non découragées, nous continuâmes à leur parler de leurs âmes, des dangers qu'elles couraient, de l'expiation des péchés par le sang du Sauveur, et, au bout d'un moment, je crus voir se détendre un peu les traits de la marchande d'oranges.

« Nous ne connaissons rien, dit-elle d'un ton radouci. Nos « pères, nos grand-pères, nos grand'mères, tous n'ont-ils « pas suivi le même chemin que nous? »

« Puis, s'écartant un peu de la porte, elle m'invita à entrer dans la maison; mais ses compagnes ne se montrant pas aussi bien disposées, mon interprète poursuivit l'entretien.

« Ah! sans doute, dit à la fin l'une d'elles, la marchande « de citrons, oui, tous les hommes sont pécheurs et nous « aussi; mais à quoi bon nous inquiéter de cela? » Et se rangeant à son tour, elle ajouta: « Entrez et asseyez-vous, « car il fait très chaud. »

« Nous acceptâmes joyeusement cette tardive hospitalité; mais l'une des femmes, se tenant encore debout devant la porte, criait à haute voix qu'elle adorerait Gaudama aussi longtemps qu'elle vivrait.

» Silence, silence, murmura doucement la marchande de « citrons; nous ne savons rien. Tout est pour nous obscurité. « Nous sommes comme des enfants perdus dans la jungle. »

« Quinze jours après cet entretien, comme nous passions dans la même rue, la marchande d'oranges nous appela pour nous demander si nous avions avec nous « le livre, » par où elle entendait un traité dont nous avions lu quelques passages devant elle. Ce jour-là elle paraissait tenir beaucoup à ce traité; mais dans une troisième visite que nous lui fîmes, elle ne témoigna plus que de l'indifférence. Profondément attristée, je lui demandai si elle désirait que les chrétiens cessassent de venir la voir. « Non, Madame, me répondit-elle « avec une sorte d'emphase, non, *je pense.* »

« *Je pense.* Oh! que ce mot dans la bouche d'un Birman

pourrait être consolant ! Bien des fois, quand le terrible *thwa*, *thwa*, ou des rires moqueurs ont retenti à mes oreilles, ou bien lorsque, traversant les montagnes ou les sables brûlants, ou me frayant un chemin pénible au sein des foules hostiles, je me sentais prête à tomber sans force et sans voix sur le sol, bien des fois, dis-je, dans ces moments d'angoisse, il m'a semblé entendre résonner à mes cotés ce mot : *je pense*. Oh ! si les Birmans s'étaient en effet mis à penser !

« Un matin, dans une autre de mes excursions, je rencontrai une païenne très âgée, douée d'une remarquable intelligence, mais qui, jusqu'à ce jour, est restée l'adoratrice obstinée de Bouddha. Allant à elle, je voulus lui adresser quelques paroles, mais elle :

« Non, non, ne me parlez pas de cela, je ne saurais « apprendre vos prières. Je suis trop vieille. Votre Jésus ne « me connaît pas. J'ai adoré Gaudama ; j'ai toujours fait le « bien ; j'ai donné de la nourriture aux prêtres ; j'ai bâti un « kyoung. Si j'embrassais aujourd'hui une autre religion, je « tomberais entre les deux. Laissez-moi à moi-même; je suis « une vieille femme, et si je dois être perdue, eh bien, je « serai perdue. »

« Et comme je voulais continuer mes exhortations : « Tai- « sez-vous, taisez-vous, reprit-elle d'une voix éclatante. Ne « me parlez plus de cela, non, non ; si je vous avais enten- « due quand j'étais jeune, j'aurais pu croire, mais aujour- « d'hui *loombie! lombie !* (Il est trop tard, trop tard). »

Quelle situation d'âme que celle qui se révèle involontairement dans les paroles de ces pauvres femmes ! Elles repoussent l'Évangile, mais en laissant percer la conscience qu'elles ont d'un vide immense dans leurs pauvres cœurs si souvent froissés. Oh ! que la délivrance vienne pour elles de Sion ! On aime à se souvenir, après les avoir entendues, que les chrétiens à l'œuvre dans le Birman cherchent avec une active sollicitude les moyens de répandre quelque instruction

parmi les femmes de ce pays, et que les écoles qu'ils ont fondées dans ce but commencent à compter un assez grand nombre d'élèves.

INDE.

Travaux de la Société des Missions de Berlin, dite de Gossner.

Cette Société, dont le fondateur s'est récemment endormi au Seigneur, a pour principal champ d'activité le nord de l'Inde britannique, et y possède deux importantes missions, sur lesquelles le souverain Chef de l'Eglise a répandu de précieuses bénédictions.

Nos lecteurs connaissent déjà la plus ancienne, celle dont la tribu des Coles ou Urans est l'objet. Ce fut en 1844 que cette peuplade, fixée au pied des monts Windhy, à 30 ou 40 lieues au nord de Calcutta, vit arriver dans ses villages les premiers représentants de la Société. Elle leur fit un accueil conforme à ses habitudes paisibles et généralement pleines de bienveillance ; mais, pendant longtemps, cette réception inoffensive fut le seul encouragement qu'elle leur donna. Après six ans d'un travail dévoué, en 1850, les missionnaires, abattus presque par l'absence de tout résultat appréciable, venaient d'écrire au comité qu'ils croyaient devoir chercher un autre champ de travail, quand tout-à-coup quatre Coles adultes furent réveillés à salut et sollicitèrent d'eux le baptême chrétien. Ce chiffre de 4 se changea bientôt en celui de 40, et quelques années après il s'élevait à 400. En 1857, au moment où éclata la révolte des cypayes, environ 1,000 personnes, disséminées dans une cinquantaine de villages, faisaient profession d'appartenir à la foi chrétienne ; et depuis lors, malgré les persécutions dirigées contre ces chrétiens

pendant les troubles, leur nombre n'a cessé de s'accroître encore. Il est aujourd'hui d'au moins 2,000, tous baptisés et parmi lesquels on compte plus de 600 communiants. Il y a en outre de 7 à 800 enfants dans les écoles, et autour de ce noyau décidément chrétien un nombre beaucoup plus considérable de personnes qui se proclament disciples de Jésus-Christ, et sont regardées comme telles par les païens, quoiqu'elles n'aient pas encore reçu le baptême. Cette partie de la population, qui, au dire des missionnaires, dépasse le chiffre de 10,000 âmes, manque de moyens d'instruction, car les missionnaires sont trop peu nombreux pour suffire à une si grande tâche; mais le zèle des convertis y supplée, au moins dans une certaine mesure. Voici comment s'expliquent, au point de vue humain, les rapides développements de l'œuvre. Après avoir visité les stations, et y avoir fait un séjour plus ou moins long, les chrétiens retournent dans leurs villages, situés souvent à 10 ou 15 lieues de distance. Là ils parlent à leurs amis et à leurs voisins de tout ce qu'ils ont entendu ou vu, et tel est l'effet de ces communications, que plus d'une fois on a vu les auditeurs, baissant la tête devant les narrateurs, leur demander de couper la longue mèche de cheveux que les Indous portent comme un emblème, sacré à leurs yeux, des priviléges de leur caste. Cet acte est à lui seul une rupture avec le paganisme. Dès qu'il est accompli, les nouveaux adeptes mangent avec les chrétiens. Ils apprennent ensuite à lire, étudient un petit catéchisme traduit en leur idiôme, apprennent l'oraison dominicale et les dix commandements, et font un premier voyage à la station, pour être présentés par quelque ami aux missionnaires. Puis, plus tard, quand les travaux de la moisson sont terminés, ils reviennent encore à la station pour y recevoir l'instruction préparatoire au baptême. Ils y restent cette fois un temps plus ou moins long, se nourrissant des provisions qu'ils ont apportées de leurs villages, et ne recevant *absolu-*

ment de la mission que le peu de bois dont ils ont besoin pour cuire leurs aliments. On assure que plus de 800 villages, évangélisés soit de cette manière, soit plus directement par les missionnaires, comptent aujourd'hui des représentants dans l'Eglise que Christ s'est ainsi acquise au sein de cette tribu.

Nous avons déjà dit que les missionnaires consacrés à cette œuvre ne suffisent pas à la tâche. Deux d'entre eux, MM. Batsch et Brandt, que l'épuisement de leurs forces avaient contraints de revenir momentanément en Europe, viennent de repartir pour leurs stations, emmenant avec eux deux jeunes gens pleins de dévouement et de zèle, que l'on emploiera d'abord comme catéchistes, avec l'espoir de leur conférer plus tard l'imposition des mains. Ce sera pour la mission un précieux renfort ; mais qu'est-ce que cela en présence de ces dix ou douze mille âmes que la faim et la soif de la Parole agitent, et de ces masses plus considérables encore à travers lesquelles semble passer en ce moment un souffle de recherche ? Les missionnaires demandent à grands cris à leurs amis d'Europe de prier beaucoup pour eux et pour leur œuvre.

L'année dernière, la mission de Chota Nagpore (c'est le nom de la province qu'habitent les Coles) a été sévèrement éprouvée par plus d'une calamité. Les récoltes de l'année précédente avaient été très mauvaises, et il s'en était suivi une disette telle que les chrétiens avaient de la peine à se procurer les aliments nécessaires pour les voyages qu'ils ont l'habitude de faire aux stations, même quand ces voyages ne devaient durer qu'une semaine. Le choléra vint ensuite s'abattre sur un grand nombre de villages, et emporta beaucoup de chrétiens, entre autres plusieurs jeunes gens de grande espérance qui se préparaient à remplir les fonctions de catéchistes. Ces épreuves ont amené dans la marche de

l'œuvre un ralentissement momentané, mais sans l'arrêter pourtant, et à présent qu'elles ont passé, c'est avec une confiance et un courage nouveau que les messagers de la bonne nouvelle continuent leurs travaux. « Evidemment, disent-ils, cette œuvre est de Dieu ; elle ne peut que grandir; le puissant levain que la pâte entière a reçu la fera certainement lever. »

L'autre mission de la Société de Berlin est établie sur les rives du Gange. Chacune des quatre stations principales, celle de Chuprah, de Muzzaferpour, de Busar et de Ghazepoor, possède une congrégation de chrétiens indigènes, dont le chiffre varie de 20 à 200 âmes. Une presse lithographique, établie depuis une vingtaine d'années à Muzzaferpour, a produit plus d'un demi-million de traités imprimés sur de simples feuilles, en caractères bien connus des villageois indigènes. Ces petits écrits, parfaitement appropriés, quant au contenu, à la culture intellectuelle de la population, ont été répandus dans toutes les directions, jusque dans les gorges de l'Himalaya, et ils sont lus partout avec une avidité extraordinaire. Pendant toute la bonne saison, c'est-à-dire aussi longtemps que les chaleurs sont supportables, les missionnaires ont fait, depuis une vingtaine d'années aussi, de longues excursions consacrées à prêcher l'Evangile dans les villages ; de sorte qu'on peut regarder la contrée comme un vaste champ qui mûrit et qui promet de rendre prochainement une abondante moisson. Jusqu'à ce jour, cependant, les progrès n'ont pas été aussi éclatants que ceux que nous avons signalés plus haut parmi les Coles ; mais l'année dernière un pas a été fait dans le même sens. Dans un village situé à trois au quatre journées de marche de Muzzaferpour, on a pu organiser et constituer en Eglise une petite congrégation, composée surtout de tisserands, venus à la foi insensiblement, depuis une douzaine d'années, au nombre de plus de soixante. Jusqu'à ce moment, il leur avait été impossible de se bâtir

une chapelle et une école; les païens, dont l'animosité croissait à mesure qu'ils voyaient le nombre de ces disciples de l'Évangile s'augmenter, ne l'auraient pas permis, et s'étaient refusés à leur céder du terrain pour cet objet. Ils les persécutaient de plus de toutes les manières; mais une épidémie, en éclatant dans la contrée, a fait cesser ces manifestations hostiles de la manière la plus honorable pour l'Évangile. Pendant la durée du fléau les chrétiens se sont tellement distingués par leur courage, leur patience et par le dévouement avec lequel ils se sont employés à soulager leurs ennemis eux mêmes, que ceux-ci en ont été désarmés, et que le chef de la localité leur a, de son propre mouvement, cédé un terrain sur lequel ils ont pu enfin construire le temple désiré depuis si longtemps. La première pierre en a été solennellement posée, le 20 juillet, par l'un des missionnaires, en présence d'une foule nombreuse, où se trouvaient, aussi attentifs et aussi recueillis que les chrétiens eux-mêmes, un grand nombre de ces païens qui, si longtemps, les avaient accablés de mépris, d'injures et de mauvais traitements.

Un fait du même genre a, l'année dernière, aussi produit une vive impression sur les païens au milieu desquels se trouve la station de Chuprah. Jusqu'à cette époque, les chrétiens de cette localité avaient éprouvé les plus grandes difficultés pour donner la sépulture à leurs morts. Le terrain qu'y possède la mission étant très resserré, il fallait presser les tombes autour de la petite chapelle ou autour des humbles habitations des membres de l'Église, et il en résultait des inconvénients de plus d'un genre. Mais ici encore l'excellente conduite morale des chrétiens les a utilement servis. Les mahométans et les païens les plus mal disposés à leur égard ont fini par être touchés de leur embarras. Ils ont cédé à la mission un vaste terrain propre à servir de cimetière, et ce « lieu de repos » a pu, en juillet dernier, être solennellement inauguré par la prière, le chant des cantiques et un

discours approprié à la circonstance, en présence de plusieurs centaines d'idolâtres ou de mahométans que la nouveauté de la scène avait attirés, plusieurs de très loin. La cérémonie fut d'autant plus touchante qu'on déposa en terre le premier mort qui devait y reposer, un pauvre enfant orphelin que la charité chrétienne avait recueilli et longtemps soigné : fait fort simple en lui même, mais bien propre à frapper les Indous, sous les yeux desquels tant d'enfants languissent et meurent sans secours, quand leurs parents meurent ou les abandonnent.

La congrégation évangélique de Chuprah a eu, l'année dernière encore, un autre sujet de se réjouir. L'année précédente, un officier de l'armée anglaise, ayant été admis à la retraite, avait eu l'idée, très louable du reste, de fonder dans les vallées de l'Himalaya une vaste ferme cultivée exclusivement par des chrétiens. Pour se procurer ces colons, il s'était adressé à Chuprah, et un assez grand nombre de familles de cette ville ou des environs, séduites par les gages qu'on leur promettait et par la salubrité de la contrée choisie par l'officier, étaient allées se fixer en effet sur ses terres. Mais bientôt survinrent de grands mécomptes : la langue et les mœurs du pays étaient complétement différentes des leurs, la température était trop froide pour des Bengalais ; ils avaient à faire un travail tout nouveau pour eux, de sorte qu'au bout d'une année le mal du pays les gagna, et que les voyant tristes, découragés et languissants, le maître de la ferme dût prendre le parti de les déclarer libres de leurs d'engagements et de les renvoyer chez eux. Le langage que ces gens tinrent aux missionnaires, en rentrant dans ces foyers si regrettés, fut des plus touchants. Ils supplièrent qu'on voulût bien les recevoir de nouveau dans les rangs de l'Eglise, disant que quoique dans l'Himalaya leurs gains fussent plus élevés, ils s'y étaient toujours sentis comme des orphelins privés de leurs pères, que les moyens

de faire des progrès dans les voies de la sanctification leur avaient manqué, et qu'ils préféraient mille fois avoir plus de peine à gagner leur vie que de rester ainsi éloignés des sources de la vie en Christ. Heureuse de ce retour, l'Eglise leur a ouvert ses bras et s'est ainsi accrue de trente-sept membres, dont elle avait déjà vu la plupart marcher sous ses regards dans les voies de la sainteté. La leçon paraît, en outre, avoir été profitable pour ces chrétiens eux-mêmes ; ils y ont gagné plus de zèle, plus d'attachement à leurs devoirs de tous les jours, plus de fixité dans leurs habitudes et une plus grande défiance d'eux-mêmes. Ce fait confirme, du reste, une remarque qu'on a eu bien souvent l'occasion de faire dans l'histoire des missions : c'est que les choses qui réussissent le mieux et qui ont de la durée, sont celles qui s'opèrent par la seule puissance de la foi. On ne *fait* pas un village chrétien ; il faut qu'il *naisse* et qu'il *croisse* en quelque sorte de lui-même sous l'action du Saint-Esprit.

Travaux d'un missionnaire baptiste a Delhi.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire, et si nous avons bonne mémoire, à plusieurs reprises, que Delhi, cette ancienne capitale du Mogol, à laquelle les événements de 1857 ont donné une nouvelle et sanglante célébrité, était devenue, depuis le retour de la tranquillité, un des endroits de l'Inde où la prédication de la Parole trouve le plus d'accès et semble promettre à l'Evangile le plus de conquêtes. Quelques simples extraits du journal d'un missionnaire baptiste, à l'œuvre dans cette ville, donneront une idée des travaux d'évangélisation qui s'y poursuivent et des fruits qu'ils y portent. Nous traduisons aussi littéralement que possible :

« 8 *décembre* 1859. — Prêché ce matin à une assemblée très intéressante de Choumars (nombreuse classe d'indigènes

répandue dans la ville et dans les villages avoisinants), qui semblaient désirer sérieusement d'arriver à la connaissance de la vérité. Il règne dans toute cette partie de la population un esprit de recherche remarquable, et un grand nombre d'entre eux ont eu déjà le courage de faire hautement profession de la foi chrétienne. Que Dieu répande abondamment sur eux et sur nous son Esprit d'intelligence et d'amour !

« 8 *décembre*. — Prêché ce matin dans le grand village de Puhar-Gunge, qui forme un des faubourgs de la ville, devant un auditoire d'environ 200 natifs, presque tous mahométans. A la suite du discours, discussion très animée avec trois ou quatre de ces sectateurs du faux prophète. L'un d'eux fit un aveu digne de remarque. C'est qu'ici beaucoup de musulmans croient maintenant que tous les désastres arrivés par suite de la révolte des cipayes étaient un châtiment divin infligé aux Indous pour les punir d'avoir négligé et rejeté jusqu'à présent les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament. Quelques-uns de leurs moulvies (docteurs) auraient eux-mêmes émis positivement cette opinion, et exhorté leurs auditeurs à faire une étude attentive de ces livres et à en suivre les préceptes.

« Après cet entretien, un autre de mes interlocuteurs m'a accompagné jusqu'à la porte de ma demeure, en me priant de lui expliquer quelques-unes des grandes doctrines du christianisme sur lesquelles il lui restait des doutes. Dans ces conversations, j'ai pu me convaincre que ceux qui y ont pris part avaient lu avec soin le Nouveau Testament et en parlaient avec connaissance de cause. Ils m'ont demandé des exemplaires de l'Ancien Testament, que malheureusement je n'ai pu leur fournir, notre provision se trouvant épuisée en ce moment.

« 14 *décembre*. — Ce matin, j'ai visité avec bonheur et bénédiction plusieurs Choumars. Tout me donne lieu d'espérer que nous verrons bientôt s'opérer, au sein de cette

race, un grand nombre de conversions. Le soir, prêché dans la rue à un auditoire d'environ 150 personnes, toutes très attentives, et, à la suite, réunion de prières très bénie dans une de nos écoles indoues.

« 23 *décembre.* — L'œuvre progresse et la moisson se prépare. Chaque matin de cette semaine j'ai visité deux ou trois villages de Choumars, et ai reçu dans tous de précieux encouragements. Tous les jours aussi, après ces excursions matinales, j'ai visité nos écoles, parlé à des gens venus pour recevoir quelque instruction, prêché et lu les Livres saints dans les bazars ou les rues, tenu des réunions de prières, etc.

« 29 *décembre.* — Deux respectables mahométans, fortement émus des vérités qu'ils m'avaient entendu prêcher un jour, ont fait un grand pas en avant, ils m'ont demandé, à peu près publiquement, de leur donner l'instruction chrétienne.

« 3 *janvier* 1860. — Etabli dans ma maison, près de la porte Ajmère, un service qui aura lieu régulièrement trois fois par semaine.

« 9 *janvier.* — Visité aujourd'hui une petite ville des environs où j'ai pu prêcher, dans le bazar, à une assemblée très nombreuse et très attentive.

« 19 *janvier.* — Beaucoup de Choumars paraissent s'avancer à grands pas vers le royaume des cieux. J'ai eu dans la journée des entretiens pleins d'intérêt avec des mahométans et des Indous. Trois baptêmes ont été célébrés ce soir dans notre chapelle.

« 7 *février.* — Reçu la visite d'un très respectable et très intelligent Babou bengalais, qui a l'intention de devenir chrétien.

« 13 *février.* — Ce soir, à la fin de mon sermon, un savant pundit (docteur) indou s'est levé pour déclarer hautement, et avec une remarquable chaleur, que, dans sa pensée, Jésus-Christ est le seul Sauveur des pécheurs, et

qu'évidemment personne ne peut trouver dans les pratiques et les cérémonies du culte indou le moyen d'échapper à la punition méritée par le péché.

« 20 *février*. — Quand j'ai eu fini ma prédication de ce soir, un vieux mahométan s'est écrié à haute voix : « Oui, tout cela est la vérité, et je vous regarde comme un vrai descendant d'Abraham. »

« 29 *février*. — Après une prédication dans la rue, une vingtaine de mes auditeurs m'ont suivi jusque chez moi. Là, je leur ai exposé de nouveau le plan du Seigneur quant au salut des âmes, et plusieurs ont déclaré l'adopter avec reconnaissance. L'un d'eux, Sike de nation, m'a tout particulièrement touché. « Qu'on ne me parle plus, s'est-il écrié, d'autre chose que de ceci : savoir, que le glorieux Fils du Très-Haut est venu dans le monde, et a pris sur lui le châtiment dû à tous les pécheurs. Cela seul me suffit, et je n'ai nul besoin d'en entendre davantage. Nous n'avons rien à *faire* pour opérer notre salut, car le poids de nos péchés a *déjà* été ôté de dessus nous. Quel grand sujet de joie ! Oh ! si le monde entier savait cela ! C'est une *nourriture* pour le corps, et pour l'âme, c'est la *vie !* »

« 10 *mars*. — Un mahométan du Rohilcund, à qui j'avais, il y a longtemps déjà, donné des traités et adressé de sérieuses exhortations, a fait tout exprès le voyage de Delhi pour me voir, parce que, m'a-t-il dit, il est décidé à vivre et à mourir en chrétien.

« 11 *mars, dimanche*. — J'ai aujourd'hui, comme à l'ordinaire, tenu des services dans quatre endroits différents. Deux jeunes Indous, présents à celui du matin, sont restés ensuite pour me parler de l'état de leurs âmes, et comme je les exhortais à se réconcilier avec Dieu par Christ, leurs yeux se sont remplis de larmes.

« 28 *mars*. — Le nombre des gens qui ont soif de la justice et demandent à être instruits va sans cesse en croissant.

Il n'y a pas de jour où je ne reçoive la visite d'un nombre plus ou moins grand d'Indous ou de mahométans animés de ce désir. Nous avons dernièrement eu la joie d'administrer le baptême à plusieurs néophytes. »

AMÉRIQUE DU SUD.

Travaux de la Société des Missions de Londres dans la colonie de Démérara.

Les vastes contrées connues sous le nom général de Guyane anglaise renferment trois colonies, auxquelles les grands fleuves qui les traversent ont fait donner les noms de Démérara, d'Essequibo et de Berbice. Ce pays, autrefois possession hollandaise, appartient à l'Angleterre depuis 1803. On y comptait alors, indépendamment des colons européens, environ 150,000 esclaves nègres.

Au point de vue religieux, rien n'avait encore été tenté pour amener cette population noire à la connaissance de l'Evangile. Sous la domination hollandaise, il n'y avait jamais eu dans tout le pays que deux lieux du culte, destinés surtout aux blancs et situés l'un dans l'Essequibo, l'autre dans le Berbice. Bien loin de s'intéresser au salut de leurs esclaves, les planteurs se montrèrent dès l'abord résolûment hostiles à toute tentative d'évangélisation, et les premières autorités anglaises ne favorisèrent que trop cette opposition. En 1805, un missionnaire wesleyen ayant demandé au gouverneur l'autorisation de s'établir à Démérara, reçut de lui cette brève réponse : « Je ne vous le permettrai pas ; retournez-vous-en d'où vous êtes venu. »

Un seul planteur, Hollandais d'origine, M. Post, qui possédait dans le Démérara une vaste plantation nommée le

Ressouvenir, adopta une ligne de conduite plus digne d'un chrétien. Elevé par une pieuse mère, il comprit sa responsabilité à l'égard des âmes placées sous sa dépendance, et, sur sa demande expresse, la Société des Missions de Londres lui envoya, en 1808, le premier missionnaire qui ait parlé du Sauveur aux pauvres enfants d'Afrique transportés sur ces rivages (1). Cette entreprise fut regardée par les autres planteurs comme une innovation funeste. M. Post se vit traiter d'insensé qui voulait introduire dans les rangs de la population nègre le désordre et l'esprit de révolte ; mais ces reproches n'ébranlèrent pas la résolution du pieux hollandais. Après avoir, pendant quelque temps, abrité les assemblées religieuses dans un des bâtiments de sa plantation, il bâtit, pour la mission, une chapelle et un presbytère qui reçurent et ont conservé jusqu'à ce jour le nom de Bethel. Il employa de plus son influence à fonder une autre station à George Town, la principale ville de la colonie, et demanda à la Société, pour ce poste, un second missionnaire qui arriva sur les lieux en 1809. Ces deux premiers pasteurs de la bonne nouvelle du salut s'appelaient les Rév. MM. Wray et Davies. On trouve encore, parmi les nègres du pays, quelques vieillards qui se souviennent d'avoir, dans leur enfance, franchi, avec leurs parents, de grandes distances pour aller entendre leurs prédications, au risque d'encourir la colère de leurs maîtres, et en se résignant d'avance aux rudes châtiments qui, plus d'une fois en effet, leur furent impitoyablement infligés.

Peu de temps après l'installation du second missionnaire,

(1) Dans la première moitié du siècle précédent, en 1738, deux missionnaires moraves avaient, à la vérité, annoncé l'intention de se consacrer à l'évangélisation des esclaves de la Guyane, alors hollandaise ; mais l'accueil que leur firent les colons les en empêcha et les força de s'enfoncer dans l'intérieur du pays, où ils fondèrent parmi les Indiens aborigènes une mission d'abord très florissante, mais que l'animosité des blancs et une révolte d'esclaves les contraignirent d'abandonner en 1763.

M. Post fut rappelé auprès du Maître pour lequel il avait affronté les injures du monde; mais son œuvre ne mourut pas avec lui. D'autres missionnaires vinrent seconder les efforts de MM. Wray et Davies, et leurs pieux travaux, accomplis avec une indomptable persévérance, en face d'une opposition souvent violente, furent assez bénis pour qu'en 1817 un témoin oculaire pût écrire : « On voit ici des livres et des catéchismes entre les mains beaucoup de nègres jeunes ou vieux; plusieurs milliers d'entre eux savent aujourd'hui que le Fils de Dieu est le Sauveur des pécheurs, et plusieurs centaines, j'ai du moins tout lieu de le croire, ont la ferme assurance qu'il les a sauvés !

Parmi ces intrépides serviteurs de Christ, il en est un qui mérite une mention spéciale, autant pour l'énergique fidélité qu'il déploya dans son saint ministère, que parce que la gloire du martyre lui fut accordée. Le Rév. John Smith, appelé à desservir la station de Béthel, en remplacement de M. Wray qui était allé continuer ses travaux dans le Berbice, arriva à son poste en 1817. Une de ses premières démarches fut d'aller rendre ses devoirs au gouverneur, et voici en quels termes il rend compte de l'accueil qui lui fut fait : « Son Excellence, me regardant d'un air sévère, me demanda ce que je venais faire dans le pays, et de quelle manière je comptais instruire les nègres. En leur enseignant à lire, répondis-je, en leur faisant apprendre le catéchisme et en leur prêchant l'Evangile le plus simplement que possible. Ah ! s'écria alors Son Excellence, si vous apprenez à lire *à un seul nègre*, et que je le sache, rappelez-vous que je vous expulserai immédiatement de la colonie. »

Malgré cette menace, le missionnaire obtint la permission de prêcher, et il s'en prévalut si bien que cinq ou six ans après, en 1823, sa congrégation de membres effectifs de l'Eglise s'élevait à plus de 200; que chaque dimanche la moyenne de ses auditeurs était d'environ 800 personnes, et

qu'un changement remarquable s'était opéré dans la conduite des nègres sur lesquels s'étendait son influence. Quelques colons, moins aveuglés par la passion que les autres, lui rendaient eux-mêmes ce témoignage.

Malheureusement, en cette même année, une insurrection de nègres, fruit de l'oppression et des souffrances, éclata sur quelques points de la colonie. Le missionnaire n'y était pour rien et les membres de son Eglise y étaient, comme lui, restés complétement étrangers; mais ses ennemis ne laissèrent pas que de l'accuser d'excitation à la révolte et de connivence avec les rebelles. Sur ces injustes dénonciations, il fut arraché à sa famille et à ses travaux, jeté en prison, et un tribunal aussi peu légalement constitué que déloyal dans ses actes, le condamna à mort, en même temps que plusieurs membres de son troupeau. Malgré leur innocence, parfaitement reconnue plus tard, ces derniers furent exécutés sur-le-champ; mais le Seigneur épargna au missionnaire les tourments d'un supplice public. Il mourut de mort naturelle dans sa prison, après deux ou trois mois de captivité. Les autres missionnaires alors employés dans la colonie furent obligés de se soustraire, par une retraite momentanée, à l'aveugle rage des colons.

Cette opposition sanglante, faite à la Parole de Dieu par des hommes qui se disaient chrétiens, entrava un instant la marche de l'œuvre ; mais le méchant fait une œuvre qui le trompe. Les procédés des colons de la Guyane, joints à d'autres faits du même genre, soulevèrent en Angleterre un cri d'indignation qui contribua beaucoup à ouvrir les yeux de la nation sur les horreurs de l'esclavage et à préparer ainsi le grand acte d'émancipation. L'évangélisation des nègres de Démérara ne fut d'ailleurs pas abandonnée. Dès que l'orage eut passé, les missionnaires anciens, renforcés en nombre par la Société, réoccupèrent toutes les stations, en fondèrent de nouvelles, multiplièrent le nombre des an-

nexes, et commencèrent à y employer des agents indigènes qui rendirent, dans ce champ de travail, des services fidèles, dévoués et abondamment bénis.

L'année 1834 fut pour Démérara, comme pour toutes les colonies anglaises, marquée par un fait dont le souvenir restera comme un des événements les plus glorieux et les plus saints de notre siècle. Rendus à la liberté par l'acte d'émancipation, les nègres reconquirent en ce jour leurs droits d'hommes, et ce ne fut plus un crime que de vouloir leur faire partager les plus précieux priviléges de l'humanité : l'instruction et la connaissance des voies du salut. Prompte à profiter du nouvel ordre de choses, la Société de Londres envoya dans la Guyane anglaise quatre agents de plus, et l'œuvre reçut une impulsion toute nouvelle. On remarqua comme un indice du changement qui s'était opéré dans l'opinion en une dizaine d'années, qu'un planteur qui, en 1823, avait pris une part très active à la persécution dirigée contre le Rév. Smith, donna gratuitement un terrain pour servir d'emplacement à l'une des nouvelles stations.

Depuis lors, la mission a continué ses travaux paisiblement, mais avec des succès constants, et aujourd'hui on peut la citer, sinon comme une des plus considérables, au moins comme un exemple édifiant de ce que peuvent le zèle et la persévérance des disciples du Seigneur engagés au service d'une sainte cause. Les stations, dont l'une a reçu, en l'honneur du martyr, le nom de Chapelle Smith, sont au nombre de onze, ayant toutes leurs temples et leurs écoles du dimanche et de la semaine. Le chiffre des membres effectifs de l'Eglise, ou communiants, est d'à peu près 2,000, et celui des élèves dans les écoles de 1,100.

Quelques-unes de ces Eglises, composées à peu près exclusivement de nègres, paient elles-mêmes leurs pasteurs, et pourvoient à l'entretien de leur culte et de leurs écoles. D'autres sont en voie d'arriver à cette honorable indépen-

dance. Dans le courant de l'année 1859, les dons recueillis pour l'entretien du culte et des écoles, dans toutes les stations de la Guyane anglaise qui dépendent de la Société des Missions de Londres, a dépassé 125,000 de nos francs.

A diverses reprises, les missionnaires ont fait des tentatives pour fonder dans la colonie un institut ou séminaire destiné à former des ministres indigènes. Ce but n'a pas encore été atteint; mais cet insuccès n'a pas empêché quelques nègres capables et pieux d'entrer dans la carrière pastorale et de s'y rendre très utiles. Depuis quatorze ans, six d'entre eux ont reçu l'imposition des mains, et en ce moment un jeune étudiant nègre achève, dans un collége ecclésiastique d'Angleterre, des études qui permettent de fonder sur lui les plus grandes espérances. Toutes les écoles de la mission ont pour directeurs des instituteurs indigènes, dont quelques-uns remplissent de plus, avec distinction, les fonctions de catéchistes ou de prédicateurs locaux.

Les congrégations formées dans la colonie de Démérara, dans les conditions et au milieu des obstacles que nous venons de retracer, d'après le journal de la Société des Missions de Londres, ne sont pas des Eglises parfaites. On retrouve encore çà et là, dans les idées et dans les mœurs des nègres dont elles se composent, les traces de cet affreux fléau de l'esclavage, qui, partout où il passe, affaisse l'intelligence, ôte au sens moral sa force et sa délicatesse, et favorise le développement des mauvais instincts de la nature humaine. Le voisinage des blancs, qui se distinguent trop souvent par l'incrédulité et le vice, n'est pas non plus favorable à la vie religieuse qu'on voudrait voir régner parmi leurs membres; et dernièrement enfin, l'arrivée dans la colonie d'un grand nombre de coolies (ouvriers) idolâtres, recrutés en Asie, a exercé sur les faibles une influence fâcheuse. Mais, en somme, et malgré ces imperfections, on peut affirmer hautement que dans cette colonie l'introduction de la foi chrétienne a été un

ienfait immense, et qu'ici, comme partout où cette grande et vive lumière a été mise sur le chandelier, c'est à la gloire de Dieu et pour le salut d'un grand nombre d'âmes qu'elle a brillé.

Nous n'avons, dans le résumé qu'on vient de lire, mentionné que les travaux de la Société des Missions de Londres; mais il est juste de rappeler que d'autres Sociétés, notamment celle des Frères de l'Unité, celle de l'Eglise établie d'Angleterre et celle des Wesleyens ont aussi fondé dans cette partie de l'empire britannique des œuvres intéressantes sur lesquelles nous aurons sans doute plus d'une occasion de revenir.

VARIÉTÉS

Funérailles chinoises a Hong-Kong.

Une feuille anglaise très répandue, l'*Illustrated London News*, a publié le récit suivant dû à la plume du correspondant qui lui donne, de Chine même, des détails et des dessins destinés à faire connaître les mœurs de ce pays. L'article a été écrit à la fin de l'année dernière :

« J'ai eu tout récemment l'occasion de voir à Hong-Kong une grande cérémonie funèbre. Une des épouses spirituelles d'un des principaux marchands de la ville a été enterrée avec toute la pompe que l'argent peut donner. C'était une des plus magnifiques cérémonies de ce genre que l'on eût jamais faites en ce pays. Je me rendis à la maison de deuil ; le seuil en était orné de deux lanternes portant des caractères noirs et bleus. Une sorte de portière blanche

fut écartée pour me livrer passage. En entrant, j'aperçus tout d'abord un cercueil d'une forme différant essentiellement de celle de nos cercueils d'Europe, et beaucoup plus gracieuse, si toutefois cette épithète peut s'appliquer à un pareil objet. Le cercueil reposait sur des nattes au milieu de la chambre. A côté, une lampe brûlait, recouverte d'un vase de terre renversé, ressemblant à un pot à fleurs de grande dimension. Sur le cercueil était jetée une draperie rouge, et sur cette draperie un vase très grand. A l'une des extrémités, au-dessous, étaient placées de nombreuses petites coupes et de petits bols contenant du riz et du thé destinés aux démons. Là, se voyaient encore les tablettes ancestrales et un grand vase de terre contenant des bougies allumées; auprès était une lampe. Deux figures humaines d'un aspect étrange, ayant des chemises bleues et des pantalons blancs, étaient appendues contre la muraille. Le cercueil devait rester là plusieurs jours, le corps habillé des vêtements les plus riches et rendu incorruptible par la chaux dont on avait eu soin de le garnir. Dans une des mains de la morte on avait mis un éventail, et dans l'autre un papier sur lequel une prière était écrite.

« Dans la chambre voisine étaient assemblés les amis et les parents de la défunte : les uns mangeaient, les autres buvaient ou fumaient; il y en avait qui riaient, d'autres qui criaient, d'autres qui se lamentaient. C'était un spectacle singulier et qui méritait bien d'être vu. Le frère de la défunte s'extasiait sur la beauté du cercueil et sur les sommes qu'il avait coûtées; mais de la morte il n'en était pas question. Les nombreuses bougies mêlaient leur fumée à la fumée des pipes et des cigares des assistants. J'étais entré dans cette salle, grave comme un Européen en présence de la mort; mais, voyant que mon air affligé se trouvait être hors de mise, je partageai l'enjouement du frère de la défunte.

« Je quittai la maison mortuaire à dix heures du soir, et

j'y retournai deux jours après, dès le matin, pour voir les prêtres et les enfants, vêtus de sacs, prosterner leurs fronts dans la poussière. Ils se tenaient au pied d'un autel provisoire, sur lequel se voyaient trois divinités de papier peint, ayant l'une des cheveux blancs et les autres des cheveux noirs.

« Quand les prêtres qui chantaient me virent occupé à les dessiner, ils en montrèrent de la joie et vinrent, tout en chantant, examiner mon croquis. En même temps, les enfants heurtaient le sol avec le front : un pauvre petit qui ralentissait le mouvement, fut vigoureusement bousculé par un des assistants, qui le rappela ainsi à la cadence exigée.

« Dans la chambre, un assistant fumait sa pipe assis au bout d'une table dont l'autre extrémité était occupée par un prêtre en chape de collége. Dans le jardin, on voyait par une porte ouverte deux vieux serviteurs qui, s'ils ne noyaient pas leur chagrin dans les liqueurs fortes, l'asphyxiaient du moins dans la fumée de leur pipe d'opium. Deux ou trois femmes gémissaient, en proie à une douleur véritable. Les enfants semblaient parfaitement heureux.

« Le jour suivant était le jour le plus solennel. Ce jour-là on tirait des pétards. Les femmes parurent en larges vêtements blancs, la tête couverte d'une sorte de capuchon, les pieds sans souliers ni bas, tandis que les hommes et les enfants suivaient, vêtus de sacs serrés à la taille par des ceintures blanches.

« Quand le cercueil fut dans la rue, les chefs des pleureurs s'agenouillèrent auprès, heurtant leurs têtes contre terre et poussant des cris de lamentation. Les femmes vinrent ensuite accomplir la même cérémonie. La musique jouait pendant ce temps sans discontinuer. Quand elle cessa de retentir, l'on s'avança processionnellement vers le lieu de la sépulture. D'abord marchèrent deux lucifères portant les deux lanternes, puis les musiciens, tous en habits blancs ; puis venaient

quatre civières chargées de gâteaux : autour marchaient des musiciens en habits bleus, portant un gong, un tambour et d'autres instruments bruyants ; puis seize tables perchées sur les épaules de trente-deux hommes vigoureux. Sur ces tables étaient servis des porcs rôtis, un chevreau et tout ce qui peut flatter le palais non pas seulement des dieux, mais encore des hommes, plus difficiles souvent que les dieux mêmes. Suivaient les tablettes ancestrales, solennellement portées, et, de chaque côté, des bougies allumées ; puis des musiciens habillés en rouge et une bannière de même couleur, avec un bouquet de bambou à l'extrémité de la hampe. Sur l'étoffe de la bannière étaient tracés des caractères en or et en blanc ; puis venaient le cercueil, les pleureurs, les parents et les amis.

« Le principal pleureur était dans un état qui ne lui permettait pas de marcher. En conséquence, il se faisait porter en palanquin ; quelques femmes avaient les yeux humides de larmes sincères.

« Après nombre de prosternations, d'explosions de pétards et autres manifestations, le cortége arriva près de Tai-Sing-Shan, et faillit trébucher sur les corps de deux marins renversés sur le chemin, non par un coup de soleil, mais par nombre de libations. Le peuple affluait de tous côtés pour voir défiler le cortége. Ayant traversé la ville dans toute sa longueur, nous arrivâmes tout près du lieu où le corps devait reposer, en attendant qu'un tombeau magnifique fût préparé pour le recevoir.

« Le cercueil fut posé à terre, et les pleureurs tournèrent autour. Les prêtres s'approchèrent et les musiciens blancs jouèrent près du cercueil. On brûla des cierges, on fit partir des pétards ; puis les musiciens bleus et les musiciens rouges firent retentir l'air, tandis que les jeunes filles criaient et que la foule les regardait faire. Ensuite la musique se tut, et les deux lanternes furent approchées. La musique

recommença; elle jouait avec une discordance à faire fuir les esprits malfaisants. Ensuite le cercueil fut porté sur les épaules, et les pleureurs, les lanternes, les tables ancestrales et la bannière rouge l'accompagnèrent. La bière fut portée lentement sur une hauteur voisine; et là, dans une maison préparée pour la recevoir, on la déposa. Les prêtres chantaient, les musiciens jouaient d'une sorte de galoubet et d'une espèce de clarinette qui avaient l'avantage de nous écorcher horriblement les oreilles.

« Le corps ayant été laissé dans la maison, les pleureurs retirèrent leurs vêtements blancs, et l'on s'en retourna. Le chef des pleureurs était plus calme. La musique jouait les mêmes airs qu'elle avait fait entendre en venant, contrairement à l'habitude européenne, qui veut que l'on joue des airs tristes après l'enterrement. Autour de moi régnait la bonne humeur la plus parfaite; je n'entendais que rire et plaisanter.

« Qu'on me permette d'ajouter aux lignes qui précèdent les suivantes, que j'extrais de l'ouvrage de S. William sur la Chine, et qui complètent ma narration : « Le corps, aussitôt le décès, est revêtu des plus splendides habits que la famille possède. Un éventail est placé dans l'une des mains du mort; un papier, sur lequel une prière est écrite, est glissé dans l'autre main. Après cela on étend le cadavre dans le cercueil, qui ressemble à un tronc d'arbre et a des parois de plusieurs pouces d'épaisseur; le couvercle est arrondi. Le corps y est déposé dans un lit de chaux ou de coton. Il est recouvert de chaux vive, et le cercueil, hermétiquement fermé, est verni, pour rester ainsi jusqu'au moment de l'inhumation. Les Chinois dépensent, durant leur vie, de grosses sommes pour l'achat de leur cercueil et des matières qu'il contiendra. Ces cercueils garnis coûtent de 5 à 10 liv. st.; et il en est qui se paient jusqu'à 500 et même 2,000 livres, selon la matière et l'ornementation. Quelque-

fois le cercueil reste dans la maison des années entières, et pendant tout ce temps des cierges ne cessent de brûler. On place le cercueil soit dans le vestibule, soit dans la grande salle, sous un dais, soit dans la chambre des ancêtres, où il demeure jusqu'à ce que la fortune de la famille permette d'enterrer dignement ces précieux restes. »

NOUVELLES RÉCENTES

EMPIRE TURC.

Une conférence des agents de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, tenue à Smyrne, à la fin de l'année dernière, a examiné plusieurs questions importantes relatives à la situation du christianisme évangélique et à son avenir au sein de l'empire turc; voici, en somme, à quelles conclusions on est arrivé :

« La prédication dans les rues n'est pas possible en ce moment, mais le service divin se célèbre régulièrement et sans la moindre difficulté à Constantinople et à Smyrne, et dans ces villes au moins, les Turcs qui veulent embrasser le christianisme le peuvent faire sans danger. Les livres et les traités chrétiens circulent librement. On ne remarque chez le peuple, en général, aucun besoin religieux bien sérieux; mais des changements importants se préparent. L'empire turc a cessé d'exister comme puissance mahométane, et il n'y a plus pour lui que cette alternative : ou bien s'assimiler promptement à l'Europe en adoptant les principes politiques et sociaux des nations occidentales, ou bien tomber en dissolution et devenir la proie des puissances qui convoitent

ses provinces. Les Turcs intelligents et instruits comprennent cet état de choses, et les masses elles-mêmes en ont plus ou moins le sentiment confus. Tous ont, en conséquence, perdu leur confiance d'autrefois dans la supériorité de leur religion, et l'on ne saurait douter que cette disposition d'esprit n'ouvre une large porte devant les missionnaires de la vérité. Aussi est-ce plus que jamais le moment de redoubler d'efforts. Toutes les œuvres missionnaires doivent être renforcées, mais nulle plus que celles dont la capitale est le théâtre. Il faudrait à Constantinople un prédicateur distingué, sachant bien le turc, l'arabe, le persan et si possible le français. Cette mission devrait aussi entretenir d'étroites relations avec la communauté anglaise de Constantinople, et avoir tous les mois des réunions de prières où l'on s'entretiendrait des choses qui concernent l'avancement du règne de Dieu. »

ILES SANDWICH.

Ces îles viennent de faire une grande perte dans la personne du Rév. D[r] Armstrong qui, après être resté longtemps à la tête d'une des Eglises d'Honolulu, avait été, en 1847, nommé par le roi ministre de l'instruction publique, et qui, en cette qualité, a rendu d'immenses services à la cause de l'éducation. C'était, dit-on, l'homme qui connaissait le mieux la langue du pays et la manière d'exciter le peuple aux bonnes choses. A ses fonctions de ministre, le D[r] Armstrong, dont le dévouement ne connaissait pas de bornes, joignait celles de conseiller du roi, de directeur de l'hôpital de la reine, de secrétaire des Sociétés biblique et des traités, et il prenait une part active à toutes les mesures ayant pour but d'encourager l'agriculture. Mais au milieu de ses innombrables occupations, la prédication de l'Evangile n'avait ja-

mais cessé d'avoir à ses yeux la même importance qu'autrefois. Il arrivait très rarement qu'un dimanche se passât sans qu'on le vît monter dans une des chaires de la capitale ou du pays. Sa mort a même été le résultat d'un accident qui lui était arrivé en allant prêcher dans une des stations missionnaires de l'île.

AFRIQUE DU SUD.

Le dernier rapport des missionnaires américains occupés parmi les Zoulas, cette tribu belliqueuse du sud-est, constate une marche lente, mais ferme et continue. Dans le courant de l'année dernière, toutes les stations se sont enrichies d'un nombre de néophytes variant de deux à neuf, et une Eglise nouvelle a pu être fondée. Au commencement de l'année (1860), la semaine de prières connue sous le nom de *semaine de Lodiana* a été observée dans toutes les stations, et dans quelques-unes avec un entrain et des effets remarquables. L'une d'elles a établi, à cette occasion, une réunion hebdomaire, qui depuis lors n'a pas été un instant interrompue. Les Zoulas, en général, et à plus forte raison ceux qui habitent les stations, commencent à comprendre les avantages de l'instruction et à la désirer pour leurs enfants. Aussi le nombre des élèves des écoles missionnaires va-t-il constamment en s'accroissant. Dans une des stations, celle d'Amanzimtote, les indigènes ont, à eux seuls, pourvu à l'entretien de l'instituteur.

FRANCE.

C'est le jeudi 18 avril prochain qu'aura lieu, dans l'Eglise de la Rédemption, la trente-septième assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Arrivée au Cap de M. et Mme Ellenberger et de Mlle Mackintosh.

Lettre de M. Ellenberger au Comité.

Ville du Cap, 19 février 1861.

Messieurs et chers frères,

Je ne crois pas devoir attendre que nous soyons arrivés au lieu de notre destination pour vous écrire, car vous resteriez trop longtemps avant de recevoir de nos nouvelles. Au reste, nos cœurs débordent tellement de joie et de reconnaissance envers le Seigneur, dont la bonté à notre égard a dépassé toute attente, qu'il nous tarde de vous mettre à même de le bénir à notre sujet.

Nous sommes peut-être les premiers de vos délégués qui aient traversé l'Océan dans des conditions aussi favorables et qui aient eu un voyage aussi agréable. C'est dans l'après-midi du 23 novembre seulement que nous sommes montés à bord du charmant petit navire de la Société des Missions de Londres. Il était à l'ancre devant Gravesend. MM. les directeurs et plusieurs agents de ladite Société, beaucoup d'amis et de parents des missionnaires avec lesquels nous partions, et plusieurs des nôtres aussi nous accompagnèrent sur le *John Williams*. Après une collation offerte par le capitaine

à tous les amis et parents, nous nous réunîmes sur le pont, où nous entonnâmes un chant de louanges; puis une prière fut adressée à Dieu par l'un des pasteurs présents. M. le docteur Tidman nous adressa ensuite, avec émotion, des paroles d'encouragement et d'affection chrétienne. Lorsque nous eûmes chanté un autre cantique, et qu'une seconde et fervente prière eut été offerte à Dieu, ceux qui nous avaient accompagnés reprirent leurs chaloupes et s'en retournèrent à terre.... Le sentiment que nous accomplissions la volonté du Seigneur nous soutint encore dans ce moment pénible et remplit nos cœurs d'une paix parfaite. Nous ne tardâmes pas à lever l'ancre. Nous avançâmes peu ce jour-là. Ce n'est que le lendemain matin qu'un vent favorable nous fit promptement sortir de la Tamise. Nous eûmes un temps si propice dans la Manche, que le 27 au matin nous sortions déjà du détroit. Mais, dès notre entrée dans l'Océan, nous dûmes apprendre à mettre de plus en plus notre confiance en Celui qui, seul et toujours, doit être notre haute retraite; car, durant la nuit suivante, un vent contraire se leva, et bientôt l'Atlantique nous présenta un tableau aussi grand et majestueux qu'il paraissait sombre et redoutable. Cette tourmente dura une douzaine de jours, dont les plus mauvais furent les 2, 3 et 8 décembre.

Bientôt à ces moments d'épreuve succéda un temps de paix et de joie. Les personnes qui, jusqu'alors, avaient été incommodées par le mal de mer purent sortir de leurs cabines et reprendre vie sur le pont. De temps en temps la monotonie du voyage fut interrompue par la rencontre d'îles près desquelles nous cinglions, ou de quelques navires avec lesquels nous pouvions nous mettre en rapport. C'est ainsi que le 14 décembre, de très bonne heure, nous passâmes à l'est de Madère, et assez près de cette île pour qu'il nous ait été possible de l'apercevoir avec le télescope. Le lendemain, nous fîmes voile à l'ouest des îles Canaries, que nous pûmes par-

faitement voir à l'œil nu. Le 29, nous eûmes le plaisir de rencontrer un magnifique navire américain, *le Nonpareil*, qui voulut bien se charger de nos lettres pour l'Europe. Dans l'après-midi du même jour, nous passâmes l'Equateur. Le 5 janvier, *le John Williams* sillonnait l'Océan entre les rochers stériles de Saint-Martin-Val et l'île de la Trinité, à une distance de cinq milles de cette dernière et de un mille et demi des premiers. La plus haute température que nous ayons eue a été de 22° Réaumur, tant en deçà qu'au delà de la ligne.

Avant notre départ de Paris, nous avions considéré comme une grâce spéciale de Dieu de pouvoir traverser l'Océan sur *le John Williams*, et nous avions bien eu raison de le faire; car, tandis que plusieurs de vos délégués, nos prédécesseurs, ont eu à souffrir, tant sous le rapport de la société que sous celui de la nourriture, nous n'avons eu qu'à louer le Seigneur de ce qu'il en a été tout autrement pour nous. Nous avons eu pour compagnons de voyage cinq jeunes missionnaires anglais et leurs épouses, quatre fils et filles de missionnaires qui retournaient auprès de leurs parents en Afrique, et une demoiselle, sœur d'un des missionnaires. Notre capitaine, M. W.-H. Williams, aussi bon marin qu'excellent chrétien, et sa chère épouse, nous ont toujours témoigné une grande affection. Le premier officier et tout l'équipage nous ont également montré beaucoup de bienveillance. Nous n'étions vraiment « qu'un cœur et qu'une âme, » tant l'amour du Seigneur était répandu dans nos cœurs. Aussi était-ce toujours avec une nouvelle joie que nous nous réunissions matin et soir pour le culte. Nous nous préparions à sanctifier le jour du Seigneur par une réunion de prières qui avait lieu le samedi soir. Souvent nous avons eu la joie d'entendre quelqu'un des matelots élever son âme vers le trône des miséricordes. Le dimanche commençait par le culte à huit heures et demie ; à dix heures, prédication ; à trois heures,

étude biblique, seulement pour l'équipage; à six heures et demie du soir, encore prédication. Dans l'intervalle des services, ou le soir avant de prendre du repos, la paix et le bonheur des cœurs s'exprimaient par des cantiques que l'on chantait sur le pont. Le premier dimanche de janvier, au culte du soir, nous avons célébré la commémoration de la mort du Sauveur. Ce fut un des plus doux moments que nous ayons passés sur mer. C'est là que, pour la première fois, je rompis le pain et pris la coupe avec des chrétiens au teint noir. C'étaient deux indigènes des îles de la mer du Sud, qui faisaient partie de l'équipage. Nous avons également eu une réunion mensuelle de prières, en faveur des missions, le premier lundi du même mois. C'est au milieu de tant de bénédictions et de joies, qui demeureront à jamais gravées dans nos cœurs, que *le John Williams* s'avançait rapidement vers le Cap de Bonne-Espérance, et vint, après un voyage de soixante-deux jours, jeter l'ancre dans la baie de la Table le jeudi 24 janvier, à dix heures et demie du matin.

En arrivant au Cap, le Seigneur nous y a fait trouver de nombreux amis chrétiens qui se sont empressés de nous entourer de leurs soins affectueux. Nous avons aussi eu la joie d'y rencontrer notre frère M. Dyke, dont la cordiale affection et les conseils nous sont très précieux. Nous demeurons actuellement à la campagne, chez de véritables amis des missions. Nous espérons pouvoir prendre le chemin du Lessouto vers le milieu de mars.

Agréez, Messieurs et chers frères, les salutations chrétiennes de votre tout dévoué

Fréd. ELLENBERGER.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Jousse, *écrite en date du* 29 *décembre* 1860.

Une sécheresse dans le pays.— Utilité des épreuves — Baptême de douze néophytes — Un ouvrier de la onzième heure.

Messieurs et honorés frères,

Je suis étonné et presque confus de voir que je ne vous ai pas écrit depuis la dernière conférence. Il est vrai que, pendant les six derniers mois qui viennent de s'écouler, nous n'avons pas eu beaucoup de faits réjouissants à enregistrer; la lutte du paganisme avec nos faibles Églises du Lessouto a été vive et est arrivée à un point tel, que nous aurions pu craindre pour leur existence, n'eût été cette promesse du Seigneur : « Ne crains point petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner le royaume. » D'un autre côté, la main du Seigneur, toujours puissante pour châtier l'homme qui s'élève contre son Créateur, s'est étendue sur ces peuples. Une sécheresse épouvantable a jeté la consternation et l'épouvante dans l'esprit des chefs du pays. A leur instigation, des faiseurs de pluie étaient constamment à l'œuvre; Moshesh lui-même, abusant de la confiance que sa haute position lui assure, s'est fait payer par les païens un tribut pour cet objet. Un ciel pur et sans nuages, ou des ouragans sans pluie, telle a été la réponse du Seigneur à tant de superstition et d'ingratitude. Le temps des semailles approchait de sa fin, et la terre, devenue un brasier ardent, consumait sans miséricorde la semence jetée dans son sein. Le chef Moshesh s'enquérait auprès des membres du troupeau qui vivent sur la montagne si nous priions pour que Dieu nous donnât de la pluie ; notre silence sur le sujet ne manquait pas de l'inquiéter. Enfin, de guerre lasse, honteux et confus de tant d'insuccès, on proclama que la pluie n'avait qu'un Maître, on défendit aux magiciens de tenter de nouveaux

efforts, et l'on fit profession de croire que Dieu seul pouvait nous venir en aide.

Ce Dieu tout bon, toujours lent à la colère et abondant en grâce et en compassion, a répandu à la fin la pluie tant désirée; mais, en nous accordant cette faveur, il a montré à l'homme, sa créature, qu'il était irrité contre lui. Un déluge d'eau glaciale, accompagnée de grêle, a causé la mort d'une centaine de personnes, qui en ont été victimes, soit à la chasse, soit en gardant leurs troupeaux, soit enfin en traversant des torrents débordés. La perte en bétail de toute grosseur a été immense.

Tous ces événements ont un peu calmé l'effervescence des païens et produit un retour vers les choses sérieuses. Profitant des bonnes dispositions du chef, j'ai institué un culte sur sa montagne, et, de trois dimanches l'un, je vais y faire le service de l'après-midi. Moshesh paraît satisfait de ce nouvel arrangement, et je le suis aussi.

Nous venons de célébrer une fête de Noël qui, je l'espère, a laissé de bons souvenirs dans les cœurs de ceux qui y ont assisté. Douze personnes ont été reçues dans l'Église par le baptême. La veille de ce beau jour, nous avons eu une réunion d'édification à laquelle ont assisté un grand nombre de chrétiens de l'Église de Morija, quelques-uns de Hermon et de Bérée. M. Coillard arriva juste à temps pour prendre part à cette réunion d'édification. De bonnes paroles furent prononcées en faveur de l'union des Églises de Christ dans ce pays, et nous aimons à croire qu'elles porteront des fruits.

De gros nuages noirs nous inspirèrent d'abord quelques craintes; mais ils se dissipèrent et nos craintes aussi. Il nous était impossible de trouver place dans la chapelle, vu le grand nombre des auditeurs, et la pluie nous eût considérablement dérangés. MM. Maitin et Mabille devaient se joindre à nous. En arrivant sur les bords de la petite rivière de Thaba-Bossiou, ils la trouvèrent débordée. M. Mabille la traversa à

la nage; mais M. Maitin dut s'en retourner avec beaucoup de chrétiens de Bérée, incapables comme lui d'affronter le torrent. Le chef Moshesh était de la fête, accompagné de plusieurs de ses fils et d'ambassadeurs de Mosélékatsi.

Comme toujours, la cérémonie du baptême a été imposante. Parmi les récipiendaires se trouvait un vieillard du nom de Bushuèlo; sa femme, nommée Eunice, est depuis longtemps membre du troupeau. Quand les missionnaires arrivèrent dans ce pays, Bushuèlo était déjà à Thaba-Bossiou, et il fut l'un des premiers qui entendirent le message du salut. Cet Évangile, que les missionnaires prêchaient encore avec beaucoup de difficulté, ne pénétra pas tout d'abord dans son cœur. On lui dit qu'il était également annoncé aux blancs, et il voulut s'en assurer. A cet effet, il pria l'un de ses amis de l'accompagner dans la colonie. Aujourd'hui un tel voyage ne présente aucune difficulté, mais il n'en était pas ainsi il y a trente ans : le pays était dépeuplé par les guerres ; des bêtes féroces le parcouraient dans tous les sens. Nos deux voyageurs se mirent en route, et, après bien des fatigues, ils arrivèrent à Colesberg, la ville qui était alors la plus avancée vers les régions habitées par les noirs. De là ils poursuivirent leur marche dans la direction de Graff-Reinet, travaillant sur les fermes pour se procurer des provisions de voyage. En passant par différents villages coloniaux, alors peu habités, ils ne manquaient pas de prendre des informations au sujet de cet Évangile qui venait de pénétrer dans leur pays.

Convaincus que ce que l'on prêchait aux noirs était également annoncé aux blancs, ils retournèrent chez eux. Je dois faire observer qu'à cette époque un grand nombre de Bassoutos, dispersés par les guerres, vivaient dispersés dans la colonie, et que c'était naturellement à eux que Boshuèlo et son compagnon s'adressaient. Un jour l'un d'eux retrouva l'un de ses frères à Grahamstown, et il l'engagea à retourner

avec lui dans le pays de ses pères. Le pauvre réfugié s'y refusa, alléguant qu'il n'y avait point de *thuto* (enseignement religieux) dans le Lessouto. Nos voyageurs s'empressèrent de le rassurer sur ce point, et il partit avec eux. Cet individu est devenu un membre très vivant du troupeau de Morija. Cependant bien des années devaient s'écouler encore avant que l'Évangile ne pénétrât réellement dans le cœur de Boshuèlo. Cet homme intéressant était assidu au culte, vivait d'une manière honorable; il priait même, et pourtant son cœur n'était point renouvelé par la grâce de Dieu. Les choses en étaient là, lorsque, l'année dernière, il devint l'objet de ferventes prières, et peu de jours s'étaient écoulés depuis qu'on avait commencé d'intercéder pour lui, lorsqu'on vint me dire qu'il était dans de grandes angoisses au sujet du salut de son âme. Quand il vint me communiquer ce qu'il éprouvait, il me dit, entre autres choses : « Je ne savais pas que j'étais un pécheur perdu ; que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » A son baptême, ce bon vieillard a pris le nom de Malakia.

Vous vous souvenez peut-être d'un Jacob qui, il y a quelques années, fut réadmis dans l'Eglise, après avoir renvoyé sa seconde femme. Sa femme légitime et sa fille, nommée Zoé, se sont données au Seigneur, et l'une et l'autre ont été admises dans l'Eglise au jour de Noël.

J'ai aussi reçu une femme de Mokhachane, le père de Moshesh. Dans une réunion où elle parlait de sa vie passée, elle s'écria : « Si vous voulez savoir ce que j'étais avant d'être convertie, souvenez-vous que mon nom est Masébé (la mère du péché). »

Au service du soir, nous avons pris la sainte Cène ; le nombre des communiants s'est élevé à 212.

Recevez, Messieurs et honorés frères, l'assurance de mon entier dévouement.

T. Jousse.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Germond, *écrite en date du* 29 *décembre* 1860.

Arrivée dans la station. — Premiers travaux. — Les fêtes de Noël. — Instruction des Bassoutos.

Messieurs et très honorés frères,

Vos premiers missionnaires en Afrique ont eu un avantage sur leurs successeurs, celui de n'être jamais embarrassés pour savoir que vous écrire. A défaut de faits saillants sur leur œuvre, ils pouvaient vous parler du pays, des mœurs et des coutumes de ses habitants, choses qui ne pouvaient manquer d'avoir un grand attrait par leur nouveauté. Mais maintenant que le Lessouto commence à vous être aussi connu que la France, il n'est guère possible d'y toucher beaucoup dans une correspondance, à moins que pour redire des choses qui vous ont été cent fois répétées et d'abuser de votre patience. Le missionnaire doit se restreindre à vous parler de son œuvre, mais le nouveau missionnaire, dont l'œuvre se réduit à rien, celui-là doit être fort embarrassé, et c'est un peu mon cas aujourd'hui.

Voici bientôt cinq mois que nous sommes établis à Béthesda. Nous avons été fort bien accueillis par le troupeau ; deux des membres de l'Eglise vinrent à notre rencontre jusqu'à Morija, où nous étions alors, afin de conduire le wagon. Le voyage entre ces deux stations, bien que fort court, fut très désagréable. La saison était froide, les bœufs maigres et affaiblis, chaque ravine à traverser était une affaire d'état, et c'est grâce à la bonne volonté des natifs et à leurs robustes épaules que nous avons dû de ne pas passer la nuit au milieu de la Makaleng. Quand nous approchâmes de Béthesda, nous vîmes apparaître, vêtues de leurs plus beaux atours, les jeunes filles de la station qui s'avançaient à notre rencontre en chantant des cantiques; un peu plus

loin, ce sont des jeunes gens qui nous accueillent au détour d'une colline par une salve retentissante, au grand effroi de nos bœufs. Partout nous rencontrons des groupes d'indigènes en habits de fête (c'était un samedi) qui viennent nous saluer, et il faut bien descendre de wagon pour leur serrer la main. Je voudrais leur adresser quelques paroles, mais ma provision de phrases sessouto est trop mince, et on se contente de l'éternel *lumela!* Nous découvrons enfin la station, où nous faisons bientôt notre entrée en véritables triomphateurs, entourés de la population, au milieu des chants et de décharges redoublées, si bien que quelques bœufs, fous de peur, brisent leurs jougs, rompent les courroies et détalent. Heureusement nous étions devant la porte, et l'incident n'eut pas d'autre suite. Frère Gossellin nous souhaite la bienvenue, et après avoir distribué nombre de poignées de main, nous entrons dans la maison, heureux de nous sentir enfin chez nous.

Depuis mon arrivée à Béthesda jusqu'à présent je ne suis guère sorti, consacrant tout mon temps à étudier la langue, mais mes progrès ont été bien lents. Que de fois j'ai porté envie à mes anciens compagnons d'études, qui prêchent paisiblement l'Evangile dans leur langue, tandis que je me torturais à rendre mes pensées en un triste sessouto, pour n'aboutir, en fin de compte, qu'à quelque chose de fort mauvais. Ce sont les seules occasions, depuis mon arrivée en Afrique, où j'aie éprouvé de la tristesse.

Le jour de Noël nous avons eu des baptêmes. Les candidats n'étaient pas nombreux comme à Hébron ou à Bérée, car ils n'étaient que six. Ils avaient été instruits par notre frère M. Gossellin, et comme je suppose qu'il vous en parle dans sa lettre, je ne m'étends pas davantage sur ce sujet. Mais vous serez toujours satisfaits de voir que l'œuvre avance, petitement sans doute, mais enfin elle n'est pas stationnaire. Le culte du dimanche matin est bien suivi, celui

de l'après-midi l'est moins, et ne réunit que quelques personnes, outre les membres de l'Eglise.

Entre les deux services a lieu l'école du dimanche, tenue par un indigène, et que je me réjouis de pouvoir prendre en mains, car je fais autant fonds de l'évangélisation des enfants que de celle des adultes. Je m'en serais déjà occupé, n'eût été le prochain départ de mon collègue pour Hermon, départ qui nous contrarie beaucoup et retardera l'exécution de bien des choses. Car une fois qu'il sera loin, tout me retombera sur les bras, et deux services le dimanche, deux la semaine, sont pour un commençant une tâche trop lourde pour qu'il lui soit possible de l'augmenter encore.

J'ai repris non pas l'école, mais une sorte d'école, car le peu de temps dont je dispose m'empêche de consacrer à une quinzaine de garçons plus d'une petite heure par jour. Je sens que c'est trop peu, et surtout que je devrais admettre plus d'élèves; mais, pour le moment, c'est tout ce que je puis faire. Une fois M. Gossellin de retour, j'espère pouvoir m'y mettre sérieusement.

Jusqu'ici je n'ai rencontré ni difficultés, ni grandes épreuves, cela viendra sans doute en son temps, mais toujours est-il que je suis heureux, très heureux de la tâche qui m'est échue en partage. Les Bassoutos ont bien des défauts; ce serait une grande illusion que de se les représenter meilleurs ou plus accessibles à l'Evangile que nos Européens. Plus je les vois, plus je suis étonné de leur ressemblance avec mes compatriotes, les Suisses du canton de Vaud, à l'extérieur près. Comme eux, ils sont doux, serviables, *bons enfants*, pour tout dire en un mot, mais comme eux ils ont peu de profondeur dans leurs convictions religieuses, et malgré une certaine rondeur d'allures, peu d'ouverture de cœur.

Agréez, etc.

GERMOND.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Extension de l'œuvre missionnaire. — Amoy. — Ningpo. — Schanghaï. — Une station nouvelle. — Les insurgés Tai-ping.

Quels effets durables auront les nouveaux traités récemment conclus avec la Chine par les plénipotentiaires d'Angleterre et de France? Seront-ils longtemps respectés par les Chinois, et les messagers de Christ, en particulier, peuvent-ils regarder comme définitivement acquises à la prédication de l'Evangile les garanties stipulées dans ces conventions? Plus d'un missionnaire protestant, depuis longtemps à l'œuvre dans le pays et connaissant par expérience le caractère chinois, émet à cet égard des doutes que l'avenir se chargera de résoudre. En attendant, tous, saisissant avec ardeur l'occasion présente, redoublent d'efforts, évangélisent les villages qui entourent leurs stations, poussent des reconnaissances dans l'intérieur du pays et fondent partout où ils le peuvent de nouvelles annexes de leurs stations principales. Aussi la Chine tend-elle à devenir, dans un avenir prochain, un des champs missionnaires les plus intéressants, et, osons l'espérer en Dieu, un de ceux où se lèveront d'abondantes moissons. Extrayons de la correspondance des ouvriers qui l'occupent déjà quelques-uns des faits les plus saillants, relatifs surtout à l'extension de leurs travaux dans le voisinage des trois grands ports du Nord où les missions protestantes se sont d'abord établies.

Amoy.

En novembre dernier, un missionnaire américain, fixé à Amoy, le Rév. M. Ostrom, écrivait :

« L'œuvre prend ici de tels développements, que nous sommes obligés de nous répandre de plus en plus au dehors. On nous demande toujours plus fréquemment d'organiser des prédications régulières dans les villages qui entourent la ville. Beaucoup de membres de notre Eglise, ayant des rapports de parenté avec des familles établies dans des villes et des villages plus ou moins éloignés, concourent puissamment par cela même à la propagation de la vérité. Ceci est un des traits caractéristiques de l'œuvre. Certains villages ne sont habités que par une seule famille, dont tous les membres portent le même nom, de sorte que si l'un d'eux arrive à la connaissance de l'Evangile, tous les autres en ressentent plus ou moins l'influence. Vienne après cela un souffle de l'Esprit saint, et ce sera comme une véritable résurrection des morts. Tel est du moins notre espoir, appuyé sur des demandes d'instruction venues de toutes parts. Mais il nous faudrait beaucoup plus d'agents indigènes et de ressources pécuniaires pour affermer des locaux, préparer dès jeunes gens au saint ministère, etc.

« Depuis ma dernière lettre, deux adultes ont été baptisés à Amoy, trois à Chioh-bi, et nous avons vu s'accroître de beaucoup le nombre de nos catéchumènes. Mais nulle part ce mouvement ne présente mieux l'aspect d'une œuvre de la grâce qu'à Kang-Than, station fondée depuis quelque temps pour les villages de l'île sur laquelle se trouve Amoy. Nous n'y avons encore administré le baptême qu'à un seul individu, mais le nombre des âmes réveillées y est considérable. Plusieurs d'entre ces nouveaux disciples étant des personnes âgées, à qui l'éloignement d'Amoy rendait diffi-

cile d'assister à nos classes bibliques d'Amoy, ils ont pris le parti de se réunir chez eux, le dimanche, entre les services du matin et du soir, pour s'entretenir avec nous, toutes les fois que nous pouvons aller chez eux, et c'est un spectacle vraiment édifiant que de voir ces vieillards, dont quelques-uns sont courbés par l'âge, s'appliquer à l'étude de la Parole sainte avec une intensité d'attention qui montre à quel point leur conscience y est engagée. La plupart de ceux que nous avons interrogés dans ces réunions nous ont donné, par leurs réponses, la douce assurance qu'ils avaient été véritablement « enseignés de Dieu. »

« En plusieurs endroits, du reste, la persécution, cette épreuve décisive de la foi des néophytes, n'a pas manqué à nos frères chinois. Dans les environs de Peh-chui-ia, où existe une petite congrégation florissante, un chrétien s'est vu enlever ses arbres fruitiers ainsi que toute sa moisson de riz, et ses ennemis semblent sur le point de réussir à lui arracher le petit coin de terre qui le fait vivre, et tout cela par l'unique raison qu'il a refusé de contribuer à des dépenses faites dans son village pour je ne sais quelles cérémonies idolâtres. Ces procédés iniques ont été dénoncés aux mandarins, mais c'est toujours avec bien de la peine qu'on obtient justice d'eux, et jusqu'à présent ils n'ont rien fait en faveur de ce pauvre homme.

« Dans un autre village, nommé Khang-Kan, où les presbytériens anglais ont fondé une station depuis quelques mois, l'hostilité s'est manifestée d'une autre manière. Les idolâtres de la localité, presque tous pirates de profession, ont prétendu que leur Dieu était irrité d'entendre, de son temple même, le chant des psaumes, et ils ont enjoint aux chrétiens de transporter ailleurs leur chapelle. Cette prétention ayant été repoussée, ils ont jeté des pierres contre la chapelle, proféré des menaces et employé d'autres procédés qui prouvent tout au moins que le pouvoir de l'Evangile

a vivement alarmé ces adorateurs de Satan. Nous espérons cependant que ces épreuves n'auront d'autres effets que d'affermir la foi des enfants du vrai Dieu. »

Ningpo.

De Ningpo aussi l'œuvre du Seigneur rayonne dans les environs avec une force d'expansion qui justifie, dès à présent, les espérances des missionnaires. Ecoutons le Rév. W.-A. Russell, agent de la Société des Missions de l'Eglise d'Angleterre :

« Pendant ces six derniers mois, remplis pour les étrangers établis dans ce pays de tant de préoccupations politiques, les missionnaires n'ont pas seulement été préservés de tout danger : ils ont, de plus, par la protection toute spéciale du Seigneur, pu étendre considérablement leurs travaux. Les postes fondés durant cette période de temps sont ceux de Tsong-Kiao, de Z-Kyn et de Yu-yiu.

« Tsong-Kiao, village situé à trois mille de Ningpo, est le centre d'une population d'au moins 10,000 âmes. Ce poste a été cédé à la Société par Mlle Aldersey, qui l'avait fondé un an auparavant avec l'assistance de trois catéchistes indigènes. L'un d'eux, jeune homme qui promettait beaucoup et qui se préparait pour le saint ministère, vient de mourir après une très courte maladie. Le dimanche qui a précédé sa mort, il était venu prendre part à notre communion, en amenant avec lui trois candidats au baptême, dont les connaissances chrétiennes prouvaient qu'ils avaient été instruits avec soin, et qui ont montré, par leur conduite, qu'ils sont de vrais disciples du Seigneur.

« Z-Kyn, ville *hin*, c'est-à-dire de troisième classe, se trouve à 15 milles (environ 5 lieues) de Ningpo, et contient environ 60,000 habitants. Nous y avons placé un catéchiste fidèle, Lin-Das-seh, accompagné de sa femme, de son enfant et d'un autre ouvrier natif, qui l'aide à répandre les

livres religieux et à prêcher publiquement la Parole de vie, ce qu'ils ont fait jusqu'ici sans la moindre opposition.

« Yu-yiu, ville de même rang que la précédente, est plus éloignée encore de Ningpo, sur la route qui conduit à Hang-chau. Notre agent, Bao-Sin-sang, assisté d'un autre indigène, s'y est installé d'une manière très avantageuse, dans l'intérieur même de la cité, et ce qu'il nous raconte du nombre considérable de visiteurs qui, tous les jours, vont le trouver pour entendre parler de l'Evangile, et des services qu'il célèbre chaque dimanche, est de nature à nous donner les plus vives espérances. »

Le Rév. Russell termine sa lettre en demandant avec instance des renforts. « Il nous faudrait ici, dit-il, au moins cinq missionnaires de plus, car notre champ de travail pourrait s'étendre presque indéfiniment dans la province de Chi-Kiang, dont la population dépasse 25 millions d'âmes, d'autres disent 40 millions. Depuis dix ans, cette immense contrée n'a pas été, par le fait, moins ouverte aux entreprises missionnaires qu'elle ne pourra l'être pendant un demi-siècle avec toutes les garanties données par les nouveaux traités. Qu'on nous envoie donc des auxiliaires ; le moment est décisif, et nous sommes ici tous persuadés que si nous avons confiance dans le Seigneur, il n'abandonnera pas son œuvre. »

Un autre missionnaire de Ning-Po, le Dr Parker, médecin écossais, s'exprime dans le même sens, mais en insistant sur la nécessité de travailler à répandre l'instruction parmi les Chinois. Ce peuple est, sous ce rapport, moins avancé qu'on ne l'a dit. En étudiant de près la question, M. Parker est arrivé à se convaincre que la proportion des Chinois qui savent lire d'une manière intelligente ne dépasse pas trois pour cent. Il est vrai qu'un beaucoup plus grand nombre connaissent les caractères et peuvent les traduire en sons, mais sans attacher aucun sens précis à ce qu'ils lisent.

Schanghaï.

Les opérations des armées anglo-françaises contre Pékin, et le voisinage des rebelles, qui paraissent attacher la plus grande importance à s'emparer une fois ou l'autre de Schanghaï, ont jeté dans cette ville une agitation qui, à la vérité, ne ressemble pas à celle que des faits pareils produiraient en Occident, mais qui pourtant a préoccupé assez vivement les diverses classes de la population chinoise. Les nombreux missionnaires établis dans cette ville, où presque toutes les grandes Sociétés sont représentées, s'accordent à dire que leurs travaux à l'intérieur de la cité n'ont pas souffert de cet état de choses autant qu'on aurait pu le craindre. La prédication, soit dans les chapelles, soit dans les rues, n'a pas cessé d'attirer des auditeurs, un peu moins nombreux peut-être qu'avant les troubles, mais en général attentifs, et la distribution des écrits religieux a pu se faire avec tout autant, sinon plus de facilité et d'effet que jamais.

Mais ce qui a le plus excité l'ardeur et réclamé l'activité des messagers de la Parole sainte, ce sont les voyages d'exploration dans l'intérieur du pays. Encouragés par les circonstances, plusieurs ont pénétré jusque dans des villes où jamais aucun étranger n'avait encore mis le pied, et ont rapporté de ces excursions des observations pleines d'intérêt, qui seront utiles à la cause de l'évangélisation. Quelque chose de plus a pu même être fait. On en jugera par la lettre suivante, qu'écrivait, en octobre dernier, le Rév. Joseph Edkins, de la Société des Missions de Londres :

« Cher frère, le rétablissement de la paix est pour nous un appel à nous occuper sérieusement, d'après le vœu de nos directeurs, du soin d'établir de nouvelles stations dans les provinces situées au nord de Schanghaï. La montagneuse province de Schan-tung, où sont nés Confucius et

Mencius, le Pechili, qui est la province métropolitaine, et le Liau-tung, dans la Mantchourie, qu'habitent une nombreuse population très active et florissante, vont être accessibles aux travaux missionnaires, en ouvrant, en vertu des nouveaux traités, des ports au commerce occidental. Des consuls de notre nation ont déjà été nommés à Teng-chow et à Nieu-chwang, les deux ports les plus importants des deux dernières provinces, et, selon toute apparence, la ville de Tien-tsin, voisine de la grande capitale chinoise, sera le siége de la légation anglaise. Toutes ces localités nous paraissent appelées à devenir des centres d'activité missionnaire.

« Il y a dix jours qu'accompagné de ma femme et de deux collègues appartenant à d'autres Sociétés, je quittai Schanghaï pour venir explorer la ville de Ché-fou, d'où je vous écris aujourd'hui ces lignes. Située dans le département de Teng-Chow-fou ; elle deviendra, selon toute apparence, la résidence du consul, car quoique la population soit comparativement peu considérable, les navires y trouvent un excellent ancrage. Nous y sommes arrivés jeudi dernier, après un voyage de près de 400 milles (130 lieues).

La ville ne contient guère que 5,000 habitants, mais les localités des environs immédiats, qui sont très peuplés, en ont 15,000, qui deviendront, avec les premiers, un champ de travail suffisamment considérable. L'importance probable que les derniers traités donneront à ce port, en fera d'ailleurs comme la clé de la province de Schan-tung, dont la population s'élève, dit-on, à trente millions d'âmes, et où il n'existe pas encore une seule mission protestante.

« La race de montagnards qui occupe cette partie de l'empire est renommée pour ses habitudes d'honnêteté et de franchise. Ces dispositions font qu'on peut espérer de la voir écouter l'Evangile, et examiner ses droits à être cru, d'une manière plus sérieuse que ne le font la plupart des Chinois. C'est ce qui nous a déterminés, M. Holmes, de la mission

baptiste américaine et moi, à tenter de leur faire connaître, sous le regard du Seigneur, la vérité telle qu'elle est en Jésus.

« J'ai apporté avec moi un grand nombre d'exemplaires de nos deux versions du Nouveau Testament. Celle où l'on a employé le *dialecte mandarin* convient tout particulièrement à ces contrées, où ce dialecte est le plus répandu parmi le peuple. Avec l'assistance de deux de nos agents indigènes, Schen Kisch-chai et Tang-tsi-ming, la distribution de ces livres a déjà commencé dans la cité, et j'espère que les circonstances me permettront bientôt de la faire faire aussi dans les villes et les villages circonvoisins.

« Du reste, un assez grand nombre des habitants de Ché-fou ont déjà quelques notions élémentaires du christianisme pour avoir visité Schanghaï, entendu prêcher l'Evangile et rapporté chez eux des livres religieux. Un marchand avec lequel je me suis mis en rapport sitôt après mon arrivée, connaît même fort bien les principaux articles de notre foi, ainsi que les faits historiques qui sont à leur base. Il possède trois exemplaires du Nouveau Testament imprimé à Schanghaï depuis quelques années. Sa conversation m'a prouvé qu'il les a lus attentivement, et qu'ils l'ont bien disposé en faveur du christianisme; il reste cependant encore très attaché aux usages religieux nationaux de son peuple, et tout particulièrement à celui d'offrir des sacrifices aux ancêtres.

« Après beaucoup de démarches, d'abord assez mal accueillies, pour me procurer un logement dans la cité, j'ai fini par affermer, tout près du mur d'enceinte, une maison dont le prix est modéré, et où nous espérons pouvoir nous installer dans quelques jours. »

Une lettre écrite à la fin de décembre par le Rév. M. John, de la Société de Londres, annonce qu'il est allé rejoindre M. Edkins à Ché-fou, et qu'ils sont l'un et l'autre encouragés à continuer cette œuvre.

A la date des dernières nouvelles, d'autres missionnaires s'occupaient activement des moyens de fonder des stations à Hang-Kiou et à Tien-tsin. Les yeux de quelques uns se tournaient aussi vers Pékin.

Les Tai-pings.

Nous avons, en janvier dernier (page 21), mentionné la diversité des jugements que les missionnaires de Schanghaï portent sur les idées religieuses des insurgés de Nankin, et sur l'espèce de profession de christianisme que font quelques-uns de leurs chefs. Ces incertitudes durent encore, et les événements subséquents semblent seuls devoir y mettre un terme. Dans le courant de l'été dernier, un missionnaire américain, M. Roberts, avec qui le chef suprême de l'insurrection avait eu jadis de fréquents rapports, s'est, sur l'invitation expresse de celui-ci, rendu de Canton à Nankin pour le voir, et s'entretenir avec lui des intérêts de la religion. Fort bien accueilli par son ancien disciple, M. Roberts a obtenu de lui, soit de vive voix, soit par une lettre écrite de sa main royale, sur une pièce de soie longue de plus de quatre mètres, des renseignements curieux sur les croyances et les prétentions de ce personnage et de ses principaux acolytes. Il en résulte que, comme on le savait déjà, le Tai-ping-wang, ou roi céleste, se donne pour un envoyé du ciel, fils de Dieu, frère de Jésus-Christ, ayant, comme tel, droit aux adorations du peuple, et se dit chargé de la mission divine de renverser la dynastie mongole, pour établir en Chine la vraie religion, tâche dans l'accomplissement de laquelle il est protégé par une armée d'anges invisiblement campée autour de lui. Il paraît que dans sa présentation au roi M. Roberts a dû déployer une grande fermeté pour être dispensé de se prosterner devant lui comme devant une incarnation de la divinité.

Un fait plus satisfaisant, au point de vue religieux, c'est que les Tai-pings, grands ennemis des idoles et par conséquent peu favorablement disposés à l'égard des missions du catholicisme romain, sont loin d'éprouver la même répugnance à l'égard des prédicateurs de la foi protestante. Deux de ces derniers, le Rév. Griffith John, de la Société des Missions de Londres, et le Rév. M. Kloekers, de la Mission des baptistes anglais, ont fait aussi, à la fin de l'année dernière, le voyage de Nankin, dans le but spécial d'obtenir du Roi céleste qu'il permette la libre prédication de l'Evangile dans toutes les contrées soumises dès aujourd'hui à son autorité, et ce but a été pleinement atteint. Un édit a été écrit dans ce sens au nom du Roi céleste, par son propre fils, sur un rouleau de satin, avec du vermillon et scellé du sceau du Tai-ping-wang. Voici la traduction littérale de ce curieux document, d'après la version anglaise qu'en a donnée le Rév. M. John. C'est le jeune prince qui parle :

« Ayant reçu le décret suivant de mon Père céleste (*Dieu*), de mon Père céleste adoptif (*Christ*) et de mon Père (*le Tai-ping-wang*), je commande à tous les officiers du roi, civils ou militaires, et à tous les frères, d'en prendre connaissance. La vraie doctrine de mon Père (*Dieu*) et de mon Père adoptif (*Christ*) est la religion du ciel. La religion de Christ (le *protestantisme*) et la religion du Seigneur du ciel (le *catholicisme romain*) sont comprises dans celle-là. Le monde entier, avec mon Père et moi, forme une seule famille. Ceux qui observent avec amour et harmonie les règles de la religion céleste, peuvent donc venir nous voir. Or, par un mémoire qui nous a été présenté par mes oncles Kun, Tsan, Chung et d'autres, j'apprends que le docteur G. John et ses amis, pleins d'estime pour le royaume du ciel, et de vénération pour mon Père (*Dieu*) et mon Père adoptif (*Christ*), (auxquels grâces soient rendues pour nous avoir donné l'autorité, le pouvoir, et avoir fait en notre faveur les merveilles dont ont entendu parler avec admiration ceux qui sont loin et qui sont près), sont venus ici dans le but exprès de voir la lumière, de contempler Dieu et Christ, et de demander la permission de répandre la vraie doctrine. Considérant cependant que le temps actuel est un temps de guerre, et que des soldats sont disséminés de tous cô-

tés, je crains que ces missionnaires ne soient exposés à quelque injure de la part de ces troupes de soldats, et qu'il n'en résulte pour eux de fâcheuses conséquences... Or, ces gens (les *missionnaires*) sont, je le sais certainement, des hommes sincères et fidèles, qui regardent comme peu de chose de souffrir avec Christ, et à cause de cela je fais d'eux le plus grand cas.

« Que donc les rois avertissent les officiers et autres personnes que tous doivent agir envers ces hommes avec amour, et que, par aucune action contraire, il ne soit engendré des contestations et des querelles. Que tous sachent que le Père (*Dieu*), que mon Père adoptif (*Christ*) et que mon père et moi ne sont qu'une même famille, et qu'en conséquence ces hommes soient parfaitement bien traités. »

« L'édit donne en tête du dernier paragraphe, dit M. John, les noms de tous les rois (chefs supérieurs) et de tous les officiers auxquels il s'adresse. Les expressions : « Voir la lumière et contempler Dieu, » s'expliquent par le fait que pour les Tai-pings Nankin est la Jérusalem de la dynastie céleste qu'ils prétendent fonder.

« Après l'avoir reçu, continue le missionnaire, je demandai au Kan-wang (l'un des ministres ou rois subalternes) si cet édit ouvrait aux opérations missionnaires tous les pays soumis aux insurgés, sans en excepter Nankin. Il me répondit que oui ; puis, me désignant par leurs noms quatre missionnaires qu'il connaissait, il ajouta que si l'un d'eux ou tous les quatre voulaient venir à Nankin, ils en étaient libres, parce qu'il les savait hommes pleins de prudence. Il ne voudrait pas, ajouta-t-il, que des hommes indiscrets vinssent dans la capitale, mais en reconnaissant que l'édit faisait à tous une loi de recevoir tel missionnaire qui pourrait se présenter.

« Ce Kang-wang est, si nous ne nous trompons, l'ancien disciple du Dr Legge, dont nous avons parlé dans l'article rappelé plus haut (page 22). En se séparant de M. John, il le chargea de dire à ses collègues que ses vues personnelles se pouvaient résumer en ces termes :

« Vous autres chrétiens vous possédez l'Evangile depuis plus de 1800 ans, tandis qu'on pourrait dire que nous ne l'avons, nous, que depuis huit jours. La connaissance que vous en avez doit être étendue et juste, tandis que nous ne le connaissons qu'imparfaitement et dans une mesure très limitée. Il faut donc que vous nous supportiez, et peu à peu nous nous perfectionnerons. Quant à l'Evangile, il est un et doit être propagé par tout le monde. Que tous les frères étrangers sachent bien que nous sommes décidés à renverser l'idolâtrie, et à la remplacer par le christianisme. »

« Ces paroles, ajoute M. John, ont leur côté encourageant. Si le succès couronne l'entreprise des Tai-pings, ils accompliront certainement la première partie du programme qui les termine, mais c'est à l'Eglise de Christ et à ses missionnaires d'accomplir la seconde. Ce qu'il y a de certain, dès à présent, c'est que de Su-chow à Nankin les idoles ont été détruites, et qu'à Nankin même il ne reste pas debout un seul vestige d'idolâtrie. »

Après avoir obtenu son édit de tolérance, M. John avait formé le projet d'aller s'établir à Nankin; mais des considérations puissantes, fondées sur l'état politique du pays et sur l'incertitude des rapports entre les Tai-pings et les alliés européens, l'ont décidé à ajourner de quelques mois la réalisation de ce plan.

INDE.

Baptême d'un jeune Indou a Calcutta.

Il existe à Bhowanipore, un des quartiers de Calcutta, un institut d'éducation destiné aux jeunes Indous des castes élevées, et où depuis quelques années se sont opérées plu-

sieurs conversions à la foi chrétienne. L'une des plus récentes est racontée, dans les termes qu'on va lire, par le Rév. E. Harrow, de la Société des Missions de Londres. On y voit, de la part du néophyte, un remarquable exemple de persévérance, et, de la part du parent qui avait autorité sur lui, un exemple de sagesse qui vaut d'autant plus la peine d'être cité que l'influence de l'Évangile s'y fait aussi sentir.

« J'ai le plaisir de vous annoncer, écrivait M. Harrow sous la date du 22 octobre dernier, que j'ai baptisé hier, dans la chapelle de l'Union, un jeune converti dont voici l'histoire :

« Mohendra Nath, de la caste des Seicars, envoyé à Calcutta par son père, il y a quelques années déjà, pour y recevoir une éducation soignée, demeurait à Bhowanipore, chez un de ses oncles, homme très intelligent et qui occupe sous le gouvernement un poste honorable. Il y a deux ans que Mohendra entra à notre école. Il y lut l'Évangile de saint Luc comme livre de classe. Cet exercice et les observations qu'y ajoutait le régent, Womesk Chunder Chaterjea, le dernier des néophytes baptisés par moi avant mon récent voyage en Angleterre, firent sur lui une impression telle qu'il fréquenta quelques-unes de nos réunions, et pria l'un de nos chrétiens indigènes de lui donner des instructions particulières. Mais alors son oncle, s'apercevant qu'il penchait vers la foi chrétienne, le retira de notre institut et l'envoya dans une école placée entièrement sous l'influence indoue. Là, la foi naissante du jeune homme eut à lutter contre les circonstances les plus défavorables. Dans la maison de son oncle, il ne lui était pas permis d'ouvrir un livre chrétien ; à l'école, on ne lui donnait aucune instruction religieuse, et les rares visites qu'il pouvait nous faire n'étaient pas pour lui sans danger. Dans ces conditions, beaucoup de convictions se seraient évanouies ; mais Mohendra persévéra dans les siennes. Quoique moins éclairé sur les grandes doctrines de l'Évan-

gile que d'autres convertis qui ont pu entretenir avec nous des rapports réguliers, il a montré un sérieux et une fermeté qui devaient avoir leur récompense. Le voyant, au bout de quelque temps, décidé à se faire baptiser, je lui offris un asile qu'il accepta, et avis de ce qui se passait fut donné à son oncle. Celui-ci vint alors le voir avec quelques autres parents ; mais son langage fut tout autre que nous ne nous y attendions. Après avoir essayé de détourner le jeune homme de son projet et l'avoir inutilement exhorté à retourner chez lui, il se tourna vers un de nos convertis qu'il connaissait depuis longtemps et lui dit : « Babou (c'est le « nom de ce frère), je suis très fâché de voir mon neveu « décidé à se faire chrétien ; mais puisqu'il le veut absolu« ment, je ne puis m'y opposer. Je n'ai pas moi-même les « croyances d'un Indou. Appelez-moi brahmiste, déiste ou « ce que vous voudrez ; mais ce que je désire vivement, c'est « que mon neveu devienne un homme vertueux et digne « d'estime. Maintenant il renonce à ma protection ; mais il « est jeune, il pourrait être facilement entraîné au mal, et il « n'aura pas des moyens d'existence aussi agréables que « ceux qu'il avait chez moi. Ayez donc la bonté de le rece« voir dans votre maison. Son avenir me donne de vives « inquiétudes, parce que, s'il tournait mal, les pères sahibs « (les missionnaires) ne s'occuperaient plus de lui et que je « ne pourrais plus m'en occuper moi-même, à cause de nos « exigences de caste. Veuillez donc vous charger de l'ins« truire et tâcher de le conduire dans les voies du bien. »

« Je ne puis attribuer cette douceur de l'oncle de Mohendra, si rare dans les cas de ce genre, qu'à une seule cause : c'est que nous avons à Bhowanipore un grand nombre de convertis qui, de l'aveu de tous, sont beaucoup plus vertueux, plus prospères et plus heureux que les autres Indous placés dans des conditions temporelles identiques aux leurs. Tout homme sérieux peut ainsi se convaincre que devenir chré-

tien n'est pas, pour des jeunes gens appartenant aux classes les plus respectables, une chose aussi fâcheuse qu'on le pensait généralement il y a une dizaine d'années.

« Au moment même où j'achevais les lignes qui précèdent, j'ai reçu la visite d'un jeune Indou, qui est venu me demander le baptême et dont l'histoire est curieuse. Venu chez nous pour le même objet, il y a près de trois ans, il fut comme arraché de nos mains par son frère aîné, et, depuis lors, il a été presque retenu en prison, mais sans que sa résolution en ait été ébranlée, et le premier usage qu'il a fait de sa liberté recouvrée a été cette nouvelle demande de baptême. »

POLYNÉSIE.

DANGER COURU PAR DES MISSIONNAIRES.

L'île *Mare*, qui est l'une des Nouvelles-Hébrides, possède, depuis six ans, deux missionnaires de la Société des Missions de Londres, qui, avec l'aide du Seigneur, ont réussi à réunir une congrégation chrétienne d'environ 2,000 âmes. C'est un beau triomphe remporté par l'Evangile sur ces populations, célèbres autrefois pour leurs habitudes de barbarie et de cruauté. Cependant, une partie des insulaires reste encore plongée dans le paganisme, et le trait suivant fait connaître au milieu de quels dangers les serviteurs du Christ accomplissent leur œuvre de dévouement.

En février 1860, un des missionnaires, M. Creagh, était allé, avec quelques évangélistes indigènes (ces derniers sont au nombre d'une vingtaine, employés sur divers points de l'île), faire une tournée d'évangélisation au sein d'une tribu encore toute païenne, et quelques jours plus tard il écrivait dans son journal :

« 7 *mai* 1860.—Je viens d'apprendre qu'à l'endroit même où deux de nos chrétiens furent massacrés, il y a quelques années, nous avons couru nous-mêmes le plus grand danger. Pendant la nuit que nous passâmes dans le village voisin, plusieurs groupes de natifs vinrent à diverses reprises dans la maison où nous étions logés, demandant ce que nous faisions et si nous étions nombreux. Ils exprimèrent aussi le désir de nous entendre chanter. Mais le diacre qui nous accompagnait ayant, à ces questions et à l'air dont elles étaient faites, conçu de la défiance, leur répondit que nous ne chantions que lorsque nous adorions notre Dieu, et que s'ils voulaient nous entendre ils n'avaient qu'à venir à notre culte du matin. Ces gens étaient armés de massues, de haches et de lances. Nos amis, effrayés de ces apparences suspectes, nous éveillèrent en conséquence avant qu'il fît jour, et nous partîmes sans avoir fait notre culte, que nous célébrâmes après quelques heures de marche. Et bien nous prit d'avoir usé de ces précautions, car quelques jours plus tard nous apprîmes, de source certaine, qu'un complot avait été formé contre notre vie. Les sauvages nous auraient laissé sortir du village, mais à l'endroit même où avaient été précédemment égorgés les deux chrétiens mentionnés plus haut, une bande armée devait fondre tout-à-coup sur nous, nous envelopper et nous massacrer. Que Dieu soit loué pour nous avoir fait échapper à ces mains forcenées! Sans l'avis salutaire qu'il nous fit donner par nos amis, il y a tout lieu de penser que pas un de nous ne fût revenu de cette excursion. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Funérailles d'un roi africain.

Les abominables honneurs que, sous le nom de « Grande Coutume, » le nouveau roi du Dahomey vient de rendre à la mémoire de son père, éclairent d'un jour lugubre l'histoire du paganisme africain. Plusieurs feuilles religieuses et même politiques les ont mentionnés, et nous en avons nous-même dit quelque chose (*livraison de janvier* 1861, *page* 35) ; mais une lettre que nous avons sous les yeux donne sur ces scènes de carnage des détails d'un intérêt d'autant plus poignant que la simplicité même du récit en garantit l'exactitude. Cette lettre, qui porte la date du 20 novembre, a pour auteur un révérend pasteur nègre, M. Bernasko, qui représente la Société des Missions wesleyennes d'Angleterre à Whydah, le principal port de mer du Dahomey. Raconter de pareils faits, c'est plaider la cause des missions évangéliques mieux que ne le feraient peut-être les plus beaux raisonnements. On ne saurait non plus les lire sans admirer le courage vraiment héroïque avec lequel un serviteur de Christ s'est résigné à voir un tel spectacle sans pouvoir rien faire pour y mettre un terme, dans l'unique espoir de conserver ainsi le droit de prêcher l'Évangile de son Maître. C'est par ordre spécial du roi sanguinaire que M. Bernasko a dû assister aux actes de la « Grande Coutume, » et, à moins de se fermer l'entrée du Dahomey, il fallait obéir. Mais laissons parler le missionnaire.

« Le 11 juillet dernier, dit-il, je partis d'ici pour Ahomey, capitale du royaume. Après deux jours de marche, je rencontrai sur la route un homme qni se dirigeait vers Whidah, porté dans un hamac et préservé du soleil par un vaste parasol. Il était bien vêtu du costume des marins dahomiens,

et une suite assez nombreuse l'accompagnait. En arrivant à Cannah, ville qui est à quelques milles d'Ahomey, j'appris que ce pauvre homme, une fois arrivé à Whidah, devait être précipité dans la mer, en même temps que les deux gardiens des portes du port, afin d'être là pour ouvrir ces portes à l'esprit du roi défunt, quand il lui plairait de prendre un bain de mer.

« Nous trouvâmes à Cannah le roi lui-même, qui se disposait à partir pour sa capitale, parce que tous les visiteurs qu'il avait, comme moi, invités à se réunir autour de lui étaient arrivés.

« Quatre jours après, le 15, vers les quatre heures de l'après-midi, nous nous mîmes en route avec le monarque. Des nattes en bambou et des bandes d'étoffe lui faisaient, sur la route, une sorte de chemin triomphal. Arrivé à peu près à moitié chemin, nous fîmes une halte, après laquelle le roi nous donna ordre de gagner la ville sans lui, parce qu'il voulait passer la nuit dans cet endroit.

« Le 16, qui était un lundi, nous sortîmes d'Ahomey pour aller à la rencontre du roi. Quand nous l'eûmes rejoint, il nous fit tous asseoir ; puis, nous montrant un homme dont les mains étaient liées et la bouche bâillonnée, il nous dit que c'était un messager qu'il envoyait porter de ses nouvelles à son père. Et, à ce titre, le pauvre homme, dirigé aussitôt vers la ville, fut en effet, comme je l'appris plus tard, immolé sur la tombe préparée pour le feu roi. Une heure après le départ de ce malheureux, on amena devant le roi quatre autres hommes, accompagnés d'un daim, d'un singe et d'un gros oiseau. Toutes ces créatures, à l'exception d'une, eurent la tête tranchée sur-le-champ, avec mission d'aller annoncer aux esprits ce que le pieux monarque se préparait à faire en faveur de son père. Un des hommes devait aller le raconter aux esprits qui fréquentent les marchés du pays, le second aux animaux qui vivent dans les eaux, le troisième

aux esprits qui voyagent sur les grandes routes, et le quatrième aux habitants du firmament. Le daim devait s'acquitter de la même mission auprès des quadrupèdes qui parcourent les forêts, et le singe grimper jusqu'au sommet des arbres pour en instruire ses pareils. Quant à l'oiseau, plus heureux que ses compagnons, on lui rendit la liberté, afin que, s'élevant dans les airs, il racontât les mêmes choses aux êtres qui les habitent.

« Ces sacrifices accomplis, Bahadung se leva de son trône, et, tirant son épée : « Maintenant, dit-il, que je suis roi de ce « royaume, je mettrai sous mes pieds tous les ennemis du « feu roi, et j'irai à Abbeokuta faire à ses habitants ce qu'ils « ont fait à mon père (1). » Deux de ses principaux ministres, nommés Mingah et Mévu, prirent après lui la parole pour répéter à peu près les mêmes choses; puis tout le monde se mit en marche pour entrer enfin dans la ville.

« Le 17, le roi fit battre le gong pour annoncer que la Grande Coutume commencerait sous peu de jours. Ce terme rapproché contraria vivement les Européens qui se trouvaient dans la capitale, mais ils ne purent faire autre chose que de s'y résigner.

« Ce fut un dimanche, le 29, que la Grande Coutume commença. La veille, au soir, toute la population de la ville était venue s'installer autour de la demeure royale pour y passer la nuit. Dès cinq heures du matin, tous se levèrent pour pousser les lamentations d'usage, et s'en acquittèrent avec une remarquable hypocrisie. Ces hurlements ne durèrent qu'une dizaine de minutes; mais, avant que le roi ne fît son apparition, cent hommes furent mis à mort, et, à ce qu'on m'assura, à peu près autant de femmes massacrées

(1) Le roi Guezzo, ayant attaqué les habitants d'Abbeokuta à la tête de son armée de femmes, avait été complétement défait par eux et forcé de renoncer à ses projets d'asservissement.

dans l'intérieur du palais. Le roi sorti, au bruit de la mousqueterie, quatre-vingt-dix officiers et cent vingt princes ou princesses vinrent le saluer, en lui présentant chacun plusieurs esclaves (de deux à quatre) pour être sacrifiés en l'honneur de son père. Deux ou trois résidents portugais en firent autant. Ils offrirent, si je suis bien informé, une vingtaine d'hommes, et, en outre, des bœufs, des moutons, des chèvres, des volailles, des cauries, de l'argent, du rhum, etc. Le roi s'attendait évidemment à ce que cet exemple serait suivi par d'autres Européens ; mais, heureusement, ceux-là furent les seuls à commettre ces détestables actions.

« Le vendredi 1er août, le roi vint en personne procéder aux funérailles de son père. On ensevelit avec lui soixante hommes, cinquante moutons, cinquante chèvres, quarante coqs et une grande quantité de cauries. Les soldats (des deux sexes) firent ensuite de grandes décharges, pendant que le roi faisait à pied le tour du palais. Quand il fut revenu devant la porte, on tira de nouveau de nombreux coups de fusil, et là encore on massacra cinquante esclaves. Il avait plu à Sa Majesté de faire grâce à dix autres.

Le lendemain, le roi jeta dans les rangs de la foule des cauries et divers effets d'habillements, pour se procurer le plaisir de la voir se disputer violemment ces largesses.

A cette occasion, le roi s'est donné les noms de *Ahorsu* et d'*Athopon*. Le premier signifie *roi*, et le second *foyer*. Au premier se rattachent plusieurs autres titres, entre autres les suivants : *Ahorsu Glere*, qui veut dire : Le roi trop pesant pour être soulevé par beaucoup d'hommes ou même par des peuples ; *Ahorsu Kini-Kini-Kini*, ou le roi-dragon, muni de serres puissantes capables de mettre en pièces quiconque voudra s'opposer à lui ; *Ahorsu Taingay*, c'est-à-dire le roi dur comme la pierre, qu'aucun clou ou aucune épée ne peut percer, et enfin *Ahorsu Yemabu*, ou le roi-ombre, parce qu'on le verra toujours à côté de son royaume. Il dé-

clara, du reste, que si son père avait été le roi des noirs et l'ami des blancs, il serait, lui, le roi des uns et des autres.

« Devant ce premier acte de la Coutume, les visiteurs du roi lui firent d'énormes présents. Plus de trois semaines furent ainsi employées, et nous restâmes là environ deux mois sans avoir obtenu la permission de nous en aller. Je l'obtins enfin le 1er septembre, mais à la condition de revenir le 12 octobre pour voir la suite des cérémonies.

« En faisant le trajet, soit à l'aller, soit au retour, je suis heureux de dire que le Dieu de Jacob m'a protégé. Grâce à lui, j'ai pu m'entretenir de sujets religieux avec beaucoup de gens, dont la plupart ont paru prendre plaisir à entendre la bonne nouvelle du salut. Presque tous l'embrasseraient volontiers, si ce n'était la crainte que leur inspire le roi; mais cette terreur est telle, que, malgré leur envie, ils n'osent envoyer leurs enfants à notre école.

« Revenu à Ahomey, le roi nous appela en sa présence le 16 octobre. Près de la porte, nous vîmes quatre-vingt-dix têtes humaines, tranchées le matin même; leur sang coulait encore sur le sol comme un torrent. Ces affreux débris étaient étalés de chaque côté de la porte, de manière que le public pût bien les voir. Quand nous fûmes assis en présence du monarque, il nous montra les présents qu'il allait envoyer à l'esprit de son père: c'étaient deux chariots, des roues, trois plats, deux théières, un sucrier, un pot à beurre, le tout en argent massif; un somptueux coussin placé sur une sorte de brouette, que devaient traîner six amazones; trois superbes hamacs en soie, avec des rideaux de même étoffe, etc., etc.

« Trois jours après, nouvelle visite obligée au palais et même spectacle: soixante têtes fraîchement coupées, rangées, comme les premières, de chaque côté de la porte, et, trois jours plus tard encore, trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre grandes

plate-formes, d'où il jeta des cauries au peuple, et sur lesquelles il fit encore immoler environ soixante victimes humaines. J'estime que, pendant la célébration de ces horribles fêtes, plus de deux mille êtres humains ont été égorgés, les hommes en public, les femmes dans l'intérieur du palais.

« Le dimanche 4 novembre, tous les habitants de la ville, avec le roi en tête, tirèrent des coups de fusils sans discontinuer, depuis midi jusqu'à huit heures du soir.

« Etant tombé malade le lendemain, je passai trois jours sur mon lit, sans que personne me donnât une bouchée de pain ou une goutte d'eau ; mais cette maladie me servit d'excuse pour quitter la capitale, tandis que les autres visiteurs appelés furent obligés de rester encore.

« J'ai oublié de dire que, durant mon séjour, le roi reçut du gouvernement anglais une lettre qu'il m'ordonna de lui lire. Elle portait sur ses tentatives contre l'État d'Abbéokuta, et lui signifiait que s'il les renouvelait on brûlerait toutes ses villes de la côte. Il parut très effrayé de cette missive, qui, je l'espère, le fera renoncer à ses détestables desseins. Il a cependant, depuis lors, envoyé au loin des troupes, mais sans qu'on ait pu me dire dans quelle direction.

« On avait répandu le bruit qu'un bassin creusé à Ahomey pour recevoir le sang des victimes serait assez vaste et assez profond pour qu'on pût y mettre un canot à flot. C'était une exagération. Je n'ai vu que deux puits ayant chacun environ quatre pieds de diamètre et deux de profondeur. Mais n'est-ce pas assez quand on pense qu'ils devaient se remplir de sang humain ?

« Je suis fâché d'avoir à vous annoncer que nous avons des guerres continuelles dans les environs. Oh ! priez beaucoup pour nous ; nous en avons besoin. »

Le pauvre Moïse, ou entretien avec un nègre chrétien.

Le récit qu'on va lire a été écrit pour un journal destiné à la jeunesse, mais nous ne croyons par pour cela devoir en priver nos lecteurs. Sa simplicité même leur plaira, et peut-être quelques-uns des traits qu'il renferme sont-ils de nature à être mieux appréciés par des chrétiens d'expérience que par des enfants. C'est un Américain, et si nous ne nous trompons, un pasteur qui parle :

« Me promenant à cheval, dit-il, par une belle matinée du mois de mai, dans une vallée retirée de la Virginie, où j'avais été rendre visite à un ami, j'aperçus, dans un endroit très retiré, au pied de la montagne, un vieux nègre occupé à cultiver son jardin. A sa chevelure blanche, aux rides profondes qui sillonnaient son visage et à ses épaules voûtées, il était facile de deviner un grand âge et une longue série de fatigues. Encouragé cependant par son aspect vénérable, je descendis de cheval et lui adressant la parole :

« — Mon ami, lui dis-je, vous me paraissez vivre sous le poids de cette condamnation portée contre l'homme pécheur : tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage.

« — C'est vrai, Massa (1), répondit le vieillard en essuyant la sueur de son front ; mais je n'ai pas lieu de me plaindre, car, à côté de cela, Dieu m'a fait de grandes grâces. J'ai Jésus-Christ et son Evangile : que faudrait-il de plus au pauvre vieux Moïse?

« — Séparé, comme vous semblez l'être ici, du reste du monde, vous ne devez pas avoir à lutter contre beaucoup de tentations?

(1) Cette corruption du mot *master* (maître) a tellement passé dans le langage des nègres, autrefois esclaves, des colonies anglaises, qu'ils n'en emploient pas d'autre en s'adressant aux blancs.

« — Ah ! Massa, en quelque lieu que j'aille, j'ai toujours en moi le mauvais cœur, et c'est par cette porte que le monde entre dans nous. Contre ce monde-là, il faut prier le matin comme le soir, et lutter toute la journée. Satan tourne autour de nous au pied des montagnes aussi bien que dans la plaine, et vous savez comme moi que ce fut sur une montage qu'il tenta notre Seigneur.

« — Votre réponse, mon ami, me prouve que vous marchez depuis longtemps dans le chemin qui mène au ciel.

« — Il y a quarante ans que j'ai appris du Seigneur combien il est bon, et que l'homme qui se confie en lui ne sera jamais confus.

« — Et, pendant ce long espace, vous n'avez jamais été tenté d'abandonner son service ?

« — Mon cœur est mauvais, et Satan a bien des fois essayé de séduire le vieux Moïse, mais mon espérance a toujours été celle-ci : que Celui qui a commencé en moi cette bonne œuvre l'achèvera. Quand vous avez semé une plante, Massa, vous ne la laissez pas à elle-même, au risque que les oiseaux du ciel la mangent, ou que les mauvaises herbes l'étouffent. Dieu en agit de même avec nous : quand il a semé du bon grain dans le cœur d'un pauvre pécheur, il ne l'abandonne pas à lui-même et ne le laisse pas mourir.

« — Et cependant vous dites que vous avez été quelquefois exposé à de rudes tentations.

« — Oui, Massa, le diable vient quelquefois me glisser à l'oreille des idées comme celles-ci : Moïse, le Dieu que tu sers est un mauvais maître. Il t'envoie la pauvreté, la maladie et des afflictions de toute espèce ; il permet aux moucherons d'attaquer et de faire périr tes plantes. Mais à cela je réponds : Non, ce n'est pas un mauvais maître. Autrefois, il a frappé à la porte de mon cœur, et j'ai refusé de lui ouvrir ; mais il a frappé de nouveau jusqu'à ce que je lui aie ouvert, et, depuis ce moment, je l'ai toujours trouvé bon

envers moi. Toutes les fois que mon cœur a ressenti quelque plaie, il l'a bandée. Quand j'ai été malade, il est venu à mon chevet. Il a supporté mes ingratitudes et mes nombreux péchés. Quoique je sois pauvre et vieux, il ne me méprise point, et son Fils n'est-il pas mort sur la croix pour l'âme du pauvre Moïse? Oh! non, Dieu n'est pas un mauvais maître. Il peut, sans que je comprenne toujours pourquoi, m'enlever ma femme et mes enfants, permettre au feu de consumer ma maison, me coucher moi-même sur un lit de maladie et me frapper de mille manières; mais, quoiqu'il fasse, je ne cesserai pas de l'aimer et de dire que tout ce qu'il fait est bien. »

« Et pendant ce discours, que je reproduis aussi textuellement que me le permet ma mémoire, des larmes d'attendrissement coulaient sur les joues du vieillard.

« Nous échangeâmes encore quelques paroles du même genre, puis avant de m'éloigner :

« — J'espère, dis-je, que l'Evangile vous est fidèlement prêché dans ce canton.

« — Oui, me répondit le vieillard ; oui, Dieu en soit loué! Quand je me rends au service, mon cœur est quelquefois bien indifférent et bien froid; mais les bonnes choses que le pasteur nous dit le réchauffent. Puis, quand l'âme est dans la joie, la Bible prêche, les forêts prêchent, tout ce qui est dans le monde prêche, et je peux dire alors que pendant que ma main est à la charrue, mon cœur est déjà dans le ciel.

« — D'après cela, je vois avec plaisir que vous avez la Bible et la lisez.

« — Oui; il y a maintenant trente ans que j'ai appris à lire. Le dimanche, quand la pluie m'empêche de me rendre à l'assemblée, je lis, je chante, je prie, et jamais je ne sens mieux qu'alors que Jésus-Christ ne dédaigne pas d'entrer dans la misérable hutte du pauvre Moïse. »

« Ici se termina notre entretien, et je dis adieu au vieillard en bénissant Dieu de cette rencontre, et avec la ferme assurance de retrouver un jour *le pauvre Moïse* dans le séjour de la paix éternelle! »

NOUVELLES RÉCENTES

PERSE.

La mission que les Américains ont depuis longtemps établie parmi les Nestoriens d'Oroumiah et des environs continue à présenter l'aspect le plus satisfaisant. Quarante-huit prédicateurs indigènes, se rattachant à elle, annoncent l'Évangile avec une sainte ardeur, soit dans les montagnes, soit dans la plaine. Le séminaire des garçons contient 50 élèves, et celui des filles 30. Dans les villages, 68 écoles primaires renferment plus de 1,400 élèves, dont environ 500 sont des filles. La presse, dirigée avec activité par M. Breath, a émis, durant l'année dernière, environ 700,000 pages d'écrits religieux, et enfin le chiffre des Nestoriens devenus membres effectifs et zélés de l'Église dépasse 300. Un certain nombre de mahométans persans ont également été attirés à l'Évangile par les travaux des missionnaires. Un fait remarquable a prouvé, l'année dernière, la haute estime dont ceux-ci jouissent : c'est que l'évêque nestorien, Mar Élias, homme aussi vénérable par sa piété que par son âge, ayant à conférer les ordres à de jeunes prêtres, a invité plusieurs membres de la mission à prendre part à cette cérémonie, et que ceux-ci ont accédé à ce désir, sans que personne, dans les rangs des Nestoriens, ait paru le trouver déplacé ou mauvais.

AFRIQUE DU SUD.

La prédication de l'Evangile obtient, depuis quelque temps, parmi les Cafres, des succès qui sont, pour les missionnaires employés dans ce champ de travail, une douce récompense et un précieux encouragement. L'évêque anglican de Graham's Town, visitant l'année dernière, les postes missionnaires de son diocèse, paraît en avoir été vivement frappé. Dans une seule de ces stations, celle de Saint-Marc, il a baptisé 17 Cafres et en a confirmé 88. On compte dans cette localité, 380 Africains convertis dont 320 sont des Cafres.

D'un autre côté, un agent de la Société des presbytériens unis d'Irlande, le Rév. Cumming, annonce qu'à Glenthorn, dans la Cafrerie proprement dite, il vient de se manifester un vrai réveil, sous l'influence duquel un grand nombre de conversions ont eu lieu parmi les personnes âgées comme dans les rangs de la jeunesse. Jamais, depuis que ce missionnaire habite ce pays, il n'avait vu une telle affluence aux réunions du culte ou de prières, ni une telle soif d'apprendre à connaître la vérité telle qu'elle est en Jésus. Il venait, à la date de sa lettre, de baptiser sept adultes et donnait des instructions regulières à une nombreuse classe de catéchumènes nouvellement amenés à s'occuper des choses du salut.

Des faits du même genre encore, réjouissent le cœur des missionnaires wesleyens. Un d'eux, le Rév. Gedye, établi dans un lieu nommé Morley, a vu, en quelque mois, son Eglise s'accroître de sept membres, et le chiffre de ses catéchumènes s'élever de 11 à plus de 40. Des réunions hebdomadaires de prières se sont formées, en quelque sorte d'elles-mêmes, dans plusieurs petites annexes des environs.

OCÉANIE.

On se rappelle sans doute cette mission qu'ont entreprise dans la Micronésie les chrétiens des îles Sandwich, avec l'aide et sous la direction du Conseil américain des Missions. Cette œuvre, pleine de difficultés, s'est affermie et développée avec plus de rapidité qu'on n'aurait osé l'espérer. Quatre stations principales ont été fondées dans l'archipel connu sous le nom d'îles Kingsmill. Malgré leur férocité naturelle et l'abrutissement de leurs mœurs, les sauvages respectent les missionnaires. Dans le courant de l'année dernière, deux nouveaux lieux de culte ont été ouverts, l'un sur l'île d'Ebon, l'autre sur celle d'Apaiang, et, sur une troisième nommée Kusaie, l'Église s'est accrue de plusieurs nouveaux membres, auxquels les missionnaires ont pu administrer le baptême. Outre le bien fait aux sauvages, cette mission est d'une grande utilité pour les marins blancs qui fréquentent ces parages lointains, où n'existerait pour eux, sans elle, aucun secours religieux quelconque.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Un prédicateur indigène de la Nouvelle-Zélande donnait un jour une définition du pharisaïsme, qui ne manque pas d'originalité. « Un pharisien, disait-il, ressemble à un sac dont le sommet serait ouvert, mais qui serait lié au milieu ; rien ne peut pénétrer jusqu'au fond. Quand le pharisien prie, il ouvre sa bouche toute grande, mais son cœur reste fermé. C'est en vain que Dieu répandrait sur lui ses plus précieuses bénédictions, elles ne lui peuvent servir à rien, parce que son orgueil, comme le lien du sac, les empêche d'arriver jusqu'à son âme. »

EGYPTE.

Des missionnaires américains poursuivent en Egypte une œuvre qui se présente sous l'aspect le plus encourageant. Ils ont, en six mois, placé, surtout parmi les Cophtes de la vallée du Nil, pour plus de 2,000 fr. d'exemplaires des livres saints en langue arabe. A Luxor, leur école est fréquentée par plus de 40 élèves, et leurs réunions pour la prédication de l'Evangile par environ 200 adultes ; mais c'est Alexandrie surtout qui est le centre de leur activité. Chaque dimanche, trois services, à chacun desquels l'Evangile est prêché, attirent un assez bon nombre d'auditeurs, et les écoles réunissent encore 150 élèves, dont 50 filles sont de race israélite. Celle des garçons compte 18 jeunes mahométans. Dans l'espace de quelques mois, il a été vendu au dépôt de la mission pour 1,000 francs de Bibles, de Nouveaux Testaments et d'autres écrits religieux.

Statistique des missionnaires.

On évalue à 1,500 environ le nombre des missionnaires évangéliques répandus sur la surface du globe. Ce chiffre, rapproché du commencement des travaux de missions, dont les plus anciens ne remontent guère qu'à un siècle, atteste assez les progrès qu'a faits dans le monde protestant l'intérêt pris à l'avancement du règne de Dieu. Mais qu'est-ce auprès des besoins spirituels du monde païen ? On a calculé que pour qu'il y eût un missionnaire par chaque *dix milliers* d'idolâtres ou de mahométans, il en faudrait 90,000 au lieu de 1,500. Que tous les croyants prient donc le Seigneur d'envoyer des ouvriers dans sa moisson !

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

37e Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Ainsi que nous l'avions annoncé, cette fête chrétienne a été célébrée, le 18 avril, dans l'église de la Rédemption. Elle avait, comme toujours, attiré une foule nombreuse, dans les rangs de laquelle se trouvaient plus de pasteurs et de fidèles des départements que nous ne nous souvenons d'en avoir vu précédemment.

M. le pasteur *GrandPierre,* l'un des vice-présidents de la Société, occupait le fauteuil de la présidence. Il a commencé par expliquer qu'il devait cet honneur à cette circonstance que le président de la Société, M. le comte Jules Delaborde, frappé douloureusement par la mort d'un fils bien-aimé, ne s'était pas senti le courage d'affronter les émotions de cette solennité pieuse. Il a rappelé ensuite cet autre deuil, non moins profond et plus tragique encore, qui a privé l'un de nos chers missionnaires de la fidèle compagne de ses longs travaux au sud de l'Afrique ; puis, jetant un coup-d'œil sur l'aspect que présente en ce moment le monde et sur les nombreuses portes qui s'ouvrent, sur tous les points du globe, devant la prédication de l'Evangile, il a exprimé sa douleur de voir que le nombre des élèves missionnaires français diminue depuis quelques années pour faire place à des élèves étrangers. C'était le contraire qui avait lieu jadis. C'est un regrettable symptôme. « Prenons garde, a dit M. GrandPierre, qu'après avoir commencé par l'esprit, nous ne finissions par la chair. »

M. *Casalis*, directeur de la Maison des Missions, a ensuite présenté le rapport sur les travaux de l'année. Frappé, lui aussi, du spectacle que présente actuellement le monde, il voit la main de Dieu abattant elle-même les murs de séparation qui s'interposaient entre les nations, rapprochant de nous la Syrie, l'empire ottoman, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Afrique, et nous montrant 600,000 idolâtres à convertir. Il mentionne en même temps ces réveils extraordinaires qui se manifestent, non pas seulement au sein des peuples déjà chrétiens de nom, mais dans les pays de missions : à la Jamaïque, aux Indes, puis à l'ouest et au sud de l'Afrique. Les lecteurs du *Journal des Missions* connaissent ces faits et n'auront pas oublié en particulier le mouvement qui s'est opéré dans l'Eglise de Wellington, que dirige notre excellent frère M. Bisseux. Ce réveil a commencé parmi les colons de la contrée, et tout récemment un de leurs pasteurs, le Dr Robertson, est venu de leur part en Hollande pour demander aux Eglises de ce pays des ministres de l'Evangile et des instituteurs.

A ces signes encourageants on peut joindre aussi la formation, aux Indes-Orientales, de cette Alliance évangélique missionnaire dont notre feuille a dernièrement fait connaître le but et les statuts. Bel exemple qu'on voudrait d'autant plus voir imité partout que trop souvent se trouvent à côté des missionnaires, dans les pays qu'ils évangélisent, des chrétiens de nom qui apportent aux païens les doctrines d'une fausse philosophie et les incitent à repousser l'Evangile, à violer le jour du sabbat ou à se livrer à l'abus des liqueurs enivrantes.

Après ces considérations générales, le rapporteur passe rapidement en revue les opérations de la Société dans le courant de l'exercice. La plupart des faits qu'il a résumés ayant aussi passé sous les yeux de nos lecteurs, nous ne ferons que les rappeler d'un mot. Les deux missionnaires destinés

à la Chine sont à leur poste, occupés encore à l'étude de la langue. Au sud de l'Afrique, la nouvelle de la mort de Mme Arbousset a produit une impression universelle de douleur qu'ont exprimée d'une manière touchante les lettres de plusieurs Bassoutos et en particulier du roi Moshesh, lettres dont la lecture impressionne vivement l'assemblée. Du reste, la correspondance des missionnaires annonce des progrès sensibles sur à peu près tous les points. A côté du mouvement religieux marche celui de la civilisation, qui se manifeste notamment par un désir plus général d'instruction. Quelques-unes des principales familles du Lessoutô veulent envoyer leurs fils dans les écoles normales fondées au Cap sous les auspices de sir George Grey, et ce désir paraît assez sérieux pour que le Comité de Paris ait décidé de mettre à la disposition de nos missionnaires dix bourses de 250 fr. chacune, destinées à en favoriser l'accomplissement. Il y a quelques mois que le prince Alfred d'Angleterre, visitant la colonie du Cap, a eu avec Moshesh, près du fleuve Orange, une entrevue dont les particularités ont montré combien tend à décroître la distance qui sépare encore la race blanche de la race noire.

Les derniers rapports des missionnaires constatent un nombre réjouissant de conversions. A Béerséba il y a 109 catéchumènes, dont 70 ont passé par les écoles de la station; à Thaba-Bossiou 80 adultes ont été réveillés. Mékuatling voit le besoin d'instruction se développer de plus en plus. A Bérée 68 personnes se sont hautement prononcées pour l'Evangile. Morija et Béthesda ont accueilli avec joie leurs nouveaux conducteurs spirituels (MM. Mabille et Germond). Le nombre des néophytes s'est accru à Carmel. Un mouvement religieux a amené au pied de la croix 17 jeunes gens d'Hébron, et le missionnaire d'Hermon, si douloureusement atteint dans ses affections de famille, a eu cette consolation de voir dernièrement son Eglise s'enrichir de 44 nouveaux

membres, tandis que 80 autres personnes récemment réveillées se préparent à recevoir le baptême.

A côté de ces points lumineux se présentent quelques sujets de tristesse. Irrités des progrès de la vérité, les païens ont, en divers endroits, fait de nouveaux efforts pour entraver sa marche. Moshesh et quelques autres chefs persistent dans leur fâcheux système de temporisation, et l'une de nos plus anciennes stations, celle de Béthulie, se trouve menacée d'un démembrement, par suite de l'avarice du chef et de la politique des blancs. Mais là aussi cependant la mission n'aura pas passé sans faire du bien.

A Paris, l'Institut des Missions continue sa marche paisible sous le regard du Seigneur. Nos lecteurs savent qu'un de ses élèves, M. Ellenberger, l'a quittée récemment pour le sud de l'Afrique. Deux autres, MM. Bouhon et Baumann, vont partir aussi pour Haïti, où ils travailleront sous la direction de la Société baptiste de Londres, dont ils ont déclaré partager les vues spéciales. Leurs lettres seront insérées dans les publications de la Société.

L'intérêt pour les missions s'accroît dans la plupart des Eglises de France, notamment dans plusieurs de celles du Gard, qu'a visitées récemment M. Arbousset. Le rapporteur termine en adressant, au nom du comité, de sincères remerciements aux bienfaiteurs de la Société et en exhortant les chrétiens qui l'écoutent, et particulièrement les pasteurs, à mettre plus que jamais au service de cette grande cause de l'avancement du règne de Christ toutes les forces vives de l'Eglise.

Après la lecture de ce rapport, qui sera publié et dont nous recommandons dès à présent la lecture dans l'intérêt de l'œuvre et comme source d'édification, M. le président a repris la parole pour faire à l'assemblée deux communications.

La première est un exposé de la situation financière. Les

recettes totales de l'exercice se sont élevées à la somme de 166,608 fr., dans laquelle les dons reçus à Paris figurent pour environ 24,000 fr., ceux des départements pour 65,000, ceux de l'étranger pour 55,000 et le produit du sou missionnaire pour 20,000. Les dépenses ont été de 166,086 fr., laissant ainsi en caisse un solde de quelques centaines de francs, en face d'engagements assez considérables à échéances prochaines. Les dépenses de la nouvelle mission de la Chine ont, vu la cherté occasionnée à Shanghaï par la dernière guerre, dépassé de beaucoup les prévisions du comité.

M. GrandPierre, chargé en outre de donner lecture du rapport du comité auxiliaire de dames, s'est contenté, pour ne pas trop prolonger la séance, d'en communiquer deux détails. C'était d'abord une lettre où Mme Mabille, fille du directeur de l'Institut, décrit les touchantes marques d'affection que lui ont données, à son arrivée, les chrétiens indigènes de la station de Thaba-Bossiou, où s'étaient écoulées ses années d'enfance. C'était ensuite une lettre où Mme Bonhoure, épouse de l'un de nos missionnaires de Chine, rend compte de ses premières observations sur Shanghaï, sur la population chinoise et sur la perspective ouverte devant la mission dont elle a été appelée à faire partie.

Ces communications officielles terminées, plusieurs orateurs ont successivement pris la parole.

M. le pasteur *Zipperlen*, directeur de l'asile Lambrechts, à Courbevoie, a déposé sur le bureau un don de 55 fr. dont il a raconté l'origine. Les élèves de l'école attachée à l'asile ayant appris que les enfants des écoles du dimanche du canton de Neuchâtel, en Suisse, se cotisaient pour entretenir et faire instruire, dans des institutions missionnaires, de petits Indous auxquels on donne le nom de leur village, ont eu l'idée d'imiter cet exemple, et leurs petites économies ont produit ces 55 fr. Ce n'est pas assez pour faire une des bourses que le comité a créées en faveur de quelques jeunes

Bassoutos, mais c'est un à-compte, et peut-être pourrait-on donner le nom de Lambrechts au jeune boursier à qui cet à-compte sera alloué.

M. le pasteur *Delachaux*, de Neuchâtel, en Suisse, a salué l'assemblée au nom des nombreux amis que l'œuvre des missions compte dans son pays. Toutes les réunions auxquelles il a assisté depuis son arrivée à Paris l'ont, dit-il, ému vivement, mais nulle autant que celle-ci. Elevé par une pieuse mère qui l'avait, même avant sa naissance, consacré aux missions, c'est uniquement pour obéir à des directions providentielles qu'il a exercé ailleurs son ministère. Mais l'intérêt qu'il prend à cette œuvre est profond, et c'est avec plaisir qu'il voit les mêmes sentiments animer un grand nombre de ses compatriotes. L'orateur a donné ensuite quelques détails sur ce que font, pour cette œuvre, les chrétiens neuchâtelois, et a fini en exhortant chaleureusement ceux de France à se consacrer eux-mêmes ou à consacrer leurs enfants aux missions.

M. le pasteur *Borrel*, de Nîmes, n'a pas, lui non plus, franchi les mers pour aller en personne évangéliser les païens, mais depuis quarante ans il a travaillé en vue de venir en aide à cette grande cause, et il peut dire avec reconnaissance que Dieu a béni les efforts de ses amis et les siens. Les missions sont chères à l'Eglise de Nîmes. Elle prie, elle collecte, elle donne pour cette œuvre, et c'est avec une vive sympathie qu'elle a entendu récemment M. Arbousset l'entretenir de ce qui s'est fait au sud de l'Afrique, ce champ d'activité si heureusement défriché par les agents de la Société.

M. *Bouhon*, prêt à partir pour Haïti, dans les conditions indiquées par le rapport, a demandé pour son collègue, M. Baumann, et pour lui, les sympathies et les prières de l'assemblée. Il a ajouté qu'appelé pendant l'année à parcourir plusieurs parties du pays, il a été frappé de l'intérêt qu'on

prend partout aux missions, et s'applaudit d'avoir pu plaider en divers lieux cette sainte cause.

M. le pasteur *E. de Pressensé* a répondu à M. Bouhon et à son collègue que, certainement, les sympathies et les prières de l'assemblée les suivraient partout où Dieu les appellerait à travailler pour lui. L'orateur a relevé ensuite en quelques mots la beauté de cette grande association d'alliance évangélique qui s'est formée aux Indes en vue de concourir à l'extension du règne de Dieu, en dehors de toutes les préférences ou préoccupations d'Eglise.

M. *Arbousset*, ancien missionnaire à Morija, s'est senti profondément ému de toutes les marques de fraternelle sympathie que les chrétiens de France lui ont données dans la douloureuse épreuve qui l'a frappé lui et ses enfants. Il a rappelé ensuite sommairement les nombreuses bénédictions dont notre chère mission du Lessouto a été l'objet depuis son origine. Il y a là, grâces en soient rendues à Dieu, des Eglises fondées, des écoles ouvertes, une langue en quelque sorte conquise, une tribu entière amenée insensiblement jusqu'au seuil de la civilisation, et déjà plus de 2,000 païens convertis qui, par leur conduite, font honneur à leur profession de la foi chrétienne. Parmi les précieux papiers qu'il rapportait en Europe, et que la mer a engloutis en même temps que l'enveloppe terrestre de sa compagne bien-aimée, se trouvaient plusieurs lettres touchantes dont des chrétiens bassoutos l'avaient chargé pour leurs frères français. L'une d'elles était conçue à peu près en ces termes : « Chrétiens de France, recevez mes remerciements pour nous avoir envoyé des messagers du salut. Sans eux, je n'aurais pas connu le chemin de ce salut. Chrétiens de France, apprenez à vos enfants à craindre le Seigneur dès leurs jeunes années. » Oui, a dit en terminant l'orateur, oui, les Bassoutos ont compris le salut. L'un d'eux me le définissait un jour ainsi : « Le salut c'est Jésus-Christ mettant la main du pécheur dans la main

de Dieu et leur disant : Soyez réconciliés. » Peut-on dire plus simplement et mieux? Oh! puisse l'œuvre de Jésus-Christ être aussi bien comprise parmi nous! Que ceux qui ne peuvent pas consacrer à cette œuvre leur personne, l'aident de leurs prières, de leur argent; que tous disent à cet égard, comme autrefois Josué : « Pour moi et pour ma maison nous servirons l'Eternel. »

M. le pasteur *Malan*, modérateur de la Table, c'est-à-dire de la Compagnie des pasteurs des Eglises des vallées du Piémont, n'a pas voulu assister à cette belle assemblée sans lui donner un témoignage de l'intérêt que ces Eglises portent aux œuvres de la Société de Paris. Cet intérêt se manifeste par des prédications, par des réunions mensuelles de prières, par la lecture du journal, par des collectes et par des dons particuliers. Quelques-uns de ces derniers sont, en raison de la pauvreté relative de ceux qui les font, de vrais sacrifices. L'orateur est convaincu que ces sympathies iront encore en croissant, et qu'un jour les vallées vaudoises seront aussi représentées, par quelques-uns de leurs enfants, dans les rangs de l'intrépide armée qui va combattre au loin ce bon combat de Christ. Soyez sûrs, a-t-il dit en terminant, que nous sommes de cœur avec vous, et que cette œuvre si sainte et si belle sera pour la France elle-même une précieuse bénédiction.

M. le pasteur *De Faye*, de l'Eglise évangélique de Lyon, chargé lui aussi de salutations pour les chrétiens qui assistent à cette réunion, a pensé ne pouvoir mieux s'acquitter de cette commission qu'en exhortant l'assemblée à mettre en pratique les bonnes choses qu'elle a entendues. Il faut que les enfants de Dieu évangélisent autour d'eux. Dans son Eglise, une jeune fille, après avoir, sur un lit d'hôpital, appris à connaître son Sauveur, voulut être sur-le-champ reportée chez son père, dans le but de lui faire part de ce qu'elle avait reçu, et quinze jours après elle s'endormait

dans la paix après avoir eu la joie de voir non-seulement son père, mais d'autres personnes encore, accorder aux choses du salut une attention sérieuse. Considérons aussi que la Société a besoin de fonds, et en sortant d'ici montrons la réalité des impressions que nous avons reçues. Deux chrétiens anglais, sortant un jour d'une réunion semblable, l'un d'eux demandait à l'autre : « Combien sens-tu ? — Cent livres, répondit l'ami. — Et moi cent livres aussi, reprit le premier. » Et chacun d'eux, en effet, fit en sortant une offrande de 2,500 fr.

Telle a été, dans ses principaux traits, cette édifiante réunion. N'oublions pas d'ajouter qu'on y remarquait à côté de M. Arbousset un autre membre actif de notre chère mission du Lessouto, M. Lautré, le médecin missionnaire, dont les lecteurs de cette feuille ont eu si souvent l'occasion d'apprécier les excellents travaux. Dans un passage que nous avons dû omettre, parce qu'il nous était impossible de tout reproduire, le rapporteur l'a remercié de ses services passés, et a exprimé l'espoir que par la bénédiction du Seigneur il pourra bientôt retourner parmi les populations auxquelles il a consacré sa vie.

En somme, la 37e assemblée générale de la Société a été une nouvelle grâce du Seigneur ajoutée à toutes les bénédictions passées. Que les amis de cette œuvre en soient reconnaissants, et qu'ils redoublent en sa faveur de sympathie, d'efforts personnels et de prières !

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CHINE.

Lettre de M. Rau, *écrite de Tché-fou le* 6 *février* 1861.

Départ de Schanghaï et établissement à Tché-fou. — L'Évangile annoncé dans les rues. — Étude de la langue. — Les Taï-pings. — Les soldats français.

Vous voyez par la suscription de ma lettre que je ne suis plus à Shanghaï. J'ai quitté cet endroit le 4 décembre pour venir momentanément dans le nord. Mes motifs ont été bien simples. Le lieu où nous nous fixerons définitivement n'ayant pas encore été déterminé, j'ai pensé qu'un séjour dans les provinces où l'on parle le mandarin aiderait à mes progrès dans l'étude de cette langue, qui, pour le moment, est notre seule occupation. Les circonstances politiques nous ont ouvert l'accès du Petchili, et rien ne me retenait plus à Shanghaï lorsque M. le consul de France a mis obligeamment à ma disposition un passage gratuit à bord d'un navire de la marine impériale.

Je me suis embarqué avec l'assentiment de mon collègue, que je n'ai quitté que pour peu de temps. Mon intention était de passer l'hiver à Thien-tsin, mais le Seigneur a un peu modifié mes plans. Le temps, qui avait été fort beau pendant les cinq premiers jours de notre navigation, changea au moment où nous n'étions plus qu'à quelques heures du Peï-ho. La saison était avancée, on ne faisait plus ce voyage que comme essai dans ces mers dont les bords sont gelés pendant l'hiver ; notre commandant fut obligé de ramener son navire à Tché-fou sans toucher au Peï-ho. C'était pour moi un petit contre-temps, car en restant ici j'avais à changer la

prononciation de ce que j'avais appris avec mon maître, qui m'avait donné celle de Thien-tsin; mais après tout il m'en a moins coûté que je ne le pensais, et à d'autres égards j'ai été favorisé.

Ce lieu est celui où toute l'armée française a campé avant de se rendre au Peï-ho; il y est resté jusqu'à présent un détachement de troupes qui va nous quitter pour se rendre à Shanghaï. La position est agréable. Une rade large de deux lieues est resserrée à l'est par deux promontoires et fermée par des îles derrière lesquelles s'abritent quelques vaisseaux français. Une petite plaine s'étend de la mer jusqu'à une chaîne de monticules qui forment un cercle autour de nous, laissant passage à une vallée vers l'ouest. Ils sont du reste accidentés et n'ont rien de monotone; je ne sais si l'été les couvre de verdure, mais on y voit peu de bois. Au nord un isthme de sable isole l'un des promontoires; on voit la pleine mer au-delà. La même disposition se reproduit au fond de la baie; un isthme sablonneux, étroit, se termine par un mont arrondi. C'est là que se trouvait le camp français. On peut suivre encore tout autour de la montagne et jusqu'à son sommet les chemins pratiqués par les soldats; on voit les gradins qu'ils avaient ménagés, le site de chaque tente, les restes de quelques fours. Au sommet est un tombeau chinois qu'on prendrait de loin pour un fort. — L'établissement français est encore au pied du mont, sur l'isthme: c'est d'abord le quartier-général du commandant, qui habite une grande maison nouvellement construite; puis viennent les magasins, le dépôt d'artillerie, la direction du port; plus loin l'hôpital, où il n'y a plus que quelques malades, et enfin l'emplacement occupé par les soldats, dont le nombre n'excède pas je crois deux cents.

Un marché se tient chaque jour dans le camp. Les Chinois y apportent tout ce dont on peut avoir besoin. La ville de Yen-taï touche au quartier et s'étend à droite le long de la

mer; les jonques qui servent à son commerce sont à l'ancre dans l'espèce de port formé par la montagne du camp. C'est exclusivement une place de commerce; peu de familles y résident, mais on voit de tous côtés des villages et des habitations qui peuvent donner une idée de la manière dont la population est agglomérée dans ce pays. — Les maisons ne sont plus en bois comme à Shanghaï, mais en pierre et d'une maçonnerie belle et solide, capable de résister aux rigueurs de l'hiver; le sol étant suffisamment sec, elles n'ont pas d'étages, mais elles ont en somme une assez bonne apparence, qui tient à la solidité de leur construction. J'ai dit que le nom de la ville est Yen-taï; celui de Tché-fou lui a été improprement donné, je crois, par les étrangers. Le vrai Tché-fou, ou plutôt Tsé-hou, est à deux lieues du côté nord de la baie. A trois lieues d'ici est Fou-san, miniature de ville dont la rue principale n'a pas cinq minutes de longueur, et qui pourtant est entourée de fortifications, de fossés, de faubourgs, comme Shanghaï. Elle a des portes aux quatre vents; les gardiens de chacune pourraient, sans trop élever la voix, faire la conversation avec ceux de la porte voisine. C'est sans doute à la présence d'un mandarin qu'elle doit un tel honneur ou de telles garanties de sécurité.

Tung-chan-fou, le chef-lieu de l'arrondissement, est à dix-huit lieues de distance. — La route qui va jusqu'à Thien-tsin est maintenant parcourue constamment par les dépêches que les vapeurs déposent ici; ils en prennent d'autres à leur retour. — Des voyageurs européens, en nombre toujours plus considérable, font ce même trajet qui ne dure pas moins de douze à quinze jours dans cette saison. C'est un fait bien nouveau dans cette partie de la Chine, mais il ne paraît pas exciter grand étonnement parmi le peuple.

Je ne vous ai pas encore parlé de mon établissement ici, ni des facilités que m'y a fait trouver notre bon Père céleste. — A mon débarquement, mes premiers rapports ont été

avec MM. les officiers français, qui se sont montrés à mon égard d'une amabilité parfaite, m'ont traité comme un compatriote, et m'ont rendu des services pour lesquels je leur garderai toujours une vive reconnaissance. Pourquoi faut-il que des relations si agréables soient sitôt interrompues?

J'ai rejoint ici M. et Mme Edkins, qui étaient venus y résider depuis le mois de septembre. M'étant rendu dans la maison qu'ils ont louée en ville, je ne les trouvai pas; mais le soir, M. Edkins, apprenant mon arrivée, se mit à ma recherche dans le camp. Il me trouva dînant avec MM. les officiers, et voulut m'emmener chez lui à l'heure même. C'est donc encore dans sa maison que j'ai trouvé un logement comme à Shanghaï.

Aussitôt arrivé, M. Edkins s'est mis à l'œuvre. Il y a dans son habitation un appartement qui communique avec la rue par une grande porte : c'est là ce qu'on appelle le Kian-chu-than, c'est-à-dire le lieu où l'Evangile est annoncé aux passants. M. Edkins et un aide indigène qu'il a amené de Shanghaï le prêchent constamment. Deux baptêmes ont été administrés depuis le mois de septembre. La Parole de Dieu n'avait pas encore été annoncée dans cet endroit; et cependant lorsque nous passons dans la ville, on sait déjà très bien dire : « C'est un monsieur du Kian-chu-than. » On distribue des Bibles en assez grand nombre, et il paraît qu'elles sont lues. Dans nos excursions dans les lieux circonvoisins, on répond souvent à nos questions par ces mots : « Je sais de quoi vous voulez parler; j'ai votre livre. » — Ces messieurs ont aussi une salle de prédication à Fou-san. — Samedi dernier, je les accompagnai à Tse-hou. Arrivé dans la rue principale qui longe la mer, M. John s'arrête le premier; aussitôt un nombreux auditoire l'entoure; M. Edkins continue son chemin pour former à cent pas plus loin une autre assemblée. — J'étais avec lui. — Il avise un vieillard à la barbe longue et blanche : « Lao chinsan koé chinn? » (Vénérable mon-

sieur, votre nom?) « Li, » répond le lao en traçant aussitôt avec son index droit sur sa main gauche le caractère qui correspond à son nom. Quant au titre de *lao*, qu'il vient de recevoir, il n'en est pas étonné, car on le donne à toute personne à qui l'on veut témoigner du respect, et les vieillards y ont droit. — « Ni men koe chinn? » (Et vous, votre nom?) « Aé (1), » répond le missionnaire. « Ki soe? » (Votre âge?) Le Chinois : « Leo chi arrh. » (Soixante-deux ans). Et il passe sa main sur sa barbe. « Ni men ki soe? » (Et vous, quel âge avez-vous?) « San chi leo. » (Trente-six ans,) répond M. Edkins. Ce tribut payé aux exigences de la politesse, la conversation s'établit. Le missionnaire nomme Jésus-Christ; on connaît déjà ce personnage; le Nouveau Testament a été lu; les noms de *Kon-fou-tse* (Confucius) et de *Meng-tze* ne font pas défaut dans la réponse du lao; on parle du ciel et de la vie future; le vieillard ne manquera pas d'y entrer, parce qu'il a le cœur bon, » dit-il, en le montrant de la main. — « Mais, ajoute le missionnaire, le Père céleste y voit mieux que nous-mêmes, et il y trouve du mal. » Pendant ce temps, une quarantaine de personnes s'étaient attroupées autour de nous, mais personne ne dit mot pendant cette conversation. Quant au vieillard, il était évidemment satisfait de son rôle. A tout ce qu'on lui dit, il répond qu'il le sait. Comment un homme de son âge pourrait-il l'ignorer? Peu à peu la conversation, qui s'était faite à haute voix et pour tout le monde, fait place à un discours suivi. Le missionnaire parle seul; après quoi, sur l'invitation du vieillard, nous entrons chez lui pour y attendre M. John. Ce petit incident, qui n'a rien d'exceptionnel, vous montrera combien il est facile d'annoncer la Parole de Dieu dans ces contrées. Il est heureux que cet avantage soit assuré à une œuvre qui, à d'autres égards, rencontre tant de

(1) Il paraît que les Chinois appellent ainsi M. Edkins.

difficultés et dont les progrès sont rendus si lents par les préjugés et le caractère du peuple.

Il y eût eu plus loin de la place et des auditeurs pour moi si j'avais pu parler la langue avec assez de facilité. Priez, afin que nous puissions bientôt prendre notre part de ce labeur !

L'acquisition de la langue réclame tous nos efforts; c'est une étude difficile, quelquefois décourageante, mais qui ne manque pas d'attrait. — Mon maître actuel est un lettré plus habile que le jeune homme que j'employais à Shanghaï. Je comprends assez bien lorsque mes interlocuteurs prononcent distinctement les mots, ce qui n'arrive pas souvent parmi les gens du peuple. Dans les quelques paroles que je puis hasarder, je ne réussis pas encore toujours à mettre le ton si nécessaire pour se faire comprendre des Chinois.

Le vif intérêt avec lequel vous nous suivez dans ce pays lointain m'engage seul à entrer dans ces détails, qui vous rappelleront combien nous est nécessaire le concours de vos prières.

Il est intéressant de voir l'étonnement et le plaisir avec lesquels les indigènes du Céleste-Empire nous entendent parler leur langue. Dites seulement deux ou trois mots à des personnes que vous rencontrez, elles se regardent avec une satisfaction évidente en se disant : « Il parle le mandarin ! » et l'on est sûr d'être écouté. Ce fait s'observe surtout dans cette province-ci, où les rapports avec les étrangers sont encore nouveaux. Mon maître n'a pas été peu satisfait quand je lui ai montré une traduction française de livres classiques de son pays; les caractères chinois indiquant le titre de chaque ouvrage ne lui laissaient aucun doute sur la vérité du fait que je lui signalais. Il est absolument indispensable d'avoir une connaissance de ces livres classiques pour trouver accès auprès des lettrés.

Il nous semble tout aussi indispensable de rechercher soi-

gneusement les idées particulières à ce peuple, d'apprendre à bien connaître ses coutumes, ses mœurs, les motifs qui le font agir, afin de lui mieux approprier la prédication de l'Evangile et d'organiser les Eglises sur un pied stable, si le Seigneur nous accorde la grâce d'en fonder. Il faut se garder d'appeler *mal* ce qui est encore inconnu ou mal compris. Notre vie de tous les jours nous montre toujours plus la nécessité de cette circonspection. Ne vous étonnez donc pas trop si nous n'avons pas hâte de communiquer nos impressions.

Nous aimons à retrouver ici une vie sociale régulière, ce que ne voient pas beaucoup de missionnaires chez les païens. Les campagnes sont partagées en propriétés qui sont cultivées chaque année par les mêmes mains. Dans les villes se trouve une population vaquant avec assiduité à ses travaux. On observe des gens à leurs divers métiers, des boutiquiers, des marchands ambulants, des affiches publiques; s'il y a une populace sale et ignorante, il y a aussi des gens instruits, passionnés pour la lecture et l'étude.

Le caractère national a une certaine souplesse qui aide beaucoup aux relations sociales, mais il manque de vigueur et d'énergie. La physionomie des Chinois donne une juste idée de leur caractère : leurs yeux, dont le regard n'est jamais ferme et résolu, semblent indiquer une disposition à se tenir sur la défensive plutôt qu'à chercher à imposer aux autres.

J'ai eu le plaisir d'accompagner, en août dernier, MM. Edkins et John dans une visite qu'ils firent au Kan-Van, cousin de Taï-Ping, chef des insurgés, et lui-même l'un des principaux personnages de ce parti. Je ne parlerai pas longuement de cette intéressante excursion qui m'a procuré de grandes jouissances. Le noble Chinois s'était entouré d'une certaine pompe pour nous recevoir; il nous a consacré une dizaine d'heures de conversation pendant les deux jours que nous avons passés chez lui; il s'est montré plein de cordialité et a

voulu nous donner un repas. — Vous savez sans doute que Kan-Van a été baptisé autrefois à Hong-kong par le missionnaire bâlois Hamberg. Il passa quelque temps à Shanghaï, puis rejoignit sa famille à Nankin, où il fut bientôt élevé à la haute dignité qu'il occupe maintenant. Il n'a pas perdu sa foi en Jésus-Christ. Nous avons eu plusieurs services religieux où il a lu et prié comme nous le ferions nous-mêmes; il chante les cantiques dont on se sert à Shanghaï, et ses gens m'ont assuré qu'il a un culte avec eux chaque jour.

Sa physionomie est agréable, sa conversation facile autant qu'attrayante (ces messieurs me traduisaient ce qui se disait en chinois). Son influence s'est fait sentir à Nankin depuis qu'il y est. Le livre qu'il a publié sur des matières religieuses doit être regardé comme important, vu le lieu où il a paru.

Que dire maintenant de tout ce mouvement? Il ne m'appartient pas de le juger. La sympathie que je n'ai pu m'empêcher d'éprouver pour le Kan-Van ne m'a pas fermé les yeux sur les grands maux qui accompagnent l'insurrection, et je ne puis dire si l'on peut attendre avec espoir et confiance le moment où toute la Chine serait soumise au nouvel ordre de choses. — Seulement, comment ne pas être frappé de voir les chefs se préoccuper, comme ils le font, du christianisme, rechercher l'amitié des Européens, demander des éclaircissements sur les points de doctrine où ils pourraient être dans l'erreur?

La liberté religieuse la plus complète a été proclamée dans les provinces occupées par les révoltés. Quand on leur reproche les abus de leur gouvernement, ils répondent que leur lutte avec les troupes impériales les contraint à maintenir le régime militaire. Comment, disent-ils, prévenir les excès de troupes qui sont sans cesse à guerroyer?

Je ne puis passer sous silence un devoir douloureux que j'ai été appelé à remplir. Je veux parler du service funèbre d'un soldat protestant de l'Alsace, nommé Frick. Ce

jeune homme avait été, au Peï-ho, ordonnance de M. l'aumônier Juillard. Sa maladie a duré plusieurs mois. Peu après mon arrivée ici, je fus informé de son état par M. le sous-intendant militaire; je visitai le malade pendant plusieurs semaines consécutives, et j'ai été heureux de prier avec lui en français Celui qui ne nous afflige que pour notre bien. C'est sur la demande expresse du sous-intendant que j'ai pris la parole sur la tombe du défunt. — Quoique nous n'ayons pas eu l'occasion de visiter un grand nombre de soldats, nous nous souviendrons cependant avec reconnaissance envers Dieu de la petite œuvre qu'il nous a accordé la grâce de faire parmi ces compatriotes sur une terre étrangère. Nous avons donné un nombre assez considérable de livres, et nous saisissons cette occasion d'exprimer nos remerciements à la Société de Toulouse, qui a mis généreusement ses publications à notre disposition. Nos visites aux malades de l'hôpital de Shanghaï et celles qui nous ont été faites par des soldats n'ont pas été sans fruit pour quelques-uns qui, nous le savons, ont trouvé la paix dans ces parages lointains.

Il ne me reste plus qu'à exprimer de sincères remerciements aux personnes qui nous ont généreusement prêté leur concours en beaucoup d'occasions. Parmi elles, je me fais un plaisir autant qu'un devoir de nommer M. le consul Edan, de Shanghaï, qui a fait pour nous bien plus que sa charge ne l'y obligeait. Nous lui avons voué une estime et une reconnaissance bien profondes.

Recevez, etc.

Oscar Rau.

Des lettres ultérieures nous ont appris que MM. Rau et Bonhoure se sont décidés à choisir pour champs de travail Tchéfou et Thien-tsin. — (*Rédaction.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE BRITANNIQUE.

Quelques oeuvres de la grace dans les casernes et dans une léproserie.

Les besoins religieux des 160 millions d'idolâtres que renferme encore l'Inde britannique, éveillent de plus en plus le zèle des chrétiens évangéliques de toutes les nations, et en particulier des chrétiens anglais. Partout, dans cet immense champ de travail, les œuvres missionnaires se multiplient en se diversifiant à l'infini, suivant les circonstances ou le caractère des classes de la population qu'elles se proposent d'atteindre, et partout aussi Dieu montre à ses serviteurs, par d'encourageantes bénédictions, qu'ils ne travaillent pas sans lui à cette conquête des âmes. Pendant et après la grande insurrection de 1857, beaucoup de missionnaires exprimèrent l'espoir que ces tristes événements serviraient en définitive la cause de la vérité, et aujourd'hui presque toutes leurs lettres justifient ces prévisions. Que gloire en soit rendue à Celni qui fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment et ont à cœur de faire briller autour d'eux la lumière qui a dissipé les ténèbres de leur propre cœur !

Les récits qu'on va lire ne sont pas de ceux qui annoncent de grands résultats, mais ils montrent que, dans l'accomplissement de leur tâche, les messagers de la bonne nouvelle savent, comme l'apôtre, se faire tout à tous, et qu'il

n'est aucune profondeur de misère où n'aille se faire entendre la voix céleste dont ils sont les interprètes.

Évangélisation des cipayes.

Depuis quelque temps, dit un journal de la Société des Missions anglicanes, il se produit dans les rangs de l'armée indoue des conversions qui nous remplissent tout à la fois d'étonnement et des plus vives espérances. Avant la dernière révolte, une nuit profonde d'ignorance, de préventions et de fanatisme régnait sur toute cette portion de la race indigène, et pour aggraver encore cet état de choses, les autorités britanniques elles-mêmes se montraient généralement hostiles à toute manifestation d'un esprit de recherche quelque peu sérieux ; tandis qu'aujourd'hui l'une et l'autre de ces difficultés s'aplanissent, et qu'une multitude de faits, arrivés sur des points différents et complétement indépendants les uns des autres, prouvent avec quelle force l'esprit de Dieu souffle dans cette direction. En voici quelques exemples cités par le journal *le Temps de Bombay :*

« Il y a quelques semaines qu'un Indou mahométan nommé Scheick-Ibrahim, jémadar (officier subalterne) au 11e régiment natif, cantonné à Thyet-Myoo, dans le Pégu, se déclara disciple de Christ et fut en conséquence baptisé publiquement. Vivement irrités de cette apostasie, les autres musulmans du régiment défendirent sévèrement à leurs coreligionnaires d'avoir avec lui le moindre rapport et de lui rendre le moindre service. Heureusement le colonel Ireland, qui commande ce corps, eut vent de cette espèce de conspiration. Il fit venir devant lui l'officier musulman le plus âgé et lui dit en présence de plusieurs personnes : « Subadar (capitaine), je n'entends pas que personne dans « mon régiment soit persécuté pour cause de religion. Sou« venez-vous donc que si le jémadar Scheick-Ibrahim

« continue à être l'objet des mauvais procédés dont il a eu « déjà à souffrir, c'est à vous personnellement que je m'en « prendrai. » Cette admonestation produisit l'effet désiré, et depuis lors le jémadar, pour lequel aucun mahométan n'aurait voulu préparer la moindre nourriture, n'a plus eu de sujets de plainte pareille. Quelques jours après, le subadar major, vénérable rajpout (Indou de haute caste) nouvellement arrivé de Madras, l'aborda en présence de plusieurs autres officiers, et lui serrant ostensiblement la main, lui adressa ces paroles : « Puisque vous croyez en Jésus-« Christ, je vous approuve et vous loue hautement d'avoir « fait profession de votre foi. » Ces manifestations paraissent avoir produit une bonne impression et avoir décidé plusieurs autres cipayes du même corps à acheter la Bible et à s'adonner à une étude sérieuse de son contenu.

« Dans un autre régiment cantonné à Maulmain, deux hommes ont aussi été baptisés dernièrement par un missionnaire américain. On parle, enfin, de plusieurs baptêmes pareils parmi les cipayes de la garnison de Rangoun. »

Dans les cas qu'on vient de voir, il s'agit d'Indous appartenant surtout aux provinces du sud. Dans celles du nord, et surtout parmi ces Sykes qui, dans la dernière guerre, ont rendu aux Anglais des services si utiles, le mouvement vers l'Evangile est bien autrement prononcé encore. Un missionnaire établi dans le Punjab écrivait au commencement de l'année : « L'œuvre du Seigneur fait ici, dans le 24e régiment de Sikes, des progrès dont nous ne pouvons assez bénir Dieu. Le corps entier paraît favorablement disposé et je n'ai pas entendu dire que la prédication de l'Evangile y soulève la moindre opposition. Tous les officiers natifs, sans une seule exception, assistent à nos services religieux, et plusieurs d'entre eux avec une régularité exemplaire. Ils ont tous libéralement contribué aux frais de construction d'une chapelle qui a coûté 1,700 roupies (4,250 fr.). Le

chiffre des chrétiens indigènes qui font partie du corps s'élève à près de 50, dont 16 simples soldats. Ma femme a, de plus, ouvert une classe biblique pour les femmes attachées au régiment, et cette entreprise paraît en bonne voie de réussit e.»

Les particularités de quelques-unes de ces conversions offrent un grand intérêt. Ainsi, un officier d'un rang assez élevé avait, dans son enfance, fréquenté une école missionnaire et y avait reçu quelques bonnes impressions ; mais plus tard, au souffle des passions et des intérêts mondains, ces germes précieux semblaient avoir disparu complétement, lorsque s'étant trouvé, avec son régiment, dans le voisinage d'une station missionnaire, il eut l'idée de se rafraîchir en quelque sorte la mémoire en assistant une fois au culte chrétien. C'était là que Dieu l'attendait. En entendant de nouveau l'Evangile, l'officier se sentit repris dans sa conscience, s'accusa d'avoir si longtemps négligé le salut qui lui avait jadis été offert. Quoique se déclarer chrétien fût s'exposer à perdre les priviléges de sa caste (qui est une des plus élevées), il se fit instruire et sollicita ensuite le baptême. Quelque temps après l'avoir reçu, quelqu'un lui demanda quelles avaient été pour lui, comme militaire, les conséquences de cette détermination. Il répondit que les officiers n'avaient jamais ouvert la bouche sur son changement de religion, mais qu'un jour les soldats placés sous ses ordres étaient venus lui dire : « Comme Indou, vous vous êtes toujours montré bon à notre égard ; mais que serez-vous maintenant que vous êtes devenu chrétien ? » et qu'il leur avait répondu : « Mes amis, ne craignez rien ; si je suis devenu vrai chrétien, ce que je demande à mon Dieu d'être en toutes choses, vous pouvez être bien sûrs que je serai à votre égard meilleur que je n'ai jamais été. »

En même temps que ces progrès s'opèrent dans les rangs

des cipayes, un réveil remarquable s'est fait sentir, sur plusieurs points, parmi les soldats anglais de l'armée des Indes. On cite entre autres, comme atteints d'une manière très heureuse, les régiments anglais casernés actuellement dans deux des postes militaires les plus importants du nord ; ceux de Sealcote et de Barrackpore (ce dernier aux portes de Calcutta). Il se tient dans l'un et dans l'autre des réunions de prière très fréquentées, et il s'y est produit en grand nombre des conversions de la sincérité desquelles il est impossible de douter. Le colonel d'un des régiments de Barrakpore disait dernièrement que, depuis quelques temps, la conduite des soldats de ce corps avait subi un changement presque incroyable. Tandis qu'auparavant il fallait tous les matins envoyer à la salle d'arrêts au moins une quarantaine d'hommes, il est maintenant très rare qu'elle ait à s'ouvrir pour plus d'un ou de deux.

Les amis des missions regardent ce mouvement parmi les militaires comme un fait très heureux pour l'extension du règne de Dieu dans l'Inde. Un des vétérans les plus respectables de l'armée, le général Wheeler, qui habite le pays depuis quarante ans et qui, sincèrement chrétien, a passé beaucoup de temps à évangéliser les païens, est tellement convaincu que la conversion des soldats anglais est un acheminement presque indispensable à celle des Indous, que c'est aujourd'hui à peu près exclusivement du côté de ceux-là qu'il dirige ses pieux et infatigables efforts. Plusieurs autres officiers supérieurs, généraux ou colonels, partagent ce sentiment, et dignes émules des Havelok, des Lawrence et des Edwardes, emploient toute leur influence à favoriser le développement de la vie religieuse chez leurs subordonnés, quand ils ne remplissent pas eux-mêmes les fonctions de prédicateurs.

L'Évangile prêché aux lépreux.

Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être une œuvre d'admirable dévouement que des missionnaires moraves accomplissent, depuis de longues années déjà, parmi les lépreux de la colonie du Cap réunis à Robben-Island. C'est d'une mission du même genre que nous allons les entretenir, mais en laissant parler le Rév. J. Vaughan, missionnaire anglican à Burdwan, qui a eu le courage de l'entreprendre.

« C'est, écrivait-il dans les derniers mois de 1860, au commencement de cette année que je visitai pour la première fois l'asile des lépreux qui se trouve à quelque distance de ma station. Cet établissement renferme une douzaine de chrétiens et environ soixante mahométans ou indous. Chacune des trois dénominations a son quartier particulier. Les chrétiens avaient reçu déjà de nombreuses visites et des instructions, mais les mahométans et les indous étaient jusqu'à ce jour restés privés des unes et des autres. Aussi fût-ce vers eux que se porta surtout mon attention. A première vue, cette entreprise m'avait, je dois l'avouer, paru très peu attrayante, car les scènes dont elle devait me rendre témoin sont de celles qui répugnent et dont on se tient volontiers à l'écart. Peut-être est-ce ce sentiment qui, à mon insu, m'avait empêché de songer plus tôt à l'accomplissement de ce devoir. Mais j'ai mis ma confiance dans le Seigneur, je l'ai imploré, et il m'a exaucé, même au-delà de mon attente.

« Je commençai l'œuvre en allant, de salle en salle, lire les Ecritures, auxquelles j'ajoutais quelques simples explications destinées à faire ressortir les grandes vérités du christianisme. Après quelques visites, je parvins à me faire aider par un de nos lecteurs indigènes.

« Plusieurs mois s'écoulèrent sans que j'aperçusse aucun fruit de mes efforts. Les pauvres lépreux m'écoutaient sans paraître me comprendre. Les récits évangéliques, quoique nouveaux pour leurs oreilles, ne semblaient exciter en eux ni surprise ni émotion quelconque, et mon cœur incrédule commençait à désespérer d'arriver à leur faire du bien, quand enfin des signes plus encourageants se manifestèrent. Je vis quelques visages montrer insensiblement d'abord plus d'attention, puis plus d'intérêt, et enfin d'autres émotions plus vives. Deux mahométans furent les premiers fruits de ce réveil. Peu de temps après, une pauvre femme indoue, qui avait évidemment bu à longs traits, quoique en silence, les enseignements de la Parole, déclara qu'elle voulait, elle aussi, confesser le Seigneur. Sa foi était comme celle d'un enfant, aussi simple que soumise et sincère. Deux autres indous firent ensuite la même déclaration. De ces deux infortunés, l'un n'avait plus de pieds, l'autre plus de mains, mais il restait à tous les deux un cœur admirablement ouvert aux impressions de la grâce! « Sahib, me disait l'un « d'eux avec un accent à la sincérité duquel il était impos« sible de se méprendre, je n'ai plus besoin sur la terre que « d'une chose. Je suis un grand pécheur, il faut que je « m'attache de toutes mes forces à Jésus-Christ. » Ces deux hommes furent pour moi une source de joie, et des récompenses accordées à mon ministère, l'une des plus douces fut celle que j'éprouvai quand, assis sur le sol, je les vis écouter, le visage rayonnant de bonheur et d'une pieuse avidité, les grandes vérités de la foi. Je sentis alors que le Saint-Esprit les avait véritablement éclairés, et je n'ai jamais vu de contraste plus frappant que celui de leurs figures joyeuses avec leurs corps mutilés par l'horrible mal qui les ronge.

« La première âme que je vis ensuite s'animer au foyer de la grâce fut celle d'un vieil indou à tête blanche. Si l'on m'avait, quelques jours auparavant, demandé lequel, parmi tous

mes auditeurs de ce triste lieu, je regardais comme le moins accessible au pouvoir de l'Evangile, j'aurais sans hésitation désigné cet homme. Il était d'une intelligence très bornée et n'avait pas reçu la moindre éducation, de sorte que son esprit semblait comme enveloppé d'un nuage épais, et, pour mettre le comble à ces désavantages, il était sourd au point de n'entendre qu'à demi nos instructions. Mais lui aussi fut enseigné de Dieu. Le peu que sa surdité lui permit d'entendre suffit pour lui faire sentir son état de péché et lui inspirer une terreur salutaire des jugements divins. Très embarrassé d'abord pour nous faire connaître ce qui se passait en lui, il parvint cependant à nous donner la certitude qu'il s'occupait sérieusement du salut de son âme. Désirant alors lui inculquer quelques connaissances au moins élémentaires, je lui donnai à apprendre par cœur notre petit catéchisme et les réponses du service baptismal. Le pauvre homme consacra à ce travail deux longs mois, avec l'assistance de ceux de ses compagnons de misère qui faisaient déjà profession de la foi ; mais ce fut en vain. La mémoire du vieux Murthiram (c'est ainsi qu'il se nomme) se trouva plus rebelle encore que je ne m'y étais attendu, et il ne retira de ses efforts qu'un redoublement d'angoisse. N'y tenant plus à la fin, il s'en vint un jour, en se traînant, jusqu'à ma porte, et d'une voix tremblante d'émotion : « Sahib, me dit-il, que faut-il que je fasse? J'ai essayé et « essayé encore, mais il m'est impossible de retenir les mots. « Ma pauvre tête est aussi dure que pesante. Que faut-il « donc que je fasse ? Me refuserez-vous pour cela le baptême ? « Je ne saurais apprendre les mots, cela est vrai, mais il y « a une chose que je sais bien : c'est que je suis un misé- « rable pécheur, et qu'il n'y a pas pour moi d'autre Sauveur « que Jésus-Christ. Il a versé son sang pour moi sur la croix, « et je sais qu'en ce sang seul se trouve le pardon de mes « iniquités. Oh! sahib, sahib, et ici le vieillard leva ses

« mains jointes vers moi, comme il le faisait en s'adressant
« au Seigneur, oh ! sahib, baptisez-moi ! »

« Comment résister à de pareilles instances ? Je me rappelai les paroles de Pierre : « Quelqu'un pourrait-il empê-
« cher qu'on ne baptise ces gens ? » et je fixai un jour pour l'admission de Murthiram dans les rangs de l'Eglise des rachetés du Seigneur. Une seconde femme indoue, qui avait été réveillée dans sa conscience à peu près en même temps, fut baptisée avec lui, et elle aussi, je crois, du double baptême de l'eau et de l'esprit.

« En somme, j'ai eu, durant les derniers mois, le bonheur de voir sept de ces pauvres créatures repoussées du monde entrer ainsi dans le bercail du bon berger, qui ne repousse aucun de ceux qui viennent à lui. Aux yeux de la chair, ces nouveaux disciples ne peuvent inspirer qu'une profonde pitié, inséparable peut-être d'un sentiment de dégoût et de répulsion, mais ce n'est pas ainsi qu'en juge le Seigneur ; ma ferme conviction est qu'il voit en eux, au contraire, de précieuses conquêtes et des créatures belles à contempler. Leurs pauvres corps sont, à la lettre, un amas de corruption, mais leurs âmes ont été lavées, purifiées par le sang de l'Agneau, et le Saint-Esprit n'aura certainement pas dédaigné de faire son temple de ces âmes avides de le recevoir. Quant au temps présent, ils sont les plus misérables de toutes les créatures humaines, car aucun rayon d'espérance ne peut briller un instant devant eux : ils sont lépreux et resteront tels jusqu'au jour de leur mort. Mais maintenant ils ont l'éternité devant eux. Jamais je n'avais compris, comme je le fais maintenant, la tendre compassion que Jésus, notre Sauveur et notre modèle, témoigna si constamment aux malheureuses victimes de cet horrible fléau, et l'inestimable prix que son Evangile peut toujours avoir pour elles. L'indouisme et l'islamisme n'ont pas une seule consolation à faire rayonner sur cet abîme de misère. Gloire à

l'Evangile qui vient à ces infortunés en leur montrant et en leur ouvrant ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre où la lèpre n'existera plus, où il n'y aura plus ni cris ni souffrances, et où la mort ne sera plus, parce que toutes les choses vieilles auront passé ! »

LA FAMINE AUX INDES.

Une famine épouvantable, la plus épouvantable peut-être dont les annales du monde fassent mention, au moins par le nombre des victimes, fait en ce moment d'affreux ravages dans une grande partie de l'Inde, mais surtout dans les provinces du nord et de l'ouest méridional. L'insuffisance, ou plutôt la nullité de trois récoltes successives, ont occasionné ce fléau. Les contrées qu'il frappe offrent l'aspect d'un désert. Tous ceux qui peuvent s'en éloigner le font, et l'on y trouve des villages entièrement déserts; leurs habitants fugitifs périssent le plus souvent d'inanition aux bords des grandes routes ou dans les champs. Dans des villes importantes, entre autres à Delhi, on voit des femmes de bonnes familles chassées par la faim de leur *Zénanah* et se répandre dans les rues en mendiant un peu de nourriture. Partout l'œil rencontre de vrais squelettes vivants, au visage défait, se traînant à peine, et dont un grand nombre ont perdu jusqu'à l'usage de la parole.

Dans beaucoup de régions, le peu d'herbe que le sol desséché laissait encore percer çà et là a été dévoré par des êtres humains. On a vu de ces malheureux disputer aux bêtes sauvages des cadavres à demi putréfiés, détruire des fourmilières pour chercher les grains de blé que leurs habitantes y avaient recueillis, dévorer avec avidité des pepins de fruits jetés dans les rues, etc., etc. Beaucoup de parents, même de castes élevées, ont vendu leurs enfants pour ne pas les voir mourir de faim, ou pour en affecter le prix à leur pro-

pre nourriture. Ce prix est le plus souvent de deux annas, à peu près le salaire d'une journée de travail d'homme. Les descriptions que font de divers côtés des témoins oculaires sont navrantes. L'un d'eux raconte qu'en sortant de chez lui, un matin, il trouva à sa porte le cadavre décharné d'une jeune femme, morte de faim durant la nuit, et pressant encore sur son sein le corps d'un enfant, mort comme elle d'inanition.

Les Anglais, soit de l'Inde, soit d'Europe, n'ont pas vu ou appris ces grandes souffrances sans se sentir portés à faire des sacrifices pour leur venir en aide. Une souscription ouverte en Angleterre a produit, en quelques semaines, plus de deux millions de francs, qui ont déjà pris le chemin de l'Inde. Malheureusement le théâtre du mal est loin, et comme dans l'Inde les grandes routes et les voies ferrées ne vont pas partout, les secours arrivent lentement, souvent trop tard, et diminués encore considérablement par les frais de transport.

Plusieurs des grandes Sociétés de Missions anglaises ont, pour cet objet spécial, fait à la charité de leurs amis des appels auxquels il a été généreusement répondu.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Les idoles vaincues.

Un missionnaire wesleyen de la colonie de Sierra-Léone, le Rév. W. Thorpe, qui est de race nègre, rapporte un fait non moins curieux, comme détail de mœurs, qu'intéressant comme exemple des succès que peut se promettre le courage chrétien.

« En accompagnant dans leurs visites quelques-uns de nos

jeunes convertis, dit-il, j'avais été mis en rapport avec deux époux très âgés, respectables sous plus d'un rapport, mais restés obstinément idolâtres depuis qu'ils sont arrivés ici (à Hastings), c'est-à-dire depuis trente-six ans. Plusieurs de mes prédécesseurs avaient inutilement, m'assurait-on, essayé de les arracher à leurs superstitions et de se faire livrer leurs idoles. De sorte que lorsque je parlai de renouveler la tentative, chacun se récria et me conseilla de n'en rien faire. Je répondis que toutes choses avaient été promises à la foi ; puis, après avoir prié avec quelques-uns de nos amis pour le succès de l'entreprise, nous nous acheminâmes ensemble vers la demeure des époux qu'il s'agissait de convaincre. En route, un de leurs fils, venu à notre rencontre, nous dit que son père, ayant eu vent de notre projet, l'avait envoyé nous prévenir que si nous nous présentions à sa porte nous y serions reçus en ennemis. Nous n'en continuâmes pas moins notre route, et en entrant je saluai le vieux couple de ces mots : « Que la paix soit sur cette « maison. » J'exposai ensuite brièvement l'objet de notre visite, et, ajoutant que nous n'avions d'autre but que de faire du bien, demandai si nous serions renvoyés comme des gens mal intentionnés. Les deux vieillards nous répondirent que non. M'approchant alors d'eux, je me mis à leur représenter la folie des pratiques idolâtres et l'excellence de cette foi chrétienne que nous avions à leur offrir en échange de leurs faux dieux. Mes paroles parurent faire sur eux assez d'impression pour que je leur proposasse de chanter un cantique et de prier avec toute l'assistance, devenue alors assez nombreuse pour remplir toute la maison. Ils y consentirent et s'associèrent même à notre chant, qui paraissait ne leur être pas étranger. Ils se mirent également à genoux, comme nous, pour prier. Jusque là tout allait bien ; mais quand ensuite je leur demandai de nous remettre leurs idoles, ils me répondirent par un refus très net et très calme. L'un

des assistants me fit observer que leurs faux dieux se trouvant dans leur chambre à coucher, ce refus ne provenait peut-être que de la crainte de voir cette pièce envahie par la foule des assistants. Cet avis m'ayant paru fondé, j'invitai mes compagnons à faire encore une prière et à se retirer. Je sortis moi-même; mais quelques moments après je revins seul et renouai l'entretien. Découvrant alors que mes raisonnements n'avaient que faiblement ébranlé l'obstination de la femme, je recommençai mes exhortations. Le mari, plus salutairement impressionné qu'elle, se rangea cette fois de mon côté, et, à la suite d'une nouvelle prière, la femme me fit enfin la promesse de me livrer ses idoles, mais dans quelques jours seulement.

« Pensant que pour l'heure je n'obtiendrais rien de plus, je me retirai et me consolai en remettant au Seigneur la suite de l'affaire. Mais la nuit suivante, vers minuit, un coup frappé à ma porte me réveilla. C'était un message des deux époux, m'annonçant qu'ils étaient décidés à se séparer enfin de leurs idoles et m'invitant à les aller prendre sur-le-champ. Tout réjoui de cette nouvelle, je me levai en hâte et, prenant à peine le temps de me vêtir, courus à la maison des deux époux. Ils me reçurent, les larmes aux yeux, me remercièrent d'avoir usé avec eux de tant de patience, puis, prenant un flambeau, m'introduisirent dans la chambre où se trouvaient ces dieux mensongers qui, pendant si longtemps, avaient reçu leurs criminelles adorations. C'étaient des idoles de fer, de bois, de pierre, des noix de coco et des coquillages, le tout aux formes et aux arrangements les plus bizarres. Au nom de la sainte Trinité j'en pris possession et en remplis un vaste panier que j'avais apporté avec moi. Nous priâmes encore une fois ensemble, puis, ayant placé le panier sur la tête d'un jeune homme qui m'avait accompagné, je repris le chemin de ma demeure, par un magnifique clair de lune, en bénissant en silence le Seigneur de m'avoir fait remporter ce triomphe.

Le lendemain, de bonne heure, les deux époux se rendirent d'eux-mêmes au temple pour adorer d'un même cœur le seul Dieu véritable et vivant. Des chrétiens les amenèrent de là à la maison missionnaire, en chantant un cantique d'actions de grâces. Ce spectacle produisit dans toute la ville une agitation extraordinaire, et quelques instants après je vis arriver chez moi toute une foule de gens qui demandaient à voir les idoles ainsi conquises.

« Je suis heureux de pouvoir ajouter que depuis ce jour les deux époux ont suivi le culte très régulièrement, qu'ils se montrent très joyeux d'avoir enfin secoué le joug des faux dieux, et que tout dernièrement, dans une de nos réunions de prières, ils ont fait une profession claire et bien sentie de la foi. — « Non point à nous, Seigneur, non point à nous, « mais à ton nom donne gloire, pour l'amour de ta bonté, « pour l'amour de ta vérité ! » (Ps. CXV, 1.)

ALGÉRIE.

Le Nouveau Testament expliqué par un juif.

Les derniers numéros de *l'Ami d'Israël*, de Bâle, ont publié la relation de plusieurs excursions missionnaires accomplies en 1859, dans la province de Constantine, par M. Ginsburg, agent de la Société des Missions juives de Londres, établi depuis plusieurs années à Constantine. On jugera de l'intérêt que présente ces récits par celui qu'on va lire :

« En me promenant autour de la ville (Biskra), dit M. Ginsburg, je fis la rencontre de trois hommes assis au bord d'un sentier, et m'approchant d'eux, je fus tout surpris d'en voir un me tendre la main, en me disant qu'il avait été chez moi à Constantine pour acheter un livre, et que je lui

avais remis un Nouveau Testament gratis ; il m'assura l'avoir lu avec intérêt et pris avec lui en partant pour Biskra, ce dont j'eus la preuve en le voyant, quelques instants plus tard, dans son logement. « Et ce Testament, » lui dis-je, « que vous a-t-il appris? » — « A aimer mon prochain comme moi-même, » répondit-il aussitôt.

« Très-bien, » lui dis-je, « mais le même commandement se trouve aussi dans l'Ancien Testament. »

« *Le juif.* Sans doute, et la Gemarra (une des plus importantes parties du Talmud) nous le donne aussi, mais la différence est grande : dans l'Ancien Testament, comme dans la Gemarra, l'expression *prochain* ne concerne que l'israélite, tandis que d'après le Nouveau Testament chaque homme, à quelque religion qu'il appartienne, doit être considéré comme notre prochain. »

« *Le missionnaire.* C'est très vrai, mon ami, mais il est un autre grand commandement qui prime le vôtre ou le précède, et auquel vous me paraissez n'avoir pas pris garde : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. »

« *Le juif.* Oh ! c'est ce que tout le monde fait. »

« *Le missionnaire.* Vous vous trompez grandement. Regardez seulement autour de vous et en vous-même, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que vous êtes dans l'illusion la plus complète. Si vous aimiez Dieu, vous aimeriez aussi sa Parole, vous ajouteriez foi aux paroles de Moïse et des prophètes, et partant aussi à celles de Jésus-Christ, le fils du Dieu tout-puissant. Croyez-vous en Jésus ? »

« *Le juif.* Je crois qu'il a été un grand homme et un grand prophète, mais que du reste il est venu au monde et est mort comme toute autre créature humaine. »

« Là-dessus j'ouvris ma Bible pour démontrer à mon antagoniste que, d'après les prophéties messianiques, « l'Enfant nous est né, le Fils (né d'une vierge) nous a été donné, et

l'empire a été posé sur son épaule ; qu'on l'appellera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix, Jehovah Zidkenu (l'Eternel notre justice). »

« Il essaya alors de donner un autre sens à ces prophéties, mais je crus m'apercevoir qu'il le fit surtout en vue de provoquer des répliques de ma part. Je l'exhortai sérieusement à ne pas se jouer de la Parole du Maître, à ne point employer son temps à de vaines discussions et à des subtilités sans fin, mais à rechercher la vérité, dans le recueillement et la prière, pour la trouver avant qu'il fût trop tard. Il n'en était pas moins singulier et, on pourrait le dire, vraiment providentiel de faire ainsi tout-à-coup la rencontre de ce jeune israélite, en pays éloigné, muni d'un Nouveau Testament que peu à peu je me rappelai en effet lui avoir donné. Il se mit dès lors à m'accompagner presque chaque jour, lorsque je visitais le quartier des juifs, saisissant toutes les occasions de renouer conversation avec moi. »

VARIÉTÉS

Une veuve chinoise.

Les religions de l'Orient inspirent à leurs sectateurs un mépris de la mort qu'on prendrait quelquefois pour de l'héroïsme, s'il n'était mélangé des idées les plus superstitieuses et d'une attristante légèreté. Les missionnaires et les voyageurs en citent beaucoup d'exemples. En voici un nouveau que nous empruntons au journal anglais *le Sun*. Son correspondant de Hong-Kong lui écrivait dernièrement :

« Il y a quelques jours que, passant dans un faubourg, je

me joignis au cortége d'une jeune femme, toute vêtue d'écarlate et parée d'ornements d'or, qui se rendait en palanquin, en invitant la foule à la suivre dans un lieu où elle allait se pendre elle-même, afin d'échapper par le suicide au triste sort d'une veuve sans enfants. Elle espérait, par le sacrifice de sa vie, acheter le bonheur d'une réunion immédiate à l'époux que la mort avait séparé d'elle.

« Dans un champ voisin de la maison de la veuve, un échafaud avait été dressé, au centre duquel s'élevait une potence. L'emplacement était couvert de curieux de l'un et de l'autre sexe, mais où les femmes étaient en nombre dominant. Elles étaient vêtues de leurs plus beaux habits, comme si c'eût été un jour de réjouissance. Le cortége ayant atteint le pied de l'échafaud, la veuve descendit de son palanquin, aidée d'un de ses proches. Elle remercia la foule de son empressement à la venir voir, puis elle se mit à table sur l'échafaud même et mangea en compagnie de quelques femmes qu'elle avait invitées. Elle paraissait prendre à ce repas un plaisir extrême.

« On lui présenta un enfant qu'elle carressa et dont elle orna le cou d'un collier qu'elle portait elle-même. Elle prit ensuite une corbeille toute remplie de fleurs qu'elle jeta à la foule, puis elle prononça un petit discours afin de faire connaître les raisons qui la déterminaient à quitter la vie. Enfin, une salve de trois boîtes annonça le moment fatal ; mais il y eût un peu de retard à cause de l'absence d'un des frères de la veuve. Cela me permit d'examiner à l'aise ce que j'avais sous les yeux. La potence était formée de deux poutres supportant un fort bambou, au milieu duquel pendait une corde rouge.

« Le frère attendu s'étant présenté, la veuve monta sur un escabeau placé sous la corde, passa sa tête dans le nœud coulant, fit un signe d'adieu à la foule, et s'étant mis un foulard rouge sur le visage, se prépara à s'élancer dans le

vide. On lui cria en ce moment que le nœud coulant était mal fait; elle s'empressa de le refaire, et ayant enfin rejeté l'escabeau, elle accomplit son suicide. Cependant la mort ne fut pas immédiate; avec un sang-froid extraordinaire, elle envoyait encore de ses deux mains des saluts à la foule, jusqu'à ce qu'enfin la strangulation étant devenue complète, l'immobilité de la mort s'ensuivit.

« Le corps resta pendu l'espace d'une heure, après quoi les parents de la morte détachèrent son cadavre, puis se disputèrent la corde qui avait servi au suicide. C'est le troisième spectacle de ce genre qui est donné ici depuis quelques semaines. Les autorités sont impuissantes à s'opposer à ces actes de folie; un monument est toujours élevé à la mémoire de la veuve héroïque. »

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

La grande Société des Missions de l'Eglise d'Angleterre a eu son assemblée générale le 30 avril, dans la vaste salle d'Exeter-Hall. Les faits consignés dans son rapport et ceux qu'ont pu citer les différents orateurs qui ont pris la parole avaient en général un caractère très encourageant et montrent que l'Evangile fait des progrès partout dans l'immense champ de travail qu'occupent les agents de la Société. Nous pourrons faire passer quelques-uns de ces récits sous les yeux de nos lecteurs.

Les recettes ordinaires de la Société ont suivi encore cette année cette marche ascendante qui prouve que la cause des

missions gagne chaque jour du terrain dans les pensées et dans les affections des chrétiens anglais, qui ont déjà tant fait pour elle. Elles ont atteint, y compris les dons reçus et dépensés dans les stations, le chiffre de 3,730,000 fr. Mais les dépenses ont dépassé ces recettes d'environ 150,000 fr.

Il s'est en outre formé, à la demande de la Société et entre ses mains, depuis quelques années, un fonds spécial pour l'Inde, qui s'est élevé à plus de 1,250,000 fr., et dont il n'a été encore dépensé que 375,000 fr.

La Société emploie actuellement 258 missionnaires consacrés, dont 66 appartiennent par leur naissance aux nations évangélisées. Elle compte en outre 45 autres agents européens et environ 2,000 agents indigènes. Le nombre des *communiants* dans tous ses champs de travail est de 20,417, non compris ceux des stations du nord de l'Amérique, dont les rapports n'étaient pas encore arrivés le jour de l'assemblée générale. En 1858, ce chiffre n'était que de 18,371.

PRUSSE.

Nous parlions dernièrement des travaux bénis que la Société des Missions évangéliques de Berlin poursuit parmi les Coles du nord de l'Inde. Cette œuvre intéressait vivement le roi Frédéric-Guillaume IV, qui lui en avait souvent donné des preuves. Aussi la Société, pour perpétuer, on pourrait dire *missionnairement*, le souvenir du pieux monarque, vient-elle de décider la fondation d'une nouvelle station qui portera le nom de *Friederich-Wilhelms-Stadt* (ville de Frédéric-Guillaume).

PAYS BIRMAN.

La mission parmi les Karens continue à prospérer. Elle compte aujourd'hui 120 stations, dont la plupart peuvent être

appelées des Eglises. Un officier supérieur anglais dont nous avons déjà cité les rapports, le lieutenant-colonel Phayre, commissaire de la reine au Pégu, écrivait dernièrement, à son retour d'une excursion dans les montagnes de cette province :

« Chaque village a son évangéliste et son école. Les évangélistes sont généralement des jeunes gens appartenant à la tribu. Dans les villages, ils ne sont le plus souvent pas consacrés ; mais ils n'en président pas moins au culte public en même temps qu'ils remplissent les fonctions de maîtres d'école. L'école est le plus souvent attenante à l'église. Dans trois des villages que j'ai visités, l'église est un joli petit bâtiment en bois, à côté duquel s'élève la maison du pasteur ou de l'évangéliste. Tous ces bâtiments sont construits aux frais des habitants, et presque partout ce sont eux aussi qui pourvoient à l'entretien de leur évangéliste. »

— On annonce de New-York qu'il vient de se former dans cette ville une association missionnaire de dames dont le but est d'envoyer et de soutenir dans les pays païens des instituteurs et des lectrices de la Bible, et que la première mission à laquelle seront rattachés ces précieux auxiliaires sera celle qui travaille parmi les Karens. La fondation de cette Société nouvelle est due au zèle de Mme Mason, femme d'un missionnaire baptiste du Birman, très dévouée elle-même à l'évangélisation des Karens, et dont nous avons eu souvent à citer les récits.

CAFRERIE.

Ceux de nos lecteurs qui se rappellent encore la dernière guerre entre les Anglais et les Cafres n'auront pas oublié qu'à la tête de ces derniers se trouvait un chef nommé Sandilli, homme intelligent et résolu, dont l'influence et l'activité retardèrent longtemps le retour de la paix. Au voyage

que le prince Alfred d'Angleterre fit l'année dernière au sud de l'Afrique, ce chef, devenu ami des Anglais et protecteur des chrétiens, se rendit au Cap, avec une suite assez nombreuse, pour présenter ses hommages au prince. Voici le portrait que trace de lui et de l'un de ceux qui l'accompagnaient la fille d'un missionnaire chez qui Sandilli avait passé une soirée :

« Ce chef est un assez bel homme. Sa tenue est pleine de dignité. Il était vêtu à l'européenne, à l'exception des jambes et des pieds, qui étaient nus. Ses doigts sont ornés de bagues et il porte de grandes boucles d'oreilles. Plusieurs de ses principaux conseillers l'accompagnaient. Deux d'entre eux sont anciens dans l'Eglise du Rév. Tigo-Soga et paraissent être des hommes aussi pieux qu'intelligents. M. Soga lui-même est Cafre de naissance. Il a prêché ici plusieurs fois devant de nombreux auditoires, qui ont trouvé ses discours excellents. Cet homme offre un exemple frappant de ce que peut devenir un Cafre sous l'influence de l'éducation et de l'Evangile. »

INDE.

La Société des Missions de Bâle, comprenant que travailler au développement insdustriel des Indous était un moyen d'avancer parmi eux la cause de l'Evangile, a fondé, dans plusieurs de ses stations, des ateliers de tissage qui sont en pleine voie de prospérité. Un de ces établissements, celui de Mangalore, ne compte pas moins de 65 ouvriers, dont la moitié sont des femmes. Il y a de plus quelques apprentis.

Décadence de l'indouisme.

Un pasteur, indou de naissance, qui dirige au sud de l'Inde une station du Conseil américain des Missions, le Rév.

M. Cornelius, résume, comme on va voir, quelques observations qu'il a faites dans un récent voyage :

« Tout ce que j'ai vu en revenant de Madras à Jaffna m'a confirmé dans la conviction que les beaux jours de l'indouisme sont passés. Dans toute cette partie du pays il est très rare de voir des temples païens bien entretenus et quelque peu fréquentés. Presque tous, au contraire, tombent rapidement en ruines; leurs tours, leurs murs, les niches qui renferment leurs idoles, tout accuse la plus profonde négligence, et ces idoles elles-mêmes, qu'on étalait et parait autrefois avec tant de pompe, restent tristement à leur place sans que personne prenne la peine de les nettoyer et encore moins de leur présenter des offrandes. Je me suis trouvé un jour accidentellement dans une cour judiciaire où les gardiens d'un temple étaient accusés d'en avoir volé les idoles et les ornements. Beaucoup de ces chars splendides qui servaient jadis à promener tels dieux célèbres, au milieu d'un concours immense d'adorateurs, pourrissent aujourd'hui sous leurs hangars et ne seront bientôt bons qu'à faire du feu. Les Indous des castes les plus infimes, des parias même, dont naguère encore l'approche seule aurait suffi pour souiller les édifices sacrés, y entrent et s'y promènent aujourd'hui sans que personne songe à les en empêcher. Ces faits me semblent annoncer qu'il est plus que jamais temps de redoubler d'efforts pour étendre le règne de Jésus-Christ. La moisson blanchit rapidement! Oh! qu'il plaise à Dieu d'envoyer promptement dans ces contrées beaucoup d'ouvriers qui nous aident à la serrer dans ses greniers !

Paris. — Imp. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION FRANÇAISE.

CHINE.

Nous devons à l'obligeance d'un ami de pouvoir, sans indiscrétion, communiquer à nos lecteurs quelques extraits de la correspondance privée de Mme Bonhoure. Ils trouveront, comme nous, un grand charme à la liberté et au sans-gêne qui les caractérisent et qui s'expliquent par leur première destination. Les impressions que notre jeune sœur a reçues à son débarquement à Tché-fou pourront sans doute se modifier; mais un premier coup-d'œil jeté sur une contrée nouvelle a toujours son prix. S'il est moins juste que des observations subséquentes, il est plus vif et plus indépendant, et fait par conséquent saisir la réalité par certains côtés dont l'expérience tient souvent trop peu de compte.

Tandis que M. Rau, voulant se rapprocher de Pékin, commence des travaux d'évangélisation à Thien-tsin, M. et Mme Bonhoure s'établissent d'une manière définitive à Tché-fou. Cette localité, petite en elle-même, est le rendez-vous commercial des Chinois de la province de Chang-ton, qui ne compte pas moins de 25 millions d'habitants parlant tous le même dialecte. Là, par une abondante distribution de Bibles et de traités religieux et par des prédications journalières, on peut exercer une influence puissante et bénie sur une portion importante de l'empire.

Extraits de lettres particulières.

Tché-fou et ses environs.

Tché-fou, 14 mars 1861.

Vous voyez par le lieu d'où je date cette lettre que nous sommes arrivés à bon port, grâce à la protection de notre Père céleste. Aujourd'hui, vous n'aurez pas une bien longue épître, car nous sommes arrivés juste pour le départ de la malle, et mon mari doit s'occuper de notre installation, chose assez difficile quand il faut tout faire seul. A Shanghaï, nous avions obtenu un passage à bord d'un bâtiment de guerre français, *la Nièvre*. Ce vaisseau est grand et fort beau; nous avions deux bonnes cabines, et le commandant, qui a été pour nous d'une amabilité charmante, avait mis son salon particulier à notre disposition. La mer était belle comme elle ne l'est presque jamais à cette époque de l'année, de sorte que les quatre jours qu'a duré notre traversée se sont écoulés d'une manière fort heureuse. . . . . .

. . . .

En arrivant, nous avons beaucoup joui de la jolie vue que l'on a, depuis la mer, des collines qui avoisinent Tché-fou. La ville elle-même n'est pas remarquable. Elle se compose de maisons en pierre grise, petites et basses, ressemblant en mal à celles des villages de France. La nôtre est une des meilleures, je crois, ce qui n'est pas beaucoup dire. Il y a encore de la neige sur les montagnes, et malgré la latitude qui vous ferait croire que nous devons jouir d'une température délicieuse, nous n'avons pas moins de 13 degrés au-dessous de zéro. . . . .

. . . .

Tché-fou, 29 mars

Nous voici enfin un peu casés et libres de reprendre notre correspondance accoutumée; aussi nous disposons-nous à écrire un peu longuement.

Tché-fou est très agréable à habiter : l'eau y est pure, le ciel aussi, le soleil chaud, les montagnes sauvages, la mer magnifique, la vue de tous côtés ravissante, et l'on peut faire ici à cheval ou à pied les plus jolies promenades. On va beaucoup à cheval, et déjà nous avons fait plusieurs excursions, une entre autres à *Fousang-hien*, chef-lieu du district, éloigné d'environ quatre lieues.

Il y a quelques jours, nous partîmes un beau matin, M. Rau, mon mari et moi, chacun sur une monture chinoise. Le trajet fut marqué par plusieurs petites contrariétés mais d'une nature amusante. La route est belle; on passe une colline d'où l'on domine la mer, les îles et les jonques; on traverse des dunes assez considérable et des villages nombreux. Tout le long de la route, on fait fuir les pauvres mules dont les chemins ou plutôt les sentiers sont couverts, et que dérangent dans leurs tranquilles allures le galop des chevaux.

C'était chose amusante que de voir tous les gens s'enfuir à notre approche, les femmes se barricader à l'intérieur et mettre ensuite un œil curieux à leurs petites vitres d'écailles d'huîtres. Les enfants nous saluaient des cris de *Dis donc! combien?* que nos soldats leur ont appris; et les chiens, aussi courageux que leurs maîtres, commençaient un affreux concert qu'ils cessaient dès que nous faisions mine de vouloir les battre.

Enfin nous arrivâmes à une petite auberge où nous descendîmes. Jamais encore *une* barbare n'en avait fait autant; aussi eûmes-nous pour spectateurs la ville entière. Après

avoir fait soigner les chevaux, nous fîmes le tour de la ville, escortés par une bonne moitié de la population ; notre présence était un événement public. Pour augmenter la foule, le marchand quittait son comptoir, et, pour un instant, l'intérêt faisait place à la curiosité dans son cœur. Nous passâmes devant une pagode qui paraissait jolie, mais qui était fermée, et nous ne pûmes apercevoir que deux énormes gardiens de pierre tenant par la bride deux chevaux monstres. Après avoir fait le tour de remparts tombant en ruines et couverts d'herbe, avec une foule immense d'hommes qui nous suivaient et sous l'observation de femmes qui remplissaient les cours intérieures, nous eûmes l'idée d'aller faire une visite au mandarin. Nous nous y fîmes conduire, et l'on nous introduisit dans la salle de réception. Au fond se trouvait un large divan recouvert d'un drap rouge écarlate, et tout autour l'éternel ameublement des Chinois, des chaises séparées par de petites tables sur lesquelles on pose le thé et les gâteaux ; plusieurs lanternes, quelques gravures, un bassin à cendres complétaient l'ameublement. Nous nous assîmes, et au bout de quelques instants le mandarin fit son apparition. C'était un homme jeune, assez aimable, que M. Rau avait déjà vu et auquel il nous présenta ; il fut seul chargé de la conversation, car le dialecte de Shanghaï et celui de Tché-fou sont totalemennt différents. Les entretiens sont d'un bout de la Chine à l'autre invariablement les mêmes : Quel âge avez-vous ? D'où venez vous ? Où allez-vous ? Toujours on s'enquiert de mon âge, et on est bien étonné de voir une femme recevoir les attentions des hommes, et paraître y avoir droit. Bientôt on nous apporta du thé et des gâteaux ; le premier, un breuvage jaunâtre fort peu engageant, les derniers supportables ; puis nous prîmes congé et nous fûmes reconduits avec honneur par le mandarin jusqu'à la porte de son palais (pauvre baraque en bois). De retour à l'auberge, ces messieurs se firent servir un repas

chinois composé de petits morceaux de viande cuits dans de l'huile de ricin et de pâte flottant dans de la graisse. Comme je n'en voulus pas, je fus chargée de nettoyer avec un canif l'extrémité des bâtonnets dont probablement s'était servie la moitié de la population du Fousang. Puis, sautant en selle, nous regagnâmes au grand galop Tché-fou, où il me tardait d'embrasser mon enfant.

Hier, dans une petite promenade sur la colline où étaient campées les troupes françaises, je suis entrée pour la première fois dans une pagode. Elle était propre et jolie; trois énormes idoles en garnissaient le fond, et devant chacune d'elles était un petit bocal renfermant les cendres de l'encens brûlé en leur honneur. A droite et à gauche se trouvaient les gardiens, dont deux à figure de femme, un à figure d'homme; le quatrième est une espèce de monstre à bec d'aigle, à pieds d'oiseau et à ailes fantastiques. Les murs étaient ornés de peintures représentant des combats d'animaux et de dragons dans les nues; du plafond pendaient deux dragons et un gong énorme, que ces messieurs firent résonner à coups de poings. J'espère bien pouvoir un jour envoyer ou emporter en France une de ces étranges idoles. Au reste, ces pauvres dieux sont bien négligés : l'encens ne brûle plus, les temples sont vides, les prêtres mendient dans les rues. J'avoue que les aberrations du cerveau humain prêtent au ridicule; mais en pensant aux pauvres âmes si étrangement abusées, on se sent saisi d'une profonde tristesse, et on éprouve un désir ardent d'être pour elles des instruments de délivrance et de bénédiction. Aidez-nous de vos prières dans cette œuvre si difficile à laquelle Dieu nous a envoyés travailler. . . .

. . . .

Première visite à des femmes chinoises.

Même date.

. . . C'est une singulière vie que celle que nous menons depuis que nous sommes ici. Mon mari est charpentier, menuisier, ferblantier, tapissier, maçon ; moi je suis cuisinière, blanchisseuse, femme de chambre, bonne, et en même temps, le soir, faisant de la musique européenne ou causant Paris et Pékin avec les officiers français. Nous avons des domestiques, il est vrai, mais qui n'avaient de leur vie vu des Européens, et qui ne savent ni plumer un poulet, ni laver une assiette, ni même dire exactement si elle est propre ou sale. C'est à faire pitié. Aussi je préfère presque tout faire moi-même; ça va plus vite et mieux. Imaginez-vous qu'ici il n'y a pas seulement moyen de faire laver son linge; aussi lundi je commence une formidable lessive. Le pain est pétri par les dames, et comme je ne m'y suis pas encore mise, nous vivons de la charité des officiers et de Mme H. (1), qui nous envoient, tantôt les uns, tantôt l'autre, d'excellent pain frais.

. . . .

Je veux vous raconter ma première visite à des femmes chinoises. Un dimanche, après midi, Mme H. et moi prîmes le chemin d'un des nombreux villages qui nous entourent, et où l'apparition d'Européens met toute la population en émoi. Dès notre arrivée dans le village, nous fûmes accueillies par une troupe de femmes qui nous escortèrent jusqu'à la maison vers laquelle nous nous dirigions, et y pénétrèrent après nous. La maîtresse du logis nous fit asseoir, Mme H. sur le lit et moi sur une espèce de fauteuil en bois, et on entama une conversation à laquelle je ne comprenais rien, car le dialecte de Shanghaï, que nous parlons assez bien, ne res-

(1) Femme d'un missionnaire anglais.

semble en rien à celui d'ici. Mais d'abord que je vous décrive la maison.

Elle consiste en une seule pièce assez grande, divisée en trois par des cloisons qui s'élèvent jusqu'à la moitié de la hauteur des murs. Un des compartiments, la chambre à coucher, est meublée d'un grand fourneau en briques, large et bas, recouvert de nattes et sur lequel couche toute la famille; il n'y a pas d'autres lits ici. Une armoire fort haut perchée sur jambes, une corne à souliers suspendue au mur, un vieux fauteuil et une table composent le reste de l'ameublement. Dans un autre compartiment se trouve un moulin à bras pour le grain, le fourneau où l'on cuit les aliments, quelques siéges, etc.; je n'ai pas vu le troisième. Mais ce dont vous ne pouvez vous faire une idée, c'est la saleté hideuse de tous ces objets : les murs et le plafond sont noirs de fumée ; les meubles sont onctueux au toucher. C'est affreux! Vous pouvez comprendre avec quel plaisir j'acceptai le siége qui m'était offert! Cependant je cherchai à surmonter mon dégoût et à faire bonne contenance; mais je ne pus plus y tenir lorsqu'un vieux chat étique et galeux s'élança sur mon épaule. Je vous ai dit que la conversation s'était engagée. Ces femmes s'empressèrent de demander mon âge, si j'avais des enfants, si je parlais mandarin, si nous n'avions pas froid avec nos légers habits. Comme les Chinois sont recouverts d'épaisses couches de coton, ils ne peuvent comprendre que nos vêtements de laine suffisent. Puis vint le tour de nos personnes : j'étais plus grosse que Mme H.; j'avais les cheveuv noirs, tandis qu'elle avait les chevaux *blancs* (ils sont blonds); elle avait l'air très âgée (elle a au contraire l'air fort jeune). Puis nos gants furent l'objet de la curiosité. A ce propos, un jour que Mme H. était allée voir d'autres femmes, elle entendit une singulière exclamation. Une femme qui avait examiné ses mains avec attention, s'écria tout à coup : Ce n'est pas sa peau, elle a de la peau blanche à l'intérieur!

Et alors on lui dit que ses mains avaient d'abord paru fort sales à cause de la couleur de ses gants. Les pieds des Européennes les étonnent extrêmement ; il faut bien dire qu'ici ceux des Chinoises sont encore plus déformés que dans le sud ; leurs jambes aussi sont excessivement comprimées, et ces pauvres créatures ont tout-à-fait l'air de marcher sur des pattes d'oiseau. En général, elles sont fort laides, font un grand usage de la peinture et ont des mœurs très peu recommandables.

Après que notre visite eut duré assez longtemps, nous nous retirâmes, escortées de nouveau jusqu'à l'entrée du village. Pour ce qui me concerne, j'étais bien décidée à ne pas remettre les pieds dans ces maisons jusqu'à ce que je sache parler le dialecte du pays assez bien pour pouvoir espérer de faire quelque bien aux pauvres femmes qui les habitent.

AFRIQUE DU SUD.

Lettre de M. D. Keck.

Bethléhem, 29 janvier 1861.

Messieurs et très honorés frères,

A l'ouïe des grandes choses que Dieu opère et que rapportent les journaux religieux de notre patrie, nous nous réjouissons vivement, et nos cœurs sont soutenus par la conviction que l'Esprit de vie qui ressuscite les morts et renouvelle les forces des faibles nous est aussi promis, à nous qui demeurons aux extrémités de la terre.

Les fidèles du pays des Bassoutos attendent également

beaucoup du « souffle divin » que célèbre l'un de nos cantiques qu'ils aiment le plus à chanter; mais ce qui ne se trouve point en eux à un aussi haut degré, ce sont les dispositions que l'Esprit exige pour faire de nous sa demeure.

Quant aux esclaves du monde et du péché qui entendent la prédication de l'Evangile, un grand nombre d'entre eux ont un certain sentiment de la nécessité d'une régénération, mais refusent de se convertir.

Ils vivent en païens, avec une mauvaise conscience et comme s'ils attendaient que Dieu les arrache en quelque sorte de force à leur état présent !

Regardant aux promesses de Dieu, nous allons en avant, prêchant Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, assurés que le Seigneur ne laissera pas retourner à lui sa Parole sans qu'elle ait produit ce pour quoi il l'a envoyée.

Mabolélé, où notre nouvelle station a été établie, sert de centre aux Bassoutos qui se réclament de Mopéli, frère de Moshesh. A l'est, les gens de ce chef se mêlent à ceux de Molapo; à l'ouest, ils vivent à côté des Bataungs gouvernés par Moletsané et par ses fils.

Toute cette partie du Lessouto a beaucoup souffert pendant les guerres de 1849 à 1853. C'est de cette époque désastreuse que date le départ des missionnaires wesleyens qui résidaient dans le voisinage, à Mpukani et à Leshuani. Dans la première de ces stations, il ne reste plus que deux ou trois anciens membres de l'Eglise. Dans l'autre, il y en a encore une vingtaine sous les soins d'un indigène pieux, nommé Nathanaël, qui a persévéré dans la foi chrétienne à travers beaucoup de difficultés, mais pour qui la charge de maître d'école, de prédicateur et de conducteur spirituel est beaucoup trop lourde. Aux jours de fête et de sainte Cène, ces pauvres gens viennent de trois lieues et demie se joindre à nos auditeurs et à nos communiants, tout en restant fidèles à leur dénomination. Nous pratiquons ainsi les principes de l'al-

liance évangélique, et tout ce qu'il y a, dans les domaines de Mopéli, de besoins et de sentiments religieux, vient chercher sa satisfaction à Bethléhem.

Notre petite Eglise s'est accrue dernièrement de plusieurs membres. Elisa, la principale femme de Mopéli, a été réadmise à la communion des fidèles. Aux dernières fêtes de Noël, la mère du chef, Dorothée, jadis femme de Mokachané, est rentrée dans le bercail du bon berger. Depuis plus d'un an, elle donnait des marques d'un sincère repentir pour la mondanité dans laquelle elle avait vécu ces dernières années. C'est sur le témoignage unanime des fidèles qui la voyaient de près et s'occupaient de son âme, qu'elle est rentrée au milieu de nous. Rosalie, femme de Nkotsi, le principal conseiller de Mopéli, a été reçue en même temps avec deux autres personnes.

Par la grâce du Seigneur, j'ai pu continuer les travaux de mon ministère sans interruption et annoncer la bonne nouvelle régulièrement, quelquefois même à de grands auditoires.

Le dimanche, je me rends dans la ville, et je fais appeler les gens à la prière par un jeune homme qui, du haut d'une éminence, fait dominer sa voix sur le bruit qui règne autour des habitations. Nos réunions souffrent du manque d'un local convenable. On s'assemble près de la hutte principale du chef, n'ayant d'autre protection contre le vent ou la chaleur que des nattes et une espèce de haie formée de tiges de maïs et d'absynthe. Dans les grandes chaleurs de l'été, nous allons chercher un peu plus d'ombre sous le hangar qui a servi de premier abri à ma famille; mais ce local est mal commode et insuffisant. Nous sommes encore provisoirement logés dans un bâtiment en briques crues qui est destiné à servir ultérieurement d'école. Je ne sais combien de temps il nous faudra encore attendre avant de pouvoir nous mettre à bâtir une maison d'habitation proprement dite. Le culte journalier,

l'instruction des catéchumènes, le service spécialement destiné aux enfants, l'école, les réunions d'Eglise et autres sont régulièrement tenus en plein air, derrière quelque mur, selon la direction du vent ou les changements de la température. Le Seigneur seul sait combien de temps ma santé pourra supporter cet état de choses. Au reste, jusqu'à présent ma chère compagne et moi n'avons pas regretté d'être venus ici. Si nous n'avons pas désiré la position où nous nous trouvons et qui a des difficultés dont on se fait peu d'idée en Europe, nous l'avons acceptée de la main du Seigneur, et nous regardons à lui pour l'avenir. Nous avons devant nous une porte ouverte, une grande liberté pour la prédication et l'instruction des ignorants, et malgré les obstacles et l'opposition auxquels il faut toujours s'attendre, nous n'avons pas lieu de douter du résultat final. Dernièrement, dans un village où j'étais allé annoncer l'Evangile, une femme disait à un chrétien indigène qui était avec moi : « Il faut que j'aille aussi à la ville du chef pour avoir part aux bénédictions du Saint-Esprit. » Elle venait d'apprendre que quelques personnes, dont elle avait connu l'indifférence, étaient sous de fortes impressions religieuses. Ce sont des auditeurs de cette espèce que nous désirerions voir en plus grand nombre ; mais, hélas ! à Mabolélé, comme ailleurs, on se préoccupe toujours de quelque autre chose que des intérêts spirituels. « Que mangerons-nous ? » est incontestablement pour le païen la question capitale. Cette année-ci surtout, on se l'est posée plus que jamais. Pendant l'hiver, une maladie a sévi parmi les bestiaux ; au printemps, nous avons eu une sécheresse prolongée. Les troupeaux se mouraient de faim et le temps des semailles passait sans que les champs pussent être labourés. On se lamentait ; les païens recouraient à leurs faiseurs de pluie. Je n'avais jamais vu le paganisme dans sa hideuse laideur comme depuis que je suis à Mabolélé ; car à Cana, à Béerséba, à Mékuatling, il ne se passait pas de

scènes comme celles dont j'ai été témoin ici. Cependant les avertissements de Dieu ne font pas défaut. Le jour après que les pluies eurent été rendues à la terre, huit jeunes femmes allèrent en remercier la magicienne Manchoupa. Le soir, trois d'entre elles, comme elles n'avaient plus qu'un quart de lieue à faire pour rentrer dans leurs demeures, furent emportées par un torrent débordé et périrent misérablement. L'impression que ce malheur produisit fut forte, mais ne dura pas longtemps.

Il est pénible de voir le grand nombre s'avancer ainsi dans la voie large; mais Dieu les appelle encore à lui par l'Evangile, par les fidèles qui, depuis plus d'un an, se sont constitués en Eglise, et aussi par l'exemple d'une vingtaine de pécheurs qui, dans ce moment, font profession de chercher le salut de leurs âmes.

Dans notre cercle de famille, nous avons, l'année dernière, pleuré la mort de notre petit Henri qui nous a quittés le 17 février, et depuis nous avons eu la joie de saluer l'entrée au monde d'un autre fils que, le 30 décembre, notre cher frère M. Coillard a consacré au Seigneur par le baptême. Dans ces circonstances, les indigènes nous ont témoigné beaucoup de sympathie. Le chef Mopéli vient de profiter du voyage de M. Coillard pour envoyer à une école de la ville du Cap son futur héritier, accompagné du fils d'un membre de l'Eglise.

Agréez, etc.

D. KECK.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

EMPIRE TURC.

L'Eglise protestante de Marasch et autres fruits de la mission.

On se rappelle que, comme résultat des bénédictions répandues d'en haut sur leurs travaux au sein de l'empire turc, les missionnaires américains peuvent présenter 41 Eglises protestantes régulièrement organisées, et le culte évangélique établi dans plus de cent localités diverses (*Journal des Missions*, livraison de janvier 1861, pag. 39).

Au nombre des Eglises comprises dans le premier de ces chiffres, se trouve celle de Marasch, que nous avons eu plus d'une fois déjà l'occasion de mentionner, mais sur laquelle on peut revenir comme sur l'un des fruits les plus remarquables que l'Evangile ait portés parmi les Arméniens de la Turquie. Voici ce qu'en dit une lettre écrite en avril dernier, de Marasch même, par le Rév. Georges White :

« La population de Marasch s'élève à 30,000 âmes, dont 10,000 environ sont des Arméniens, et tout le reste, ou à peu près, mahométan. La ville est située au pied du versant méridional du mont Taurus, à 125 milles (environ 40 lieues) d'Alep, et à 80 milles de la Méditerranée, dans la direction du nord-est. Les maisons, généralement construites en briques séchées au soleil, sont humides et sombres; les appartements, revêtus en terre glaise, n'ont pour parquet que la terre durcie, et presque toujours n'offrent au regard d'autre ameublement qu'une natte, quelques rares objets de literie et

quelques plats en terre cuite ou en cuivre. Les habitants sont en général pauvres et ignorants; mais on sait depuis longtemps que c'est au milieu des pauvres et des petits que le Seigneur se plaît souvent à déployer les richesses les plus abondantes de sa grâce.

« Ce n'est pas sans peine que la mission a pris pied dans cette partie du pays. Dix agents auxiliaires qu'elle y envoya successivement, furent, les uns après les autres, ou chassés ou jetés en prison, et l'Eglise n'a pu y être définitivement organisée qu'il y a six ans; mais dans ces six ans, que de grandes choses Dieu a faites !

« Si vous veniez visiter Marasch un dimanche, vous y trouveriez, dans une église solidement construite en pierres, une congrégation de 800 à 1,000 personnes, paisiblement et joyeusement occupée à écouter la prédication de la Parole. La communauté protestante reconnue civilement, comprend 1,100 âmes, et les membres effectifs de l'Eglise sont au nombre de 225; l'école du dimanche compte environ 800 élèves, enfants ou adultes, et six écoles de la semaine plus de 350 enfants, qu'on ne peut pas appeler tous protestants, mais qui tous lisent la Bible et l'entendent expliquer. Ce poste est, en outre, comme le foyer d'où la lumière et la vérité rayonnent dans toutes les contrées avoisinantes. Voilà, certes, à première vue, de quoi réjouir et encourager tout véritable ami de Jésus-Christ et de son Evangile.

« Comme citoyens, les protestants jouissent de la considération publique, et le pacha a maintes fois déclaré publiquement qu'il les regardait comme les plus estimables de ses administrés. On peut dire qu'ici le nom de protestant réveille à lui seul des idées d'intégrité, de droiture, de moralité, et il est de fait qu'un homme adonné à un vice quelconque ne pourrait pas faire longtemps partie de la communauté. Avant d'être reçus à la communion de l'Eglise, les candidats ont à passer par des examens sévères, et, à très peu d'excep-

tions près, on peut dire que tous ceux qui ont subi ces épreuves se distinguent par leur amour pour le Seigneur, par leur vive affection pour leurs frères en la foi et par des habitudes d'ordre, de douceur et d'abnégation dont je pourrais citer ici de nombreux exemples. Tous les mois, ils donnent quelque chose pour des œuvres de charité. Bien des fois j'ai vu des offrandes de ce genre provenir de gens qui, le soir, restent dans l'obscurité parce qu'ils n'ont pas de quoi s'éclairer, ou qui peut-être vont se coucher sans avoir pu apaiser leur faim.

« Les progrès qu'a faits l'instruction sont un des signes caractéristiques de l'œuvre. Avant l'arrivée de l'Evangile, on n'aurait probablement pas trouvé, dans toute la population arménienne de Marasch, deux femmes qui sussent lire. Aujourd'hui, 200 femmes protestantes ont lu le Nouveau Testament, ou tout au moins sont à peu près en état de le lire seules, et telle est l'influence exercée par cette diffusion de la science la plus élémentaire, que tandis qu'autrefois on se serait moqué d'une femme surprise avec un livre entre les mains, plus de 50 femmes encore arméniennes apprennent aujourd'hui à lire. Leurs maîtres sont presque toujours des enfants des écoles de la mission. Ces écoliers-professeurs s'en vont, le matin et le soir, de maison en maison, et y donnent de courtes leçons, en échange desquelles ils reçoivent le plus souvent un penny (dix centimes) à la fin du mois. Je ne saurais dire le merveilleux effet que ce goût pour la lecture produit sur ces femmes de l'Orient; c'est pour elles comme un réveil de l'esprit; elles apprennent à réfléchir et comprennent, souvent pour la première fois de leur vie, qu'elles aussi ont une âme à sauver ou à perdre.

« Il y a trois ans qu'on eût difficilement trouvé, dans toute la ville, trois personnes qui eussent les notions les plus élémentaires en arithmétique, en géographie ou en grammaire, tandis qu'aujourd'hui nous avons une école où ces branches

de la science sont enseignées avec succès. Dernièrement, un emprunt de deux millions de francs de France ayant été annoncé publiquement, les banquiers du pacha, incapables de convertir ce chiffre en piastres turques, envoyèrent demander à nos élèves de faire pour eux ce calcul....

« Vous apprendrez avec bonheur que, depuis trois mois, l'œuvre de la grâce a pris, au milieu de nous, un redoublement d'énergié et d'efficacité. En décembre dernier, un esprit de prière se répandit dans les rangs de la congrégation avec une telle puissance, que dans tous les quartiers de la ville il s'organisa spontanément des réunions de prières; la seconde semaine de janvier a été observée avec une ardeur qui nous amenait tous les soirs une grande affluence de fidèles. Depuis lors, l'intérêt s'est soutenu, a grandi; nous avons vu se produire des impressions religieuses comme nous n'en avions pas encore vu dans la ville, et un sérieux esprit de recherche paraît s'être éveillé parmi les Arméniens et les catholiques. On en voit beaucoup qui s'en vont, le soir, trouver chez eux nos protestants, et restent quelquefois jusqu'au point du jour occupés à lire avec eux les Ecritures ou à prier. Le résultat de ce mouvement a été pour la communauté un accroissement de plusieurs centaines d'âmes, parmi lesquelles nous comptons une cinquantaine de personnes qu'on peut dès à présent regarder comme véritablement converties. Oh ! que tous les amis de l'Evangile unissent leurs prières aux nôtres pour que cette œuvre, déjà si bénie, s'affermisse encore et se développe, jusqu'à ce que les cœurs de tous soient amenés à recevoir Christ comme leur seul Seigneur et Sauveur ! »

Ce n'est pas, du reste, de Marasch seulement qu'arrivent d'aussi encourageantes nouvelles. A peu d'exceptions près, tous les ouvriers employés dans l'empire turc en peuvent donner de pareilles. Ceux de Syrie eux-mêmes, malgré les

terribles épreuves par lesquelles ils ont passé, rendent témoignage à la fidélité du Seigneur qui les a gardés et consolés.

Excités par des succès qu'on peut, en beaucoup de cas, qualifier d'*inespérés*, presque tous les missionnaires demandent à grands cris des renforts, et se plaignent de ne pouvoir répondre à tous les désirs d'instruction qui se manifestent dans une foule de lieux. L'Amérique a cependant envoyé depuis un an en Turquie sept nouvelles familles missionnaires, et le chiffre des agents indigènes a été considérablement augmenté aussi. Mais l'argent manque pour en placer dans tous les villages qui en demandent.

Quelques torts que l'on reproche au gouvernement turc, il faut lui rendre cette justice qu'il a observé envers les missionnaires protestants, soit étrangers, soit indigènes, les règles d'une parfaite impartialité, et qu'il les a souvent protégés efficacement contre le fanatisme de quelques-uns de ses propres sujets, soit musulmans, soit grecs, soit arméniens ou catholiques romains, et maintes fois aussi contre le zèle inintelligent de quelques magistrats subalternes.

Nous avons parlé plus haut de la Syrie. Il paraît qu'en définitive le chiffre des protestants indigènes compris dans les affreux massacres de l'année dernière s'est réduit à neuf, et que quoique plusieurs des missionnaires aient couru d'affreux dangers, M. Graham, de Damas, est le seul qui ait perdu la vie.

Après Marasch, ce sont les stations de Constantinople, d'Aintab, de Sivas et de Diarbékir où les travaux des messagers de l'Evangile paraissent avoir été, cette année, le plus abondamment bénis. On annonce aussi que, dans un gros village nommé Kulleth, quarante-six familles tout entières se sont déclarées protestantes, après avoir été visitées à diverses reprises par des évangélistes indigènes.

Un des champs d'activité vers lesquels l'attention des missionnaires se porte actuellement avec le plus de sollicitude

est la Bulgarie. On sait que par suite de démêlés avec le haut clergé grec, un certain nombre de Bulgares ont manifesté l'intention de se réunir à l'Eglise latine. Ce mouvement, dont les organes de la papauté ont beaucoup exagéré l'importance, s'est déjà singulièrement affaibli. Aussi n'inquiète-t-il que très médiocrement les missionnaires protestants, qui occupent déjà quelques-unes des villes bulgares les plus importantes, entre autres Philippolis, Andrinople et Eski-Zagra. Au travers de ces disputes entre deux Eglises également éloignées des croyances et des simples pratiques du christianisme primitif, la Parole sainte, imprimée dans les dialectes les plus usités, se répand sans entraves. Des colporteurs parcourent les villes les plus populeuses, et vont souvent s'installer avec leurs livres dans d'autres localités où des fêtes ou des foires rassemblent la foule. Un étudiant du séminaire évangélique de Rebeck, qui a consacré ses dernières vacances à colporter les Livres saints dans le district de Sophia, en a vendu en deux mois pour plus de 5,000 piastres (environ 1,000 fr.).

Nos lecteurs savent qu'il s'est formé en Angleterre, depuis quelques années, une *Société auxiliaire des missions turques*, qui a pour objet spécial de venir en aide aux œuvres des missionnaires américains. Cette association vient d'avoir son assemblée générale à Londres. Elle avait recueilli, durant l'année, près de 100,000 francs, et les a consacrés en grande partie à l'entretien de soixante évangélistes ou instituteurs indigènes, qui ont rendu et rendent encore de grands services à la cause de l'Evangile.

AFRIQUE CENTRALE.

Souffrances et malheurs de deux familles missionnaires. — Les martyrs du Zambèse.

Dans une lettre portant la date du 6 décembre 1860, notre excellent missionnaire de Carmel, M. Lemue, annonçait à nos lecteurs les affreuses épreuves dont a été frappée la nouvelle mission fondée par la Société de Londres à Linyanti, parmi les Makololos de Sekeletu (*Journal des Missions*, livraison de février 1861, page 53). On se rappelle que M. et Mme Helmore, Mme Price, épouse du collègue de M. Helmore, et trois enfants, avaient en quelques jours perdu successivement la vie. Voici sur ces événements, qui ont ajouté de nouveaux noms à la longue liste des martyrs modernes de la foi chrétienne, quelques détails plus circonstanciés, que nous empruntons à la correspondance de M. Price et au dernier rapport de la Société des Missions de Londres.

Ce fut vers la fin de 1859 que M. Helmore, sa femme, ses quatre enfants et M. Price, sa femme et leur enfant en bas âge, se mirent en route pour aller commencer, au nord du Zambèse, une œuvre dont les difficultés prévues réclamaient le plus grand dévouement. Un troisième collègue, M. Mackenzie, devait les accompagner, mais dut s'arrêter plus longtemps qu'eux au point de départ, qui était la station bien connue du Kuruman.

La traversée du désert fut longue et pénible. « L'eau était rare au point que pendant plus d'une semaine, dit M. Price, la petite caravane n'en but pas une goutte qu'il n'eût fallu aller chercher à 30 milles de distance. On pourra se faire une idée des souffrances de Mme Helmore quand j'aurai dit qu'un jour, par une chaleur de 107 degrés à l'ombre, elle dut soigneusement garder pour le lendemain *une cuillerée d'eau*

pour chacun de ses enfants, et cela sans s'être permis d'en mettre elle-même une goutte sur ses lèvres desséchées. A ce moment, son mari était allé à la recherche du précieux breuvage, et quand il nous revint le lendemain matin, il se trouva que, pour s'en procurer, il avait dû franchir à pied plus de 40 milles (de 13 à 14 lieues). *Oh ! que nous allons être heureux maintenant*, s'écria, en le revoyant, l'un de ses enfants, *voilà papa qui nous rapporte de l'eau !* »

Ce fut là le commencement des épreuves réservées à ces pionniers de l'Evangile, mais sans celles qui vinrent ensuite, elles auraient à peine mérité d'être mentionnées. Au mois de février, les voyageurs atteignirent Linyanti. Ils espéraient y trouver le Dr Livingstone, principal instigateur de l'entreprise, et qui, parti des bouches du Zambèse, avait compté les précéder auprès de son ancien ami, le chef Sékélétu. Malheureusement, des difficultés imprévues l'avaient retenu en route bien au-delà du temps fixé par lui. Par suite de ce mécompte, et considérant que Linyanti n'était pas assez salubre pour en faire le siége d'une station, les missionnaires eurent l'idée de se transporter un peu plus loin ; mais le roi des Makololos s'y opposa formellement, et force leur fut de se contenter, pour le moment, de la permission qu'il leur accorda de commencer à instruire son peuple. Ils se mirent en conséquence à construire des habitations temporaires, et M. Helmore put deux fois prêcher l'Evangile dans le *kotla* de Sékélétu.

Mais bientôt après s'ouvrit la longue série de désastres qu'il nous reste à raconter. Dès la semaine suivante, tous les membres des deux familles tombèrent subitement malades, et M. et Mme Helmore si gravement, qu'en quelques heures ils se trouvèrent hors d'état de faire un mouvement. M. Price et sa femme, se traînant à peine eux-mêmes, purent cependant encore donner quelques soins à leurs amis, mais on va voir au prix de quelles émotions :

« Un soir, dit M. Price, que j'étais allé voir comment se trouvaient les Helmore, je vis les quatre enfants couchés sur un lit en dehors de la tente, et leur mère appuyée auprès d'eux sur un coussin. Tous s'étaient endormis. Je passai successivement la main sur le front de chacun d'eux, mais en arrivant au petit Henri, je le trouvai complétement froid ; le pauvre enfant dormait du sommeil de la mort. Entrant aussitôt dans la tente pour en prévenir M. Helmore, je le trouvai étendu sur un matelas et complétement incapable de se levèr. Il me pria de ne pas annoncer cette mort à sa femme, du moins pour le moment. Prenant en conséquence le corps de l'enfant, je l'enveloppai d'un lambeau de tapis, et dès le lendemain matin nous allâmes, quelques-uns de nos hommes et moi, l'enterrer auprès de Malatsi, le conducteur de mon wagon, que nous avions vu mourir quelques jours auparavant. Mme Helmore était alors dans un tel état de prostration, que, bien que son petit Henri fît ses plus chères délices, elle parut à peine comprendre la nouvelle de sa mort. Ce fait s'était passé le 7 mars ; le 9 mon propre enfant expira ; le 11 ce fut le tour de Sélina Helmore, et le même jour nous perdîmes un de nos chrétiens indigènes de Likatlong, nommé Thaba. Le 12, Mme Helmore expira. Elle avait, avant de rendre le dernier soupir, dit à son mari « qu'elle ne regrettait pas de mourir, que son œuvre terrestre était achevée, et qu'elle s'estimait heureuse d'aller auprès de son Sauveur. »

« Après cette douloureuse séparation, M. Helmore et ses deux enfants, Lizzie et William, parurent se rétablir, et M. Helmore put même aller faire une visite au chef. Mais cette course le fatigua beaucoup ; il revint avec la fièvre, dans un état de faiblesse qui alla toujours en empirant jusqu'au 20 avril, jour où il tomba dans un assoupissement qui dura trente-cinq heures, et dont il ne se réveilla pas.

« Tous ces morts, je les ai enterrés de mes propres mains,

sans avoir pu, hélas! enfermer leurs restes dans un cercueil. Mon propre enfant était mort dans les bras de sa mère, assise à côté du lit où la fièvre me retenait en ce moment cloué. Je n'ai vu nulle part tant de courage chrétien, tant de patience et tant de dévouement au Seigneur que chez M. et Mme Helmore soit dans le cours du voyage, soit chez les Makololos. »

Restés seuls avec les enfants orphelins de leurs compagnons, malades eux-mêmes et ne voyant autour d'eux que des visages indifférents, sinon hostiles, M. et Mme Price comprirent que la seule chose qu'ils eussent à faire était de s'éloigner au plus tôt de ce théâtre de mort. Le missionnaire se mit en conséquence à faire des préparatifs de départ. Mais telle était sa faiblesse qu'après deux heures de travail employées à faire ses malles, il fut obligé de se coucher pour deux jours. Jusque-là Sékélétu et ses gens avaient laissé les étrangers assez tranquilles, mais sans leur donner la moindre preuve de sympathie. On ne peut s'empêcher de penser qu'ils n'auraient pas été fâchés de les voir mourir tous, dans l'espoir d'hériter de ce qu'ils avaient, et leur conduite subséquente ne justifie que trop ce soupçon. Dès qu'ils virent M. Price s'apprêter à partir, ils se mirent impitoyablement à le dépouiller de tout ce qui était à leur convenance. Sékélétu s'empara du wagon de M. Helmore et d'une multitude d'objets appartenant soit à ce missionnaire, soit à son collègue. Il demanda ensuite quatre bœufs de l'attelage, sous prétexte qu'il en aurait besoin pour en dresser d'autres. Les fusils, les munitions, deux tentes et une foule d'autres choses furent successivement enlevés. « Et après tout cela dit M. Price, comme j'étais un jour étendu sur le sol, incapable de remuer un membre, voici qu'un messager du roi vint me demander encore je ne sais plus quoi de la part de son maître. Je lui dis que si on me tourmentait ainsi, et si l'on s'opposait à mon départ, il faudrait bientôt m'enterrer

auprès de ceux qui n'étaient plus. « Eh bien! me fut-il brutalement répondu, autant vaudra pour vous mourir ici qu'ailleurs. »

Le 29 juin, enfin, M. Price put commencer son triste mouvement de retraite vers le sud. Mais, jusqu'au dernier moment, Sékélétu convoitant le peu d'effets qui lui restaient encore, et le missionnaire se trouvant, ainsi qu'il le dit, « comme l'agneau dans les griffes du lion ; » il fallut en passer par où l'Africain voulut. Tout ce que M. Price parvint à conserver se réduisit à deux chemises, un vieux manteau, une tente et un lit. Les Makololos lui avaient pris tout ce qui lui restait de blé, sans rien lui donner en échange. Tel fut, dit-il, l'équipage dans lequel j'entrepris le voyage de plus de mille milles (près de 350 lieues) que nous avions à faire pour regagner le Kuruman.

« Mais, hélas! continue le missionnaire, je n'ai pas fini le triste récit de nos épreuves! Dans la plaine du Mababé, le 4 juillet, nos deux chers orphelins, ma femme et moi, nous repassions ensemble, en prenant notre repas du soir, les tristes incidents de notre séjour à Linyanti ; heureux de respirer enfin l'air libre du désert, nous nous encouragions mutuellement par l'espoir d'arriver à portée des secours dont nous avions un si grand besoin. Ma chère femme, après avoir été longtemps très souffrante, nous paraissait et se croyait elle-même en ce moment en voie de rétablissement. Après cet entretien, elle alla se coucher,.... hélas! pour ne plus se relever. Le lendemain, de bonne heure, lui trouvant la respiration très gênée, j'essayai de l'éveiller, mais en vain. Pendant la matinée, elle alla de pis en pis, à midi son esprit remonta vers Celui qui l'avait donné, et le soir j'eus à enterrer sa dépouille mortelle au pied d'un arbre, du seul arbre que l'œil découvre dans cette immense plaine du Mababé. Mon âme fut brisée de ce dernier coup; mais le Seigneur a été mon refuge, ma sûreté au moment

de l'angoisse, et encore une fois, dans cette affreuse position, j'ai éprouvé qu'il sait proportionner les secours à la grandeur du besoin qu'on a de lui. »

Pendant que ces choses se passaient à Linyanti et dans le désert, le troisième missionnaire que nous avons nommé en commençant, M. Mackenzie, s'était joyeusement mis en route dans l'espoir de rejoindre ses futurs compagnons de travail auprès de Sékélétu. Au début de son voyage, quelques vagues rumeurs de ce qui s'était passé arrivèrent à ses oreilles, sans l'inquiéter cependant beaucoup. Un peu plus loin, un vieux Bushman, qui revenait du Mababé, lui annonça formellement que Sékélétu avait massacré tous les blancs arrivés dans ses États, dans le but de s'emparer de ce qui leur appartenait. Mais comme d'après tous les rapports antérieurs, le chef des Makololos paraissait incapable d'avoir commis un pareil méfait, et comme les Bushmen ont, plus généralement encore que les autres Africains de ces contrées, l'habitude d'inventer ou d'exagérer les faits de ce genre, M. Mackenzie sourit et passa outre. Plus loin encore, d'autres indigènes lui répétèrent les mêmes faits en ajoutant pourtant qu'un des blancs et deux enfants avaient échappé au massacre. Sur les bords du Zouga enfin, un groupe de noirs lui dit positivement que le seul blanc échappé à la mort se trouvait chez une peuplade de la contrée, et le 8 septembre, comme ses bœufs le traînaient sur la rive du fleuve, vers un endroit où il devait passer la journée du lendemain, qui était un dimanche, il entendit le conducteur de l'attelage s'écrier tout à coup : *Ki ena* (c'est lui). Se jetant aussitôt en bas de son wagon, M. Mackenzie courut vers une figure humaine qu'il entrevoyait à travers les arbres de la forêt, et en un clin d'œil il la reconnut. C'était bien M. Price, son ami et son frère! « Alors, dit-il, la triste réalité dont je m'étais efforcé de repousser la pensée, se révéla à moi, et presque avant d'avoir serré la main de mon ami, je lui de-

mandai ce qui en était. Hélas! je n'eus pas besoin d'attendre sa réponse; son regard seul suffit pour m'apprendre ce que je désirais savoir..... Nous nous assîmes et pleurâmes ensemble sur ceux qui n'étaient plus. Nos compagnons africains témoignaient, par la gravité de leur contenance, la vive sympathie que leur inspiraient ces malheurs, et je vis, à quelque distance, Makeba mélancoliquement absorbé dans la contemplation de ce tableau. »

Quatre mois après la mort de M. et Mme Helmore, M. Livingstone, venant, comme nous l'avons dit, de la côte orientale, arriva chez les Makololos, qui l'attendaient avec d'autant plus d'impatience qu'il leur ramenait plusieurs de leurs compatriotes partis avec lui depuis cinq ans pour l'exploration de la contrée. On comprendra facilement les sensations du célèbre voyageur en apprenant les désastres de la mission. Sa douleur fut d'autant plus poignante, qu'il apportait avec lui, comme fruit de sa longue expérience du désert, un remède qu'il croit infaillible contre la fièvre qui sévit si fatalement dans ces contrées, et dont il avait beaucoup souffert lui-même dans ses premiers voyages d'exploration. Du reste, les Makololos, seuls témoins dont le docteur eût entendu les récits au moment où il écrivait, lui ont affirmé que leur chef avait toujours été animé des meilleures intentions à l'égard des missionnaires, et ils paraissent s'être bien gardés de lui parler des exactions dont ce chef et ses gens s'étaient rendus coupables après la mort de M. Helmore. Le docteur annonce de plus que les Makololos, reconnaissant eux-mêmes l'insalubrité de la contrée où se trouve Linyanti, se proposent d'émigrer vers le nord, et d'y former un nouvel établissement où les Européens seront plus à l'abri des influences du climat. Un récit des Makololos, recueilli par le docteur, montre dans quel esprit de renoncement M. Helmore avait entrepris l'œuvre où il a obtenu la gloire du martyre. Encore après la mort de sa femme et de ses enfants,

pendant l'amélioration qui s'était produite dans l'état de sa santé, il avait déclaré à Sékélétu que « rien ne l'empêcherait de continuer la tâche en vue de laquelle il était venu dans le pays. »

On regrette d'avoir à dire que les appréciations du docteur ne s'accordent pas toutes avec les récits et avec l'opinion du Rév. M. Price. Non seulement celui-ci a dû parler de Sékélétu et de ses procédés d'une manière toute différente, mais encore il n'a pu s'empêcher de croire que les nombreux décès qu'il a eu à déplorer ont été le résultat d'un crime, et que les premiers présents envoyés aux missionnaires par le chef, au moment de leur arrivée, renfermaient quelqu'un de ces subtils poisons dont les nègres ont le secret. Quelques Makololos, que M. Price a eu occasion de voir depuis les événements, le lui auraient clairement fait entendre, et lui ont rapporté de plus que le cadavre de sa femme avait été déterré, et que sa tête, détachée du tronc, avait été portée en triomphe à Linyanti. Ces soupçons ne paraissent cependant pas assez justifiés pour qu'on puisse encore s'y arrêter, et ils sont trop affreux pour qu'on ne désire pas pouvoir les repousser comme mal fondés.

Quoiqu'il en soit, le Rév. Helmore, sa femme, Mme Price et leurs enfants eux-mêmes sont tombés au champ d'honneur, victimes d'un saint dévouement à la cause de Christ, et c'est entourés d'une glorieuse auréole de souffrance que leurs noms figureront dans l'histoire religieuse de ces contrées récemment découvertes. M. Helmore a laissé en outre derrière lui un monument du zèle intrépide et des hautes capacités qui le distinguaient. L'Eglise de Likatlong, qu'il avait fondée parmi les Béchuanas, se compose aujourd'hui de 400 membres, dans le cœur desquels son souvenir vivra longtemps comme celui d'un grand et fidèle serviteur de Christ.

La mission parmi les Makololos sera-t-elle reprise? Le Comité de la Société des missions de Londres annonce qu'il

n'a pas encore étudié assez attentivement cette question pour pouvoir la résoudre. Mais il ajoute que si une seconde tentative doit avoir lieu, MM. Price et Mackenzie se sont d'eux-mêmes déclarés prêts à y consacrer de nouveau leurs vies.

C'est par là que nous terminerons un récit tout à la fois si navrant et si beau ! Qu'est-ce qui pourrait, mieux que ce dernier trait, faire comprendre ce qu'il y a de courage, d'abnégation et de sainte ardeur dans l'âme de ces hérauts de l'Evangile que les adversaires de notre foi ont essayé de flétrir en les appelant ironiquement des « marchands de Bibles? »

VARIÉTÉS

CHINE.

La Mission russe a Pékin.

Les nombreux récits auxquels a donné lieu l'expédition anglo-française contre Pékin, ont souvent attesté l'existence, dans cette ville, d'une mission russe, mais sans donner une idée exacte de la nature et de l'importance de cet établissement. Un pasteur américain, le Rév. Henri Wood, attaché comme chapelain à la marine militaire des Etats-Unis, nous le fait mieux connaître. Il a puisé ses renseignements soit sur les lieux mêmes, soit dans des livres, soit dans de fréquents entretiens avec des voyageurs bien informés des faits. Au point de vue de l'édification, ces récits n'ont pas, comme on va le voir, une grande valeur, mais ils ne manquent pas d'un certain intérêt qui suffit pour nous porter à les reproduire.

Vers la fin du dix-septième siècle, quand la Russie s'empara de la Sibérie, cette conquête, qui la mettait en contact avec la Chine sur une vaste étendue de frontières, habitées, de part et d'autre, par des peuplades encore à demi-sauvages, devint promptement, entre les deux gouvernements, une source de difficultés et de conflits. Une forteresse élevée par les Russes sur la rive méridionale du fleuve Amour, et qui prit, d'un des affluents de ce grand cours d'eau, le nom d'*Albazin*, excita particulièrement les défiances du gouverment chinois. Il y vit un empiétement sur son territoire, et en 1684 une armée de cent mille hommes, dirigée contre cet établissement, s'en rendit maîtresse après un siége que l'incapacité militaire des Chinois, plutôt que l'importance des moyens de défense, avait fait durer trois longues années.

La garnison russe, qui se composait, en tout, d'environ quatre cents cosaques, fut obligée de se rendre à discrétion, et conduite à Pékin, pour y rester en ôtage et servir de garantie contre d'autres envahissements de la Russie. Mais, sauf cet état de captivité, la condition de ces prisonniers de guerre n'eut rien de bien malheureux. L'empereur leur alloua des maisons à part, leur assigna généreusement les mêmes rations de vivres qu'à ses propres soldats, et leur accorda le libre exercice de leur religion. Grâce à cette permission, et à l'aide de secours qu'ils obtinrent en Chine même, ils parvinrent à se construire une petite chapelle où le culte a, depuis lors, été constamment célébré d'après le rit greco-russe. Les descendants de ces captifs, qu'on désigna sous le nom d'Albazins, se sont beaucoup multipliés ; mais par suite de leurs alliances avec les Chinois ou les Mantchoux, ils ont perdu, pour la plupart, tout vestige de leur origine russe, et par leur long séjour au milieu d'un peuple païen, sans le contrepoids salutaire d'une instruction religieuse de quelque valeur, ils sont devenus à peu près païens eux-mêmes. Le gouvernement chinois utilisa, du reste, longtemps leur présence en se

servant d'eux comme interprètes dans ses rapports avec la nation russe. Un traité conclu entre les deux gouvernements ayant rétabli la bonne harmonie sur les frontières, et le fort Albazin ayant été rasé d'un commun accord, l'Eglise russe obtint la permission d'avoir à Pékin un prêtre de sa communion, à la condition toutefois qu'il n'essaierait pas de faire des prosélytes, et qu'il se contenterait de veiller sur son petit troupeau; rôle qui pour lui ne fut et ne pouvait guère être autre chose qu'un long et infructueux sommeil.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'en 1724 ; mais à cette époque, un nouveau traité conclu entre les deux puissances contenait une clause ainsi conçue :

« Désormais, les Russes occuperont à Pékin le kowan, (*la cour*) qui leur sert déjà de résidence, et conformément au désir exprimé par l'ambassadeur, une église y sera bâtie avec l'assistance du gouvernement chinois. Le prêtre qui se trouve déjà à Pékin et les trois autres qu'on y attend habiteront le kowan. Ces derniers seront attachés au service de la même église que le premier, et il sera pourvu à leurs besoins de la même manière. Tous les Russes jouiront du droit de servir leur Dieu suivant le rit de leur religion dans cet établissement. En outre, quatre jeunes gens et deux étudiants d'un âge plus avancé, connaissant les langues russe et latine, seront admis à vivre dans la maison pour y apprendre la langue du pays. Ils y seront entretenus aux frais de l'empereur et seront libres de retourner dans leur patrie à la fin de leurs études. »

Ce fut en vertu de cette libérale convention que prit naissance ce qu'on appelle la mission chinoise. Les prêtres officient tour-à-tour dans le couvent qu'ils appellent *de la Purification*, et dans l'église qui fut, dès l'origine, placée sous l'invocation de saint Nicolas. L'église est un petit édifice isolé, orné, ou plutôt enlaidi, d'une multitude de tableaux représentant des anges, des apôtres et des saints, tous dus au pinceau

d'artistes chinois et revêtus de costumes chinois, y compris la longue queue qui donne à la tête un aspect si grotesque. Quant au couvent, il fait partie du kowan ou cour assignée dès l'origine à la résidence de l'ambassade russe. L'entretien de l'église est l'affaire du gouvernement russe, mais le kowan étant regardé comme une offrande de l'hospitalité, c'est l'empereur chinois qui en supporte tous les frais.

Peu de temps après l'arrivée des missionnaires autorisés par le traité, le gouvernement chinois fonda une école où vingt jeunes Mantchoux, appartenant aux meilleures familles de la nation, devaient étudier la langue russe, avant d'être élevés aux charges de l'empire. Quelques-uns des membres de la mission furent admis à professer dans cet établissement, et, à ce titre, ils reçurent du gouvernement des salaires considérables; mais leurs élèves leur firent peu d'honneur, car après d'assez longues études, il fut reconnu, dans un examen public, que ces jeunes gens ignoraient jusqu'aux plus simples rudiments de la grammaire russe. Il en résulta pour l'école un profond discrédit, dont elle paraît ne s'être jamais relevée.

Quant aux jeunes étudiants russes, lorsqu'ils ont fait à Pékin une étude jugée suffisante du chinois et de la langue mantchoue, ils se rendent à Irkutsk, capitale de la Sibérie, et y remplissent les fonctions d'interprètes pour le gouvernement, ou bien de professeurs dans un collége supérieur, où l'on enseigne les langues qu'ils savent; d'autres sont employés ailleurs dans des établissements du même genre.

A l'origine de ces arrangements, le séjour des prêtres et des étudiants russes à Pékin devait être de dix ans, mais l'éloignement et la difficulté des communications en prolongeaient souvent la durée. Depuis, il a été stipulé, dans de nouveaux traités, qu'ils reprendraient le chemin de la Russie à leur convenance et lorsqu'ils le voudraient. Un autre résultat avantageux de ces derniers traités a été de faire disparaître la clause qui limitait à dix le nombre des membres de la mission.

Quelques-uns de ces missionnaires ont rendu des services aux lettres et à la science. Le P. Hyacinthe, qui quitta Pékin il y a une trentaine d'années, était un vrai savant. Il a traduit en russe une volumineuse histoire de la Chine, ainsi qu'une description géographique complète de toutes les provinces de l'empire. On lui doit, de plus, un dictionnaire de la langue chinoise ramenée à l'alphabet russe, c'est-à-dire où les sons du chinois sont représentés par des caractères européens, idée ingénieuse plutôt qu'utile peut-être, que des missionnaires protestants ont cependant reprise, et dont ils ont fait usage dans quelques-unes de leurs publications chinoises.

D'autres membres de la mission ont, après l'expulsion des jésuites, pris leur place dans les bureaux d'astronomie et de mathématiques, et ont, en cette qualité, concouru à la rédaction de l'Almanach annuel du gouvernement, tandis que d'autres encore ont aidé les mandarins chinois dans leurs travaux de recensement. Il est juste de dire pourtant, à l'honneur de leur foi chrétienne, qu'aucun d'eux n'a jamais, comme jadis les jésuites, consenti à *fondre des canons*. Mais, par leurs soins, d'énormes quantités de livres chinois ont été recueillis et dirigés sur Irkutsk par l'ordre du gouvernement russe. On dit qu'un seul de ces envois faisait la charge de dix-neuf chameaux.

Nous voudrions parler de ce que cette mission russe de Pékin a fait au point de vue religieux. Malheureusement cela nous serait difficile, par cette raison toute simple qu'en matière de religion, rien, absolument rien, n'a été fait par elle. Ces missionnaires, s'il est permis de leur donner ce nom, sont restés à Pékin pendant près de deux siècles sans qu'une seule conversion, au moins connue, ait été le résultat de leurs travaux. Suivant en cela l'exemple des Hollandais établis au Japon, ils ont subordonné le christianisme aux intérêts de la politique et du commerce, sans oser jamais ni le prêcher ouvertement, ni le murmurer en secret à

l'oreille des indigènes, dans la crainte d'attirer sur eux les calamités qui ont jadis frappé leurs devanciers, les anciens jésuites. Les descendants des Albazins ont, nous l'avons déjà dit, presque perdu le souvenir et la religion de leurs ancêtres, au point qu'on peut à peine aujourd'hui les distinguer du reste de la population. C'est une race pauvre, paresseuse et misérablement dépravée. Il est rare de voir le nombre des assistants aux offices atteindre le chiffre de 30 ou 40, et très souvent c'est à peine s'il s'en trouve un ou deux pour former l'assemblée. On accuse les missionnaires d'avoir plus d'une fois refusé d'administrer le baptême, dans la crainte de blesser le sentiment des Chinois, et on les a vus repousser de l'autel des gens qui s'y présentaient dans ce but. N'ayant eux-mêmes la permission ni d'amener leurs femmes à Pékin, quand ils y viennent, ni de s'y marier, s'ils ne le sont pas encore, des bruits désavantageux, au point de vue des mœurs, ont souvent circulé sur leur compte, sans toutefois qu'aucun fait positif ait confirmé ces rumeurs. On dit qu'aujourd'hui le personnel de la mission se compose d'une quinzaine de membres, et que le chiffre des Cosaques qui se rattachent à elle est à peu près le même. La mission possède une bonne bibliothèque, une salle de billard, un orgue et quelques autres moyens de distraction qui n'empêchent pas ses membres de mener une vie fort monotone.

Un voyageur français qui a passé plusieurs mois à Pékin dans l'intimité des prêtres russes, dont il était l'hôte, dit que, d'après toutes les observations qu'il a pu faire, ces ecclésiastiques sont très respectés et très estimés des autorités chinoises, parce qu'ils se montrent eux-mêmes pleins de respect pour elles. C'est à cela, suivant lui, qu'il faut attribuer ce fait, unique peut-être dans l'histoire, d'une poignée d'hommes vivant pendant deux siècles loin de toute protection humaine, au milieu d'une population hostile aux étrangers, sans avoir jamais été en butte à la moindre persécution.

Il est vrai que tous les mouvements de ces Russes sont surveillés de près, et que lorsque quelques-uns d'entre eux sortent, pour leurs affaires ou pour se promener, un planton chinois posté à la porte de leur maison est chargé de prendre note du chiffre de ceux qui sortent et de ceux qui rentrent, afin sans doute qu'aucun d'eux ne s'aventure à rester au dehors pour y répandre ses croyances; mais ils n'en sont pas moins à l'abri de toute injure; et par cela seul qu'il était en rapport avec eux, le voyageur dont il s'agit dit que pendant des mois il put, sans courir le moindre danger, parcourir seul tous les quartiers de la capitale, même en costume européen, et que si, après quelques excursions de ce genre, il échangea ce costume contre des vêtements chinois, ce fut uniquement pour échapper à l'ennui des rassemblements que la curiosité formait sur son passage.

Telle est l'histoire de cette mission russe à Pékin, qui est bien sûrement l'établissement missionnaire le moins religieux et le plus improductif dont les annales du monde fassent mention. A l'avenir, la présence d'un ambassadeur russe à Pékin lui donnera peut-être une sorte de relief, mais on peut douter que ce rouage politique lui communique jamais la vie et l'activité qu'elle n'a jamais eues.

Traitement infligé aux veuves chez les Indiens de l'Amérique du Nord.

Les bizarres et tristes détails qu'on va lire font partie des récits d'un peintre canadien, nommé M. Kane, qui a longtemps vécu parmi les nombreuses tribus d'Indiens répandus dans les immenses contrées qui séparent, à l'ouest, le Canada de l'Océan Pacifique et de l'île Vancouver. C'est un révoltant exemple des effets produits par l'ignorance chez ces

peuplades encore à l'état de nature, et un fait à citer pour combattre, s'il en était encore besoin, l'opinion de ces gens qui osent s'étonner de la sollicitude chrétienne à laquelle sont dues les missions, et dire qu'il vaut mieux laisser les païens tels qu'ils sont. Partout où ni l'Évangile ni la civilisation n'ont pénétré, la cruauté et la superstition marchent de conserve ; mais jamais ce mélange n'est plus affreux que quand il parvient à rendre ridicules les souffrances de ses victimes. Laissons parler M. Kane.

« Les Indiens Taw-wa-tins de la Nouvelle-Calédonie, dit-il, et plusieurs autres tribus des mêmes contrées ont l'habitude de brûler leurs morts, avec des cérémonies singulièrement cruelles à l'égard des veuves. Après avoir étendu le corps du défunt tout nu sur un tas de bois résineux, la veuve est obligée de se coucher sur lui, recouverte d'une peau de bête. On met ensuite le feu au bûcher, et il faut que la pauvre femme garde sa position jusqu'à ce qu'elle se sente à peu près suffoquée. On lui permet alors de descendre, comme elle le peut, à travers les flammes et la fumée. Mais quand son pied a touché le sol, l'usage lui fait une loi de veiller à ce que les membres du cadavre en combustion ne se tordent pas sous l'action du feu, et toutes les fois que cet effet se produit, elle doit, de ses mains nues, replacer le défunt dans son attitude première, en supportant sans sourciller les atroces douleurs que lui cause la chaleur. Si le courage ou les forces lui manquent pour remplir jusqu'au bout cet abominable office, quelques-uns des assistants la saisissent et la retiennent aussi près du feu que possible, jusqu'à ce que le corps soit entièrement consumé. Des chants et le bruit des tambours, qui résonnent pendant toute cette partie des funérailles, couvrent, ou à peu près, les cris de la malheureuse.

« Mais ce n'est pas tout. Le cadavre une fois consumé, la veuve doit en ramasser avec soin les cendres et les os, pour les mettre dans un sac préparé à cet effet, et qu'elle aura à

porter sur son dos pendant trois années entières. Durant ce temps, elle reste esclave des parents du défunt et n'a la permission ni de se laver ni de se peigner, de sorte qu'elle devient bientôt un triste objet de dégoût, qui inspirerait une profonde pitié à tout autre qu'à des sauvages. A l'expiration des trois ans, ses bourreaux donnent une grande fête à laquelle sont invités tous les amis et les parents du défunt. On prend alors, en grande cérémonie, les restes renfermés dans le sac, et on les dépose dans une boîte qu'on fixe au haut d'une longue perche, autour de laquelle se font des danses effrénées. La pauvre veuve est ensuite dépouillée de ses vêtements ; on lui verse sur tout le corps de l'huile de poisson ; un des assistants la couvre, des pieds à la tête, de plumes de cygne ou d'oie sauvage, et, dans cet état, on la contraint de se joindre aux danses des invités. Tout cela terminé, elle est déclarée libre et peut se remarier, si toutefois elle ose affronter les risques de se voir de nouveau exposée à être rôtie vivante et de repasser par l'horrible série de procédés qu'elle a subis une fois. »

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

Nous avons dit, dans notre dernière livraison (page 196), que la Société des Missions de l'Eglise d'Angleterre avait reçu, dans le courant de son dernier exercice, près de 3,730,000 francs, et que les nouvelles reçues des nombreux

champs de travail qu'elle occupe sont en général très satisfaisantes.

Les autres grandes Sociétés de Missions que soutient le zèle des chrétiens anglais viennent aussi d'avoir leurs anniversaires et n'ont pas eu à présenter des rapports moins encourageants. Voici le chiffre de leurs recettes respectives :

La Société des Missions wesleyennes a reçu plus de.	3,516,000 fr.
Celle de Londres, plus de	2,135,000
Celle des baptistes, plus de	760,000
Celle de Londres pour l'évangélisation du peuple israélite	886,000

Ainsi cinq associations ont pu, l'année dernière, consacrer à l'évangélisation des peuples non chrétiens plus de *onze millions* de francs. Mais il s'en faut de beaucoup que cette somme, si considérable qu'elle soit, représente tout ce que la libéralité anglaise met au service de cette grande cause. Il faut y joindre : d'abord les revenus d'un assez grand nombre d'associations moins importantes ou ayant en vue quelque œuvre spéciale, comme une seconde Société pour l'évangélisation des juifs, une Société auxiliaire pour venir en aide aux missions turques, une association pour l'instruction des femmes de l'Orient, une autre pour la Société des Missions patagoniennes, — puis encore le département des missions étrangères dans les deux Eglises d'Ecosse, dans l'Eglise presbytérienne d'Irlande, etc., etc., — puis enfin, la part afférente aux missions dans quelques grandes autres Sociétés d'un intérêt général, comme la Société biblique, celle des Traités, celle pour la propagation de l'Evangile, celle pour l'avancement des connaissances chrétiennes et d'autres encore. Les revenus réunis des quatre dernières que nous venons de nommer s'élèvent au moins à la même somme que ceux des cinq Sociétés de missions mentionnées plus haut.

INDE.

La famine continue à exercer les plus affreux ravages sur plusieurs parties de l'Inde, et les correspondances des missionnaires sont remplies de détails navrants sur les scènes de désolation qu'ils ont sous les yeux. Un de ceux du Travancore, le Rév. Cox, écrivait, à la fin de mars, qu'ayant eu l'idée d'ouvrir un asile pour les enfants qui meurent de faim dans son voisinage, il en avait recueilli en quelques jours vingt-six. L'un d'eux avait été vendu par ses parents pour une bagatelle ; un autre est la fille d'un homme qui avait déjà vendu trois de ses enfants et se disposait à vendre celle-ci au moment où elle fut recueillie; deux appartiennent à des familles dont plusieurs membres sont littéralement morts de faim, etc., etc.

M. Cox décrit ensuite en termes déchirants le spectacle qu'offre une distribution de vivres faite dans les environs de Trevandrum à de pauvres Indous. Avant son arrivée, 1,800 personnes, appartenant à toutes les castes, avaient eu part à ce secours, et 600 pouliars (ou esclaves) le reçurent devant lui, assis par rangées sur le sable du rivage: « tout autant de spectres animés, dit-il, n'ayant plus que les os et la peau, et à beaucoup desquels il semblait rester à peine la force de porter les aliments à leur bouche. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

La seconde semaine de l'année courante, consacrée, comme on se le rappelle, à un saint concert de prières par une innombrable multitude de chrétiens, a été observée comme telle dans la plupart des stations missionnaires que contient cette partie du continent africain, mais surtout dans celles de Sierra-Leone et dans celles du Yoruba.

Les missionnaires anglicans d'Abbeokuta écrivent que dans cette ville l'affluence a été telle que, ne pouvant trouver place dans les trois chapelles, les gens ont été obligés de se réunir dans des maisons particulières. Ces réunions se composaient indistinctement des agents et des fidèles indigènes des trois Sociétés qui sont à l'œuvre dans la ville, c'est-à-dire de la Société anglicane, de la Société wesleyenne et de la Société baptiste. Depuis lors, une réunion régulière, à laquelle toutes les dénominations prennent également part, a lieu tous les lundis dans la chapelle dite d'Ake. La prédication de l'Evangile continue, du reste, à porter des fruits sensibles, soit à Abbeokuta même, soit dans les autres stations de l'Yoruba. La feuille mensuelle qui se publie en langue du pays dans cette ville est lue ou écoutée, dit-on, par 4 ou 5,000 indigènes, et contribue efficacement à populariser les idées chrétiennes en même temps que les notions élémentaires des connaissances les plus indispensables au développement de la civilisation. Ces progrès seraient, selon toute apparence, plus rapides encore sans la guerre civile qui depuis quelques années désole le pays des Yorubas.

JAPON.

Les six missionnaires protestants qui, sous les auspices de diverses Sociétés, se sont établis déjà dans les ports du Japon, n'y peuvent encore parler de Christ qu'avec les plus grandes précautions. Mais ils se livrent à des travaux de linguistique dont on éprouvera plus tard la haute utilité. Un d'entre eux compose en ce moment une grammaire, deux travaillent ensemble à la rédaction d'un dictionnaire, le quatrième aura bientôt fini un vocabulaire plus simple, et les deux derniers consacrent leur temps à l'étude de la langue parlée, qui diffère à beaucoup d'égards de la langue écrite.

Un des hommes qui connaissent le mieux l'extrême Orient, le très Rév. Dr Smith, ancien missionnaire, qui est devenu évêque anglican à Hong-Kong, sans perdre pour cela l'esprit d'un vrai missionnaire, a passé l'année dernière quelques mois au Japon. Suivant lui, le moment d'attaquer de front et sans précautions le paganisme de ce pays n'est pas encore arrivé. Les haines profondes qu'y ont fait naître jadis les intrigues et les entreprises audacieuses des jésuites y sont encore trop vivaces, et les braver ouvertement n'aboutirait, selon toute apparence, qu'à retarder davantage encore, et peut-être pour longtemps, l'ouverture du pays devant la prédication de l'Evangile. Il est très bon cependant que des missionnaires protestants soient dès à présent sur les lieux, préparant des moyens d'action pour l'avenir et accoutumant peu à peu les Japonais à voir l'influence salutaire de la foi chrétienne sur l'âme et sur la vie de ses vrais sectateurs. Malheureusement, il se trouve à côté de ces missionnaires, dans les ports ouverts aux étrangers, un trop grand nombre d'Européens dont les habitudes dissolues ou tout au moins peu morales, déshonorent le nom chrétien plutôt qu'elles ne le recommandent au respect du peuple japonais.

LONDRES.

On lit dans le *Daily News*, de cette ville :

« Le 22 mai dernier, six Israélistes amenés à la foi chrétienne sous les auspices de la Société de Londres pour l'évangélisation des Juifs, ont été baptisés dans l'église de la Place de la Palestine, par le Rév. J. Goodhart. Dans les rangs de l'assemblée se trouvaient plusieurs Israélites qui aspirent à être bientôt les objets d'une cérémonie semblable. »

CANADA.

Il existe au Canada une Société de Missions étrangères qui a entrepris une œuvre d'évangélisation parmi les Esquimaux du Labrador. Une jeune dame, nommée miss Broodie, apprenant par un rapport que les services d'une femme seraient très précieux dans ce champ de travail, vient de donner un exemple de dévouement remarquable. Quoiqu'appartenant à une bonne famille, elle s'est dévouée personnellement à l'œuvre, sans vouloir accepter aucun salaire, et dès à présent elle a rejoint M. et Mme Carpenter, la famille missionnaire qui, depuis quelques années, passe sa vie dans les glaces éternelles du Labrador.

Les écoles protestantes de Jérusalem.

Un voyageur qui a récemment visité la ville sainte, dit que ces écoles sont en souffrance, mais du seul fait de n'être pas assez grandes pour recevoir tous les élèves qui se présentent. Elles ne peuvent contenir au plus que 150 enfants, et il y aurait place pour deux ou trois fois ce nombre que, selon toute apparence, elles seraient toujours pleines. Les élèves ne sont pas tous des enfants chrétiens; il s'y trouve un grand nombre de Juifs, de Turcs et de mahométans, que leurs parents y placent à cause de la supériorité de l'enseignement qu'on y reçoit sur celui de tous les autres établissements d'éducation.

Jérusalem n'est pas une des villes de l'Orient où l'Evangile fait en ce moment le plus de conquêtes. Mais les œuvres missionnaires y sont cependant en progrès, et l'on y a vu, l'année dernière, plusieurs âmes se tourner sérieusement vers le Rédempteur d'Israël.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Une épidémie. — Nouvelles de Thaba-Bossiou — de Morija — de Carmel — de Béerséba. — Baptême de quarante néophytes. — Belle profession de foi d'une jeune fille.

Il a plu au Seigneur de dispenser une grande épreuve aux populations que nos missionnaires évangélisent. La petite-vérole, sous forme épidémique, fait de grands ravages dans une partie du pays des Bassoutos, notamment dans les districts de Thaba-Nchu et de Mékuatling. Au mois d'avril, toute communication entre ces deux localités et les autres stations était interrompue. Les familles missionnaires avaient été jusqu'alors épargnées. Il paraît même que dans l'établissement dirigé par M. Daumas, pas un des membres de l'Eglise n'avait succombé. « Cependant, écrit notre frère, ils ont mis un grand empressement à secourir les malades et à enterrer les morts, qui ont été très nombreux. »

Dans la prévision de ce fléau, les missionnaires ont, en diverses occasions, travaillé à introduire et à propager la vaccine parmi les naturels; mais cette mesure n'a pu être que fort partielle, vu le nombre et la dissémination des habitants.

Prions le Seigneur de tempérer les coups de sa justice et de faire surtout que les Bassoutos s'humilient sous sa puissante main, et reconnaissent dans cette visitation un nouvel

appel de Celui « qui n'afflige point volontairement les enfants des hommes. »

M. Jousse, dans ses dernières communications, annonçait avec regret que le réveil était entièrement arrêté, « qu'un calme plat régnait autour de lui. « Nous n'avons point, disait-il, à nous plaindre de défections dans l'Eglise, mais il y a peu d'entrain. » M. Mabille signalait le même état de choses à Morija et dans les environs. Toutefois, nos frères étaient pleins de confiance. « Nous prions, ajoutait le pasteur de Thaba-Bossiou, et le Seigneur n'entendrait-il pas nos requêtes? Nous lui demandons, presque à chaque heure, de répandre son saint Esprit sur nous; manquerait-il à ses promesses? Nous savons bien qu'il peut nous reprocher notre manque de foi, mais nous lui disons : La foi n'est-elle pas un don de ton amour? Oh! qu'il veuille nous entendre et nous accorder au-delà de ce que nous osons espérer et demander! »

D'autre part, M. Lemue annonce de nouveaux succès accordés à son ministère. « Pendant les dernières fêtes de Pâques, écrit-il, sept jeunes personnes ont ratifié le vœu de leur baptême dans notre chapelle. L'une d'elles a récité, au nom de ses sœurs, le symbole des apôtres. Cinq autres néophytes se sont agenouillés pour recevoir sur leurs fronts l'eau baptismale, ainsi que leurs enfants. Tous ensemble, ils étaient au nombre de vingt. Cette scène de recueillement, pendant laquelle bien des vœux et des prières montaient vers le trône de Dieu, unissait nos âmes au Christ mourant pour les péchés du monde. C'était le vendredi-saint. »

M. Rolland, dans le même moment, baptisait, lui aussi, une vingtaine de nouveaux convertis. En communiquant ce fait au directeur de la Société, dans une lettre privée, il y ajoute ces lignes édifiantes : « Pour vous montrer jusqu'à « quel degré de connaissance est arrivée notre jeunesse « chrétienne, et confondre ceux qui oseraient nier les effets

« de l'Evangile parmi nous, je vous citerai quelques mots « de la profession de foi d'une jeune fille de dix-huit ans, « nommée Melita, qui est née à Béerséba, de parents chré- « tiens, et qui vient de ratifier le vœu de son baptême. » La « Parole de Dieu, a-t-elle dit, fut pour moi une folie jus- « qu'au moment où le Saint-Esprit vint me réveiller et me « révéler mes péchés. Ce fut alors seulement que j'appris à « prier et que j'embrassai le Sauveur par la foi. Je reçus le « pardon qu'il m'offrait dans sa Parole, et dès-lors j'ai joui « de sa paix. Aujourd'hui je suis à lui, je lui ai donné mon « cœur. Je me sens assise sur le rocher; je renonce au monde « à cause de Christ. Je crois en Celui dont le nom est l'Ad- « mirable, le Conseiller, le Dieu puissant, à Celui qui est tout « à la fois Dieu et homme. Il est Dieu, il ressuscite Lazare « enfermé dans la tombe. Il est homme, car il pleure avec « ceux qui pleurent. Au puits de Jacob, il s'est assis, fatigué « du chemin, éprouvant la faim et la soif, mais sa divinité « se montre lorsqu'il rappelle à la Samaritaine les secrets « de sa vie passée. C'est sur Jésus-Christ, mon Seigneur et « mon Dieu, que j'ai fondé ma foi; car il faut que celui qui « vient à Dieu croie que Dieu est et qu'il est le rémunérateur « de ceux qui le cherchent. Ah! comme je me réjouis à la « pensée d'entonner un jour le cantique à l'Agneau qui a « été immolé! Un jour, j'irai à la rencontre de Jésus-Christ, « des palmes à la main, et je m'écrierai : Béni soit celui qui « vient au nom du Seigneur! En attendant, je désire lutter « contre la chair et le sang, et marcher en nouveauté de « vie. »

« Vous voyez, cher frère, » ajoute M. Rolland en termi- minant cette citation, « que nous continuons à prêcher la « vieille orthodoxie, et que nous ne sommes pas encore ga- « gnés aux tristes spéculations de la nouvelle école. Un Christ « dépouillé de sa divinité et de son caractère médiatorial « convertirait-il une seule âme? Non, répondrait Melita, et

« ce n'est pas seulement elle qui tiendrait ce langage, mais
« encore ces vingt autres néophytes qui viennent d'être reçus
« avec elle et qui ont été gagnés à Dieu par la prédication
« de la croix !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

INDE.

Quelques effets de la grace.

Comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, l'effet définitif de la grande insurrection de 1857 paraît devoir être de rendre plus accessibles à l'Evangile les provinces de l'Inde où elle avait éclaté avec le plus de fureur. Les derniers rapports et les discours des missionnaires présents aux grandes assemblées récemment tenues en Angleterre, s'accordent tous sur ce point. On ne s'étonnera donc pas de nous voir ramener si souvent l'attention de nos lecteurs sur cette partie du champ que Dieu cultive par les mains de ses serviteurs.

Les récits qu'on va lire sont empruntés surtout au dernier rapport général de la Société des Missions de Londres.

« C'est une chose remarquable, dit ce document, que dans la plupart des lieux qui ont acquis une triste célébrité par les scènes de trahison et de carnage que chacun connaît, la prédication de l'Evangile a été accompagnée des plus éclatantes manifestations de la grâce et suivie de résultats jusqu'ici inconnus. Dans toutes les cités populeuses, les missionnaires et les évangélistes voient se former autour d'eux des auditoires aussi attentifs que nombreux. Les âmes

sont réveillées, et parmi ceux-là même que retiennent encore captifs les chaînes de la superstition ou de la caste, il en est beaucoup qui reconnaissent l'excellence de la foi chrétienne et prévoient son triomphe définitif. »

Un missionnaire de Vizianagarum, le Rév. W. Dawson, en cite un exemple.

« Comme je prêchais, dit-il, à une nombreuse assemblée d'hommes, de femmes et d'enfants, dans un grand village situé à six milles d'ici (deux lieues), le chef du village, attiré par la foule, vint se ranger parmi mes auditeurs. Il m'écouta très attentivement, réprimanda à diverses reprises ceux qui paraissaient vouloir m'interrompre ou faire du bruit, puis ensuite, s'approchant de moi et s'asseyant à mes côtés, il me dit d'un ton approbateur, qui paraissait lui être comme arraché par la force des choses : « Oui, tout ce que vous avez dit est bien la vérité. C'est une noble entreprise que la conversion de ce pays à vos doctrines, et comme vous avez la vérité pour vous, je regarde comme certain que vous viendrez à bout de votre projet. Il faut que le mensonge disparaisse. Mais hélas ! je n'espère pas que cela arrivera de notre temps, car nous ne pouvons pas tout d'un coup briser les chaînes qui nous retiennent encore et quitter le monde ; mais cela viendra. » Puis s'adressant à ceux qui nous entouraient : « A quoi bon, leur dit-il, chicaner ce docteur au moyen de toutes vos subtilités ? Ce qu'il prêche est la vérité ; nous devons la respecter tout en regrettant de ne pouvoir encore l'accepter. » Et ces observations faites, ce pauvre esclave de l'erreur et des intérêts humains me quitta tout triste, sans que je pusse faire autre chose que de le recommander ardemment à la toute puissante miséricorde du Seigneur. »

Dans l'importante cité de Belgaum, des impressions du même genre font faire à ceux qui les éprouvent quelques pas plus décisifs.

« Pendant toute l'année, écrit de cette ville le Rév. W. Beynon, nous avons vu un certain nombre de personnes et surtout des jeunes gens faire preuve d'un esprit de recherche digne de tout encouragement. Un de nos aides indigènes, spécialement chargé de cette branche de l'œuvre, m'écrivait dernièrement : « Plusieurs jeunes Indous, brahmines ou d'autres castes élevées, ont pris l'habitude de venir chez moi pour discuter les questions religieuses, dont il est évident, d'ailleurs, qu'ils s'occupent aussi entre eux. Dans nos réunions, ils s'unissent à nos prières, et j'en ai entendu déjà quelques-uns prier eux-mêmes avec convenance et avec un sérieux remarquable. Ils assistent souvent aussi à notre culte domestique, ou m'accompagnent dans les familles où je vais présider des exercices du même genre. Quelquefois ils s'assemblent dans un local particulier pour lire en commun les saintes Ecritures ou d'autres livres chrétiens. Espérons que l'incorruptible semence de la Parole qui est ainsi répandue dans leur cœur, y fera bientôt croître et mûrir des épis richement bénis. Nous avons, du reste, à côté de ces jeunes *chercheurs*, d'autres personnes sérieusement réveillées et des âmes à qui le Seigneur a déjà fait trouver la paix du salut. »

Voici, d'après la correspondance du même missionnaire, l'histoire de deux de ces âmes :

« Narrain Vischnou et sa jeune femme Roukumunie, appartiennent à la caste des brahmines et à une famille des plus respectables de la cité. Pendant deux ans, nous avions remarqué le jeune homme parmi ceux que nous regardions comme sérieusement occupés à la recherche de la vérité. Amené, par la lecture de la Bible et par des exhortations appropriées à sa position particulière, à se reconnaître pécheur devant Dieu, il fit part de ses sentiments à quelques-uns de ses amis et leur exprima le profond dégoût que commençaient à lui inspirer les doctrines de l'in-

douisme. Informés de ces dispositions, ses parents l'empêchèrent de continuer à nous venir voir, et parvinrent même à le tenir quelque temps comme emprisonné chez son père. Mais dès qu'il put s'échapper, il se rendit auprès de l'un de nos agents, et lui déclara qu'il voulait publiquement embrasser la foi chrétienne. Mis ainsi en rapport avec lui, nous lui représentâmes toutes les conséquences probables du parti qu'il avait l'intention de prendre ; mais il les avait toutes entrevues déjà, et nous dit qu'avec le secours de Dieu il espérait pouvoir les affronter avec succès. Nous ajoutâmes que son premier devoir était de faire connaître ses intentions à sa femme, de lui exposer le plan du salut en Christ, de prier avec elle et de demander à Dieu qu'elle pût prendre le même chemin que lui. Il répondit à cela que sa femme était, au point de vue religieux, son adversaire le plus déclaré, qu'elle avait fait, pour le détourner de son projet, des efforts inouïs, et qu'il avait peu d'espoir de la gagner, mais que pourtant il essayerait encore une fois.

« Peu de jours après, quelques mots de sa main nous apprirent que cette nouvelle tentative n'avait pas été vaine, et que Dieu avait opéré dans l'âme de Roukumunie un changement merveilleux. Non seulement elle s'était décidée à suivre son mari partout où il irait, mais encore elle voulait, elle aussi, devenir disciple du Dieu des chrétiens. Il nous annonçait en même temps qu'à certain jour tous deux quitteraient leur domicile pour se réfugier dans la maison d'un de nos convertis.

« Au jour indiqué, ils arrivèrent en effet, très émus, presque tremblants, mais bien décidés pourtant. Un de leurs premiers actes fut de demander de l'eau et d'en boire devant témoins, ce qui était renoncer publiquement à leur caste. Narrain écrivit ensuite à ses parents pour les informer de ce qu'il venait de faire. Cette nouvelle causa dans la famille une agitation extraordinaire ; mais comme l'âge des

deux époux les rendait maîtres de leurs mouvements, la persécution ne pouvait les atteindre que par des moyens indirects. En quittant la maison, la femme avait sur elle quelques bijoux : une accusation de vol fut portée contre elle et son mari par-devant un magistrat indigène, qui les fit immédiatement arrêter. Heureusement, il fut facile de prouver que les fugitifs n'avaient emporté avec eux que les vêtements qu'ils avaient sur le corps, et que les bijoux reprochés à la jeune épouse étaient ceux dont elle se parait tous les jours. Le missionnaire (M. Beynon lui-même) déclara de plus qu'il se portait garant de la restitution de ces objets, si l'on était en droit de les réclamer. Grâce à cette enquête et à cet arrangement, les jeunes gens furent mis en liberté et l'affaire paraissait devoir en rester là. Mais le soir du même jour, M. Beynon reçut l'ordre de comparaître devant le magistrat *député* (ou anglais), pour répondre à l'accusation d'avoir usé de moyens illicites pour induire Narrain et sa femme à embrasser le christianisme. A l'heure indiquée, le missionnaire et les deux convertis se rendirent à la Cutchery (nom indou des salles de justice). Le tribunal et la verandah qui l'entoure étaient remplis d'Indous, presque tous brahmines. En paraissant devant cette assemblée, la jeune femme était émue au point de ne pouvoir se soutenir, et il fallut que la femme d'un de nos chrétiens indigènes lui prêtât jusqu'à la fin l'appui de son bras. Après quelques discussions préliminaires, le magistrat procéda à l'interrogatoire des deux époux. Narrain parla comme nous nous y attendions, mais la première réponse de la jeune femme nous surprit. On lui demanda de quelle caste elle était ; sur quoi, toute sa timidité parut avoir disparu, et d'un ton aussi calme que résolu : « Je suis chrétienne, répondit-elle. » A ce mot, on peut dire que le cœur de tous les chrétiens présents répondit par un cri d'actions de grâces poussé vers le Seigneur, qui donnait à cette femme un si noble courage.

« Les deux nouveaux chrétiens ont été baptisés dans la vaste salle d'école que nous avons au centre même de la ville. La cérémonie avait attiré une foule immense, qui se montra parfaitement convenable, et suivit avec une sympathie marquée toutes les parties du service. Depuis son baptême, Roukumunie a appris à lire dans les dialectes makratta et canarais. Narrain, de son côté, paraît avoir à cœur de se dévouer à l'évangélisation de ses compatriotes, mais nous ne savons pas encore s'il sera bien qualifié pour cela. En attendant, il suit l'école anglaise, et a déjà passé heureusement les examens requis pour être admis aux emplois du gouvernement. »

Profondément pénétrée de l'importance et du caractère sacré des devoirs que la possession de l'Inde impose à la nation anglaise, la Société des Missions de Londres tend continuellement à accroître ses moyens d'action dans ce pays, qui contient aujourd'hui près de 200 millions de sujets britanniques. Elle y emploie plus des deux tiers de ses missionnaires européens (108 sur 153), et depuis qu'elle y a commencé ses travaux, elle a déjà pu utiliser les services de plus de 800 agents indigènes, d'entre lesquels un assez grand nombre ont été consacrés au saint ministère. Le dernier rapport mentionne spécialement quatorze de ces consécrations, dont onze dans le Travancore et trois à Calcutta. Ces chiffres sont d'autant plus réjouissants, qu'avant d'être admis au saint ministère, ces hommes ont non seulement donné des garanties suffisantes d'instruction et de piété, mais ont presque tous montré déjà de quoi ils sont capables en qualité d'évangélistes ou de catéchistes. Les travaux de quelques-uns d'entre eux peuvent être comptés parmi les plus bénis, et, dans un grand nombre de cas, les missionnaires avouent que ces pieux enfants du pays trouvent plus

facilement le chemin des cœurs et produisent des impressions plus rapides qu'il n'est donné à des étrangers de le faire.

Le christianisme se répand dans l'Inde par les moyens que chacun connaît : par la prédication soit dans les chapelles, soit en plein air ou itinérante, par les écoles, qui voient de jour en jour s'accroître le chiffre de leurs élèves, et enfin par la dissémination des saintes Ecritures et des traités, que la population recherche ou accepte avec une ardeur toujours croissante.

Le Rév. J. Wardlaw, missionnaire à Vizapatam, qui assistait aux dernières assemblées générales de Londres, a cité comme exemple quelques résultats dus à ce dernier moyen d'évangélisation.

« Un jour, dit-il, nous vîmes arriver à Bellary deux Indous d'un village assez éloigné, qui venaient nous demander l'instruction chrétienne. Ces hommes avaient, longtemps auparavant, reçu d'un missionnaire inconnu, dans une de leurs fêtes idolâtres, deux ou trois de nos traités. Quoique de caste peu élevée, ils avaient cependant une certaine culture intellectuelle. De longues années de leur vie s'étaient passées à de vaines recherches sur la nature de la divinité, et sur les moyens de se la rendre propice, sans qu'ils eussent trouvé le repos de leur âme. Ils lurent ces petits écrits, d'abord chacun de son côté, puis bientôt ensemble, et tel fut l'effet de cette étude, qu'ils prirent l'habitude de se réunir, à certains moments, dans un petit temple situé en dehors de leur village, pour y prier en commun au nom de l'unique Médiateur qu'ils avaient ainsi appris à connaître. Sentant ensuite le besoin d'une instruction plus solide, ils étaient venus la chercher à Bellary, et ils se montrèrent dignes de la recevoir. Après un temps convenable d'épreuve, nous pûmes les baptiser. Ils retournèrent dans leur village, y prêchèrent ce qu'ils avaient appris, et avec un tel succès, que peu de temps avant mon départ de l'Inde, j'ai pu, dans ce village, administrer le sa-

crement de la Cène à une trentaine d'âmes amenées par leur moyen à la possession de la paix qui se trouve en Christ. J'ai appris depuis qu'une Eglise y a été régulièrement organisée et qu'elle donne à mes collègues les plus belles espérances. »

Ainsi marche l'œuvre de Dieu dans l'Inde; mais à tous les moyens employés en vue de son extension, il faut joindre les prières constantes des chrétiens soit Européens, soit Indous.

« Voulez-vous, a dit sur ce sujet le même missionnaire, M. Wardlaw, que je vous montre par un fait ce que peut la prière? Nous avons, dans notre station, une femme qui, pendant de longues années, avait résisté à tous les appels de la grâce, mais qui, à la fin, s'était sentie vaincue par l'amour du Sauveur qui la cherchait. Quand elle se rendit et quand elle eut embrassé publiquement la foi, sa mère, transportée de colère, la chassa de chez elle, et pendant longtemps son ressentiment alla jusqu'à refuser de lui adresser la parole quand elle la rencontrait dans les rues. Mais notre nouvelle chrétienne était devenue une femme de prière; elle était convaincue que Dieu ne lui refuserait pas la conversion de sa mère. Plus celle-ci se montrait obstinée, plus les supplications de sa fille redoublaient en sa faveur, et un jour, à notre grande surprise (devrait-on jamais parler de surprise quand il s'agit de prière exaucée?), la vieille païenne, apercevant sa fille dans la rue, l'aborda et lui parlant la première : « Ma fille, lui dit-elle, j'ai pensé à ce que vous m'avez dit, et l'idée m'est venue que peut-être je ferais bien d'apprendre un peu ce qu'est ce Jésus dont vous parlez toujours. » Puis elle consentit à se laisser amener chez nous, entendit l'Evangile, et, par la grâce du Seigneur, elle est, elle aussi, devenue un membre vivant de l'Eglise. Mais ce n'est pas tout : notre fervente chrétienne (je parle de la fille) avait une sœur mariée. Elle pria aussi pour elle, pour son mari, et ces deux âmes ont été, comme celle de la mère, accordées à ses supplications. Toutes marchent maintenant sous la houlette du

Bon Berger, auquel ces brebis ne peuvent plus être enlevées, et ce succès est très certainement dû aux prières de notre humble chrétienne. Le jour où le dernier des membres de cette famille fut admis dans l'Eglise, la vieille mère nous apporta, en signe de reconnaissance, dix schellings (12 francs), qu'elle destinait à la Société des Missions. Je suis heureux de pouvoir ajouter que la chrétienne si richement exaucée par le Seigneur a elle-même un fils de grande espérance qui, sous l'action de la grâce, et sans doute aussi des prières de sa mère, a donné son cœur à Jésus. Il fait actuellement des études dans le but d'arriver à pouvoir annoncer l'Evangile du salut à ses pauvres compatriotes encore païens. »

PERSE.

L'Évangile parmi les Nestoriens.

Un missionnaire bien connu, le Dr Perkins, qui depuis près de trente ans prêche l'Evangile aux Nestoriens établis sur les bords du lac Oroumiah, a passé dernièrement à Paris et y a donné quelques détails sur cette œuvre intéressante. Nous n'avons pas eu le privilége de l'entendre, mais dans une des grandes réunions missionnaires qui ont récemment eu lieu à Londres, le docteur a prononcé un discours dont voici la substance :

« Le théâtre de la mission nestorienne se trouve à plus de 400 lieues de Constantinople, au pied du mont Ararat, qui, d'un côté, est la limite entre la Perse et la Turquie, et de l'autre entre la Perse et la Russie. Le voyageur qui, sur ce point, passe de Turquie en Perse, ne tarde pas à s'apercevoir qu'il est entré dans un pays tout-à-fait

différent, soit quant à l'aspect général du sol, soit et plus encore peut-être quant au caractère des habitants. Le mot de *paradis*, qui est d'origine persane et qui, comme on sait, signifie *jardin*, convient à cette partie du territoire persan mieux peut-être qu'à aucun autre pays du monde. Partout s'étendent de vastes plaines qui n'ont besoin que d'être bien arrosées, (et généralement elles le sont), pour offrir aux regards une succession merveilleusement belle de jardins, de vignobles et de vergers. Et en ce qui concerne les habitants, tandis que les Turcs sont généralement taciturnes, graves et pleins de confiance en eux-mêmes, les Persans, quoique orgueilleux aussi, sont très affables et d'autant plus accessibles qu'ils ont sans cesse sur les lèvres des protestations d'amitié et de belles promesses. Malheureusement, il n'y a le plus souvent sous ces beaux dehors que de la fausseté et un cœur vide de tout sentiment profond. Le trait le plus distinctif du caractère persan est la duplicité. Cela est tellement connu, que le sens d'un proverbe constamment en usage dans le pays, est qu'un vrai Persan ment jusqu'à ce qu'il ait épuisé le sujet sur lequel il parle, et que s'il en vient enfin à dire la vérité, c'est parce qu'il ne peut plus faire autrement. Ce proverbe, trop bien justifié par les faits, donne une idée de ce que doit être, au point de vue de la moralité, un peuple auquel en peut l'appliquer sans lui faire tort. Et cependant, avec ces graves défauts, les Persans sont un peuple intéressant. On pourrait les appeler une nation d'anges déchus. Ils ont en général du respect pour la propriété d'autrui, et ils mettent dans leurs rapports avec les étrangers qui les visitent une délicatesse de sentiments qu'on chercherait inutilement ailleurs. Le chiffre des mahométans, qui forment l'immense majorité de la nation, s'élève de 12 à 15 millions.

« Les Nestoriens de la Perse, qui sont depuis une trentaine d'années les objets de la mission américaine, tirent leur nom

de cet évêque de Constantinople, Nestorius, qui, au cinquième siècle, fut chassé de son siége pour avoir enseigné que le titre de *mère de Dieu* ne devait pas être donné à la vierge Marie. Décimés d'abord par des sectes chrétiennes rivales, puis ensuite par les mahométans, ces successeurs des anciens disciples de Nestorius ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre d'environ 150,000, dont un tiers est établi dans la Perse ou l'ancienne Médie, et les deux autres tiers dans le Kurdistan ou l'ancienne Assyrie. Sur ces deux points ils vivent dispersés parmi les mahométans, qui les traitent, autant qu'ils le peuvent, comme des esclaves. Lorsque les missionnaires américains arrivèrent chez eux, ils étaient ignorants au point de savoir à peine qu'il y eût au monde une Amérique et peut-être même une Europe. Dès l'abord ils se montrèrent pleins de droiture, dociles aux bons conseils, attachés aux mœurs simples de leurs ancêtres et habitués à respecter la Bible comme la seule règle de la foi. Jamais ils n'avaient eu d'images dans leurs églises ; ils ne pratiquaient pas la confession, ne croyaient pas au purgatoire, et semblaient justifier ainsi l'assertion de quelques historiens qui les ont appelés les protestants de l'Orient. Mais avec tous ces avantages et malgré cette simplicité primitive, il leur manquait la vie religieuse, et l'on aurait vainement cherché parmi eux cette conception claire et arrêtée des grandes doctrines du salut, sans laquelle il est impossible que cette vie naisse ou se maintienne. Comme peuple, les Nestoriens étaient à une nation chrétienne ce que serait un squelette pétrifié à un homme vivant.

« Aujourd'hui, grâce à l'Auteur de tout bien, de grands et glorieux changements se sont accomplis au sein de cette population ; les missionnaires l'ont ébranlée par le triple levier de l'éducation, de la presse et de la prédication.

« A leur arrivée dans le pays, pas une seule femme nestorienne ne savait lire. Cet art étant devenu le privilége à

peu près exclusif du clergé, dire qu'une femme pouvait prétendre à l'acquérir, équivalait presque à vouloir en faire un prêtre; très peu de laïques aussi étaient en état d'ouvrir utilement un livre. Aujourd'hui, les missionnaires peuvent présenter comme résultat de leurs efforts dans cette branche de l'œuvre, 3 ou 4,000 individus des deux sexes capables de lire les Ecritures et les lisant en effet. Ils ont fondé deux séminaires ou colléges, l'un pour les garçons, l'autre pour les filles. Du premier sont sortis déjà plus de 60 prédicateurs indigènes de la Parole sainte, tous sincèrement dévoués à leur tâche, et dont un grand nombre a fait preuve de capacité. Cent élèves soigneusement formées dans le séminaire de filles, sont aujourd'hui entrées dans la vie active et y exercent, comme femmes, mères ou institutrices, une influence des plus heureuses et qu'on peut, dès à présent, regarder comme un puissant moyen d'évangélisation.

« Les travaux de la presse ont été poussés avec une vigueur proportionnée aux besoins de l'œuvre et aux ressources que les missionnaires pouvaient y consacrer. Plus de 80,000 volumes, comprenant plusieurs éditions des saintes Ecritures, ont été, depuis vingt ans, mis en circulation parmi les Nestoriens, et ont souvent passé de là entre des mains habituées à n'ouvrir que le Coran. En parlant de cette partie de l'œuvre, M. Perkins a déposé sur le bureau du président de l'assemblée, comme objet de curiosité, un manuscrit du Nouveau Testament en langue nestorienne, qu'on dit remonter à plus de 600 ans, et qui lui avait été donné par le patriarche de la nation.

« Quant à la prédication, enfin, les missionnaires l'ont toujours regardée comme la partie essentielle de leur tâche. Admis, dès leur arrivée, à prêcher dans les chaires nestoriennes, ils se sont prévalus avec ardeur de ce privilége, qui leur a été rarement refusé. Dix ou douze réveils se sont successivement produits et ont eu pour effet la conversion de

plusieurs milliers d'âmes, et une amélioration singulièrement remarquable dans le caractère et dans les habitudes du peuple, et surtout des femmes. Pour arriver à celles-ci, les missionnaires avaient à descendre plus bas encore que pour atteindre les hommes; car, en Perse comme dans tout l'Orient, les femmes sont tombées dans un état d'asservissement et de dégradation qui devrait leur faire embrasser le christianisme avec ferveur, mais qui trop souvent est, au contraire, un obstacle à ce qu'elles le comprennent ou même à ce qu'elles aient l'occasion de l'entendre prêcher. C'est donc une inappréciable grâce accordée aux missionnaires que d'avoir pu, en quelques années, former toute une nouvelle génération de femmes plus instruites, plus pieuses et destinées, on peut l'espérer, à relever au milieu de leur nation le niveau religieux et même social des personnes de leur sexe.

« Le mouvement qui s'est opéré parmi les Nestoriens d'Oroumiah et des environs, est en lui-même un fait des plus intéressants, mais les idées et les espérances des missionnaires lui attribuent une autre importance encore. C'est, pensent-ils, un acheminement vers l'évangélisation de cette nation persane qui présente au zèle chrétien quinze millions d'âmes à instruire des miséricordes divines manifestées en Christ. Déjà plusieurs mahométans du pays, réveillés surtout par des agents nestoriens, ont commencé à s'enquérir sérieusement des choses du salut, et des lettres toutes récentes, reçues par le missionnaire depuis son arrivée en Europe, lui donnent lieu d'espérer que là aussi la Parole du Seigneur fera son œuvre plus promptement qu'on ne s'y est attendu jusqu'ici. »

AFRIQUE CENTRALE.

Evangélisation des Matébélés de Moussélékatsi.

Nos lecteurs n'auront pas oublié qu'il y a deux ans environ le vénérable missionnaire du Kuruman, M. Moffat, alla fonder une mission au sud du Zambèse, chez les Matébélés qui reconnaissent pour leur roi, et l'on pourrait presque dire pour leur Dieu, le trop célèbre Moussélékatsi. Les dernières nouvelles reçues des missionnaires chargés de poursuivre cette œuvre, M. Moffat fils et M. Thomas, sont aussi satisfaisantes qu'on pouvait s'y attendre. Ils écrivent, en date d'octobre dernier, qu'à la vérité ils n'ont pas encore de conversions à signaler, mais que les naturels les écoutent, leur témoignent du respect, et que quelques-uns paraissent commencer à prendre intérêt aux faits et aux doctrines dont ils les entretiennent. Le vieux chef, toujours égoïste et capricieux au plus haut degré, s'irrite quelquefois de ce qu'il leur entend dire, au point qu'à plusieurs reprises ils ont craint qu'il ne leur signifiât de s'éloigner ou de se taire ; mais ensuite il s'apaise, et, en somme, ils peuvent se dire libres de prêcher la Parole du salut sans autre opposition que celle qui provient, là comme partout, de l'ignorance et de la méchanceté naturelles au cœur de l'homme.

Un fait, raconté par M. Thomas, montre quel courage ces serviteurs de Christ ont à déployer dans l'exercice de leurs fonctions, et prouve aussi que, malgré son indomptable orgueil, Moussélékatsi reconnaît qu'il y a, dans le message dont ils s'acquittent, une autorité supérieure à la sienne.

« Il y a six semaines, qu'en me rendant le dimanche matin, suivant mon habitude, dans la ville indigène, j'aperçus à quelque distance le premier ministre du roi et quelques autres de ses officiers groupés autour d'un de ces

wagons de trafiquants qui viennent recueillir l'ivoire du pays. Ils cherchaient évidemment à engager le propriétaire du wagon à faire avec eux quelque transaction. M'approchant aussitôt du premier ministre, je lui demandai comment il pouvait violer ainsi le jour du repos. « Nous sommes ici, me répondit-il, par ordre du roi, et comme vous le savez, nous sommes obligés de faire tout ce qu'il nous commande. Si cela est mal, vous pouvez le lui dire, car *vous*, il vous écoutera. » Sachant qu'en cela mon interlocuteur disait vrai, je m'en allai sur-le-champ trouver Mousélékatsi et lui demandai s'il faisait faire du commerce le dimanche. « Non, me répondit-il; comment y pense-« rais-je seulement? N'est-ce pas le jour du Seigneur? — « Mais alors, repris-je, qu'est-ce que vos officiers font auprès « du marchand d'ivoire que j'ai vu tout-à-l'heure en dehors « de la ville? — Je ne sais pas, je ne leur ai donné aucun « ordre à ce sujet. Ils auront sans doute oublié que c'était « aujourd'hui dimanche. — Cela est-il bien sûr? Ne leur au-« riez-vous point dit plutôt d'aller trafiquer, vu que ce jour « était bien notre jour de repos, *à nous*, mais non pas *le* « *vôtre?* — Non, je n'ai rien dit de pareil, et s'ils sont allés « là, c'est de leur propre mouvement. — Eh bien! dis-je « alors, je regrette, ô roi, de vous voir ainsi soutenir ce « qui n'est pas vrai. Ne sais-je pas parfaitement bien qu'il « n'y a pas, soit dans la ville, soit dans tous vos Etats, un « seul homme qui osât, contre votre volonté, prononcer une « seule parole et encore bien moins voler votre ivoire? Ces « gens ont donc été envoyés par vous. En les envoyant et « en niant ensuite le fait, vous avez aujourd'hui commis « deux péchés, non pas contre moi, mais contre le grand « Dieu; — or, sachez bien que pécher contre Dieu, c'est lui « faire la guerre, et que si vous faites la guerre à Dieu, « vous aurez certainement à vous repentir de votre crimi-« nelle folie. » A cette rude apostrophe, une vive émotion se

peignit sur le visage du roi ; mais il ne me dit rien, se réfugia dans son wagon, fit rappeler ses officiers, et envoya dire à ses gens de venir entendre la prédication de la Parole du Seigneur. »

La ville de Nyasi, près de laquelle sont établis MM. Thomas et J. Moffat, paraît être située à environ cinquante lieues au sud de Lynianti, cette ville des Makololos où se sont passés les tristes événements racontés dans notre dernier numéro.

Malgré la puissance de Moussélékatsi et les nombreux guerriers dont il dispose, le pays ressemble encore, sous beaucoup de rapports, à un affreux désert. « C'est pour moi, écrit M. Thomas, une chose toute nouvelle que d'aller prêcher l'Evangile avec un fusil chargé dans les mains ; mais ainsi le veut l'état de la contrée ; nous ne saurions nous éloigner de quelques pas de notre maison sans rencontrer des bêtes féroces, et il faut, le dimanche comme les autres jours, être toujours prêt à défendre sa vie. »

POLYNÉSIE.

Comment se font et ce que deviennent les évangélistes de ce pays.

En parlant des magnifiques résultats de la prédication de l'Evangile dans les îles de la mer du Sud, nous avons eu souvent à mentionner les services rendus à cette cause par les évangélistes indigènes. Un missionnaire de la Société de Londres, le Rév. G. Turner, qui a passé vingt ans de sa vie dans l'archipel de Samoa ou des Navigateurs, donne sur l'institution qu'on y a fondée pour former ces utiles agents indigènes des détails qu'on ne lira pas sans intérêt.

Cet établissement ou séminaire, fondé en 1844, reçoit des élèves *choisis* parmi les jeunes gens les plus pieux et les plus capables de tout l'archipel ou des autres îles avoisinantes, et qui s'engagent à y rester quatre ans. On peut bien dire *choisis*, parce que le nombre des candidats est toujours beaucoup plus considérable que celui des admissions à prononcer, indice précieux de la vie religieuse qui règne dans ces contrées.

Les directeurs donnent, à mérites égaux, la préférence aux candidats mariés, par cette raison toute simple que, dans ce cas, la femme participe en une certaine mesure à l'instruction donnée au mari, et qu'il se prépare ainsi une petite armée de femmes missionnaires, généralement bien qualifiées pour aider leurs maris dans l'accomplissement de leur tâche.

Durant les quinze premières années de son existence, le séminaire de Samoa a reçu 263 élèves. Sur ce nombre, 25 sont morts, tous, à trois exceptions près, dans les sentiments d'une véritable joie chrétienne ; 32 ont été renvoyés pour cause de mauvaise santé, d'incapacité ou par défaut de sérieux, et 5 seulement ont déshonoré leur vocation par une conduite décidément contraire aux lois de l'Evangile. Il en restait dans l'établissement, à la fin de la quinzième année, 70, dont 50 mariés, et le chiffre de ceux qui travaillaient, soit dans l'archipel même, soit sur différents autres points de la Polynésie, ne s'élevait pas à moins de 131, presque tous remarquables par leur zèle, leur abnégation et leur courage à affronter les périls des missions, souvent très difficiles, qui leur ont été confiées.

L'institution, avec ses 70 élèves internes, ne coûte à la Société de Londres que les frais d'entretien des bâtiments et que le traitement des missionnaires qui la dirigent. Dès l'origine, il avait été décidé que les élèves se suffiraient à eux-mêmes, et jusqu'à présent ce plan a été fidèlement suivi.

Dans ce but, il est assigné à chaque élève un lot de terrain qu'il doit cultiver, et comme le sol produit en abondance des fruits ou des légumes, entre autres l'igname, le taro et la banane, ce travail peut être accompli d'une manière satisfaisante sans entraver la marche des études. Quand un élève quitte l'établissement, son champ passe, comme par héritage, à celui qui le remplace. Quelques-uns joignent à cette ressource l'exercice d'une profession utile, comme celles de charpentier, de forgeron, etc.

Quant à l'emploi de leur temps, voici quelles sont les habitudes de l'établissement.

Au point du jour, une cloche se fait entendre. A ce signal, les élèves se lèvent, font leurs dévotions particulières et vont ensuite travailler dans leurs champs, ou se livrent à la pêche jusqu'à huit heures. Alors, à un nouveau coup de cloche, ils se rendent tous au bain, soin du corps que le climat et les habitudes nationales rendent indispensable; puis, à neuf heures ils déjeunent et entrent en classe, où ils étudient, avec deux ou trois courts intervalles de repos, jusqu'à quatre heures. Ils prennent alors leur second repas et retournent à leurs travaux manuels, soit de culture, soit de pêche, soit d'industrie, suivant que leurs besoins ou leur goût les y portent. Ils assistent ensuite au culte domestique, et passent le reste de la soirée soit à écrire, soit à lire, soit à s'entretenir ensemble sur des sujets religieux ou sur les travaux de la journée. Le couvre-feu, sonné à neuf heures et demie du soir, les fait enfin rentrer dans leurs chambres respectives et les trouve en général satisfaits de leur journée.

C'est au moyen de cette organisation, tout à la fois si simple et si bien entendue, que le séminaire de Samoa a envoyé dans le champ missionnaire ces auxiliaires précieux qui ont, sur tant de points déjà, ouvert la route aux missionnaires européens, et dont un grand nombre ont grossi la

liste des martyrs de l'Evangile. Nous avons parlé de leur courage. Le Rév. Turner en cite plusieurs exemples. Nous n'en reproduirons ici que deux.

L'évangélisation de l'île de Tana, confiée à des indigènes, il y a une dizaine d'années, se présenta d'abord sous l'aspect le plus sombre. Deux de ces pionniers du christianisme y moururent presque aussitôt après leur arrivée ; la maladie en força deux autres à s'éloigner. Un cinquième, surpris par de sauvages païens dans un bois où il faisait ses dévotions du soir, fut assommé d'un coup de massue, et ce meurtre fut le signal d'une persécution qui menaça de ne laisser vivants ni les étrangers, ni un seul des natifs qui avaient prêté l'oreille à leur prédication. A ce moment, l'un des évangélistes écrivait à un ami : « Le soir, nous ne savons jamais ce que nous apportera la journée du lendemain ; mais ce que nous savons toujours, c'est que les méchans ne peuvent tuer que le corps, et que l'âme est entre les mains du Maître céleste. » Chassés entièrement de l'île en 1850, ils s'éloignèrent un instant, mais dès qu'ils crurent le pouvoir, ils retournèrent à leur poste, et une autre lettre dit dans quels sentiments de résignation chrétienne. « La méchanceté des pauvres païens de cette île nous fait souvent verser des larmes, et notre vie n'est pas moins menacée qu'autrefois, mais nous ne sommes pas pour cela sans sujets de joie. Notre œuvre est, au contraire, une œuvre joyeuse, et Jésus remplit bien à notre égard cette promesse miséricordieuse : « Voici, je serai avec vous jusqu'à « la fin du monde. »

Nous avons dans le temps annoncé qu'un évangéliste samoën, nommé Samuela, avait été, en même temps que sa femme, massacré par les sauvages de l'île de Fotuna. Quand la nouvelle de cette mort arriva au séminaire de Samoa, où le martyr comptait encore beaucoup de ses compagnons d'étude, la douleur fut profonde et se manifesta tout à la

fois par des larmes et par des paroles de touchants regrets, mais sans qu'il s'y mêlât le moindre signe de découragement. Dans une réunion publique, où les circonstances du martyre furent racontées, l'un des élèves les plus avancés prit au contraire la parole et s'exprima à peu près dans ces termes : « Eh bien, nos amis sont heureux d'être tombés en combattant pour Christ. N'ayant pas failli à la profession de la foi, ils sont aujourd'hui avec Jésus, ce qui leur est beaucoup meilleur. Un grand nombre d'hommes tombent tous les jours soit à la guerre, soit en cherchant des profits terrestres, et cependant, malgré cela, il s'en trouve toujours d'autres prêts à poursuivre les mêmes objets. Serons-nous, nous, moins persévérants que les mondains, et parce que nos frères ont péri par la main de ceux qu'ils voulaient sauver, craindrons-nous de servir la même cause? Non, oh non!.... »

Et la conclusion de l'orateur fut de s'offrir lui-même pour aller reprendre le poste qu'avait laissé vacant la mort de Samuela.

Deux autres institututions du même genre ont été fondées dans la Polynésie par les missionnaires de la Société de Londres. L'une d'elles, celle de Rarotonga, quoique moins ancienne que celle de Samoa, a aussi fourni déjà son contingent d'utiles ouvriers et de glorieux martyrs. Nous n'avons pas de détails sur la troisième. Mais quelle gloire pour le christianisme que de se faire à lui-même de tels serviteurs !

Une demande des protestants de Tahiti.

Il faudrait n'avoir jamais lu l'histoire des missions polynésiennes pour ignorer que les îles de la Société, placées aujourd'hui sous le protectorat de la France, ont été évangé-

lisées par des missionnaires anglais de la Société des Missions de Londres, compagnons et successeurs du célèbre Williams, *l'apôtre de la Polynésie.* On sait aussi que, malgré la présence et les travaux des missionnaires de l'Eglise romaine, arrivés à la suite des Français, l'immense majorité des Tahitiens sont restés fidèles à leur première foi, et que leurs Eglises, desservies par des pasteurs indigènes, sous la direction d'un missionnaire anglais, resté seul en fonctions dans le pays, sont prospères et pleines de vie. Un recensement opéré l'année dernière a constaté que, depuis dix ans, le chiffre de leurs membres effectifs s'était élevé de 1,600 environ à plus de 2,300.

Désireux cependant d'améliorer encore cette situation religieuse, et surtout de donner une nouvelle impulsion à l'œuvre de leurs écoles, les indigènes tahitiens ont senti le besoin d'avoir parmi eux des pasteurs ou des missionnaires français, et l'année dernière, l'assemblée législative qui assiste la reine Pomaré dans le gouvernement des îles, a pris une décision qui a sa place toute marquée dans une feuille comme la nôtre. Voici le projet de loi qui lui a été soumis par une commission chargée de ce travail.

ART 1er — La loi du 18 mars 1851 sur le culte protestant national reste en vigueur.

ART. 2. — Il ne peut y avoir un chef du culte protestant national; la loi et les constitutions de cette religion même le défendent.

ART. 3. — Les Français et les indigènes des Etats du protectorat sont seuls admis à exercer les fonctions de ministres du culte protestant national; les étrangers ne peuvent remplir ces fonctions dans les Etats du protectorat.

ART. 4. — Il sera demandé à la reine et au commissaire impérial deux ministres protestants français, pour nous donner des lumières et demeurer parmi nous.

ART. 5. — L'un de ces ministres résidera à Papeete, et l'autre aux Tuamotus.

Art. 6. — Ils prendront la direction de nos écoles et présideront les réunions des ministres de l'Eglise nationale. Et nous, nous nous soumettrons à leurs inspirations, qui sont la voie que nous voulons suivre; et les lumières dont nous avons besoin nous seront assurées.

Art. 7. — Comme il est juste de les indemniser de leurs peines, nous nous engageons à leur donner une somme de cinq mille francs par an, pour eux deux, laquelle sera payée par la caisse des écoles; de leur construire une maison et de leur donner la jouissance d'un morceau de terrain.

Art. 8. — L'article 1er de la loi électorale du 22 mars 1852 et l'article 9, § 1er de cette loi restent en vigueur.

Le § 2 de l'article 9 de ladite loi est modifié comme suit :

« Si le choix tombe sur un Français, son élection sera soumise au « commissaire impérial, qui donnera son approbation. Cette élection ne « sera pas valable sans sa sanction. »

Art. 9. — Les habitants des Etats du protectorat sont libres de suivre la religion qu'ils désirent.

Art. 10. — Tout indigène, quelle que soit la religion à laquelle il appartient, doit participer aux obligations qui assurent l'exercice du culte protestant national.

Art. 11. — Tout ce qui est contraire à la présente loi est abrogé.

Papeete, le 4 mai 1860.

Les membres du Comité d'examen des lois et pétitions :

Signé : Tariirii, Mataitai, Metuaaro, Fanamtopohe, Moohono.

La discussion de ce projet a présenté plus d'un détail intéressant que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, parce qu'ils montrent à quel point nos coreligionnaires océaniens sentent la supériorité de leur communion sur celle du pape. Le projet a été voté par 124 voix contre 6; puis, immédiatement après, l'assemblée a adopté la pétition suivante :

ÉTATS DU PROTECTORAT.

Iles de la Société.

Assemblée législative, session de 1860.

Demande de deux missionnaires protestants de France, qui seront rétribués sur la caisse des écoles.

Au nom de l'assemblée ;

A Sa Majesté la reine Pomaré et au commissaire impérial,

Nous, soussignés :

Maheanuu, président de l'assemblée législative ;
Tamuta, vice-président de la même assemblée ;
Taatarii-Tairapa, Mano, Paofai, Moeore, secrétaires ; chargés par l'assemblée législative indigène de formuler une pétition explicative du grand désir des habitants des Etats du protectorat ;

Attendu qu'il est d'urgence que nous soyons conduits et éclairés dans la religion nationale du pays ;

Nous prions notre Empereur Napoléon III de vouloir bien choisir, parmi nos coreligionnaires de France, deux missionnaires protestants français.

Nous vous adressons cette pétition avec d'autant plus de confiance qu'elle a été favorablement accueillie en 1857 par M. le gouverneur Du Bouzet.

Il nous a été répondu cependant que les missionnaires français ne pouvaient pas venir sans être préalablement assurés de trouver à Tahiti des moyens d'existence pour eux, leurs femmes et leurs enfants.

En conséquence et par voie de la présente pétition, nous nous engageons d'avance à leur donner, sur la caisse des écoles, la somme de cinq mille francs pour chacun d'eux ; de leur construire des habitations et de leur donner la jouissance d'un morceau de terrain.

Les ennemis de notre religion, qui sont également ennemis du gouvernement du protectorat français, cherchent à nous calomnier, parce que nous ne voulons pas être ingrats envers ceux qui nous ont fait sortir du paganisme, et à blesser nos sentiments religieux, en disant que nous ne sommes pas attachés à la France.

Nous croyons que ces calomnies seront mises à néant par la pétition que nous vous adressons aujourd'hui.

Ce sont les ministres protestants qui nous ont retirés de notre état de barbarie.

Notre religion est bonne : elle nous a inspiré de l'amour envers la France qui nous protége.

Nous désirons vivement que nos enfants apprennent la langue française, mais nous ne voulons pas que lorsqu'ils apprennent le français ce ne soit que dans le but de changer de religion.

Nous demandons avec beaucoup de confiance en notre reine.

Nous demandons avec autant et plus de confiance en notre commissaire impérial, dont nous admirons avec plaisir la justice éclairée.

Fait dans le bureau de l'assemblée législative des Etats du protectorat, en séance tenante.

Papeete, le quatrième jour de mai mil huit cent soixante.

(*Suivent les signatures des membres mentionnés en tête*).

Au bas de ces pièces figurent deux noms connus des chrétiens évangéliques de Paris, et qui tiennent une place honorable dans les comptes-rendus de l'assemblée législative de 1861. Nous voulons parler de ceux de Tariirii et de Taatarii-Tairapa. Les honorables chrétiens qui les portent étaient tous deux au nombre des cinq jeunes Tahitiens qu'en 1847 M. le commandant de Bruat amena à Paris pour y recevoir une éducation française, et dont plusieurs furent placés à cet effet dans une de nos institutions protestantes. Ceux qui les virent alors en ont tous conservé le meilleur souvenir.

Nous serions heureux de pouvoir annoncer bientôt à nos lecteurs que l'intéressante démarche de nos frères de Tahiti a obtenu l'accueil dont elle nous paraît digne.

ÉVANGÉLISATION DU PEUPLE JUIF.

M. Schlochow, missionnaire à Mulhouse, vient de publier, sous le titre de *Recueil de la mission évangélique parmi les Israélites*, une brochure qui renferme d'intéres-

sants détails, et qui, nous l'espérons, sera suivie d'autres communications du même genre. On jugera de l'intérêt qu'elle offre par les deux citations suivantes, empruntées au journal de la Société de Londres pour la *conversion des juifs*.

Turquie d'Europe.

« *Jassy.* — Extrait du journal de M. Mayer :

« Dans une conversation que j'eus dernièrement avec une dame juive, celle-ci me raconta un trait qui dépeint d'une manière frappante le déclin de l'orthodoxie juive. Étant encore chez ses parents, dans le midi de la Russie, elle se promenait un samedi par une chaleur brûlante, et ouvrit un parasol pour s'abriter contre les rayons du soleil. Sa mère fut reprise par ses voisines orthodoxes de lui avoir permis d'enfreindre aussi fortement les traditions des anciens. Elle défendit aussitôt à sa fille de répéter l'offense, et celle-ci poussa l'obéissance si loin qu'elle refusa même dès lors de sortir de la maison le jour du sabbat. Cependant, comme elle était fille unique et par conséquent l'enfant gâté de la famille, sa mère céda au bout de quelque temps et révoqua son ordre, disant : « Moi-même je ne suis plus aussi stricte que ma mère, et il importe peu que toi, de ton côté, tu commences un peu plus tôt ou un peu plus tard à afficher ouvertement les principes encore plus relâchés que tu professes déjà en secret ; il serait inutile que j'essayasse de te rendre telle que je suis. »

« Toutes trois, ajoute le missionnaire, la grand'mère, la mère et la fille, sont des illustrations vivantes de la génération juive passée, présente et à venir. La grand'mère habite Jérusalem ; elle a abandonné d'immenses richesses et plusieurs enfants, pour aller terminer ses jours dans la cité sainte. La mère a la réputation d'une israélite orthodoxe, mais ne paraît nullement disposée à renoncer aux douceurs

de sa vie domestique, pour chercher un sépulcre dans la ville choisie de Dieu; et elle a consenti à ce que sa fille épousât un de ces Israélites soi-disant *réformés*, qui ne croient plus à Moïse et ne se conforment plus au rite judaïque.

« La jeune dame m'a souvent dit que, pour sa part, elle n'observe les ordonnances qu'autant qu'il le faut pour ne pas perdre son nom d'orthodoxe, et que si elle le fait, c'est moins par conviction qu'à cause de sa parenté.

« Je ne puis dire que je l'en respecte davantage. »

Allemagne.

Francfort-sur-l'Oder. — M. West, dans son journal, parle d'une visite faite par M. Schulze et lui dans cette ville :

« Après un sermon de M. Schulze, un jeune homme se présenta à nous, disant : Je suis Israélite; je vous remercie du fond de mon cœur de tout ce que vous venez de dire. Je suis tout accablé par les vérités que vous avez exprimées et que je n'avais jamais entendues auparavant.

« Parmi les bons effets produits par cette visite, il ne faut pas oublier de mentionner l'intérêt excité chez les chrétiens en faveur d'Israël. Après ce même sermon qui fit une si profonde impression sur le juif, un jeune homme dont les vêtements annonçaient la pauvreté, — un chrétien, — alla trouver les deux missionnaires, et sans vouloir dire son nom, leur remit un petit paquet, avec ces mots : « Pour votre Maison des Missions; » en l'ouvrant, on y trouva quarante thalers en pièces d'or.

« Le docteur Schulze, l'un de nos missionnaires à Berlin, a fait dernièrement un voyage missionnaire. Il cite le fait suivant :

« Au bout de quelques jours, les juifs commencèrent à m'arrêter dans la rue, afin que j'entrasse en conversation

avec eux et que je leur parlasse du Messie. L'un d'eux, qui demeurait dans une maison voisine de celle que j'habitais, me demanda un jour quand je prêcherais de nouveau. « Si vous désirez entendre un sermon, lui répondis-je, vous pouvez l'entendre tout de suite. » Et je l'accompagnai à sa boutique. Là, je mis sous ses yeux les dix commandements; je lui parlai de la malédiction dont le Seigneur menace les transgresseurs d'un seul de ces commandements, lui démontrant ainsi la nécessité d'un Sauveur qui pût nous racheter. « Je n'ai pas besoin de Sauveur, répondit-il, j'ai gardé tous les commandements; — ce qui le rend évident, c'est la prospérité dont je jouis. L'Eternel est un Dieu juste et saint, et si je n'avais pas gardé ses commandements, il m'en aurait certainement puni. Mais, comme je suis pieux, il me bénit. Ainsi voyez : J'ai mon pain quotidien, mes affaires vont bien, ma femme et mon enfant jouissent d'une santé parfaite; que me manque-t-il encore? » J'élevai ma main vers le ciel, et lui répondis avec beaucoup de sérieux : « Ne vous abusez pas, on ne se joue pas de Dieu! C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant! Avant que la nuit soit venue, votre sort peut être tout différent de ce qu'il était ce matin! » Il sourit, et je le quittai.

« Une heure à peine s'était écoulée depuis que je l'avais quitté, et je priais encore pour lui, lorsque une foule de gens s'assemblèrent autour de sa maison, et plusieurs chrétiens se précipitèrent dans ma chambre, en s'écriant : « Venez, venez vite, le juif d'à côté ne cesse de répéter votre nom. » Je me hâtai de me rendre auprès de mon voisin, que je trouvai pâle et défait, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux et s'écriant : « Je suis coupable! consolez-moi, sauvez-moi. » Enfin j'appris ce qui s'était passé. Aussitôt que je l'eus quitté, cet homme était tombé en désaccord avec sa femme sur quelque point de leurs affaires, il en était

résulté une violente querelle. Pendant qu'ils cédaient à leur colère, ils oublièrent que leur unique enfant, petite fille de cinq à six ans, était seule dans une chambre du second étage. En regardant par une fenêtre ouverte et se penchant trop en avant, elle tomba sur le pavé. Elle gisait pâle, défigurée, s'étant fait une blessure mortelle, aux pieds de son malheureux père, qui à peine une heure auparavant se vantait d'avoir une aimable femme et l'enfant le mieux portant. C'est ainsi que son cœur fut ouvert par « cette clef de David, qui ouvre et personne ne ferme, » et que je pus lui parler de Celui « qui est la résurrection et la vie, et qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

« *Hambourg.* — Je demandais dernièrement à M***, écrit M. Becker, ce qu'il avait fait du traité : « Les Sentiers d'Israël, » que je lui avais prêté un jour. Il me répondit qu'il passait de l'un à l'autre, c'est-à-dire qu'il circulait de main en main.

« M. Becker parle d'un juif qui vint le voir dernièrement, et qui avait suivi une des écoles de la Société dans son lieu natal. Il raconta au missionnaire toute l'histoire de sa vie, et ajouta qu'il avait le dessein de se faire chrétien, mais qu'il avait été empêché jusqu'alors de confesser sa foi en Jésus-Christ, par la crainte qu'il avait de ses parents.

« *Kœnigsberg.*—M. Tartakover nous signale la remarque suivante faite par un juif qui était venu s'entretenir avec lui :

« Il est bien connu, dit cet homme au missionnaire, que tous les rites et les cérémonies corrompus que les rabbins prescrivent, sont faits pour attirer les yeux bien plutôt que pour toucher le cœur. La plupart des rabbins, au lieu d'enseigner la crainte de Dieu à la jeunesse, lui remplissent l'esprit de fables ridicules. » Dans le cours de notre conversation, il fut obligé d'avouer avec tristesse que le Pentateuque et les Psaumes ne sont guère compris parmi eux. Il dit que, pour sa part, il préférait de beaucoup l'église à la synagogue.

« Ce qui suit est propre à nous encourager à répandre nos traités. Un juif rationaliste ayant prétendu que personne ne lisait ces écrits, quelqu'un lui répliqua : « Pardonnez-moi, je puis vous assurer que ceux qui tombent entre les mains d'un juif russe ou polonais ne sont pas perdus, car j'ai vu de mes propres yeux nombre de juifs polonais, vieux et jeunes, lire les livres des missionnaires avec une grande attention ; » — puis, se tournant vers le missionnaire, il ajouta : « Vos livres ne restent pas sans effet. »

NOUVELLES RÉCENTES

SUISSE.

La Société des Missions de Genève s'est réunie en assemblée générale le 18 juin dernier. Elle avait reçu, dans le courant de l'année, 34,444 francs, sur lesquels près de 8,000 ont été envoyés à la Société des Missions de Paris, et 22,000 à celle de Bâle. Il faut joindre à ces recettes 4,500 francs collectés par l'Association des dames de l'Eglise nationale, qui comprend près de 800 membres, et environ 9,000 francs produits par l'association du Sou missionnaire et destinés presque en totalité à la Société de Bâle.

Des détails intéressants sur cette dernière institution ont été donnés par M. le pasteur Nagel, de Neuchâtel, qui en était le délégué. Il en résulte que le nombre de ses missionnaires hommes s'élève aujourd'hui à 72, celui des missionnaires femmes à 41, celui des catéchistes indigènes en Afrique et dans l'Inde (les deux principaux champs de travail de la Société) à 90, celui des convertis à 3,645, et enfin celui des

enfants dans les écoles à 3,559. Trois jeunes nègres, dont deux sont fils de rois africains, étudient aujourd'hui dans l'institut de Bâle, ambitionnant une plus belle couronne que celles de leurs pères.

Un représentant de la Société des Frères de l'Unité ou Moraves a raconté quelques faits qui prouvent tout à la fois que l'activité de ces dignes chrétiens, les vétérans de la cause missionnaire, s'accroît à mesure que Dieu bénit leurs efforts; et enfin un missionnaire anglais de la Chine, le Rév. M. Wylie, a terminé, par d'intéressants renseignements sur les œuvres poursuivies à Schangaï, une séance qui avait duré plus de trois heures, sans que l'assemblée se fût un seul instant montrée fatiguée.

Deux jours auparavant, une autre solennité missionnaire avait attiré dans un temple de la même ville une nombreuse foule de chrétiens. Il s'agissait de prendre congé de deux jeunes ministres de l'Evangile, qui, après avoir fait leurs études dans l'école de théologie libre, se disposaient à partir pour aller en mission. L'un d'eux, M. Glardon, Ecossais de naissance, ira, au service d'une Société de son pays, prêcher l'Evangile dans l'Inde, au sud du Punjab. L'autre, nommé M. Gonin, est un des jeunes Européens qui ont répondu aux appels de l'Eglise réformée hollandaise du Cap de Bonne-Espérance, appels apportés en Europe par M. le Dr Robertson, que nous avons vu à Paris et dont nous avons dit un mot à nos lecteurs.

La Semaine religieuse, de Genève, à qui nous empruntons ces détails, dit que, si elle ne se trompe, c'est la première fois que des missionnaires partent de Genève pour des pays païens, depuis que Pierre Richer et Guillaume Chartier s'en allèrent prendre la direction spirituelle de la mission fondée au Brésil sous les auspices de l'amiral Coligny. C'était en 1656, c'est-à-dire il y a plus de trois siècles. Quel magnifique développement ont pris les missions protestantes depuis

ce premier essai, qui, malgré son insuccès, dû surtout à l'indignité du commandant Villegagnon, prouva la foi des réformés de France, et mérite d'être compté parmi leurs nombreux titres au respect et à l'imitation de leurs descendants!

ANGLETERRE.

Aux dernières assemblées générales des grandes Sociétés de Missions anglaises, divers traits de libéralité ont été signalés. Ainsi, à celle des Wesleyens, il fut donné lecture d'une lettre par laquelle un ancien membre de la Société, souscripteur habituel pour 100 liv. sterl., et empêché par la maladie d'assister à la séance (il est mort quelques jours après), envoyait une offrande de 500 livres (12,500 fr.). Un peu plus tard, le président annonça qu'en séance même un don anonyme de 1,000 livres (25,000 fr.) venait de lui être remis en vue de l'évangélisation de la Chine.

Un don de la même somme de 1,000 livres a été fait de la même manière, et aussi sous le voile de l'anonyme, à la Société des Missions baptistes.

Celle de Londres avait, dans le courant de son dernier exercice, reçu pour plus de 165,000 francs de legs, et le chiffre des dons spéciaux recueillis *parmi les enfants* pour les réparations du vaisseau missionnaire *le John Williams*, avait dépassé 126,000 fr. Les comptes financiers de la Société présentaient en outre cette particularité remarquable que les recettes provenant des stations missionnaires, c'est-à-dire de la libéralité des indigènes convertis, représentaient environ le cinquième des revenus de l'institution. Elles s'élevaient à près de 400,000 francs.

Mais un fait plus encourageant encore, c'est que toutes les Sociétés ont pu annoncer que le nombre des jeunes chré-

tiens qui aspirent à la gloire d'aller annoncer l'Evangile aux païens tend à s'accroître d'une manière sensible. Ainsi, pour n'en citer que deux exemples, la Société de Londres, qui n'avait eu l'année dernière dans son école que 22 élèves, en compte aujourd'hui 36; et en trois ans, la Société des Missions de l'Eglise établie a vu le nombre des siens s'élever de 22 à 40. Sur ce dernier chiffre, 6 seulement sont fils de missionnaires. Les autres appartiennent aux classes sociales et aux professions les plus diverses, depuis celle du barreau jusqu'au travail de la charrue ou des mines. Rien mieux que ce fait, peut-être, ne prouve à quel point le protestantisme anglais a pris à cœur l'œuvre des missions, et ne garantit à cette sainte cause des succès plus grands encore que les succès passés.

CONSTANTINOPLE.

Plusieurs Sociétés anglaises travaillent avec fruit à l évangélisation des nombreux Israélites que renferme la capitale de l'empire turc; mais les missionnaires écossais employés à cette œuvre sont au nombre des plus actifs et les plus bénis. Ils ont fondé, dans les deux quartiers de Galata et de Haskioui, des services religieux en langue espagnole qui attirent tous les dimanches un assez grand nombre d'auditeurs, et des écoles qu'on peut appeler florissantes, car celle de Galata renferme de 40 à 50 élèves, et celle d'Haskioui environ 60. L'instruction se donne dans ces établissements en italien et en espagnol, qui sont les deux langues les plus répandues parmi la population juive de Constantinople. Les missionnaires visitent en outre un grand nombre de familles, qui les accueillent généralement avec faveur et parmi les membres desquelles se trouvent des âmes sincèrement désireuses d'arriver à la connaissance de la vérité.

SYRIE.

Les Arabes.

Nous annoncions, il y a quelques mois, qu'un chrétien anglais, M. Skene, consul à Alep, s'occupe avec une sollicitude toute particulière des besoins spirituels de ces nombreuses tribus d'Arabes qui parcourent le désert, et que, grâce à la confiance qu'il a su leur inspirer par ses manières affectueuses et par les services qu'il leur a rendus, il espère parvenir à exercer sur eux une influence salutaire. A son instigation, un assez grand nombre d'entre eux ont renoncé à leurs habitudes de vagabondage et de pillage pour s'adonner à la culture du sol, et l'on annonce qu'une association chrétienne qui vient de se former en vue de cet objet spécial, sous le nom de Société de Missions pour les mahométans, cherche les moyens de placer parmi eux des évangélistes et des maîtres d'école chrétiens.

Le Collége protestant de Malte.

Cette institution, si bien placée pour rendre des services à la cause des missions évangéliques dans l'Orient, a reçu depuis sa fondation 268 élèves, dont 88 étaient ou sont des orientaux, tandis que la plupart des autres sont d'origine anglaise, mais presque tous destinés à passer leur vie dans les possessions britanniques de l'Inde ou du Birman. Il s'y trouve à présent des jeunes gens appartenant à dix nations différentes et parlant ou comprenant douze langues diverses. On y attend prochainement quelques élèves envoyés de l'Afrique centrale par les soins du Dr Livingstone.

L'éducation donnée dans le collége de Malte est essentiellement chrétienne, et beaucoup des anciens élèves, dispersés aujourd'hui sur différents points de l'Est, y font hon-

neur à l'Evangile, soit par leur conduite, soit par l'intérêt qu'ils prennent au progrès du règne de Dieu.

MADAGASCAR.

Les amis des missions se souviennent-ils assez dans leurs prières des chrétiens de cette île, qu'on peut, à si bon droit, appeler une terre de martyrs ? Les dernières nouvelles annoncent que bien que la rage des persécuteurs paraisse un peu calmée, les lois anti-chrétiennes en vertu desquelles tant d'atrocités ont été commises, restent toujours en vigueur, et que des centaines, peut-être des milliers de confesseurs sont encore réduits à la condition d'esclaves, ou n'y échappent qu'en se réfugiant dans les forêts ou en prenant tristement le chemin de l'exil. « Mais il est juste, « ajoute-t-on, » de dire d'eux ce que l'Esprit a dit de l'ancien peuple de Dieu, que plus ils sont affligés, plus ils croissent et se multiplient. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

L'évêque anglican de Sierra Leone écrit, en date du 16 avril, que, dans sa dernière tournée épiscopale, il a été frappé des efforts que les Eglises indigènes font pour arriver à se suffire à elles-mêmes. Plusieurs d'entre elles ont réparé ou agrandi leurs anciens temples ou leurs écoles, d'autres ont bâti de nouveaux édifices qui leur manquaient, ou tout au moins ont déjà collecté des sommes proportionnellement assez considérables pour des usages de ce genre. Plusieurs contribuent aussi d'une manière libérale aux œuvres missionnaires. En divisant à ce point de vue son diocèse en 14 districts, l'évêque pense que 9 d'entre eux pourront bientôt se passer entièrement, ou à peu près, des secours de la Société des Missions de l'Eglise établie, à laquelle ils doivent la connaissance de l'Evangile.

En vue de ce résultat si désirable, on s'occupe avec activité des moyens de former un corps pastoral nègre qui réponde aux besoins de la situation, et l'on a tout espoir d'y réussir. Au mois de février, l'évêque avait conféré l'ordre de la prêtrise à trois diacres, et admis parmi les diacres trois catéchistes, tous indigènes. Dans sa tournée épiscopale, il n'avait pas compté moins de 657 catéchistes nègres dans les rangs des membres de l'Eglise auxquels il avait donné la confirmation.

Ces détails sont une belle réponse aux objections des incrédules ou des indifférents qui osent encore émettre des doutes sur l'aptitude de la race nègre à saisir et à mettre en pratique les enseignements de la Parole évangélique.

ILE MAURICE.

On se rappellera peut-être qu'à l'avant-dernière assemblée générale de la Société des Missions de Paris, un pieux colon de l'île Maurice entretint les assistants des besoins religieux des nombreux coulis ou journaliers encore païens qui sont employés sur cette terre autrefois française. Faute de ressources et avec les œuvres qu'elle poursuit déjà, la Société de Paris ne pouvait songer à entreprendre quelque chose dans cette partie du champ missionnaire; mais il ne faut pas croire pour cela que les coulis de l'île Maurice soient abandonnés. Deux Sociétés anglicanes, celle de l'Eglise établie et celle pour la propagation de l'Evangile, ont des agents au sein de cette population, qui, malheureusement, est très dispersée et très diverse de langue, de nationalité et d'habitudes, car on y trouve des Indous, des Chinois, des Africains, des Madécasses, des Malais, etc., etc. Le plus grand nombre paraît cependant appartenir à l'Inde, et ce sont généralement ceux-là qui paraissent le plus accessibles à la prédication de

l'Evangile. On en évalue le chiffre à plus de 130,000. Des services régulièrement organisés et des écoles ouvertes partout où on l'a pu, sont les moyens employés en leur faveur, et ces œuvres, commencées depuis sept ou huit ans seulement, présentent déjà quelques résultats encourageants. Un des missionnaires annonce que le chiffre de ceux qui lui demandent le baptême tend à s'accroître de jour en jour, et qu'au mois d'août dernier il a pu administrer ce sacrement à une famille de quatre personnes, originaires de la présidence de Madras.

On évalue à 5 ou 6,000 le nombre des réfugiés madécasses que la persécution religieuse a chassés de leur pays. Ils se distinguent en général par des sentiments et une conduite vraiment évangéliques.

JAPON.

Le très Rév. Dr Smith, évêque anglican de Hong-kong, vient de publier, sous le titre de *Dix semaines au Japon*, un livre très intéressant, plein de détails curieux sur le pays, les habitants et les mœurs d'un pays encore peu connu.

Voici la description que l'évêque fait d'un hôtel japonais :

« Quand je me présentai, l'on m'offrit un siége à l'européenne, et bientôt parut l'hôtesse japonaise, femme d'âge moyen, aux dents noires, à l'air aimable et aux façons pleines de politesse. Son mari ne tarda pas à venir nous joindre, et tous deux se montrèrent fort empressées à me servir. Pendant qu'ils me faisaient leurs offres empressées, parurent trois filles de service, jeunes, les dents blanches, mais le teint artificiellement pâli avec du blanc de perle et rosé avec du rouge végétal, les lèvres teintes en cramoisi. Ces jeunes filles sont choisies parmi les plus belles et les plus gracieuses, et elles se montrent pleines de simplicité et de modestie. Par-

tout les hôtels publics sont servis par les plus belles filles du lieu. J'ai appris qu'elles se conduisent parfaitement, et que les lois japonaises les protégent de toute leur sévérité pendant qu'elles sont en service. L'hôtesse et ses filles m'entourèrent des plus grands soins, veillant à ce que mon siége fût placé le plus commodément pour moi, arrangeant ma couverture de voyage, nettoyant mes chaussures, glissant un coussin sur mon siége, enfin prévenant tous mes souhaits. Des gâteaux, de la soupe, du riz et des sucreries me furent apportés successivement. Une jeune fille aux lèvres souriantes, à l'œil brillant, vint me présenter à genoux une tasse de thé; une autre m'offrit du sucre; une troisième porta à mes lèvres, avec une cuiller, de l'œuf dur pilé et assaisonné. Avec une singulière vivacité elles comprenaient mes regards, et, quand le service le permettait, elles s'asseyaient à mes côtés, toutes prêtes à me régaler de friandises du pays. Puis elles examinèrent ma chevelure, passèrent en revue tout mon équipement, et ce fut l'occasion de mille commentaires amusants. »

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Départ de missionnaires.

M. Bouhon, récemment encore élève de notre Institut de Missions de Paris, s'est embarqué, il y a quelques semaines, pour Haïti, avec une jeune servante de Christ qu'il a épousée à Londres. Il sera prochainement rejoint dans son champ de travail par son condisciple, M. Baumann, qui a pour compagne la fille aînée de M. le pasteur Vulliet, si bien connu des Eglises de France et de Suisse. Tous les amis de l'œuvre des missions se sentiront pressés de solliciter la bénédiction du Seigneur pour ces nouveaux messagers du salut.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. Bisseux, *écrite en date du* 12 *juin* 1861.

Maladie et guérison d'un missionnaire.—Les fruits du réveil. — Accroissement de l'Eglise.

Messieurs et très honorés frères,

Vous bénirez le Seigneur avec moi pour toutes ses miséricordes. Il m'a relevé d'un lit de douleur et il m'accorde la douce joie de m'entretenir encore avec vous sur la terre des vivants (1). Ce fut vers le milieu de janvier que je tombai malade; en mars, j'étais convalescent, et, depuis le 1er mai, je suis assez fort pour vaquer à tous mes travaux. Combien de fois la main du Tout-Puissant ne m'a-t-elle pas retiré d'un abîme profond, et combien de fois aussi ne m'a-t-elle pas réjoui à proportion des jours où j'ai été affligé! Que rendrai-je à l'Eternel pour tous ses bienfaits? Cette vie sera trop courte pour lui témoigner ma reconnaissance; mais le jour de l'éternité approche, et alors nous l'aimerons comme il nous a aimés!

(1) La maladie de M. Bisseux a été très grave et a fait craindre, pendant quelque temps, pour ses jours.

Depuis le réveil, nos chapelles sont toujours encombrées, nos réunions de prières bien suivies, et l'on s'empresse plus que jamais de profiter de tous les moyens de grâce et de salut. Je n'ai cependant pas à vous signaler de nouvelles conversions. Aux vives émotions a succédé une douce paix, au moins, j'aime à l'espérer, pour plusieurs âmes travaillées et chargées par le sentiment de leurs péchés. Le culte domestique s'est établi dans un grand nombre de familles, et le désir d'apprendre à lire et de s'instruire s'est accru au point que toutes nos écoles sont pleines. L'on ne perd plus son temps comme naguère, la vie a plus d'importance, et l'on veut en utiliser toutes les parties. De là aussi, le désir de la consacrer au bien de son prochain et à l'avancement du règne de Dieu. Tel jeune homme qui ne savait que faire de son temps ou qui le passait dans de vains amusements, vient s'offrir de prendre une classe dans nos écoles pour faire valoir le talent qu'il a reçu de son Maître. Tel autre va de maison en maison, pour exhorter les parents à envoyer leurs enfants à l'école du dimanche, ou bien il essaie d'établir une réunion de prières dans un quartier où la voix de la supplication ne se fait pas encore entendre. Enfin, et cela doit être aussi l'un des fruits du réveil, on commence à se demander si l'on ne peut pas faire et donner davantage pour l'œuvre des missions. Quoique l'Eglise hollandaise du Cap ait aussi des missionnaires à elle et que Wellington contribue libéralement à leur entretien, je nourris l'espoir que nous aurons ici une petite Société auxiliaire, et que notre rapport en témoignera à l'avenir. Je vous prie de croire, Messieurs, que je saisis toutes les occasions qui se présentent de plaider la cause de notre Société. A la dernière réunion mensuelle, je fis part aux frères d'ici des communications que j'ai reçues de notre cher directeur, M. Casalis, sur cet important sujet. Tous les blancs ont compris qu'il est raisonnable et juste qu'ils s'intéressent et

viennent en aide à une Société qui a envoyé l'Evangile, il y a trente et quelques années à ces esclaves, qui les servent encore aujourd'hui en qualité de domestiques. J'ai adressé des exhortations de la même nature anx membres de mon Église, et j'ai tâché de les exciter à une sainte jalousie, en leur rappelant ce que font plusieurs congrégations pauvres, et pour ainsi dire ruinées, du pays des Bassoutos. Un projet que je leur ai soumis, celui de former une Société du Sou missionnaire, a été bien accueilli, et nous nous occupons dans ce moment de le mettre à exécution. J'espère donc que je serai en état, sous peu, de décharger la Société des dépenses diverses qui figurent sur mes comptes comme frais de station. Nous aurons en outre à élargir le lieu de notre tente, c'est-à-dire à agrandir les temples de nos deux stations.

Vous voyez, chers Messieurs et frères, que nous sommes en voie de progrès. Mon Eglise s'est recrutée, j'oubliais de vous le dire, de douze nouveaux membres, et il y a encore un bon nombre de catéchumènes. M. Keck m'a été d'un grand secours durant ma maladie, et il a déployé beaucoup d'activité en ce qui regarde la prédication et les fonctions du ministère proprement dit.

Souvenez-vous toujours de nous dans vos prières, chers Messieurs, et croyez-moi votre tout dévoué,

J. Bisseux.

Arrivée de M. et Mme Ellenberger dans le champ de la Mission.

Lettre de M. Ellenberger, *écrite de Hébron, sous la date du 8 juin* 1861.

Messieurs et chers frères,

Depuis que j'ai eu la joie de vous faire part de notre heureuse arrivée en Afrique, l'amour du Seigneur n'a cessé de se manifester envers nous durant notre séjour au Cap et à Port-Elizabeth, et d'une manière toute particulière pendant notre long et périlleux voyage à travers la colonie. Les amis qui, au moment de notre débarquement à la ville du Cap, s'étaient empressés de nous entourer de leurs soins, ont continué à le faire de la manière la plus affectueuse pendant les huit semaines que nous sommes restés au milieu d'eux. Si le devoir ne nous eût pas appelés à refuser les pressantes invitations qui nous étaient faites, nous aurions eu à satisfaire encore bien des frères qui désiraient nous avoir sous leur toit. Mais le moment de nous embarquer pour la baie d'Algoa était arrivé. Nous prîmes donc congé de nos bienveillants amis. Plusieurs d'entre eux nous accompagnèrent jusqu'à bord du vapeur *le Sir George Grey*. C'est dans l'après-midi du 20 mars que nous sortîmes de la baie de la Table, en emportant les plus doux souvenirs de notre séjour à la ville du Cap. Après un voyage de quatre jours et demi sur une mer houleuse, nous arrivâmes à Port-Elizabeth où nous avons également trouvé l'accueil le plus empressé.

Durant les trois semaines que nous avons passées dans cette ville, nous avons dû nous occuper de nos bagages, de nos wagons, de l'achat de bœufs et de provisions de route. Nous avions aussi à prendre des renseignements sur l'état des

pays que nous devions traverser avant d'arriver dans la patrie des Bassoutos. Nous nous décidâmes, avec notre frère Coillard, à passer par la Cafrerie. Nous préférâmes ce chemin, parce qu'il nous semblait plus avantageux à maints égards ; il est plus long, mais les pâturages en sont plus gras et l'eau s'y trouve en plus grande abondance. De plus, il y a des stations missionnaires où nous pouvions nous arrêter et donner du répit à nos bêtes de somme.

Le 12 avril nous quittâmes Port-Elizabeth avec la certitude que l'amour et la protection de Dieu seraient les mêmes à notre égard dans notre voyage par terre qu'ils l'avaient été sur mer. S'il n'en eût pas été ainsi, j'aurais maintenant à vous envoyer des paroles de tristesse et de deuil. Mais gloire en soit à Dieu, je n'ai que des accents de joie et de reconnaissance à vous faire entendre. Nous espérions hâter notre marche vers le Lessouto, afin d'arriver, si possible, dans cette contrée avant l'hiver. Mais bientôt diverses causes nous obligèrent à ralentir nos pas. La plus grave a été la chute de notre wagon dans un ravin entre Port-Elizabeth et Graham's Town ; c'est dans la soirée du 16 avril qu'elle eut lieu. Nous marchions à la douteuse clarté de la nouvelle lune ; la route, taillée sur le flanc d'une colline, descendait dans une étroite vallée. Elle n'était pas bonne, tant s'en faut, car c'est en voulant éviter de grands trous que nos hommes conduisirent malheureusement le wagon sur le bord de la ravine. Ils s'en aperçurent, mais trop tard. Déjà une roue de devant ne reposait plus sur le sol. Ils voulurent arrêter les bœufs, ce fut impossible : les malheureux n'avaient pas mis le sabot !... J'étais à quelques pas devant l'attelage. J'entends tout-à-coup un cri de détresse poussé par le conducteur. Je me retourne et vois au même instant le wagon versant dans la ravine. J'accours et parviens, *grâces à Dieu*, à débarrasser ma chère compagne qui se trouvait sous le poids d'une énorme caisse de livres. Quel moment !... Elle

n'avait pas perdu connaissance; pensant qu'elle allait mourir, elle recommandait son âme au Seigneur. Aussitôt que je lui eus prodigué les premiers soins, je dressai sur l'endroit même une tente que j'avais providentiellement trouvé à acheter au moment même où nous quittions Port-Elizabeth. Notre conducteur, dès qu'il fut un peu remis de sa chute, courut avertir nos amis Coillard du malheur qui venait de nous arriver. Ils se trouvaient déjà à près d'une heure et demie plus loin que nous. Notre frère vint en toute hâte à cheval nous témoigner sa sympathie. Oh! qu'il est doux, surtout dans le désert et dans la détresse, de pouvoir compter sur un cœur ami, sur le cœur d'un frère! Le lendemain, malgré la pluie, aidés par les hommes de M. Coillard et ceux d'un fermier des environs, nous remîmes le wagon sur ses roues, et, l'état de ma femme le permettant, nous continuâmes notre route jusqu'à Graham's Town.

Quoiqu'il y ait déjà près de deux mois que cet accident nous est survenu, je ne puis encore y penser sans émotion. Les médecins que nous avons consultés à Graham's Town et à King William's Town, ont admiré l'intervention du Seigneur dans cette circonstance, et se sont étonnés que ma femme n'ait pas eu de membre cassé, ou que les contusions qu'elle a reçues à la tête et aux jambes n'aient pas eu de suites graves. A l'ouïe d'une telle délivrance, vos cœurs, nous en sommes persuadés, s'élèveront en actions de grâce et béniront Dieu de ce qu'il a apposé ce nouveau sceau à notre vocation missionnaire. — Une autre grande cause de ralentissement dans notre marche vers le Lessouto a été l'état affreux dans lequel se trouvaient nos bœufs. Nous avons dû fréquemment nous arrêter afin de leur permettre de se reposer.

C'est le 25 mai, par un jour de neige et de grêle, que nous arrivâmes au pied de la montagne de Hébron. Nous trouvâmes dans cette station Mme Cochet et ses enfants qui

nous reçurent avec la plus grande joie. Apprenant que les frères étaient réunis en conférence à Thaba-Bossiou, je pris aussitôt deux chevaux et un guide et partis pour ce dernier endroit. Pendant ce trajet et dès mon entrée dans le Lessouto, je dus me contenter de la hutte du Mossouto pour abri et de la natte pour couche.

Notre voyage est donc terminé, et nous en bénissons le Seigneur. Maintenant, nous nous occupons de la langue du peuple au milieu duquel nous vivons. Nous espérons pouvoir l'apprendre sans trop de difficulté. Pour le moment, nous sommes à Hébron, heureux et joyeux dans le Seigneur. Prochainement, nous visiterons la station de Béthesda (1).

Agréez, je vous prie, Messieurs et chers frères, nos salutations chrétiennes.

Votre tout dévoué.

Fréd. Ellenberger.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Deux visites aux Tai-ping ou insurgés chinois.

Voyage de M. Kloekers à Nanking. — Manière de voyager. — Le Kan-Ouang, ou roi du Bouclier. — Croyances des Taï-ping. — Voyage de M. Muirhead. — Aspect du pays. — Séjour à Su-chow. — Un officier Taï-ping.

Les hommes politiques commencent à s'occuper sérieusement de la grande insurrection chinoise des Taï-ping, et à

(1) Nous n'avons pas reçu de communications de M. et Mme Coillard, mais il résulte de cette lettre qu'ils sont eux aussi heureusement arrivés.

prévoir qu'elle pourrait bien aboutir au renversement de la dynastie tartare, que leur chef dit avoir reçu la mission de combattre à extinction. Il n'arrive plus de lettres du nord de la Chine sans que quelques nouvelles entreprises des insurgés de Nanking n'y soient mentionnées, et quoique leurs succès paraissent le plus souvent assez problématiques, l'impression générale qu'on en reçoit est qu'ils gagnent insensiblement du terrain.

Au point de vue religieux, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, nos lecteurs savent déjà que les avis sont très partagés, tandis que, pour leur caractère bien prononcé d'iconoclastes impitoyables, les insurgés sont détestés des catholiques romains autant, si ce n'est plus, que des adorateurs de Bouddha, quelques missionnaires protestants (nous ne disons pas tous), se réjouissent de les voir adopter et répandre nos livres saints, faire profession de respect pour les principales doctrines de la foi chrétienne, et en permettre la prédication dans les pays soumis à leur domination. Quoi qu'il en soit de ces jugements contradictoires, les journaux missionnaires anglais nous apportent, sur les croyances et les mœurs des Taï-ping, quelques nouveaux détails, qu'on ne lira pas sans intérêt, bien que nous soyons obligés de les abréger.

En novembre dernier, le Rév. M. Kloekers, de la Société baptiste, visita Nanking en compagnie d'un autre missionnaire anglais et de deux agents indigènes. La description qu'il fait des contrées qu'il traversa pour gagner ce quartier-général de l'insurrection donne l'idée d'une grande désolation. Ce ne sont partout que villes désertes, temples détruits, idoles renversées, culture du sol abandonnée, et soldatesque effrénée opprimant sans pitié les pauvres populations. Partout cependant les chefs de la révolution le reçurent avec politesse, et sur plusieurs points il eut avec eux des conversations religieuses dans lesquelles il entendit sortir de

leurs lèvres des hommages, en apparence très sincères, à la supériorité de l'Evangile, mais toujours entremêlés des monstrueuses erreurs qu'on verra plus loin.

La manière dont la petite troupe missionnaire voyageait à travers ces contrées désolées ne manque pas de pittoresque, et fait honneur à leur courage. Ils avaient, pour transporter leurs bagages, trois brouettes, poussées chacune par deux hommes, et placées sous la direction de trois surveillants qui les précédaient à cheval, tandis que les missionnaires allaient à pied. Un des agents chinois avait, en raison de sa faiblesse physique ou de son âge, obtenu l'usage d'une échelle sur les échelons de laquelle il était gravement assis, tandis que deux coulies (journaliers) la portaient par les extrémités. M. Kloekers, ayant eu les pieds blessés par une chaussure trop étroite, fut dès le premier jour, obligé de marcher les pieds nus. A la fin de cette première journée, ils arrivèrent dans un village où ils espéraient passer la nuit, mais on refusa de les y recevoir, et ils furent obligés de se remettre en route pour en gagner un autre situé à une assez grande distance. Là, ils durent coucher sur la paille dans une sorte de grange, et en fait de nourriture ils ne purent se procurer ni riz ni thé, mais seulement un peu de biscuit et quelques mauvaises volailles. Le lendemain, on leur refusa l'entrée d'une ville dont les portes étaient fermées par crainte des troupes impériales; ils purent pourtant se procurer, en dehors des murs, un véhicule que leur état d'extrême fatigue rendait indispensable. C'était tout simplement une corde tendue en travers de quatre bambous, de manière à leur servir de siége. Quatre coulies s'engagèrent à le porter, et ce fut dans cet équipage qu'ils atteignirent les environs de Nanking. Ils y trouvèrent le sol couvert d'ossements, de crânes desséchés et de haillons pourris, tristes vestiges de guerre qu'on ne s'était pas donné la peine de faire disparaître. A une lieue environ de la ville, on les fit descendre

de leur rustique palanquin, et ce fut de nouveau à pied qu'ils parcoururent les rues pour gagner le palais du Kan-Ouang (roi du bouclier), à l'hospitalité duquel ils avaient résolu de se confier.

Ce haut personnage est, comme nos lecteurs se le rappellent peut-être, celui des chefs Taï-ping qui connaît le mieux les doctrines chrétiennes, pour les avoir dans le temps apprises à l'école de quelques missionnaires protestants de Hong-Kong et de Canton. Il fit à ses visiteurs l'accueil le plus bienveillant, et leur donna, en diverses fois, sur les idées religieuses de son parti des détails aussi précis et aussi sincères qu'on pouvait en attendre de la part d'un homme placé dans une telle position.

Deux passages suffiront pour faire apprécier la valeur de ces communications.

Voici d'abord le résumé d'une sorte de déclaration rédigée et écrite de la propre main du Kan-Ouang.

« On est certain, dit cette pièce, que Hung-Siou-tsiouen ou le Teen-Ouang (roi céleste, chef suprême des Taï-ping), a été au ciel, qu'il y a vu le Père céleste et son frère aîné Jésus, et qu'il en est ensuite descendu. Or, celui qui est venu du ciel est au-dessus de tous. Le Teen-Ouang est fils de Dieu de la même manière que Jésus, issu du même père, mais non de la même mère. Douter de ces faits serait commettre le même crime que les Juifs qui désobéirent à Moïse, et s'exposer aux mêmes châtiments. Le Teen-Ouang est la parole, la lumière, le chemin, la vérité et la vie, absolument comme Jésus l'a été. Mais chacun d'eux a eu sa mission spéciale. La prédication *pacifique* de l'Evangile n'ayant pas produit des fruits suffisants, le Teen-Ouang est venu *pour l'imposer par l'épée.* Tous à présent doivent croire que Jésus était le Sauveur, et que le Teen-Ouang est aussi un messager de Dieu venu pour délivrer les hommes. Celui qui croira ces choses sera sauvé, et c'est la doctrine que tous doivent prêcher. »

A cela M. Kloekers ajoute :

« Le Teen-Ouang croit que Jésus existait avant la création du monde. On pourrait conclure de là qu'il croit que Jésus est Dieu; mais ce serait se tromper, car il enseigne également que lui aussi existait avant la fondation du monde, et cependant il ne se donne pas pour Dieu. Tout ce qu'il paraît vouloir dire par là est que l'esprit de Jésus existait en Dieu avant de s'être uni à son corps, comme celui de tous les autres hommes..... En fait, les Taï-ping sont des unitaires. Christ et le Teen-Ouang ont une origine surnaturelle, parce qu'ils n'ont pas de père suivant la chair. La mère du second est la mère céleste, et la mère de Jésus est la mère du Dieu des catholiques-romains. Les seules autres différences entre Christ et le Teen-Ouang sont 1° que l'un est venu le premier et a *enseigné* la religion, tandis que le second est venu plus tard pour exercer un pouvoir royal universel, et 2° que le premier ne fut pas marié, tandis que le Teen-Ouang a environ 70 femmes et beaucoup d'enfants, d'une origine semi-divine, dont un porte spécialement le titre de *petit fils du Père céleste*. L'un et l'autre diffèrent cependant essentiellement de toute autre créature humaine. »

Trois mois après M. Kloekers, un autre missionnaire de Schanghaï, le Rév. W. Muirhead, de la Société de Londres, conçut aussi le projet d'aller s'assurer par lui-même des chances de succès que pourrait offrir l'établissement d'une mission au centre de l'insurrection. Parti dans ce but au commencement du mois de janvier dernier, il mit à faire ce voyage plus d'un mois, et sa relation, publiée en juillet dans le journal de la Société des Missions de Londres, est une des plus curieuses que nous ayons vues sur ce sujet.

M. Muirhead qui, comme M. Kloekers voyagea en partie

par eau et en partie à pied, fut, lui aussi, frappé des scènes de dévastation que présente le pays.

« Sur la route, dit-il, je vis un grand nombre de villes et de villages, dont une nombreuse population encombrait autrefois les rues, et où l'on ne voit plus aujourd'hui, à côté des soldats, que quelques vieillards et des pauvres, tristement occupés à chercher dans les ruines quelques petites pièces de cuivre ou des clous, ou bien s'efforçant de gagner leur vie en vendant de petits gâteaux aux passants. Les champs, ceux du moins qui se trouvent le long des grandes routes, restent incultes, parce que les paysans, sans cesse menacés ou de voir leurs moissons détruites ou d'être faits prisonniers eux-mêmes, ont pris le parti de se tenir cachés ou de se réfugier ailleurs. Mais nulle part cet aspect de désolation n'est plus frappant que dans les temples et dans les maisons ancestrales. Partout les idoles ont été arrachées de leurs trônes ou de leurs piédestaux, et gisent pêle-mêle sur le sol, portant les traces du mépris et de la violence dont elles ont été les objets. De vastes édifices, autrefois splendides, n'ont plus de toit; le feu et la flamme y ont passé, et maintenant les vents et la pluie achèvent sur eux l'œuvre de destruction qu'avait si bien commencée la fureur des hommes. »

Su-chow est, après Nanking, la ville la plus importante qui soit tombée au pouvoir de l'insurrection. Notre voyageur y arriva le jour anniversaire de la naissance du Taï-ping-Ouang, jour qui se trouvait être en même temps le dimanche ordinaire des insurgés. Cette double fête avait été annoncée dès le matin par de nombreux coups de canon, comme elle aurait pu l'être en Europe par le son des cloches.

« Admis sans difficulté dans la ville, dit M. Muirhead, nous nous dirigeâmes vers la demeure de l'officier qui commandait en second, et qui porte le titre de lieutenant-général. Nous trouvâmes ce haut dignitaire à sa porte, revêtu

d'une robe de soie jaune et une couronne sur la tête. Il nous salua, mon guide chinois et moi, de la manière la plus amicale, et nous dit qu'il devait se rendre sur-le-champ dans un autre quartier de la ville pour y rendre ses devoirs religieux au Père céleste, mais que nous lui ferions plaisir d'entrer dans la maison et d'y attendre son retour. Nous prévalant de cette invitation, nous entrâmes aussitôt en conversation avec quelques-uns de ses officiers. Ils me demandèrent quelle était ma profession, et sur ma réponse que j'étais un prédicateur de l'Evangile, ils me dirent qu'eux aussi croyaient à Jésus-Christ et priaient Dieu. Cette assertion me fournit l'occasion de leur exposer nos vues sur la nature et sur les obligations du vrai christianisme, et je dois dire qu'ils m'écoutèrent avec l'attention la plus soutenue et comme des gens que ce sujet intéressait.

« Le lendemain, j'eus une audience du général en chef lui-même, qui me parut être un homme naturellement paisible et même pensif. Cette entrevue eut lieu sans la moindre cérémonie. Assis sans façon près de lui, nous causâmes familièrement et je le vis, également sans façon, s'interrompre pour adresser quelques mots à d'autres personnes présentes à l'entretien. Il me dit, entre autres choses, qu'il avait les mêmes sentiments religieux que moi, que le mouvement actuel était sous la direction suprême du Très-Haut, mais qu'il fallait que le cœur et la vie tout entière des hommes fussent placés sous l'influence du Saint-Esprit. Quand je lui demandai la permission de prêcher l'Evangile dans la ville ou dans les environs, — formalité que l'état de guerre me semblait rendre indispensable, — il me l'accorda sans la moindre hésitation, mais en ajoutant que peut-être la distribution de mes traités rencontrerait quelques difficultés, au moins parmi les soldats.

« Muni de cette autorisation, et guidé, en outre, par un des domestiques du général, je commençai sur-le-champ

mon œuvre de prédication et de distribution. Su-chow n'a pour ainsi dire plus de population qui lui appartienne en propre. Ce n'est plus qu'un vaste camp, où les gens attachés à l'insurrection ont seuls le droit d'entrer et de résider. Cet état de choses, établi dans une ville dont le nombre des habitants dépassait jadis un million, faisait peine à voir, mais c'est, hélas ! l'effet ordinaire de la guerre à peu près dans tous les pays. Partout où je prêchai, et je le fis sur beaucoup de points, je fus frappé des connaissances religieuses dont mes auditeurs firent preuve. Les grandes vérités de l'Evangile paraissaient leur être familières, et n'avoir besoin, pour produire de bons fruits, que de cette impulsion vivante de l'Esprit d'en-haut, qui est, à la vérité, la condition essentielle de leur efficacité. Tous, du reste, m'écoutèrent avec une attention et un respect dont le prédicateur le plus difficile n'aurait pu que se déclarer satisfait.

« Dans les rues de la ville, une nouveauté frappa mes regards. Au-dessus et à côté de presque toutes les portes se lisaient, sur de grands placards en papier, des inscriptions remarquables, dont quelques-unes rendaient honneur au roi à l'occasion de son jour de naissance, mais dont la grande majorité célébraient, en la décrivant de diverses manières, « la grande, l'excessive grâce de Dieu. » Des proclamations plus étendues et également affichées sur les murs, exprimaient les mêmes idées. Toutes mentionnaient clairement le nom, les attributs et la bonté providentielle du « Père Céleste, » et parlaient de l'œuvre excellente de Jésus-Christ. Ce fait prouve qu'à l'occasion des grandes cérémonies, et au moyen d'instructions spéciales, les Taï-ping et ceux sur lesquels s'étend leur influence, apprennent à connaître les plus importantes vérités de notre foi, et cela par commandement exprès du « roi céleste, » aux ordres duquel il n'est pas permis de se soustraire. Ce *régime*, mis en vigueur partout « pour l'instruction du peu-

ple, » contribue sans doute à répandre la connaissance de l'Evangile, et pourra servir de base à l'établissement d'une Eglise plus pure que celle du Taï-ping-Ouang. Malheureusement l'autorité que ce chef suprême de l'insurrection revendique, et les détestables erreurs qu'il a ajoutées aux enseignements de la Bible, sont de nature à inspirer de vives appréhensions. Mais je reviendrai plus loin sur ce sujet, et me borne pour le moment à raconter ce que j'ai vu sur la route.

« Pendant mon séjour à Su-chow, j'eus de fréquents entretiens avec des officiers subalternes et de simples soldats. Beaucoup d'entre eux, entrés dans les rangs de l'armée insurgée pour échapper à la captivité, eurent à me raconter de tristes histoires. Plusieurs étaient adonnés à l'usage de l'opium, tout en avouant qu'ils violaient ainsi les lois et les règles de la morale. Presque tous, en somme, avaient des habitudes très dissipées et même turbulentes; mais à peu d'exceptions près, ils se montrèrent à mon égard respectueux et tout disposés à souffrir qu'on leur parle des choses de Dieu et du salut. »

En continuant sa route vers le quartier-général de l'insurrection, M. Muirhead fut de plus en plus attristé par le spectacle de désolation que présente le pays. Très souvent des villes et des villages qu'il apercevait de loin lui semblaient devoir faire exception; toutes les maisons étaient debout et paraissaient intactes, mais en les atteignant il les trouvait toutes désertes et dévastées à l'intérieur. Et quant aux rares campagnards qu'il rencontrait sur son passage, c'etait en vain que, dans le but de se mettre en rapport avec eux, il s'avançait seul avec des traités dans les mains, en leur criant ce qu'il était et ce qu'il leur voulait; tous s'enfuyaient en donnant des signes de méfiance et de terreur. Nous ne rapporterons plus qu'un des incidents de cette partie du voyage.

« Arrivant vers le soir, dit le missionnaire, dans la cité de Ken-yong, je demandai le commandant en chef, et fus immédiatement conduit en sa présence. Il me reçut avec politesse, et se montra charmé de m'entendre parler chinois. Je lui dis que je me rendais dans la capitale, où je connaissais le Kan-Ouang, et que ne sachant où passer la nuit, je venais lui demander l'hospitalité. Il me répondit de la manière la plus aimable, m'invita à m'asseoir, fit servir du thé et me présenta à plusieurs autres officiers, qui arrivèrent successivement chez lui. Après un assez long entretien, dont les sujets religieux firent à peu près tous les frais, il me conduisit dans la salle à manger, où l'on nous servit un repas simple, mais substantiel. Nous passâmes ensuite dans une autre pièce, où un vaste bassin en cuivre, rempli de braise et placé sur le sol, entretenait une douce chaleur. Là, nous restâmes plusieurs heures, entourés d'un assez grand nombre d'officiers ou d'autres employés, et ce fut encore de religion que nous parlâmes. A quelques questions que je lui adressai sur son histoire, il me dit qu'il s'était rattaché à « la dynastie céleste » depuis l'origine du mouvement dans la province de Kouang-si, et que depuis lors il avait été témoin des nombreuses marques de protection données à cette œuvre par le « Père céleste. » Suivant lui, comme suivant beaucoup d'autres, ce mouvement avait commencé par être exclusivement religieux. Il n'a pris un caractère politique que du moment où les impérialistes s'étant emparés de quelques-uns de ses adhérents, le « Roi céleste, » se disant revêtu d'une mission divine, a ordonné à ses frères d'aller en avant et d'exterminer « ces démons. » Depuis lors, répétait-il, le « Père céleste » n'avait jamais cessé d'être avec eux et quoique leurs dangers aient été souvent très grands, il les en a toujours heureusement délivrés.

« Mon interlocuteur, qui se disait âgé de vingt-neuf ans, ne se donnait pas pour savoir lire, mais c'était un

homme des plus agréables. Il avait une bonne figure, des manières calmes, douces, ouvertes et une conversation pleine d'affabilité sans cette exubérance de paroles, qui est un des traits du caractère chinois. En matière de foi, il me parut, à son point de vue, très décidé, véritablement croyant, et il me traita constamment en coreligionnaire, bien que je lui eusse exprimé bien nettement en quoi nos croyances différaient. Au moment de nous séparer pour nous livrer au repos, j'exprimai l'idée que nous ferions bien de prier ensemble, et il y consentit avec empressement. Je lus alors quelques passages du cinquième chapitre de saint Matthieu, puis nous nous agenouillâmes pour prier. Toutes les personnes présentes, au nombre d'une douzaine, prirent part à ce service de la manière la plus convenable. Le lendemain matin, je me remis en route, mais non sans avoir pris un déjeûner que mon hôte m'avait fait préparer par ses gens. »

(*La suite au prochain numéro*).

AFRIQUE DU SUD.

Travaux de la Société des Missions wesleyennes.

Une feuille anglaise qui se publie au sud de l'Afrique, le *Journal de Grahamstown*, donne sur la marche et sur la situation des missions wesleyennes dans ces contrées, des renseignements statistiques dont l'intérêt est d'autant plus grand que toutes les lettres des missionnaires employés dans cette partie du monde s'accordent à les confirmer.

Conformément à un usage qui présente, au point de vue de l'administration, des avantages de plus d'un genre, la Société wesleyenne a divisé le champ de son activité dans

ces régions en trois districts complètement indépendants les uns des autres : celui de l'ouest, qui comprend une partie de la colonie du Cap, et le pays des Namaquas et celui des Damaras ; celui de l'est, formé du reste de la colonie, de la Cafrerie et du pays des Béchuanas, et enfin celui de Natal Chacun de ces districts est divisé lui-même en circuits plus ou moins considérables, selon la densité de la population ou les besoins de l'œuvre. Quelquefois une seule ville forme à elle seule un circuit, tandis qu'en d'autres lieux une de ces subdivisions embrasse plusieurs villes et un assez grand nombre de villages.

Le premier missionnaire wesleyen qui ait mis le pied sur ce point du continent africain, fut un M. Mac-Kennie qui, en 1813, eut l'idée de s'établir dans la ville du Cap. Cet essai ne fut pas heureux, les susceptibilités d'un gouvernement encore mal affermi et ombrageux forcèrent M. Mac-Kennie à s'éloigner bientôt. Peu de temps après, cependant, un autre homme de Dieu, le vénérable M. Shaw, qui vient de mourir à un âge très-avancé, obtint la permission de rester dans la colonie. Mais pendant plusieurs années, il fût seul à l'œuvre et dut se borner à prendre pour objet de ses travaux quelques-unes des tribus errantes du Namaqualand. Tels furent les petits commencements d'une mission dont quelques chiffres vont démontrer l'importance actuelle. On voit qu'elle ne compte pas encore un demi-siècle d'existence.

Aujourd'hui, l'Eglise wesleyenne de ces contrées compte 64 ministres du saint Evangile, dont 12 dans le district occidental, 40 dans celui de l'est et 12 dans celui du Natal. Il s'y trouve en outre 37 catéchistes, la plupart indigènes, 75 instituteurs qui, presque tous, exercent en même temps les fonctions de lecteurs de la Bible ou de catéchistes, et enfin 253 de ces agents que la Société wesleyenne emploie généralement avec tant de succès en qualité et sous le nom de

« prédicateurs locaux. » On évalue enfin à plus de 700 le nombre des instructeurs qui se rendent gratuitement utiles dans les écoles du dimanche. C'est donc un total d'environ 1,100 personnes plus ou moins complètement adonnées à l'œuvre. Un tel chiffre peut se passer de commentaire. Il suffit, pour en sentir l'éloquence, de le rapprocher de cet unique agent qui travailla longtemps, sans autre encouragement que l'approbation de sa conscience, à la conversion de quelques pauvres Namaquas.

Quelques autres chiffres indiquent le résultat général de ce déploiement de forces. Ce sont d'abord celui des auditeurs à qui l'Evangile est aujourd'hui prêché par tous les agents de la Société et celui des élèves des écoles du dimanche. D'après les plus récents rapports des trois districts, il paraît que le premier s'élève à près de 50,000, et le second à 10,000 au moins. Sur ces totaux, c'est encore au district de l'est qu'appartiennent les chiffres les plus considérables. Les réunions du culte y sont suivies par 33,700 personnes, et les écoles du dimanche par environ 7,000.

Il y a dans les trois districts 101 chapelles et 226 autres locaux affectés plus ou moins régulièrement à la prédication et à l'exercice du culte, puis environ 100 écoles du dimanche et 74 écoles de la semaine.

Enfin, le montant des dons faits par les diverses congrégations des trois districts, dans le courant de l'année dernière, a dépassé le chiffre de 7,000 livres sterling (plus de 175,000 francs), dont environ 3,000 livres avaient pour objet spécial l'avancement des œuvres missionnaires et, le reste, les frais de culte ou d'administration des églises, non compris cependant la construction des bâtiments missionnaires, pour laquelle d'autres ressources encore ont été obtenues de la générosité des membres de la Société.

Comme résultats d'un genre différent, on doit ajouter que quelques-uns des missionnaires de la Société ont, en vue d'a-

méliorer la condition du peuple, fondé plusieurs écoles industrielles qui renferment un assez grand nombre d'élèves. D'autres ont jeté les bases d'une littérature africaine en composant des grammaires et des vocabulaires des différents dialectes qui se parlent dans la vaste circonscription de la mission. Plusieurs se sont aussi adonnés à la traduction des saintes Ecritures. La Société possède dans le pays deux imprimeries, l'une à Thaba-Unchu, dans le pays des Béchuanas, et l'autre dans la Cafrerie soumise à l'Angleterre. En ce moment même, un de ses agents est à Londres, occupé pour le compte de la Société biblique, à soigner l'impression d'une nouvelle édition de la Bible en langue cafre.

En lisant les récits des missionnaires wesleyens, il importe de tenir compte d'un usage constant de leur Société. C'est que partout où se trouvent, mêlés aux populations indigènes, un nombre plus ou moins considérable de résidents anglais ou même appartenant à d'autres nations civilisées, ces étrangers deviennent, aussi bien que les païens, les objets de la sollicitude missionnaire, et que si des conversions s'opèrent dans les rangs de ces colons, elles figurent au même titre que les autres au tableau des conquêtes de l'Eglise. Cette habitude pourrait quelquefois, si on la perdait de vue quand il s'agit de pays où les résidents anglais sont nombreux, faire croire que les travaux wesleyens arrachent au culte des idoles plus d'âmes que ceux des autres missionnaires. C'est pourquoi nous la rappelons en parlant du sud de l'Afrique. Elle est, du reste, parfaitement évangélique et, au fond, tous les messagers de la Parole sainte en font autant, à cette seule différence près qu'ils distinguent plus nettement les deux œuvres.

Et puis, comme au sud de l'Afrique, ce sont en définitive, les païens qui forment l'immense majorité de la population, c'est à eux surtout que les missionnaires ont à faire, et on ne saurait contempler sans émotion le zèle et l'infatigable dé-

vouement qu'ils déploient dans l'accomplissement de cette tâche. Le lecteur en jugera par quelques extraits du journal d'un de ces hommes de Dieu. Ces fragments n'ont rien de bien saillant, mais c'est précisément à cause de leur simplicité toute pratique que nous les choisissons. Ils montrent mieux ainsi ce qu'est la vie du missionnaire et au milieu de quelles difficultés elle se passe. Ce journal est celui du Rév. Joseph Jackson, missionnaire à Durban, dans le district de Natal.

Dimanche, 18 *novembre* 1860. — Ce matin, je suis allé à Isipingo et y ai prêché sur le jugement dernier à une quarantaine de personnes. En route j'ai, de plus, annoncé Christ à plus de vingt autres Africains, rencontrés par petits groupes de deux, trois ou quatre individus. Presque tous ces derniers m'ont écouté avec intérêt, et je crois qu'il se fait ainsi plus de bien sur les grandes routes que dans les réunions du culte. Après midi, j'ai prêché sur le second avènement de Christ, et ce soir encore sur le jugement.

Dimanche, 25. — Je devais aller ce matin faire le service à Clairmont ; mais les rivières étaient trop enflées pour me le permettre. Au lieu de cela, je suis allé au kraal d'Amgakama. A mon arrivée, les femmes étaient occupées à découvrir un *trou à blé* (on sait que c'est à la terre que les Africains confient le produit de leurs moissons). Sur les reproches que je leur fis de violer ainsi le sabbat, elles cherchèrent à s'excuser en alléguant la continuité du mauvais temps. Les hommes, assis en dehors du village, étaient en train de polir leurs boucles d'oreilles. Une de leurs premières questions fut relative aux coolies indous arrivés récemment dans la colonie. Ils me demandèrent d'où ces hommes étaient, ce qu'ils venaient faire, s'ils étaient plus vigoureux que les Zoulous, etc. A cette dernière partie de la question, je répondis que les Zoulous étaient tout aussi forts que les Indous, mais que malheureusement ils étaient plus paresseux. Là

dessus, mes gens me ramenèrent leur éternelle excuse que « quand Dieu eut créé l'homme, il décida que les blancs et les noirs auraient chacun leur manière de vivre. » Je répliquai en leur lisant quelques passages du Ier chapitre de l'Epitre aux Romains, et en leur montrant que leur condition présente venait de ce qu'ils avaient, comme le reste de l'humanité, rejeté la lumière d'en-haut, changé en mensonge la vérité de Dieu, et de ce que même depuis qu'ils avaient connu Dieu, ils ne l'avaient point glorifié comme tel. Ce raisonnement parut les frapper beaucoup, surtout quand j'eus ajouté que quoiqu'ils eussent reconnu *Un Koulankoulu*, comme le Créateur de toutes choses, ils ne le louaient, ni ne le remerciaient de ses biens et préféraient encore faire des sacrifices aux mânes de leurs ancêtres. Plusieurs confessèrent qu'ils avaient tort et me manifestèrent leur intention de mieux faire; mais je ne peux guère me confier à ces paroles, car il y a longtemps que mon collègue, M. Holden, leur a dit les mêmes choses. J'entretins ensuite la congrégation du jugement final qui attend tous les hommes.

Au kraal d'Umnyaïsa, où je me rendis ensuite, je trouvai deux jeunes gens occupés à tailler des peaux pour s'en faire des vêtements. Ils répondirent à mes remontrances par quelques impudentes remarques du genre de celle-ci : « Pourquoi Dieu ne commande-t-il pas aux singes de garder le sabbat et de s'abstenir ce jour-là de piller nos jardins? » — « Pourquoi nous envoie-t-il des afflictions? » Je leur répliquai que citer les singes à propos d'un sujet de morale, c'était se ravaler au niveau de ces bêtes; puis, prenant le chapitre Ier des Romains, je m'efforçai d'éveiller en eux le sentiment du péché. Quel admirable chapitre que ce chapitre des saintes Ecritures! Tous les jours, j'en reconnais la valeur en m'adressant aux âmes inconverties.—Ce soir, j'ai prêché à Durban devant une nombreuse congrégation noire, qui s'est montrée très attentive. Mais qui est suffisant pour ces choses?

Vendredi, 30. — Aujourd'hui, en allant voir un homme malade de la petite-vérole, j'ai rencontré un assez grand nombre de noirs auxquels j'ai adressé de sérieuses exhortations. L'un d'eux m'a demandé comment on pouvait savoir que Jésus-Christ ait réellement vécu et qu'après sa mort il soit ressuscité des morts. Je lui ai exposé les raisons que nous avons de tenir ces faits pour certains, et comme il insistait, je lui ai demandé pourquoi il croyait que Suizakona, Punga et Mangeba, les ancêtres de Tyaka (un des chefs zoulous), avaient existé jadis, bien qu'il ne les eût jamais vus.

Dimanche, 2 *décembre*. — Ce matin, j'ai inauguré une nouvelle réunion de prières pour ceux des natifs qui cherchent sérieusement la vérité. Je suis ensuite parti pour Springfields. Là, les gens paraissaient d'abord peu disposés à se réunir ; mais, à force d'instances, j'ai fini par avoir une congrégation qui s'est très-bien comportée et a suivi avec intérêt une explication du Ier chapitre aux Romains. A Germany, où je suis ensuite allé, j'ai prêché deux fois, d'abord à une réunion d'Anglais et ensuite à près de 150 natifs. En revenant ce soir, j'ai rencontré dix ou douze coolies, dont un parlait un peu l'anglais. Ayant appris de lui que la plupart savaient lire, je leur ai donné les traités intitulés : le *Pélerin indou* et *André Dunn*. En recevant ce présent, leurs yeux brillaient de contentement, et je les vis sur-le-champ se mettre à la lecture.

Lundi, 3. — Ce soir, en prêchant dans la rue, je me suis trouvé en face de quelques polygames que mes exhortations précédentes avaient vivement irrités contre moi. Ils m'ont fait une opposition violente et, par des plaisanteries grossières, sont parvenus à faire rire aux éclats, à mes dépens, une foule de jeunes gens qui nous entouraient. J'étais cependant, comme je le leur dis, décidé à tenir tête au démon jusqu'au bout, et après plus d'une heure de lutte, ils ont dû me céder le terrain. Il faut que Satan sente son empire en

danger pour qu'il suscite tant de rage dans le cœur de ses défenseurs. Mais Dieu soutient et encourage les siens. Ce soir, j'ai compté plus de 70 élèves à notre école d'adultes.

Mercredi, 19. — Ce matin, à Umbilo, en attendant que la congrégation se formât, j'ai eu une conversation très intéressante avec le vieux J. Langeni. Il m'a raconté qu'il se trouvait auprès de Dingane (un des plus abominables tyrans qui aient gouverné les Zoulous) lorsqu'il fut massacré, et qu'il s'était alors rappelé cette orgueilleuse réponse de ce chef au missionnaire Owen qui l'engageait à venir entendre la parole du Seigneur : « Moi aussi, je suis un *Inkosi* (un Seigneur !) » — J'ai prêché ensuite devant soixante natifs, dont quatorze ont été admis au nombre des candidats.

Dimanche, 6 *janvier* 1861. — Ce matin, à six heures, après avoir présidé notre réunion de prières pour les natifs, je suis parti pour Milverton-Mills, où j'ai entretenu nos Zoulous de la résurrection et de la vie éternelle. J'ai ensuite prêché à une trentaine de coolies ; malheureusement mon interprète, qui était un marin fugitif, ne pouvait rendre mes pensées que d'une manière très imparfaite ; mais des traités en langues canaraise et tamule ont été acceptés par ces gens avec l'empressement habituel qu'ils montrent toujours en cas pareil. De Milverton-Mills je me suis rendu à Clairmont où j'ai annoncé l'Evangile d'abord aux Anglais, puis à une assemblée de natifs qui s'est montrée singulièrement attentive. A ce dernier service, une coïncidence toute naturelle sembla donner plus de force encore à la Parole sainte. Mon sujet était la promesse du St-Esprit telle qu'on la lit au livre des Actes, chap. 2, versets 16-21. Au moment où j'expliquais ces mots : « Le soleil sera changé en ténèbres, etc., » d'épais nuages qui s'étaient amoncelés depuis quelques heures se fendirent, la foudre retentit et des torrents de pluie commencèrent à tomber. Après le service, l'orage s'étant prolongé, la plus grande partie de l'assemblée resta, et nous

eûmes tous ensemble une excellente réunion de prières. Cette journée a été pour moi très fatigante, mais abondamment bénie. »

On voit par ces fragments que les missionnaires du sud de l'Afrique ont vu s'ajouter aux populations qu'ils ont à évangéliser, un certain nombre de ces coolies ou journaliers indous que les colons de divers pays appellent à leur aide. Le révérend Jackson dit qu'en vue d'eux il a formé le dessein d'apprendre le tamul, et qu'il a déjà reçu de Madras une bonne provision de Livres saints et de Traités que, comme on l'a vu, il met en circulation dans leurs rangs. Faire de ces Indous des chrétiens lui semble d'autant plus désirable qu'ils sont très recherchés par les colons et par les Zoulous de Durban en qualité de domestiques, et que s'ils obéissaient à la foi, ils pourraient exercer sur leurs maîtres une très heureuse influence.

Malgré la longueur de cet article, nous ne pouvons résister à l'envie de le compléter par une notice nécrologique où se manifeste admirablement la puissance de la grâce. Elle est due à la plume du Rév. Th. Daniel, missionnaire à Platberg.

« Lundi dernier, écrit ce missionnaire en date du 16 juin dernier, la mort nous a enlevé la vieille Katherine Tsike. Cette Africaine avait plus de trente-cinq ans quand le premier de nos missionnaires arriva dans ce pays. Restée ensuite longtemps indifférente, elle avait, en 1844, été amenée à la connaissance de la vérité par le ministère du révérend J. Allison, et pendant quelques années elle avait, par sa condition, fait honneur à sa profession de la foi. Mais les guerres qui eurent lieu dans le pays de 1848 à 1854, avaient ensuite exercé sur elle comme sur beaucoup d'autres, hélas ! une très fâcheuse influence, au point qu'il avait fallu la déclarer retranchée de la Société.

« Sous le coup de cette mesure disciplinaire, Katherine,

qui avait continué à résider dans le ressort de la mission, venait de temps à autre aux réunions, mais paraissait profondément malheureuse. L'année dernière, des souffrances physiques vinrent encore accroître sa tristesse. C'était le moyen que le Seigneur tenait en réserve pour la ramener sous la houlette du bon berger qu'elle avait abandonné. Humiliée et repentante, elle chercha la réconciliation et grâce à la miséricorde divine, ce don lui fut accordé. « Il « a plu à Dieu, disait-elle plus tard en parlant de cette phase « de son existence, de me faire comprendre que j'étais per- « due. J'ai senti le poids de mes péchés, et ce poids, je n'ai « pu m'en décharger qu'en le jetant aux pieds de celui qui « a dit : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et « chargés. »

Depuis cette époque, son état de maladie s'était aggravé au point de ne permettre aucun espoir de guérison ; elle en avait le sentiment, mais désormais son âme était en paix, et c'était avec la plus entière confiance qu'elle attendait le moment du départ.

« Peu de temps avant sa mort, elle disait à quelques chrétiens indigènes rassemblés autour de son lit : « Je sais que « mes jours et peut-être mes heures sont comptées ; mais, « que Dieu en soit béni, je ne ressens aucun doute quant à « mon sort à venir, car je sais que Jésus est ressuscité et « qu'il a envoyé ses missionnaires pour m'annoncer cette « bonne nouvelle. O mes amis, écoutez ces missionnaires, « car ce qu'ils vous disent est bien la parole de Dieu. » Et cela dit, elle chargea les assistants de faire aux autres membres de l'Eglise des salutations amicales, en leur adressant de sa part les mêmes exhortations. La veille de sa mort, on l'entendit dire encore : « Je n'ai aucun désir de vivre plus « longtemps; mais j'attends avec patience l'appel du Sei- « gneur. C'est l'heure du Seigneur qui est la meilleure. » Et ce fut dans ces dispositions que l'esprit de cette femme

prit son vol vers les régions célestes où son Sauveur l'attendait. Que Dieu soit béni de nous donner des preuves si encourageantes de sa présence parmi nous !

SUISSE.

Société des missions de Bale.

Le 3 juillet dernier, de nombreux amis des missions, dont quelques-uns venus de très loin, se rendaient dans la nouvelle maison que l'Institut des missions de Bâle occupe depuis l'année dernière. C'était pour assister aux examens annuels des élèves, qui devaient se faire simultanément dans la chapelle et dans deux salles. Dans les rangs de ces jeunes gens, dont le nombre dépasse quatre-vingts, l'œil découvrait avec émotion quelques fruits des missions, trois jeunes nègres et trois jeunes Indous qui, leurs études achevées, retourneront dans leur pays revêtus du caractère sacré de messagers de la Bonne Nouvelle. La maison qui abrite maintenant cette pieuse et studieuse jeunesse, répond parfaitement, dit-on, au but de sa construction. Chacun de ses trois étages (y compris le rez-de-chaussée), est affecté à l'une des trois divisions entre lesquelles sont répartis les élèves, et par une heureuse idée, chaque étage a reçu le nom de l'un des champs de travail de la mission bâloise (Inde, Chine et Afrique), et chaque chambre celui d'une de ses stations. Le directeur de chacune de ces divisions prend le titre de *Hausvater* (père de famille), et se montre tel en effet dans ses relations avec ses élèves.

L'après-midi du même jour eut lieu, dans un des temples de la ville, l'assemblée générale de la Société. A l'inverse de ce qui se fait ordinairement, les orateurs parlèrent les premiers dans cette séance; mais ces orateurs étaient tous

des rapporteurs, ou si l'on veut des rapports vivants. Ce furent sept missionnaires de la Société qui, revenus en Europe pour cause de santé, purent rendre compte de la marche des œuvres dans leurs champs de travail respectifs. L'un d'eux arrivait de la côte occidentale d'Afrique, les six autres de l'Inde ; tous montrèrent, par leurs récits animés, que le Seigneur a, dans ces pays, accordé à la mission les bénédictions les plus encourageantes. Après ces discours, l'*inspecteur*, ou directeur général de l'œuvre, M. Josenhans, eut peu de chose à faire pour achever le tableau de la situation. Il lui suffit de grouper quelques chiffres, que le *Journal religieux de Neuchâtel* résume dans les termes suivants :

« Depuis la fondation de la Société, en 1815, il est sorti de la maison de Bâle, 373 *missionnaires*, dont 109 sont déjà entrés dans l'éternité, 237 sont aujourd'hui en pleine activité au service de plusieurs Sociétés de missions, 22 sont invalides, et dans ce nombre 5 sont prédicateurs itinérants, chargés de réveiller et de nourrir partout, dans la patrie, l'intérêt pour l'œuvre des missions. De plus, l'Institut compte en ce moment 80 *élèves* qui se préparent à partir dans un temps plus ou moins rapproché. La Société compte également, dans ses deux *maisons d'enfants missionnaires*, 26 garçons et 15 jeunes filles. Elle a aujourd'hui à son service actif 97 missionnaires, aidés de 47 femmes-missionnaires, de 2 sœurs non mariées, et enfin de 90 aides-indigènes. Elle a la joie de compter dans ses trois champs de travail 3,478 chrétiens indigènes éprouvés, reçus dans l'Eglise et participant à la sainte Cène, sans compter 240 catéchumènes en instruction, et en tout 6,338 âmes placées sous l'influence et les soins pastoraux de ces missionnaires. »

A ces chiffres réjouissants le directeur dut en ajouter un qui l'était moins : c'est que la somme des dépenses s'accroit chaque année dans une proportion plus rapide que celle des recettes, et que, pendant l'exercice, elle avait dépassé le

revenu de plus de 54,000 fr., ce qui, ajouté au déficit des années précédentes, porte la dette de la Société à environ 150,000 fr. C'est une situation fâcheuse, mais elle ne saurait empêcher le comité de répéter le cri de *en avant!* que poussent de toutes parts les missionnaires en exercice et les amis de la Société.

Dans une troisième séance tenue le lendemain, et qu'on appelle la *Conférence générale des Missions*, M. Josenhans donna de nouveaux détails sur plusieurs des branches de l'œuvre, notamment sur les établissements industriels fondés dans la mission des Indes, sur le projet de construction d'un navire pour le service de la mission, sur les écoles normales d'indigènes, etc., etc.; mais ce qui frappa surtout l'assemblée dans ces communications, ce furent celles qui avaient pour objet les missionnaires revenus de l'Inde, et les troupeaux dont ils sont momentanément éloignés.

« Depuis que nos missionnaires invalides ont quitté leur champ de travail, a dit M. l'inspecteur, nos jeunes Eglises de l'Inde se réveillent de leur somnolence, et sont animées d'une vie toute nouvelle. Leur affection pour leurs missionnaires est touchante. Ils nous recommandent de bien soigner ces invalides afin qu'ils puissent leur être bientôt rendus. Ils promettent de se conduire d'une manière exemplaire pendant tout le temps de leur absence, de peur que la nouvelle de quelque faute commise par l'un ou l'autre d'entre eux n'affecte trop péniblement leurs missionnaires, et ne retarde ainsi leur convalescence ou leur retour. L'un de nos catéchistes m'écrivait il y a peu de temps : « Priez l'Eglise mère « de faire davantage pour l'évangélisation de mon peuple. « Dites-lui aussi que mon peuple tout entier arrivera bientôt « à la connaissance du Seigneur, et qu'elle ne doit point se « lasser dans son travail, mais aller en avant d'un pas tou- « jours plus ferme. » Jamais, ajouta M. Josenhans, jamais nous n'avions vu un pareil élan dans nos jeunes troupeaux

de l'Inde. Il semble qu'ils se disent : « Puisque nos pères « tombent malades et doivent nous quitter, eh bien ! c'est à « nous à nous lever et à les remplacer jusqu'à ce qu'ils « reviennent. »

Une quatrième séance fut consacrée à prendre congé des élèves de l'Institut, qui devaient en sortir cette année pour aller en mission, et à invoquer solennellement sur eux la bénédiction du Seigneur. Ces jeunes frères étaient au nombre de huit. L'un d'eux, nommé Titus Costa, est un jeune Indou, paria de naissance, qui, amené à la connaissance de la vérité par le ministère des missionnaires de Bâle, va repartir pour son pays, avec trois de ses collègues. Des quatre autres, deux ont pour destination l'Inde, un les colons allemands de l'Amérique du nord, et le dernier les colons de la Grunesie.

Ainsi s'est passée cette année l'anniversaire de cette Société de Bâle, qui occupe une place si distinguée parmi ces nombreux corps d'armée qui s'en vont, en apparence isolés les uns des autres, mais sous la même bannière et sous l'impulsion du même amour, combattre au loin les combats du même Seigneur. Puisse celui qu'elle sert avec tant de fidélité continuer à bénir ses travaux et lui fournir toujours plus abondamment les moyens d'obéir à ce mot d'ordre de son comité, qui a trouvé tant d'écho dans la bouche de ses amis : En avant ! en avant !

VARIÉTÉS

Une ville et une prison du Japon.

Un pasteur des Etats-Unis qui a passé plusieurs années à Nagasaki, d'abord comme chapelain d'une escadre de son pays, puis ensuite comme professeur chargé par le gouverneur d'enseigner sa langue à neuf jeunes Japonais destinés à devenir des interprètes, le Rév. Henry Wood, a recueilli sur l'histoire religieuse de Nagasaki quelques renseignements qui ne manquent pas d'un douloureux intérêt. Il y est, à la vérité, question d'une mission étrangère à ce que nous regardons comme la vraie foi, d'une mission qui, au Japon comme en bien d'autres lieux, a plutôt entravé qu'utilement servi la cause de l'Evangile. Mais, pour des chrétiens, le nom de Jésus-Christ, même quand il est proclamé par la bouche des jésuites, a toujours de tels droits au respect qu'il est impossible de rester complétement indifférent aux destinées de ceux qui l'ont invoqué, et encore moins aux douleurs de ceux qui ont souffert pour lui.

Le port de Nagasaki, si souvent cité par les voyageurs qui se sont approchés du Japon à un titre quelconque, est situé sur la côte occidentale de l'île Kiou-sou, la plus méridionale de celles qui forment l'empire. L'aspect qu'il présente aux regards est un des plus enchanteurs qu'on puisse se figurer. « Quand le voyageur chrétien, dit M. Wood, contemple pour la première fois cette magnifique baie, quand ensuite il parcourt les rues de la ville, belles, grandes, entretenues dans un état d'admirable propreté, et où se presse

une foule animée, toujours polie, toujours souriante et qui le salue avec bienveillance, quand enfin, sortant de la ville du côté de la terre, il gravit, au moyen d'escaliers taillés dans le roc, des collines richement ornées de jardins bien cultivés, de temples ou de monuments funéraires splendides, en face, dis-je, de ce merveilleux panorama, que terminent au loin sans le borner les vastes perspectives de l'Océan, le voyageur se dit qu'il n'a jamais rien vu de pareil, et il se croirait volontiers transporté dans un coin du paradis terrestre, préservé des funestes conséquences de la chute du premier homme. Mais, hélas! s'il en vient à se rappeler ce qui s'est jadis passé dans ces lieux, son illusion se dissipe bientôt, et pour peu que son imagination s'y prête, il lui semblera entendre, à travers toutes ces magnificences, de longs cris de détresse et d'agonie. »

On peut dire que l'origine de Nagasaki est toute chrétienne. Lorsque le fameux jésuite François-Xavier arriva au Japon, en 1549, il n'y avait là qu'un pauvre village de pêcheurs, nommé dans la langue du pays Fucagé, c'est-à-dire la longue baie. Mais au bout de quelques années, le prince qui gouvernait alors la contrée, s'étant déclaré pour la nouvelle religion, fit abattre les temples païens, brisa les idoles, et trop fidèle aux inspirations du jésuitisme, voulut forcer tous ses sujets à devenir chrétiens. Puis, pour travailler plus efficacement à la réalisation de ses plans, il bâtit dans ce lieu une grande église, invita les missionnaires à en faire leur quartier général, fit lui-même tout son possible pour y attirer les marchands portugais établis dans les autres ports, et changea le nom de Fucagé en celui de Nagasaki, qui était celui d'un de ses prédécesseurs. Toutes ces mesures, poussées, à ce qu'il paraît, avec une rare énergie, réussirent parfaitement, et peu d'années après, la nouvelle ville, où le culte catholique seul était permis, contenait vingt-huit rues et environ 40,000 habitants. Ainsi favorisés, les missionnaires et les

Portugais bâtirent trois grandes églises, dont une passait pour une des merveilles de l'Orient, et fondèrent en outre un vaste hôpital et un séminaire destiné à former pour la prêtrise des jeunes gens des deux races.

On sait avec quelle rapidité se multiplièrent au Japon les conversions opérées par les jésuites. Si l'on en croit les annales de l'ordre, trente ans ne s'étaient pas écoulés depuis leur arrivée, que le chiffre des chrétiens japonais aurait dépassé un million et demi. Sur ce nombre, 30,000 auraient reçu le baptême des mains de François-Xavier, et 70,000 (*en deux ans !*) des mains d'un des collaborateurs de ce célèbre chef de la mission. Il est permis sans doute de croire à quelque exagération dans ces chiffres, et encore plus d'émettre quelque doute sur la valeur de ces conversions par trop rapides ; mais il est de fait qu'un nombre considérable de Japonais reconnurent alors Christ pour leur maître spirituel, et se montrèrent, au jour de l'épreuve, bien décidés à tout souffrir plutôt que de le renier.

Nous n'avons pas à faire ici l'histoire des persécutions qui ne tardèrent pas à fondre sur eux. Provoquées, suivant les témoignages les plus croyables, par des intrigues politiques auxquelles les jésuites s'étaient mêlés avec autant d'astuce que d'audace, elles commencèrent dès l'année 1587, et durèrent plus d'un siècle, avec une rigueur telle qu'un Hollandais, qui visita Nagasaki en 1629, rapporte que des 40,000 chrétiens qu'avait renfermés cette ville, le plus grand nombre avait péri ou s'était enfui, et que parmi ceux qui restaient encore, on n'en aurait pas trouvé un seul qui osât se dire disciple de Christ. Ce sol si splendide avait été arrosé de sang, et non pas seulement du sang de ses habitants, mais encore de celui d'une multitude d'autres chrétiens envoyés des diverses parties de l'empire pour souffrir et mourir dans ce lieu.

A l'entrée de la charmante baie dont les eaux baignent Na-

gasaki, se trouve une petite île de forme conique, très élevée et aux flancs escarpés, qu'on pourrait appeler la Roche-Tarpéienne de l'ancien christianisme japonais. C'est, rapporte la tradition, du haut de ces rochers qu'on précipitait ou que l'on forçait à se précipiter les victimes destinées à la mort. Bien des milliers de catholiques étrangers ou indigènes subirent ce sort, et le souvenir s'en est assez conservé dans la mémoire du peuple, pour qu'aujourd'hui encore l'île porte un nom qui le rappelle. C'est « la montagne du pape ou des papistes. »

Mais cette colline de sanglante mémoire n'est pas le seul monument de persécution que présente encore l'importante cité de Nagasaki. On y voit de plus une prison où des milliers de victimes ont autrefois rendu témoignage à la vérité ou du moins à la portion de vérité que les jésuites leur avaient prêchée. Laissons parler M. Wood, que nous avons jusqu'ici analysé plutôt que cité.

« Désirant vivement, dit-il, me faire une idée de ce lieu, je me risquai, vers la fin de mon séjour à Nagasaki, à m'en ouvrir à l'un des interprètes les plus intelligents et les plus aimables avec lesquels j'eusse été en rapport; mais je me gardai bien de laisser rien percer du genre d'intérêt qu'une pareille visite pouvait avoir pour moi, car la moindre allusion aux souffrances des chrétiens aurait pu éveiller les défiances du gouvernement, et par cela seul nuire aux missions protestantes que j'espérais dès-lors (en 1848) voir s'établir bientôt dans ce pays. Mon interprète consentit à me servir de guide, et un jour, après nos leçons et après une longue marche à travers les rues, je me trouvai en face de la terrible enceinte. Plus de deux siècles et demi s'étaient écoulés depuis le premier édit de persécution, mais l'édifice est toujours là, menaçant et parfaitement semblable encore à la description qu'en faisait, il y a cent cinquante ans, l'écrivain hollandais Kaempfer, à qui nous devons le plus de détails sur cette

partie de l'histoire du Japon! Tant il est vrai que tout reste stéréotypé dans ce pays, encore si peu connu, et à beaucoup d'égards si digne de l'être!

« La prison est située dans la partie la plus élevée de la ville, à l'extrémité d'un vaste plateau couvert de maisons et relié à la ville basse par de longues séries d'escaliers qui sont aussi des rues. Un mur d'environ douze pieds de hauteur la dérobe d'abord aux regards. Près de l'entrée, vaste porte construite en poutres et en planches peintes en noir, se trouve le logement du geôlier. C'est une sorte de grande guérite, ouverte par devant, mais toute garnie à l'intérieur d'épées, de lances, d'autres attributs indiquant la destination du lieu, et aussi d'instruments de torture ou d'engins propres à faire des prisonniers. Je remarquai parmi ces derniers une sorte d'immense râteau en fer, dont les longues dents recourbées en dedans devaient, en pénétrant dans les vêtements flottants des Japonais, et souvent aussi sans doute dans leurs chairs, mettre un fugitif dans l'impossibilité absolue d'échapper aux sbires qui le poursuivaient.

« Mon guide me présenta au geôlier, dont j'essayai de gagner les bonnes grâces au moyen des avances les plus polies que ma dignité me permit de lui faire. Mais en cela je perdis ma peine, car l'accueil du cerbère japonais fut aussi froid et aussi défiant que son aspect était peu avenant. C'était, en fait, le visage japonais le plus désagréable et le plus repoussant que je me souvinsse d'avoir vu dans le pays. Il aurait exercé les fonctions de bourreau sur tous les malheureux renfermés dans les murs de cette sombre enceinte depuis 1587, que l'histoire de ces horribles fonctions n'aurait pu paraître écrite en traits plus frappants sur sa hideuse figure. Cédant à un insurmontable mouvement de dégoût et presque de crainte, comme si j'avais senti sur mes chairs l'empreinte de ses bras nerveux, ou de ces instruments de torture qui l'encadraient en quelque sorte, je m'inclinai, fis

une retraite prudente et n'insistai pas pour obtenir une permission d'entrer qui m'aurait évidemment été refusée. Au moyen de quelques fissures dans la paroi, je pus cependant jeter un coup-d'œil sur l'intérieur de l'édifice ; mais je n'y aperçus aucun être humain et n'entendis pas le moindre son. Aujourd'hui, les prisonniers renfermés dans ces murs sont en très petit nombre, et, depuis un siècle et demi, il n'y est plus entré de chrétien.

« Les Japonais donnent à cette prison le nom de *Gokuja*, c'est-à-dire enfer, et de *Roja*, cage : le premier à cause des tortures qu'on y infligeait aux détenus, le second parce qu'elle se compose de petites cabanes, ressemblant en effet à des cages, que je distinguai à travers les fentes ou par dessus le mur d'enceinte. Pendant plus d'un siècle, elle a regorgé des martyrs qu'on y envoyait de toutes parts, et on assure qu'à la fin du dix-septième siècle, alors que la persécution semblait sur le point de finir faute de victimes, elle en contenait encore habituellement une centaine qu'on avait soin de renouveler à mesure que le bourreau les faisait disparaître. L'historien Kaempfer dit qu'en 1700, lorsqu'il habitait Nagasaki, il s'y en trouvait encore une cinquantaine de tout sexe et de tout âge. Le peuple les appelait par dérision les *Bungoso*, mot qu'on pourrait traduire par « la canaille du Bungo, » parce que c'était la province de Bungo qui en avait fourni le plus grand nombre. Ces pauvres gens paraissent, du reste, d'après tout ce qu'on en sait, avoir été d'une profonde ignorance sur les vérités les plus essentielles de la foi. Pour eux tout se bornait à peu près à répéter le nom du Sauveur ou de la Vierge, et à faire le signe de la croix ; mais cette foi, quelle qu'elle fut, leur donnait une force invincible, et plutôt que de recouvrer la liberté en la reniant, on les voyait se résigner à traîner misérablement leur vie dans cette affreuse enceinte.

A cette époque, en effet (en 1700), on ne les exécutait

plus aussitôt après leur arrestation, comme aux premiers temps de la persécution, soit à cause de leur extrême ignorance, soit parce que les missionnaires ayant tous été expulsés, on ne redoutait plus une nouvelle extension de leurs principes. Mais ils étaient condamnés à une réclusion perpétuelle, qu'interrompaient seules quelques tristes diversions. Tous les deux mois, on les conduisait, à quelque distance de là, dans la maison du gouverneur de la ville, qui leur demandait s'ils consentaient à fouler aux pieds la croix, et les pressait de faire connaître leurs complices. Deux fois l'année, on leur faisait, suivant l'usage du pays l'application des moxas, que les Japonais croient souverains pour la conservation de la santé; six fois par an enfin on leur permettait de se baigner dans un bassin creusé à cet effet, et six autres fois de se promener dans une partie de l'enceinte destinée à cet usage. Le reste de leur pauvre existence se passait à filer du chanvre pour en faire des nattes ou à raccommoder leurs vêtements avec des aiguilles de bambous, car toute espèce d'instrument en fer leur était interdit. Leur lit se composait d'un léger matelas qu'on changeait tous les ans. Leurs habits étaient les haillons que parvenaient de temps en temps à leur faire passer des parents selon la chair ou selon la foi restés en liberté, et pour nourriture ils recevaient chaque jour du gouvernement une portion de riz. Ils pouvaient y joindre quelques autres mets achetés du produit de leurs petits gains à filer le chanvre, et par une sorte de tolérance, qu'on regardait sans doute comme une grande preuve d'humanité, il leur était permis de partager ces fruits de leur travail avec leurs femmes et leurs enfants, détenus de la même manière qu'eux, mais dans des cages séparées, et sans qu'on leur accordât jamais la consolation de les serrer dans leurs bras.

« Peu à peu toutes ces pauvres victimes du fanatisme disparurent du monde des vivants, en serrant dans leurs bras

la croix du Christ, qui, dans bien des cas, on peut l'espérer du moins, avait vraiment pris pied dans leur cœur. De temps en temps, quelque nouveau confesseur, découvert par la police, venait occuper une des cages restées vides par la mort de leurs tenanciers; mais enfin celles-ci restèrent toutes inoccupées, et cent cinquante ans après l'arrivée de François-Xavier, il ne restait plus rien de ces centaines de milliers d'âmes que ce hardi missionnaire et ses collègues avaient baptisés, sinon instruits et vraiment convertis à leur foi.

« Tous ces souvenirs se présentèrent avec force à mon esprit pendant les quelques instants qu'il me fut permis de passer à la porte de cet *enfer*, où tant de malheureux, hommes, femmes ou enfants, avaient été emprisonnés, torturés et mis à mort pour le seul crime d'avoir refusé de se prosterner plus longtemps devant les hideuses idoles de leur nation. Quelle tristesse et quelle grandeur tout à la fois dans des pensées de ce genre quand il s'y mêle cette espérance du chrétien que rien ne saurait confondre! Des milliers de disciples de Christ ont péri sur le lieu même que je foulais alors aux pieds; mais, pas plus au Japon qu'ailleurs, le christianisme n'est mort. D'autres martyrs, plus éclairés et possesseurs d'une foi plus franchement évangélique que les premiers, surgiront un jour dans ces mêmes lieux pour y rendre de nouveau témoignage à la puissance du Crucifié, et alors même que la *Gokuja* de Nagasaki se rouvrirait pour eux, quel croyant, ayant foi aux promesses de l'Evangile, pourrait douter que la victoire n'appartienne en définitive à Celui qui a été déclaré avec puissance, par sa résurrection d'entre les morts, Fils de Dieu et Sauveur du monde! »

C'était, comme nous l'avons dit, en 1848, que le Rév. Wood faisait les réflexions qu'on vient de lire. Depuis lors, quelques-unes des barrières qui interdisaient l'entrée du Japon ont été brisées. Nagasaki, qui compte aujourd'hui 100,000 habitants, est un des ports ouverts aux étrangers

par les derniers traités, et plusieurs missionnaires évangéliques y sont installés déjà, se préparant à élever de nouveau l'étendard de la croix, dégagé de tous ces voiles d'erreur et de superstition qu'y avait ajoutés le jésuitisme! Puisse le dernier vœu du pasteur américain y recevoir bientôt son accomplissement!

NOUVELLES RÉCENTES

ANGLETERRE.

Le comité de la grande Société des missions de l'Eglise établie publie tous les mois des extraits de ses procès-verbaux ou de sa correspondance, qui renferment généralement des nouvelles du plus haut intérêt. Les suivantes sont empruntées aux deux derniers de ces bulletins.

Le 21 juin dernier, le comité a pris congé de sept nouveaux missionnaires et de la sœur de l'un d'eux, qui devaient s'embarquer sous peu de jours pour l'Orient. Cinq d'entre eux étaient destinés à l'Inde et deux à la Chine.

De ce dernier pays, on annonce que deux des missionnaires de la Société, les Rév. MM. Burdon et Fleming viennent de fonder dans une ville importante de l'intérieur nommée Schaou-hing une mission nouvelle qui se présente sous l'aspect le plus encourageant. La ville, qui renferme 260,000 âmes, se trouve à peu près à moitié chemin entre Ningpo et Hangchan. Les autorités ont permis aux missionnaires de s'établir dans l'intérieur des murs, et la population se montre animée des dispositions les plus amicales. Les missionnaires,

après avoir prêché plusieurs fois dans un des plus grands temples de la ville, disent n'avoir jamais eu devant eux des congrégations plus paisiblement attentives. Ils demandent qu'on leur envoie promptement des collaborateurs.

En faisant sa dernière tournée pastorale dans le nord de l'Inde, l'évêque de Calcutta a donné la confirmation à 72 Indous amenés à la foi, dans un village voisin, par le ministère d'un pasteur indigène nommé Tulsi Paul, véritable patriarche, dit l'évêque, qui continue à se montrer tout dévoué à sa paroisse. A Luknow, l'évêque a confirmé huit convertis, et à Gorukpore, quarante.

Un missionnaire revenu en Europe pour cause de santé, le Rév. M. Schurr, a présenté au comité un rapport oral très intéressant sur un réveil religieux qui s'est manifesté au printemps de l'année dernière à Kapasdanga, l'une des stations de la province de Krischnagore, au nord-est du Bengale. Ce mouvement a eu pour principal agent un catéchiste indigène qui, réveillé fortement dans sa conscience, a fait part de ses impressions d'abord aux élèves d'une école, puis à un grand nombre d'adultes. Il en est résulté des réunions de prières, des exercices de piété, des conversions frappantes et un zèle extraordinaire pour l'œuvre des missions, sans que le missionnaire ait eu à faire autre chose que de donner quelques directions. Un des catéchistes réveillés à la suite du premier, a composé quatre-vingts cantiques qui s'adaptent à des airs bien connus du pays. Dix-sept des individus convertis en cette occasion, se sont mis à prêcher l'Evangile, et parcourent dans ce but les contrées avoisinantes, la plupart à leurs frais et sans recevoir la moindre rétribution.

Le Rév. M. Schön, vient de terminer, avec l'assistance d'un indigène converti, une grammaire de la langue Hausa, un des dialectes les plus répandus dans le nord de l'Afrique.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

MISSION DU LESSOUTO.

Plusieurs de nos lecteurs nous reprochent d'être trop avares de détails relatifs à la vie privée de nos missionnaires. On voudrait pouvoir les suivre dans leur intérieur, se faire une plus juste idée de leurs sentiments habituels, partager chacune de leurs émotions, de leurs joies et de leurs douleurs. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de légitime et de touchant dans ce désir, nous trouvons difficile de le satisfaire sans porter atteinte à la liberté qui est la source et qui fait le charme des épanchements de l'amitié. Nous avons su cependant, en plus d'une occasion, faire taire ce scrupule, et nous allons, en ce moment, donner une nouvelle preuve de notre bonne volonté, en reproduisant quelques lignes bien émouvantes que l'une des amies les plus dévouées de nos missionnaires vient de recevoir de la jeune épouse du pasteur de Morija.

« Morija, 17 juin 1861.

« Chère Madame,

« Il y a quelques jours, à notre retour de la conférence de Thaba-Bossiou, en entrant dans ma chambre, je

trouvai un paquet posé là par nos amis Coillard, et en regardant l'adresse je reconnus votre écriture. Quelque chose de Paris! Quelque chose de ma chère Mme A.... ! Comme mon cœur battait! Merci pour votre précieux envoi et surtout pour *les Horizons célestes*, ce livre délicieux que je dois à votre bonté! Il est venu, comme un beau rayon de soleil, réchauffer, réjouir, relever nos âmes. Oh! comme ce livre nous rapproche du ciel, de notre vraie patrie, et comme il nous rend Jésus plus précieux! Chère Madame, vous avez compris ce qu'il nous fallait. Il nous est si doux, à nous qui sommes éloignés de tous ceux qui nous aiment. d'entendre dire que nous les retrouverons bientôt là-haut, que nous les reconnaîtrons, que nous pourrons nous entretenir avec eux de ce que le Seigneur a fait pour nous sur la terre! Comment supporter la pensée de ne plus vous reconnaître? Chers amis, ce serait trop cruel!... Votre livre va faire le voyage d'au moins quatre stations; tout ce qui vient de France est salué ici avec tant de joie! Nous ne l'avons pas encore lu en entier; nous voulons le savourer. Mon mari, après les travaux de la journée, m'en lit quelques pages, pas tous les soirs, ce serait trop à la fois. Les exclamations se succèdent sans interruption: Que c'est beau, que c'est magnifique! Le plus souvent: C'est vrai! oui, c'est cela!

« Merci également pour le contenu de la jolie boîte en carton! Vous avez voulu nous faire faire, sans quitter l'Afrique, un petit voyage en Suisse, nous replacer devant ses montagnes et ses lacs. Ah! que de doux souvenirs ces vues ont réveillés dans mon cœur, car quoique toujours bien africaine, j'aime aussi me réclamer de la France et de la Suisse. Mon pauvre pays natal perd beaucoup, je vous assure, à être comparé à cette belle Suisse, et je me demande souvent ce que je pouvais tant admirer autrefois dans le Lessouto. Quant à l'œuvre à faire, je n'ai pas été du tout déçue dans mon attente. Mes Bassoutos me sont toujours

aussi chers que lorsque j'étais encore à Paris. Il y a peut-être à présent en moi moins d'enthousiasme, mais toujours un ardent désir de les amener à Jésus. Il y a encore bien de l'ouvrage, et vous seriez peinée de voir combien peu de païens viennent maintenant aux services; les assemblées ne se composent presque que de membres de l'Eglise. Il en est ainsi dans toutes nos stations. Les chefs contribuent beaucoup à cet état de choses; mais nous aimons à croire que nous sommes à la veille d'un réveil. Nous le demandons avec instance au Seigneur, et nous savons que le plus souvent c'est lorsque le besoin est pressant qu'il vient à manifester sa puissance. Quelquefois je crains que nous n'ayons à passer par la fournaise de l'épreuve. La petite-vérole s'avance de nos côtés. Il y a un mois elle était de l'autre côté du Calédon; maintenant elle est à une demi-lieue d'ici, et peut-être dans le village même. A Thaba-Nchu il y a eu 500 décès, à Mékuatling entre 30 et 40, si je m'en souviens bien. Il est probable que plusieurs de nos gens vont être rappelés de ce monde; ils savent si peu se soigner et ont si peu de propreté. Oh! puissions-nous apprendre à nous humilier sous la puissante main de notre Dieu, afin qu'il nous relève lorsqu'il en sera temps! Je ne puis pas dire que j'éprouve aucune espèce de crainte à l'approche de cette affreuse maladie. Je sens tellement que le Seigneur est près de nous et qu'il saura prendre soin de nous. D'ailleurs nous savons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu! Mon cher petit Ernest n'a pas encore été vacciné; son père part demain pour Aliwal pour y chercher du vaccin. Il n'y en a pas dans tout le pays, et je crains bien qu'il n'en trouve pas même dans la colonie. Quoi qu'il en soit, notre bien-aimé est entre les mains de notre tendre Père. Inutile de vous dire combien nous chérissons cet enfant et quelle source de joie et de bonheur il est pour nous.

« Saluez tous les chers amis qui s'intéressent à nous et

prient pour nous ; dites-leur de ne pas se lasser. Notre courage dépend en grande partie de leurs prières.

« Adieu, croyez à la vive affection de votre reconnaissante,

« Adèle MABILLE. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

DEUX VISITES AUX TAI-PING OU INSURGÉS CHINOIS.

(Suite.)

Arrivée de M. Muirhead à Nanking. — Le « Roi du Bouclier. » — Prédications dans les rues. — Le nouvel an et le Taï-ping-Ouang. — Confiance des insurgés. — Entretien avec un jeune officier. — Un livre singulier.

Nous avons accompagné M. Muirhead jusqu'aux portes de la capitale temporaire des insurgés, qu'il allait visiter. La suite de ses récits n'est pas moins curieuse que ce que nous en avons déjà vu. Nous continuons à les analyser.

Accueilli fraternellement dans la maison de M. Roberts, le missionnaire américain qui est allé s'établir auprès de son ancien élève, Hong-siou-tsouen, devenu le Taï-ping-Ouang, M. Muirhead n'eut rien de plus pressé que d'aller rendre visite au Kan-Ouang (roi du bouclier). Ce haut personnage le reçut avec cordialité, mais ne parut que très médiocrement favorable à son projet de prêcher l'Evangile aux Taï-ping. Sans doute, disait-il, l'entreprise serait en elle-même

excellente, mais le moment était peu opportun : la ville présentait l'aspect d'un camp plutôt que d'une cité ordinaire; lui-même allait être obligé de s'en éloigner pour prendre le commandement d'un corps d'armée, tandis que son devoir serait d'émettre des proclamations dans le but de préparer les esprits et d'empêcher des manifestations hostiles ; mieux vaudrait donc attendre un peu, etc. Puis, voyant que ces arguments touchaient peu le missionnaire, il lui dit que le Teen-Ouang (roi céleste) lui-même avait l'intention d'évangéliser le pays, mais entendait le faire comme il le jugerait le plus utile, c'est-à-dire au moyen d'agents indigènes, dont des examens faits avec soin constateraient l'aptitude, et qui auraient pour charge d'enseigner le peuple d'après la Bible. Interrogé ensuite sur la part faite ou accordée aux docteurs étrangers dans ce plan, le Kan-Ouang répondit qu'ils pourraient s'employer à répandre parmi les lettrés et le peuple une connaissance générale du christianisme, mais laissa de nouveau entrevoir que le Taï-ping-Ouang voulait se réserver le droit d'imprimer lui-même à l'œuvre le cachet particulier qui lui conviendrait.

M. Muirhead insistant et demandant à quel accueil pourraient s'attendre des missionnaires résolus à venir s'établir à Nanking, le Kan-Ouang déclara que, dans sa pensée, ils auraient tort de venir, qu'ils trouveraient difficilement à se loger, qu'ils feraient mieux de s'établir à Su-Chow et dans les environs ; que, cependant, si quelques-uns d'entre eux se sentaient positivement appelés de Dieu à faire cette tentative, ils pouvaient venir, mais sans se réclamer de lui. Et ces derniers mots, il les répéta plusieurs fois avec emphase, dans l'intention évidente qu'il leur fût donné toute la publicité possible.

En dépit de toutes ces objections si peu encourageantes, M. Muirhead persista dans son dessein de prêcher dans les rues de la ville. Depuis longtemps, M. Roberts tenait dans

sa maison un service public ; mais ne sachant pas le dialecte mandarin, il n'avait pu penser à se faire entendre dans un cercle plus étendu. Tous les jours donc, ou à peu près, notre voyageur consacra quelques heures à parler de l'Evangile et à distribuer des traités dans les divers quartiers de la cité. Partout, en s'adonnant à ces travaux, il fut frappé de la facilité avec laquelle ses auditeurs comprenaient les grandes doctrines de la spiritualité du Père céleste et de ses infinies miséricordes. Sous ce rapport, dit-il, je n'avais jamais rien vu de pareil à Schanghaï, où nous nous trouvons toujours en présence d'une masse énorme de superstitions ou de crasse ignorance. Les auditoires se formaient, du reste, avec la plus grande promptitude. Un jour, M. Roberts conduisit son collègue dans un vaste édifice sur la porte duquel on lisait cette inscription : « Chapelle du Père céleste ; » et là, quelques instants leur suffirent pour attirer à eux une nombreuse congrégation à laquelle les deux missionnaires annoncèrent successivement l'Evangile, l'un dans la langue de Canton et l'autre dans le dialecte mandarin.

Par une proclamation spéciale, il fut annoncé au peuple de Nanking que dix-huit chapelles ou églises allaient être fondées dans cette capitale. En apprenant ce fait, M. Muirhead crut que c'était le commencement de l'évangélisation générale dont le Kan-Ouang lui avait parlé ; mais aux explications qu'il demanda sur ce sujet, ce haut fonctionnaire répondit qu'il s'agissait de toute autre chose, et que ces dix-huit édifices n'auraient de commun et même de religieux que le nom. Ce devaient être tout simplement des bureaux d'administration, ou bien des hôpitaux, des asiles et autres établissements pareils, ayant chacun leurs fonctionnaires spéciaux, chargés, il est vrai, d'instruire le peuple, mais, selon toute apparence, de ce qui concernait les intérêts temporels de la dynastie plutôt que de toute autre chose.

En parcourant les rues de la ville, le missionnaire remar-

qua avec étonnement le nombre considérable de femmes qu'il y rencontra. Elles étaient en général bien vêtues et avaient des manières très convenables. Beaucoup d'entre elles étaient à cheval, d'autres marchaient, mais toutes paraissaient avoir échappé à l'absurde mode qui mutile les pieds des chinoises. Assez souvent, il eut le plaisir d'en voir un certain nombre s'arrêter pour écouter la prédication de l'Evangile. Ce spectacle, dit M. Muirhead, me rappela nos habitudes européennes, et c'est un des beaux côtés de l'insurrection que cette tendance à rompre le régime d'exclusion dont les femmes chinoises ont été jusqu'ici les tristes victimes.

Le séjour du missionnaire à Nanking se trouva coïncider avec le renouvellement de l'année, et il put, à ce propos, se faire une idée de ce que nous appellerions en Europe les réceptions officielles du jour de l'an. Elles eurent lieu dans un palais nouvellement bâti pour le « Roi céleste, » et qui, lorsqu'il sera achevé, sera, dit-on, une reproduction aussi exacte que possible du palais des empereurs à Péking. C'est un édifice imposant, mais autour duquel on voit une profusion de figures étranges, notamment de dragons et de phénix. Au-dessus de la première porte se lit cette inscription : « La sainte porte céleste du vrai Dieu, » et au-dessus de la seconde : « La porte céleste du Roi. » A l'heure marquée, M. Muirhead vit arriver en foule les employés supérieurs, soit civils, soit militaires, tous escortés d'un nombre plus ou moins considérable de domestiques ou de soldats. Les rois subalternes vinrent dans des chaises de couleurs différentes portées par huit hommes, et entourées d'une immense quantité de drapeaux et de banderolles en soie, sur lesquels se lisaient le nom des personnages, leurs devises ou diverses sentences. Ces hauts fonctionnaires entrèrent dans la cour intérieure où trônait le « Roi céleste. » Les autres, au nombre d'au moins trois cents, restèrent dans la cour extérieure. Le

missionnaire ne put pas lui-même aller plus loin que celle-ci, mais il put cependant suivre de là toutes les cérémonies, qui furent absolument les mêmes dans les deux enceintes. A midi, et à un signal donné, tous les assistants tombèrent à genoux, le visage tourné vers le Taï-ping-Ouang, et entonnèrent d'une seule voix ses louanges en lui souhaitant, comme on le fait à la cour de l'empereur, une vie de « dix mille ans et dix mille fois dix mille ans. » Invités ensuite par un second signal à adorer le « Père céleste, » ils se tournèrent d'un autre côté et se prosternèrent devant une sorte d'autel sur lequel étaient posés, en guise d'offrandes, quelques plats renfermant des aliments et deux lampes allumées. Un homme, placé près de l'autel, lut à haute voix un papier qui contenait une prière à Dieu et qu'il brûla ensuite. Puis, toute l'assemblée se relevant, se tourna de nouveau dans la direction du Taï-ping-Ouang, et tombant encore à genoux, demeura longtemps dans cette attitude. Tous ces exercices durèrent jusqu'à midi et demi, sans que l'on entendit d'autres sons que les signaux donnés, la doxologie et la prière lue à haute voix. L'assemblée se sépara ensuite en très bon ordre. Presque tous ceux qui la composaient portaient de longues robes jaunes, mais avec des coiffures différentes de celles que portent les officiers impériaux.

Dans la pensée des Taï-ping, leur « Roi céleste » est le personnage indispensable, sans lequel leur entreprise n'aurait aucune chance de réussite. Il passe pour avoir beaucoup de jugement et une capacité supérieure. Malgré le titre de « rois » donné à ses ministres, il les tient à distance, et tous le redoutent, en imitant d'ailleurs trop bien ses manières hautaines pour avoir le droit de se plaindre. Au point de vue religieux et moral, son influence est aussi grande que funeste. Kan-Ouang lui-même, qui est incontestablement le meilleur de ses acolytes, n'a pu se préserver de la contagion. Quoique bien instruit des devoirs du christianisme, et malgré l'im-

pression qu'il a reçue de l'Evangile, sa position a misérablement faussé ses sentiments. « Sur la remarque que je me permis de lui en faire, dit M. Muirhead, il convint qu'il avait cédé au « Roi céleste » sur l'article de la polygamie, et qu'en ce moment même le chef l'engageait à ajouter deux nouvelles femmes aux quatre qu'il possède déjà, mais qu'il s'y était positivement refusé. Il m'apprit aussi qu'il avait baptisé ces quatre femmes et deux des officiers qui sont à son service, et qu'il leur avait lui-même donné les instructions convenables. Comme tous les autres chefs de l'insurrection, il célèbre tous les matins et tous les soirs un culte domestique, auquel assiste toute sa maison, et où il prononce lui-même des exhortations. Il m'a paru quelquefois, du reste, un peu honteux des honneurs presque divins qu'on lui rendait en ma présence, et un jour il m'a dit d'un ton vraiment pénétré : « M. Muirhead, priez pour moi. »

Par ses conversations avec ce haut et singulier « Roi du bouclier » et avec d'autres chefs, M. Muirhead parvint à se faire une idée assez juste, à ce qu'il croit, des vues et des espérances des Taï-ping. Ils parlent de leur entreprise, dit-il, sans vanteries, mais avec une confiance entière quant à ses résultats. Leurs ennemis sont nombreux et puissants, disent-ils, mais en combattant sous les bannières du « Père céleste » et du « Frère céleste, » ils se croient assurés de la victoire. Un entretien que le missionnaire eut avec un jeune officier prêt à partir pour l'armée, fait du reste très bien connaître les idées les plus répandues parmi eux. Nous citerons en entier ce dialogue, que le missionnaire dit avoir lui-même rapporté littéralement :

« Ne craignez-vous point, lui demandai-je de perdre la vie ou d'être blessé?

— Oh! non, le « Père céleste » me protégera.

— Oui, mais cependant si vous étiez tué, que deviendriez-vous ?

— Eh bien ! mon âme irait au ciel.

— D'où vient cette espérance et quels mérites avez-vous pour la fonder ?

— Aucun par moi-même. Cela ne peut se faire que par les mérites du « Frère céleste. »

— Qui est ce « Frère céleste ? »

— Je ne suis pas très savant et ai encore bien besoin d'instruction, mais je sais pourtant qu'il est le fils du « Père céleste. »

Ici le jeune chef me parla en termes vraiment remarquables de l'œuvre de Jésus-Christ, de sa venue sur la terre, de ses souffrances et de sa mort pour le salut des pécheurs; puis, sur ma question s'il croyait à toutes ces choses, il m'affirma très positivement que oui.

— Y a-t-il, continuai-je, longtemps que vous avez rejoint l'armée de la dynastie ?

— L'année dernière.

— Savez-vous lire ?

— Non.

— Qui donc vous a appris ce que vous savez ?

— Le Tsang-Ouang a tous les jours dans son palais des services où il prêche, et qu'il continue même quand il est à la guerre.

— De quels livres se sert-il ?

— De différents ouvrages relatifs à la dynastie.

— Connaissez-vous le Nouveau Testament ?

— Oui, mais je ne saurais le lire.

— Pourriez-vous me répéter la doxologie du « Père céleste ? »

Ici il me récita très correctement cette pièce, qui expose en termes simples, mais assez exacts, les doctrines fondamentales du christianisme.

— Avez-vous, dans la dynastie, lui demandai-je ensuite, une loi ou quelques commandements spéciaux?

— Nous avons les dix commandements.

— Pourriez-vous me les réciter?

— Oui. — Et sur-le-champ le jeune homme me répéta jusqu'au sixième commandement; mais là je l'arrêtai et lui dis :

— Ce commandement défend de tuer. Comment l'accordez-vous avec les violences et la cruauté que vos frères déploient partout?

— Oh! me répondit-il, quand on est en campagne et qu'il s'agit de faire la guerre, on est bien obligé de tuer. Ce n'est pas là ce que le commandement défend.

— C'est vrai; mais quand vos frères s'en vont de côté et d'autre dans le pays, pillant et massacrant de pauvres gens qui ne font aucun mal, que pensez-vous de cela?

— Cela est très mal, et ceux qui agissent ainsi iront certainement en enfer.

— Quoi! malgré qu'ils adhèrent à la dynastie et combattent sous la même bannière que vous?

— Oui, cela n'y fait rien. Quand les lois de Christ et du Père céleste sont violées, ceux qui se rendent coupables de ce crime mourront et iront en enfer.

— Mais un grand nombre de vos associés ne sont-ils pas dans ce cas?

— Hélas! c'est surtout parmi les dernières recrues, dont les cœurs ne sont pas remplis des vrais principes.

— Mais, est-ce que dans les bureaux publics on ne prend pas soin d'instruire les soldats et les autres employés de la dynastie?

— Oui. Il n'y a dans la capitale ni homme, ni femme, ni enfant, parvenu à l'âge de comprendre, qui ne puisse répéter la doxologie du Père céleste.

— Dans la capitale, bien; mais dans le reste du pays?

— Ceux qui ont les cheveux courts ne reçoivent pas une

instruction suffisante, mais on répand parmi eux des livres, afin qu'eux aussi apprennent les choses qu'il faut savoir.»

De tous les faits contenus dans les fragments qu'on vient de lire, et de beaucoup d'autres observations que nous n'avons pu reproduire, le missionnaire tire des conséquences qui peuvent se résumer comme suit :

Par le moyen des chefs Taï-ping, il est incontestable que les doctrines bibliques se répandent dans les rangs de leurs subordonnés, mais affreusement mélangées d'erreurs et de blasphèmes qui doivent empêcher d'accueillir avec confiance ce mouvement. Son effet le plus heureux sera de donner un coup de mort au culte des idoles, actuellement trop méprisé pour qu'on puisse craindre de le voir reprendre jamais son ancienne faveur.

Dans ces circonstances, le temps de fonder une mission permanente à Nanking ne paraît pas encore venu. Des visites temporaires seront, selon toute apparence, plus efficaces pour préparer les esprits à une entreprise de ce genre quand le pays sera plus tranquille et lorsque Nanking aura recouvré la population plus stable qu'elle a perdu. On peut, ainsi que le prouvent les faits racontés ici, compter sur la tolérance des chefs de l'insurrection, mais non sur leur concours, car il est évident qu'ils veulent évangéliser leurs gens à leur manière et dans leur intérêt propre.

Tels sont les résultats de l'exploration de M. Muirhead. Nous apprenons que, depuis son retour, le Kan-Ouang a publié un livre dans lequel il a, pour l'instruction du « Roi céleste, » dit-on, exposé ses vues sur ce qu'il y aurait de plus utile à faire pour assurer le triomphe de la « dynastie » et la prospérité du pays.

Quelques passages de ce livre montrent que le Kan-Ouang n'a pas été sans fruit à l'école des missionnaires évangéliques. Il y émet sur la nature et les attributs de la divinité, sur le

péché et ses effets, sur l'œuvre réparatrice du Sauveur et sur la sainteté envisagée comme fruit de l'Evangile, des vues remarquablement justes, et on pourrait dire bien senties, mais qui, malheureusement, sont, dans d'autres passages, défigurées ou démenties par les idées particulières du Tien-Ouang que sa position l'a naturellement conduit à adopter, et qui paraissent décidément avoir influé d'une manière funeste sur la rectitude de son jugement. Quant à ce qui concerne les progrès de la civilisation dans le pays, on ne lira pas sans intérêt deux courts extraits. Le premier est relatif à la liberté civile et de culte.

« Quant aux étrangers, dit le Kan-Ouang, ceux qui sont « versés dans les arts utiles ou ingénieux et qui appartien- « nent à des pays dont les lois sont sages, seront admis à « faire du commerce avec la Chine. On ne leur permettra « pas de pénétrer dans le pays au gré de leur propre juge- « ment, de peur que le peuple, voyant trop d'étrangers, « ne prenne l'alarme et qu'il n'en résulte des troubles. « Mais les missionnaires et les autres hommes qui enseignent « les choses religieuses auront permission d'aller partout « pour instruire le peuple, pourvu qu'ils montrent dans des « mémoires écrits en quoi leur séjour dans l'intérieur peut « être profitable pour l'empire. Seulement, ils devront « s'abstenir de parler mal des lois du pays. »

L'autre passage concerne les moyens employés dans la vie civilisée pour favoriser le mouvement et l'échange des idées.

« Parmi les institutions les plus utiles dont le pays devra « être doté, dit-il, sont une administration des postes pour « transporter les dépêches et les lettres dans toutes les villes, « et un bureau de journaux pour recevoir l'expression des « idées du public, et porter en tous lieux la connaissance des « marchés et des événements importants. Ces établissements « aideront le gouvernement à bien gouverner, les lettrés à

« s'instruire, et les marchands à se procurer les marchan-
« dises qu'on leur demande. Avec des journaux publics, les
« lois sont mieux connues, la vertu plus apparente et l'hon-
« neur plus éclatant. Au moyen de l'instruction, les lois
« sont mieux observées et le gouvernement mieux apprécié;
« les citoyens s'encouragent les uns les autres à pratiquer le
« bien et font des progrès rapides en intelligence et en mo-
« ralité, de sorte qu'un changement heureux peut s'opérer
« dans les mœurs du pays. »

On trouve dans le livre du Kan-Ouang un assez grand nombre de citations textuelles du Nouveau Testament, et en particulier les Béatitudes du Ve chapitre de saint Matthieu, terminant avec une parfaite convenance une description du bonheur promis à la sainteté de la vie.

ILE DE CEYLAN.

Travaux des missionnaires wesleyens parmi les Cingalais.

Les travaux persévérants que poursuivent dans cette île magnifique les représentants de plusieurs des grandes Sociétés de missions anglaises ou américaines, ont déjà, nos lecteurs le savent, donné naissance à des Eglises chrétiennes nombreuses et florissantes. Dans la dernière assemblée générale de la Société wesleyenne, à Londres, M. Rippon, un de ses missionnaires, a montré par quelques faits comment s'accomplit cette œuvre de la grâce. Il faut, en lisant le passage que nous allons emprunter à ce discours, se rappeler que, dans ses croyances religieuses, l'île de Ceylan n'a pas, comme l'Inde, remplacé Bouddha par Brahma. On la regarde, au contraire, comme une des forteresses encore trop nombreuses où trône ce grand mensonge oriental. C'est avec

ses prêtres que les missionnaires employés dans cette « perle de l'Océan » ont à combattre tous les jours le bon combat de l'Eternel.

« Le meilleur moyen de lutter avec succès contre eux, a dit M. Rippon, est de proclamer en toute simplicité les grands enseignements de l'Evangile. Je vous citerai un exemple de ce que peut produire sur l'esprit d'un païen la simple lecture de la Bible. Dans les premiers temps de mon séjour à Ceylan, j'employais comme pundit (maître de langues ou interprète) un vieillard très-intelligent, mais bouddhiste renforcé, et qui avait exercé pendant quinze ans les fonctions de prêtre de ce culte. Il ne savait pas un mot d'anglais, et, à cette époque, j'étais encore incapable de m'exprimer longuement dans la langue du pays. Mais dans les leçons qu'il me donnait, nous lisions ensemble le Nouveau Testament cingalais. Le cinquième jour, comme je lisais le chapitre V^e de saint Matthieu, j'entendis tout-à-coup, à l'ouïe des versets 31 et 32, mon homme pousser une exclamation de surprise. Prenant ensuite le livre, il relut de nouveau ce passage et devint de plus en plus sérieux. Ces mots du Seigneur auraient probablement été les derniers que j'eusse cru propres à frapper un païen, mais dans le système bouddhiste l'acte le plus méritoire qu'un homme puisse accomplir est de renvoyer sa femme pour s'adonner à la vie solitaire, et ici Jésus-Christ condamnait implicitement cette pratique. La leçon terminée, le pundit, au lieu de se retirer comme il le faisait habituellement, resta chez moi pour lire le Nouveau Testament. Il fit de même les jours suivants, et mit à ce travail une telle ardeur qu'en quelques semaines il avait lu non seulement le volume tout entier, mais encore une grande partie de l'Ancien. Alors, voyant qu'une lutte intérieure s'était élevée en lui, et ayant fait moi-même quelques progrès dans la langue, je lui demandai, du mieux que je pus, s'il était encore bouddhiste, ou s'il ne se sentait point disposé à devenir chrétien. « Mon-

« sieur, me répondit-il, je serais très-embarrassé de répon-
« dre à votre question; car, en vérité, je ne sais plus ce
« que je suis. Cependant, j'ai reconnu déjà d'une manière
« positive qu'il y a trois points où le christianisme est déci-
« dément supérieur au bouddhisme : 1° il donne une explica-
« tion plus satisfaisante de l'origine des choses, car je puis
« saisir l'idée d'un créateur tout puissant et tout sage, tandis
« que je ne saurais comprendre que toutes choses soient
« venues spontanément et d'elles-mêmes à l'existence;
« 2° il assigne à l'existence humaine une meilleure fin, car
« je comprends que la vie éternelle doive être la récompense
« de l'homme juste, tandis que je ne saurais comprendre
« que la cessation de toute vie puisse devenir le salaire de
« la vertu; et 3° enfin (et ici la voix de mon interlocuteur
« prit une sorte de solennité), dans les jours de l'af-
« fliction et de l'angoisse, le chrétien a quelqu'un dont il
« peut implorer le secours, tandis que le bouddhiste n'a
« personne. » Voilà ce qu'avait appris à cet homme une
simple lecture des saintes lettres.

« Nos traités religieux sont un autre puissant moyen d'agir sur le peuple. Presque tous les natifs de Ceylan aiment à lire; chaque mois, nous répandons dans leurs rangs au moins dix mille exemplaires de traités, d'écrits périodiques ou de portions détachées de la Bible, et je ne saurais vous dire avec quel empressement ces petites feuilles sont recherchées. Souvent les prêtres bouddhistes, à la suite de distributions de ce genre, essaient de se faire livrer les traités, mais le peuple les cache ou refuse positivement de s'en séparer. Et ce goût n'existe pas seulement parmi les Cingalais, la population native tout entière le partage. Une fois, à la suite d'un copieux approvisionnement de traités et de portions de l'Ecriture sainte en langue tamule, qui m'était arrivé de Madras, je vis pendant plusieurs jours ma maison comme assiégée par des mahométans et des Indous de toutes les classes. Plus tard, plus

de quarante jeunes mahométans avaient pénétré dans la verandah, demandant à grands cris des traités. Je les fis entrer dans notre salle à manger, qui nous sert souvent de salle de prédication, et leur dis que toute ma provision de petits livres était épuisée, mais que s'ils le voulaient je pourrais y suppléer en leur faisant verbalement une courte exposition de la foi chrétienne. Puis, choisissant pour interprète un d'entre eux, jeune homme très-intelligent et sachant assez bien l'anglais, je me mis à leur parler de la personne de Jésus-Christ, de l'influence du Saint-Esprit et des moyens d'arriver au salut. L'attention fut profonde, et je doute que mes regards se soient jamais arrêtés sur un auditoire plus intéressant que cette juvénile assemblée. Mon interprète surtout donna des marques d'une vive émotion. Pendant plusieurs jours de suite, il revint chez moi pour s'entretenir plus au long des choses du salut. Malheureusement, ces visites alarmèrent sa famille, et un beau jour elles cessèrent, sans qu'il m'ait jamais été possible de savoir ce qu'il était devenu. On l'avait sans doute ou tenu en chartre privée ou envoyé momentanément dans une autre ville.

« Notre imprimerie nous donne une grande supériorité sur les prêtres bouddhistes, ou, pour mieux dire, sur ceux de cet ordre qui nous font la guerre; car il en est, à ma connaissance, un grand nombre qui sont dégoûtés du bouddhisme et ne demanderaient pas mieux que de le voir disparaître du monde... Un de mes collègues a publié, en vue des classes éclairées du pays, une série d'excellents traités qui ont eu des milliers et des dizaines de milliers de lecteurs, dont l'opinion générale a été qu'il n'y avait rien à y répondre. Un jour, j'engageai un des prêtres bouddhistes les plus capables de tout le sud de l'île à réfuter ces écrits. Après quelque hésitation, il me dit qu'il le ferait, mais en ajoutant aussitôt : « Vous autres missionnaires, vous avez sur nous « un avantage incalculable; car, avec votre imprimerie, vous

« répandez vos écrits par milliers, tandis que nous ne pouvons « faire des nôtres qu'un petit nombre de copies. » J'attendis longtemps cette réponse, si longtemps que je n'y pensais presque plus, quand tout-à-coup elle m'arriva, contenue tout entière sur un morceau de papier grand comme la main. C'était tout bonnement une liste de vingt ou vingt-cinq erreurs typographiques découvertes dans les traités de mon collègue, et portant toutes sur des mots sanscrits imparfaitement orthographiés, parce que l'imprimerie cingalaise avait manqué de quelques-uns des caractères qu'il aurait fallu pour arriver à une parfaite exactitude... En somme, les prêtres du bouddhisme à Ceylan se sentent vaincus. En dépit de l'influence immense dont ils ont si longtemps joui, les messagers de Christ ont mis le pied sur leur cou gonflé d'orgueil, et, avec l'aide de Celui qui ne fait jamais défaut aux siens, on peut être sûr que ce pied ne se retirera plus...

« La prédication directe de l'Evangile est toujours la branche de l'œuvre à laquelle nous attachons le plus d'importance, et, sous ce rapport, nous ne saurions trop bénir le Seigneur des encouragements qu'il nous donne. Nous avons dix-sept ministres indigènes et plus de douze catéchistes. Le nombre des membres de notre Eglise (je continue à ne parler que du district cingalais) s'élève actuellement à dix-sept cents, et celui des candidats soumis aux épreuves préparatoires dépasse quatre cents. Toutes les années, quelques-uns de nos frères indous s'en vont rejoindre la glorieuse phalange des rachetés qui chantent, devant le trône céleste, le cantique de l'Agneau; mais les vides qu'ils laissent dans nos rangs sont plus que remplis, soit par leurs enfants, soit par de nouvelles conquêtes dues à la puissance de l'Evangile. Un des traits les plus caractéristiques et les plus heureux de notre mission cingalaise consiste, en effet, en ce qu'elle n'est plus une œuvre nouvelle. Nous avons des familles qui s'y sont rattachées depuis plus de quarante ans. L'Église compte

ainsi dans ses rangs des chrétiens de la seconde et de la troisième génération ; il y a dans ce fait une garantie de durée que je n'ai pas besoin de faire ressortir...

« Quelquefois les missionnaires paraissent avoir travaillé en vain, mais souvent aussi le bon grain qu'ils croyaient perdu finit par produire des fruits en vie éternelle. Un jour, je fus invité à me rendre auprès d'un jeune Cingalais qui se mourait de consomption. Quoique chrétien de nom, il s'était livré à une vie de dissipation et en supportait alors les amères conséquences. Ses parents, païens obstinés, avaient fait venir auprès de lui des prêtres bouddhistes qui avaient inutilement essayé de le guérir au moyen de leur eau prétendue sainte, et en lisant à ses côtés de longs fragments de leurs livres sacrés. Après eux, un prêtre du démon, appelé dans le même but, avait employé sans plus de succès ses sortiléges et ses incantations. Alors un parent de la famille, chrétien convaincu, parla de moi et obtint qu'on me permettrait d'approcher du malade. A ma première visite, je ne trouvai en lui aucune disposition sérieuse ; mais, quelques jours après, il commença à se montrer plus attentif, et, comme je lui citais un jour le cinquante-troisième chapitre d'Esaïe : « Oh ! me dit-il, je connais ce chapitre ! Je l'ai appris dans mon enfance, quand j'allais à l'école. — Eh bien, lui répondis-je, méditez-en les paroles, et voyez si vous ne voulez point vous confier en un Sauveur qui a tant souffert pour vous. » Là-dessus je le quittai ; mais le surlendemain je trouvai mon malade rempli de joie à la pensée de l'amour dont il avait été l'objet, et quinze jours après il mourut dans une paix parfaite, en laissant dans l'esprit de ceux qui avaient vu ses derniers moments la conviction qu'il avait mis toute sa confiance dans le sang du Sauveur. »

Les renseignements contenus dans les fragments de discours qu'on vient de lire ne concernent, comme l'orateur l'a

dit, que le département cingalais, qui, dans l'organisation de la mission wesleyenne, comprend surtout le sud de l'île. Dans le département tamul, dont le champ de travail est le nord, les missionnaires n'ont pas été moins bénis. Il résulte de leurs plus récents rapports que, durant l'année dernière, le nombre des conversions s'y est élevé à 105, et qu'il y a dans toutes les stations un accroissement sensible de vie religieuse et de zèle pour la cause des missions. Les écoles y sont également prospères. Une d'elles a été ouverte en août 1860, pour les jeunes filles, dans un endroit entièrement païen et où jamais l'idée d'un pareil établissement ne s'était présentée à l'esprit de personne. Aussi le missionnaire eut-il d'abord les plus étranges objections à combattre. « Donner de l'éducation aux femmes ! s'écriaient les païens, à quoi bon ? Qu'elles sachent cuire le riz et le curry, à la bonne heure ; mais qu'ont-elles besoin de savoir lire?... » Quelques-uns allaient jusqu'à penser qu'il serait utile de leur montrer à coudre un peu, mais c'étaient les plus avancés. Avec ces idées, l'établissement dut s'ouvrir avec un très petit nombre d'écolières; mais, peu à peu, les préventions ont perdu de leur force, et au commencement de cette année, l'école comptait vingt-sept élèves.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Repentance et mort d'un chef africain. — Superstitions et cruautés de ses sujets.

Nous avons parlé plus d'une fois de la mission que l'Eglise presbytérienne unie d'Ecosse entretient parmi les Effiks du Vieux-Calabar, sur la côte occidentale d'Afrique. Les dernières nouvelles reçues de cette contrée annoncent la mort

du roi de la tribu, et donnent sur ses derniers moments et sur les scènes qui ont suivi cet événement des détails qui révèlent tout à la fois et les succès des messagers de l'Evangile et les mœurs encore sauvages du pays.

Le roi Eyo Honesty III, dont il s'agit, avait succédé à son père, Eyo Honesty II, il y a trois ou quatre ans. Depuis assez longtemps déjà il avait renoncé au paganisme, et avait reçu le baptême ; mais après la mort de son père, il s'était détourné de la foi, et surtout des règles de la vie chrétienne, et s'était livré à des désordres qui l'ont, le 12 mai dernier, conduit au tombeau à la fleur de son âge, et après quelques jours seulement de maladie.

Il paraît cependant, par la relation qu'on va lire, que les approches de la mort lui firent faire de sérieuses réflexions, et quoiqu'il faille toujours se défier de ces retours tardifs et trop souvent momentanés, il y a lieu d'espérer que, dans ce cas, Dieu aura eu pitié de l'âme repentante qui se réclamait de ses compassions.

A l'époque où Eyo tomba malade, le Rév. Robb, missionnaire à Creek-Town, principale ville des Effiks, était lui-même sur son lit, dans l'incapacité de se mouvoir. Ce fut donc à un évangéliste indigène, nommé Ukpabio, qu'échut la tâche d'assister spirituellement le chef mourant. On va voir par son propre récit comment il s'en acquitta.

« Quand j'arrivai auprès du roi, le vendredi matin, dit-il, il me demanda des nouvelles de M. Robb, et m'exprima le désir de le voir. Je lui répondis que le missionnaire était lui-même fort malade et, selon toute apparence, sur le point de déloger aussi de ce monde. — « Eh bien ! s'il en est ainsi, me dit-il, le livre de Dieu restera. » Il continua en me racontant qu'il avait été malade au point de se croire mort, et qu'il ne pouvait dire tout ce qu'il avait souffert, mais que les voies de Dieu avaient été merveilleuses à son égard ; qu'à cinq reprises différentes il s'était évanoui,

et qu'à chaque fois Dieu lui avait montré que les choses de ce monde ne sont que vanité; que pour tant de bonté, enfin, il ne pouvait rien donner à Dieu, mais qu'il se plaisait à lui en rendre gloire. » Après ce discours, je lui lus l'histoire du roi Ezéchias, puis nous priâmes ensemble. La prière achevée, il reprit la parole pour remarquer qu'il regardait bien comme la parole de Dieu tout ce que je lui avais dit; puis, comme je l'exhortais à ne pas désespérer de la miséricorde divine : « J'ai, me dit-il, péché très gravement contre l'Eternel en essayant de chasser entièrement sa parole de mon esprit. J'ai roidi mon cou et me suis plongé dans toutes sortes d'iniquités, et cependant, malgré tout ce que j'ai tenté pour que mon cœur le rejetât, Dieu n'a jamais voulu permettre que sa loi sortît de ma mémoire..... »

« Le lendemain, comme je lui portais, de la part de M. Robb, ce message : qu'il n'y avait qu'un chemin pour aller au ciel, et que ce chemin était Jésus-Christ, il me remercia et me chargea de remercier M. Robb de cette bonne parole, en l'assurant qu'il en éprouvait toute la vérité.

« Le dimanche matin, le roi, se sentant plus mal, envoya chercher M. Hogan (le médecin de la mission), qui se rendit immédiatement à cet appel. Au bout de quelques instants, le roi le pria de chercher un endroit où il pût prier en sa faveur, et demander à Dieu de le guérir pour qu'il pût continuer son œuvre, ou s'il devait mourir, de prendre son âme auprès de lui. Le médecin accéda à ce désir et revint au bout de quelques instants. Eyo ayant alors demandé un verre d'eau, et le tenant élevé, fit la remarque que, même pour cela, il fallait remercier Dieu. M. Hogan s'étant ensuite retiré, le roi, qui s'affaiblissait de plus en plus, me demanda de prier dans le même sens que le médecin. « Vous faites bien, lui dis-je, de ne pas oublier le Fils de Dieu. — Oh! je ne l'oublie pas, me dit-il. De quoi me souviendrais-je si je l'oubliais? » M. Hogan étant revenu, lui parla de nouveau de

son âme, en lui rappelant qu'il avait abandonné sa première foi. « C'est vrai, répondit-il ; mais je crois que, depuis ma maladie, Jésus m'a reçu de nouveau. » Il ajouta que sa vie était dans les mains de Dieu, mais qu'il avait de grandes inquiétudes au sujet de ses fils, et que sa volonté expresse était qu'ils fussent placés sous la direction de M. Robb, ou à son défaut des autres membres de la mission. Invité ensuite par le médecin à mettre ordre à ses affaires, parce qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre, il donna divers ordres à ce sujet, puis bientôt après rendit le dernier soupir, en prononçant ces paroles, qui furent les dernières : « Bienheureux ceux qui connaissent la voix divine ! »

On voit par ce naïf récit que, quoi qu'il faille penser de la solidité de cette repentance de la dernière heure, le christianisme avait cependant répandu dans cette âme quelques-unes de ces consolations que lui seul sait donner. Malheureusement, les scènes qui suivirent la mort d'Eyo montrent que cette puissance bénie est loin d'avoir encore gagné et changé le cœur de la tribu des Effiks.

Il est peu d'Africains, s'il en est, qui ne s'imaginent que la mort d'une personne, et surtout celle d'un chef, ne doive être attribuée à quelque maléfice exercé à son égard par quelque ennemi secret. Après le décès d'Eyo, un de ses oncles, nommé Egbo Eyo, fut accusé d'en être l'auteur, et les serviteurs de son frère, le père du défunt, saisirent cette occasion de se venger de cet homme, qui les avait, à ce qu'il paraît, depuis longtemps blessés par des procédés hautains.

Le corps du défunt fut enterré, le lendemain de la mort, avec toutes les cérémonies usitées en pareil cas. On enfouit avec lui dans la fosse une grande quantité d'objets de prix et plusieurs parties du corps d'une vache, tuée tout exprès pour cela. Aucune créature humaine ne fut cependant immolée ce jour-là ; Egbo Eyo prit lui-même part aux funérailles sans courir en apparence le moindre danger. Mais

dès le lendemain matin une troupe de forcenés, conduits par les mécontents dont il a été parlé, se précipitèrent vers sa demeure et commencèrent par tuer d'un coup de fusil une de ses femmes. Voyant l'impossibilité de leur échapper, le pauvre homme se remit de lui-même entre leurs mains. Ils le traînèrent alors sur le marché, en promenant le tranchant de leurs coutelas sur toutes les parties de son corps, et en le frappant de leurs bâtons ou de la crosse de leurs fusils. Malgré ses souffrances, il paraît que le malheureux étonna et sans doute irrita encore ses bourreaux par l'énergie de son courage. Il répondit avec autant de sang-froid que de sagacité à tous les reproches que lui adressaient ces furieux, et ne s'abaissa pas un instant à leur demander grâce. Informés de ce qui se passait, plusieurs membres de la mission, entre autres l'instituteur, M. Timson, qui parle bien la langue du pays (M. Robb était toujours cloué sur son lit de souffrances), accoururent pour intervenir en faveur du malheureux. D'autres Européens, arrivés ce jour même d'une ville voisine, unirent leurs efforts aux siens. Il en résulta de longs pourparlers qui occupèrent à peu près toute la journée ; mais rien ne parvint à calmer la fureur des « vengeurs du mort. » Vers le soir, ils allèrent reprendre Egbo dans le sable, où il était resté baigné dans son sang depuis le matin, et ils le pendirent à un arbre. Il eut encore à ce moment le courage et la force de les aider de ses propres mains à passer la corde autour de son cou.

Une fois alléchés par l'odeur du sang, les bourreaux n'auraient pas été de vrais Africains mis hors d'eux-mêmes par une idée superstitieuse, s'ils s'étaient contentés d'une seule victime. Le soir même, ils massacrèrent un esclave accusé par eux d'avoir fourni à Egbo le sortilége qui avait coûté la vie au roi. Une seconde de ses femmes, traînée longtemps dans les rues par une tourbe furieuse d'autres femmes, fut à son tour pendue à un arbre, et quelques jours après, le

même traitement fut encore infligé à un des serviteurs d'Egbo, sous prétexte qu'il avait, lui aussi, aidé son maître dans la perpétration du maléfice.

Mais le dernier acte de cette tragédie fut plus révoltant encore, si possible, que tous les précédents. Le feu roi avait deux sœurs, nommées l'une Ansa et l'autre Inyang, qui depuis longtemps vivaient en mauvaise intelligence. La première accusa Inyang d'avoir, au moyen d'un *sort* secret, désigné dans la langue du pays par le mot d'*ifot*, contribué aussi à la mort de leur frère, et en outre d'avoir troublé de la même manière la raison d'un frère plus jeune, qui paraît être réduit à l'état de l'idiotisme le plus abject. Ansa demanda en conséquence que sa sœur fût condamnée à subir l'épreuve de l'*éséré*. L'*éséré*, sorte de fève du pays, est un des poisons les plus violents que connaissent les nègres de la côte, très versés, comme l'on sait, dans les secrets de la toxicologie végétale. Dans les croyances populaires, un innocent soumis à cette épreuve vomit l'éséré sans en être incommodé, tandis que le coupable en ressent immédiatement l'effet meurtrier. Inyang refusa de prendre l'éséré, à moins que son accusatrice ne se soumît à la même expérience. Mais Ansa arma de mousquets neufs toute une troupe d'esclaves et les chargea de tuer sa sœur si l'éséré n'était pas avalé ou s'il ne produisait pas d'effet. Vaincue par la frayeur, la pauvre Inyang finit par se résigner. On la traîna dans une des cours de la demeure royale ; elle y prit la graine fatale, et quelques instants après elle n'était plus. Il est juste de dire que quelques-uns des acteurs de cette abominable scène déclarèrent ensuite que si la malheureuse avait vomi l'éséré, ils auraient demandé que l'affaire en restât là, et n'auraient pas souffert qu'on massacrât sous leurs yeux la fille de leur ancien roi.

Telles sont encore les mœurs de cette tribu des Effiks auxquels l'Evangile est prêché depuis un assez grand nombre

d'années, avec le consentement et sous la protection de leurs rois eux-mêmes. Que de foi, de dévouement et de patience il faut aux hommes de l'Evangile pour vivre au sein d'un pareil peuple, et ne pas désespérer de réussir à l'amener au pied de la croix ! En apprenant ce qui se passait à Creek-Town, des trafiquants anglais qui se trouvaient alors en assez grand nombre sur différents points de la côte, craignirent pour la sûreté des missionnaires ; ils envoyèrent à leur secours quelques canots remplis de matelots blancs bien armés, tandis qu'un navire à vapeur portant quelques canons vint prendre position en face de la ville. Mais ces précautions étaient superflues. Un pouvoir plus grand que celui des hommes veillait, comme en bien d'autres occasions, sur les messagers de la Bonne Nouvelle. Au milieu de leurs superstitieuses fureurs, les indigènes ne songèrent pas à faire la moindre démonstration hostile contre la mission, et ses membres espèrent pouvoir élever paisiblement, dans la connaissance et dans la pratique de la foi chrétienne, les deux jeunes princes que le roi mourant a confiés à leur garde.

POLYNÉSIE

Quelques récits d'un voyageur non missionnaire.

Les hommes qui se dévouent, au prix de mille privations et de mille dangers, à la tâche d'évangéliser le monde païen sont des hommes pieux et partant véridiques. Quand donc ils racontent les succès que la grâce d'en haut accorde à leurs travaux, on peut croire à la sincérité de leurs récits. Mais ne se font-ils point d'illusions ? N'obéissent-ils point quelquefois, à leur insu, à cette pente si naturelle à l'homme de ne voir que les beaux côtés des entreprises qu'il affectionne, et

de prendre, dans son estimation des résultats qui l'encouragent, les apparences pour des faits acquis et ses vœux pour la réalité ?

Une des meilleures réponses qu'on puisse faire à ces questions, que tout ami des missions aura pu s'adresser quelquefois à lui-même, c'est de recueillir les témoignages venus du dehors, c'est-à-dire les récits des voyageurs étrangers à l'œuvre des missions, qui, visitant les pays où l'Évangile a été récemment prêché, y ont pu juger, sans opinion préconçue et avec impartialité, les effets de cette prédication. La relation qu'on va lire appartient à ce genre de démonstration. Elle est relative aux îles Fidji, et provient de la plume d'un Anglais nommé M. Berthold Seemann, qui parcourt en ce moment l'Océanie, chargé, si nous ne nous trompons, d'une mission scientifique dans les intérêts de l'industrie et du commerce.

On sait que la connaissance de Jésus-Christ a été portée aux Fidjiens par les missionnaires de la Société wesleyenne, et que les Églises que ces hommes de foi sont parvenus à fonder parmi ces féroces anthropophages comptent actuellement de 50 à 60 mille membres.—C'est à un journal littéraire de Londres, *l'Atheneum*, qu'a été écrite la lettre de M. Seemann.

Le voyageur y raconte d'abord le séjour d'un mois qu'il fit à Somosomo, dans l'île de Taviuni, sous le toit hospitalier d'un de ses compatriotes, qui y a fondé un établissement pour le commerce de l'huile de palmier.

« Taviuni, dit-il, est une île rocheuse, de moyenne grandeur, qu'entoure une ceinture de cocotiers, et à peu près entièrement couverte d'épaissses forêts où abondent les beaux arbres et les pigeons sauvages. On y trouve aussi en grande quantité une espèce de perroquets très recherchés des naturels des îles Tonga et Samoa, qui emploient leur belles plumes rouges à orner leurs nattes. L'île s'élève à 2,500 pieds

au-dessus du niveau de la mer, et son sommet escarpé est d'un accès assez difficile. A la première ascension que j'y fis, j'eus une *suite* très nombreuse. La reine de Somosomo ayant eu vent de mon dessein, voulut se joindre à nous avec toute sa cour. Dès le point du jour, en conséquence, nous la trouvâmes qui nous attendait, toute équipée pour le voyage, sur le bord d'une petite rivière. Quelques traits de plume suffiront à vous donner une idée de sa parure royale. Elle avait autour du corps environ deux brasses de calicot blanc, des feuilles de fougère fraîchement coupées lui servaient de coiffure, un bouton de rose chinoise couleur de pourpre se balançait élégamment dans un trou percé pour le recevoir dans l'une de ses oreilles, et un beau coquillage lui servait de bracelet. Aucun autre ornement ne relevait sa haute et forte taille, mais elle n'en avait pas moins un aspect vraiment majestueux. Les gens de sa suite n'avaient guère pour les couvrir que des feuilles de bananiers ou de cocotiers toutes fraîches aussi. Avec nos vêtements européens il nous eut été difficile de lutter à la course avec ces enfants de la nature. Aussi étaient-ils toujours bien en avant de nous, et furent-ils souvent forcés de nous attendre, en s'amusant à ouvrir des noix de cocos ou à fumer des cigarettes faites à mesure avec les feuilles desséchées du bananier.

« Le sommet que nous allions visiter est un cratère éteint rempli d'eau, mais avec une particularité remarquable. Tout un côté de ce bassin est recouvert d'une masse végétale tellement semblable, pour la couleur et l'aspect, à la graisse verte de la tortue, qu'elle a donné naissance à une croyance populaire : c'est que la graisse de toutes les tortues mangées aux îles Fidji est transportée dans ce lac par des esprits malfaisants qui, pendant la nuit, l'arrachent à cet effet de l'estomac des gens. Cette masse gélatineuse, évidemment formée d'une espèce inférieure d'algue, a plusieurs pieds d'épaisseur. Si nous nous étions aperçu dès l'abord que cette étrange

production ne faisait que flotter comme une croute à la surface de l'eau, nous nous serions sans doute bien gardés de nous aventurer sur elle ; mais croyant n'avoir devant nous qu'un marais, nous nous y lançames, et non sans inconvénient, car nous y enfonçâmes presque constamment jusqu'aux genoux, souvent jusqu'aux reins, et il nous arriva plus d'une fois de ne pouvoir échapper à une immersion complète qu'en nous jetant à plat ventre et en n'avançant plus qu'à la façon des reptiles. La partie du lac qui ne recouvre pas cette algue perfide donne une eau limpide, fraîche, et que nous appréciâmes fort en mangeant le taro, les ignames et les volailles froides dont se composait notre dîner. Les bords du bassin sont couverts de houx, de myrtes d'un rouge éclatant, et d'une espèce de beau palmier à plumes, qui ressemble à celui de la Nouvelle-Zélande et de l'île Norfolk, sans être précisément de la même espèce.

« Il était nuit close quand je regagnai Somosomo ; mais depuis longtemps tous mes compagnons indigènes étaient rentrés dans leurs logis, car sitôt qu'ils avaient vu le soleil baisser à l'horizon, il m'avait été impossible de les retenir auprès de moi. Etre surpris par la nuit dans les forêts est pour eux quelque chose de terrible. Ils y voient surgir dans toutes les directions des esprits ou des démons, et tremblent de tomber sous le coup de leur colère. C'est une de leurs anciennes superstitions les plus persistantes.

« La ville de Somosomo était, il n'y a que quelques années encore, l'endroit le plus renommé des îles pour son attachement au cannibalisme. Les premiers missionnaires qui essayèrent de s'y établir furent, après bien des souffrances, obligés d'abandonner ce poste. C'était alors une localité importante ; mais des guerres continuelles ont considérablement réduit le nombre de ses habitants, et aujourd'hui la plus grande partie de ceux qui restent sont devenus chrétiens. Depuis plus de trois ans il n'a pas été mangé d'homme à

Somosomo. Le chef, qui est bien le plus beau type de Fidjien que j'aie vu, soit pour les formes du corps, soit pour les traits de la figure, est encore païen, mais sa reine (qui est d'un rang plus élevé que lui) est une chrétienne très fervente. La conduite du peuple est généralement très convenable, et quoique pendant mon séjour dans la ville beaucoup de choses eussent pu m'être volées, je n'ai rien perdu qui vaille la peine d'être mentionné. Pour quelques couteaux, des trompettes, un peu de calicot et autres bagatelles, j'ai obtenu, pour faire un essai de plantations de coton, des travailleurs qui m'ont gaiement accompagné dans la forêt et ont abattu les arbres dont j'avais besoin..... »

De Somosomo, M. Seemann alla visiter plusieurs autres îles du groupe, et entre autres, en compagnie du célèbre M. Pritchard, consul anglais dans ces parages, l'île de Viti-Levu, la plus considérable de toutes, et celle où se trouve la ville de Bau, capitale de tout le groupe. Ici encore laissons-le parler :

« Jusqu'en 1854, Bau avait opposé aux missionnaires une résistance obstinée ; les fours destinés à la cuisson des victimes humaines ne s'y refroidissaient que rarement. Mais depuis lors les choses ont bien changé. Le roi et toute sa cour ont embrassé la foi chrétienne, les temples païens sont en ruines, les bosquets sacrés qui les entouraient ont été coupés, et sur la grande place où se tenaient jadis les festins des cannibales s'élève aujourd'hui une grande chapelle. Ce ne fut pas sans émotion que je mis le pied sur ce sol souillé tant de fois du sang de mes semblables, et où s'étaient, selon toute apparence, accomplis plus d'atrocités que sur aucun autre endroit de la terre. Y arrivant à huit heures du soir, je n'y entendis, au lieu des cris féroces qu'y entendait jadis le voyageur, que les accents de la prière domestique, sortant de presque toutes les habitations. Il a fallu pour arriver à ce résultat bien des travaux, et il y a été sacrifié bien des vies précieuses ; car, quoiqu'aucun missionnaire n'ait péri de mort violente ici,

la liste est longue de ceux qui ont littéralement succombé aux fatigues de la tâche. Les wesleyens, au dévouement desquels la conversion de ces gens est due, y ont dépensé, comme Société, au-delà de 75,000 livres (près de deux millions de francs), auxquelles il faut joindre encore tout ce que les missionnaires ont reçu directement de leurs amis pour cette œuvre importante... »

Sur d'autres points encore, notre voyageur trouva les missionnaires à l'œuvre et il mentionne spécialement une école normale d'instituteurs et de prédicateurs laïques dirigée, dans une localité nommée Mataisuva, par le Rév. M. Moore qui, outre ses travaux habituels, s'occupe encore de recueillir les anciens chants nationaux des îles Fidji. Mais ne pouvant, sans trop allonger ces récits, le suivre dans toutes ses excursions donnons, comme faisant contraste avec ce qu'il avait trouvé chez les Fidjiens soumis à l'Évangile, une description d'un genre différent, où il s'agit d'une tribu restée païenne.

Cette peuplade a pour chef un nommé Kuruduadua, auquel M. Pritchard s'était chargé de présenter le voyageur. En arrivant à la vaste maison qui lui sert de palais, on lui expliqua l'usage d'une immense marmite en fer qui se voyait auprès de la porte d'entrée. C'était là que le maître du lieu avait longtemps fait bouillir les cadavres des victimes destinées à assouvir son goût pour la chair humaine. Depuis quelques temps, Kuruduadua, cédant en cela à une sorte de reflet de la civilisation venue à la suite des missions, s'est abstenu de ce genre de nourriture, mais sans se dépouiller pour cela des autres instincts grossiers ou féroces de sa nation. Il n'a pas moins de dix femmes, il ne connaît pas le nombre de ses enfants, et un fait montra aux voyageurs jusqu'où va son orgueil de chef. Dans un repas qu'il leur donna, ce furent ses femmes qui apportèrent la plupart des plats, et nulle d'elles, pas même sa favorite, ne le fit autrement qu'en se traînant comme elles pouvaient sur leurs ge-

noux et leurs mains. A ce même repas, un grand bol rempli d'une liqueur enivrante qu'on nomme *yagona*, et qui s'obtient en mâchant la racine d'une sorte de piment, restait, dans les intervalles où personne n'en faisait usage, suspendu au-dessus de la table. Les voyageurs remarquèrent qu'alors le cordon qui le soutenait était toujours placé devant le chef, et quand ils en demandèrent la raison, on leur répondit que c'était afin que tout survenant pût, du premier coup d'œil, reconnaître le « grand homme, » parce que quiconque avait le malheur de passer devant lui sans se prosterner, devait sur-le-champ passer par la massue, c'est-à-dire être assommé sur place. Mais tout cela n'est rien encore en comparaison d'un projet dont les voyageurs parvinrent, à la vérité, à empêcher l'exécution, mais dont la conception seule montre ce qu'était jadis le paganisme fidjien. Laissons encore parler M. Seemann.

« Nous apprîmes, dit-il, qu'on faisait des préparatifs pour fêter le passage du fils aîné de Kuruduadua de l'état d'enfance à la condition d'homme fait. Dans ce but, le jeune chef et tous ses compagnons vivaient depuis quelques mois dans un état de nudité complète. Un village des environs, contenant environ 500 âmes, et qui avait osé résister à l'autorité du chef, était destiné à fournir les victimes pour la cérémonie. Au jour fixé, toute la tribu, son chef en tête, devait se jeter sur cette malheureuse localité et en assommer toute la population, sans distinction d'âge ni de sexe. Tous les cadavres devaient être ensuite entassés les uns sur les autres, et ce tas être couronné d'un prisonnier vivant, étendu sur le dos. Le jeune chef, montant alors sur cet horrible échafaudage, devait se tenir debout sur le corps de l'homme vivant, et élever dans ses mains une énorme massue ou un fusil, pendant que les prêtres, se livrant à des incantations furibondes, demanderaient à leurs dieux d'aider le nouveau guerrier à tuer beaucoup d'ennemis. Deux oncles

de l'initié devaient ensuite monter à leur tour sur l'échafaudage pour revêtir leur neveu du *malo* (sorte de ceinture d'étoffe blanche), tandis que la multitude des assistants demanderait aux dieux, avec de grands cris, que le fils de leur chef devînt comme son père un grand guerrier et la terreur des ennemis de la tribu. Le *malo* employé dans cette circonstance aurait probablement été une bande d'au moins 200 *yards* (plus de 200 mètres) de long sur six ou huit pouces de large, de sorte qu'une fois le jeune homme entouré de ses plis, l'œil aurait à peu près en vain cherché à découvrir quelque partie de son corps. Un troisième oncle seul aurait eu le droit de rendre cette momie vivante à la liberté de ses mouvements.

« Instruits de ce programme, dont l'exécution supposait tant de sang versé, nous demandâmes au chef, M. Pritchard et moi, l'honneur de pouvoir nous-mêmes revêtir son fils du *malo*. Il refusa d'abord, mais après avoir consulté ses gens, finit par y consentir. Au jour fixé, en conséquence, une multitude immense se rassembla devant la grande maison de la tribu, nommée *le Buri*. Au centre de l'assemblée se tenait le jeune chef, entièrement nu et élevant un fusil au-dessus de sa tête. Le consul et moi, nous nous approchâmes de lui et l'enveloppâmes en due forme dans trente aunes au moins d'indienne de Manchester, pendant que les prêtres et par intervalles l'assistance entière imploraient sur lui la protection de leurs dieux. M. Pritchard adressa ensuite au jeune chef une courte allocution où il l'exhorta à tâcher de se rendre illustre dans les voies de la civilisation plutôt que dans celles de la guerre. La cérémonie se termina par d'abondantes libations de *yagona* et par des chants consacrés à rappeler les exploits des ancêtres du nouveau guerrier. Ce fut ainsi que nous sauvâmes la vie à 500 personnes au moins. Pendant toute la cérémonie, le vieux Kuruduadua s'était montré très ému, et on avait même vu quelques larmes cou-

ler le long de ses joues ridées; mais ensuite il se remit, redevint joyeux, et finit par nous faire un long récit de la manière dont il avait été lui-même revêtu du *malo*, et du nombre prodigieux de victimes humaines qui avaient été immolées à cette occasion. »

Tels étaient et ainsi vivaient jadis les 50 ou 60 mille Fidjiens qu'on voit aujourd'hui assis, « vêtus et dans leur bon sens, » aux pieds de Jésus. Qu'on ose dire après de tels récits que les œuvres missionnaires sont sans importance pour les progrès de l'humanité, ou que les récits en soit exagérés!

VARIÉTÉS

Les pélerins de la Mecque.

On sait que l'une des principales obligations imposées aux disciples de Mahomet est de visiter, au moins une fois dans leur vie, le fameux temple de la Mecque, nommé la *Kaaba*, et que toutes les années on voit se diriger, vers ce lieu célèbre, d'innombrables caravanes de *hadjis* (c'est ainsi qu'on appelle ceux qui font ou ont fait ce pélerinage). Mais on ignore peut-être qu'outre les fatigues de ces voyages, souvent très longs, ces pélerins ont à remplir de nombreuses et strictes formalités, dont les renseignements suivants, empruntés aux récits d'un voyageur, donneront une idée.

« Celui qui visite pour la première fois le temple de la Mecque doit se revêtir de l'*irham* ou *el mohrem*. On nomme ainsi une sorte de vêtement composé de deux morceaux de toile de lin, ou de coton, ou de tissu de laine : l'un enveloppe les reins, l'autre entoure le corps jusqu'au cou, en laissant une

partie du bras droit à découvert. Avant de revêtir l'irham, le *hadji* se dépouille de tous ses habits. N'importe de quelle étoffe on se serve, la loi ordonne qu'elle soit sans couture; elle défend aussi qu'il y entre de la soie ou des ornements; la couleur blanche est regardée comme préférable à toutes les autres. On emploie ordinairement la toile de coton blanche de l'Inde; les pélerins riches lui substituent des châles de cachemire blanc qui n'ont pas de bordures de fleurs. On a les jambes et les pieds entièrement découverts: par conséquent les hadjis qui portent des souliers coupent un morceau de l'empeigne, ou bien ont des souliers faits exprès, ou tels que les pélerins turcs en apportent avec eux de Constantinople. La tête doit également rester découverte, et il n'est pas permis non plus de se la faire raser, conformément à l'usage oriental, jusqu'à ce qu'on ait également la faculté de quitter l'irham. Pourtant, comme les rayons du soleil sont en Arabie extrêmement incommodes, pour ne pas dire insupportables aux étrangers, ceux-ci se pourvoient de parasols, tandis que les indigènes en bravent les ardeurs, ou bien attachent un chiffon à un bâton, et se procurent ainsi un peu d'ombre en le tournant du côté du soleil.

« Qu'on le prenne en été ou en hiver, l'irham est également gênant et préjudiciable à la santé, notamment pour les musulmans des contrées septentrionales, qui, accoutumés à des vêtements épais en laine, sont obligés de s'en passer pendant plusieurs jours. Toutefois, le zèle religieux de plusieurs de ceux qui visitent l'Hedjaz est si ardent que, s'ils arrivent même plusieurs mois avant le pélerinage, ils font vœu de prendre l'irham en approchant de la Mecque, et de ne pas le quitter avant d'avoir accompli leur pélerinage à Arafat. Ainsi, ils restent, de jour et de nuit, durant des mois entiers, couverts seulement de ce léger manteau, parce que la loi interdit tout autre vêtement, même pendant la nuit. Mais peu de hadjis se conforment strictement à ces

injonctions. La personne revêtue de l'irham n'est pas obligée de s'abstenir de certains aliments, comme on l'a dit souvent, mais elle doit adopter des mœurs sévères, ne point blasphémer ni se quereller, et ne tuer aucun animal, pas même les insectes qui se posent sur son corps.

« L'irham des femmes consiste en un manteau dont elles s'enveloppent complétement, et en un voile si bien fermé qu'on ne voit pas même leurs yeux. Suivant la loi, leurs mains et leurs pieds doivent être couverts, mais cette règle est généralement peu observée. »

NOUVELLES RÉCENTES

AMÉRIQUE.

Il est fort à craindre que les tristes événements politiques dont les Etats-Unis sont en ce moment le théâtre n'aient pour l'œuvre des missions des conséquences déplorables. Les ressources de la plupart, sinon de toutes les Sociétés qui s'en occupent ont diminué déjà dans d'énormes proportions, et la plus importante de ces institutions, le Conseil pour les missions étrangères, a dû déjà prévenir ses agents et ses amis qu'elle aurait à réduire ses dépenses de plusieurs centaines de mille francs. Ce fait est d'autant plus triste que jamais les œuvres de cette Société ne s'étaient présentées sous un aspect plus brillant qu'à ce moment. Pendant le courant de l'année dernière, le chiffre des conversions enregistrées dans ses divers champs d'activité s'était élevé à plus de mille.

Une des missions du Conseil les plus menacées par cette

pénurie financière est celle de l'empire turc. On fait, en sa faveur, des appels à la charité des chrétiens d'Angleterre, qui, comme on sait, lui venaient déjà en aide depuis quelques années.

Nous ne savons pas ce que devient l'œuvre des Missions dans les Etats du Sud, mais toutes les Sociétés du Nord souffrent, et cela dans leurs œuvres aussi bien que dans leur situation financière. Le Comité des missions de l'Eglise presbytérienne vient d'apprendre que les travaux de ses agents parmi les Chactas sont à peu près entièrement suspendus, que plusieurs d'entre eux ont reçu l'ordre de s'éloigner, et que les écoles, où plus de 400 enfants recevaient une éducation toute chrétienne, sont aujourd'hui fermées. Tristes effets des discordes civiles! Les Chactas, qui possèdent des esclaves, se sont rangés du côté des Etats du Sud. « Il nous arrive rarement, dit un journal de New-York, d'avoir à enregistrer des nouvelles missionnaires plus déplorables que celle-ci. »

LABRADOR.

Les missionnaires moraves, qui poursuivent dans ces régions glacées leur œuvre d'amour et d'abnégation, ont fait récemment parvenir à leurs amis d'Europe des nouvelles satisfaisantes. Grâce à des chasses heureuses, les Esquimaux n'ont pas, l'année dernière, souffert de la disette autant que les années précédentes, et les provisions de fruits secs que leurs frères d'Allemagne avaient mis à la disposition des missionnaires ont considérablement allégé la condition des plus misérables. Une épidémie avait, pendant quelques semaines, enlevé un assez grand nombre de personnes dans les stations d'Okak et d'Hébron, mais elle s'était ensuite

arrêtée. Au point de vue religieux, la situation était bonne. Si les travaux des missionnaires n'ont pas changé en saints tous ceux que leur parole atteint, on peut rendre grâce à Dieu de ce qu'ils ont fait disparaître du milieu d'eux cette férocité naturelle qui règne encore, avec tous ses excès, au sein des peuplades restées païennes. Malgré la sévérité de la discipline morave, et bien que l'habitude de loger ensemble, presque sans précaution, tous les âges et les deux sexes dans les pauvres habitations du pays, la mission d'Okak n'a pas, dans le courant de l'année dernière, vu un seul cas d'exclusion de l'Eglise. Les écoles de cette station renferment plus de 70 élèves, dont les progrès sont très satisfaisants. Le navire de la Société, *l'Harmonie*, a fait aux missions du Labrador sa vingt-neuvième visite, qui sera probablement la dernière, parce qu'il est usé, et que la Société a pu, sans contracter de dette, en acheter un nouveau. En septembre 1859, un navire de la Compagnie de la baie d'Hudson avait fait naufrage sur les côtes du Labrador, dans un endroit soumis à l'influence de la mission. L'équipage de ce bâtiment, recueilli par les Esquimaux au moment où il allait mourir de froid et de faim, a rendu un éclatant témoignage à l'humanité de ces gens, qui avant leur conversion auraient immanquablement massacré les naufragés pour s'emparer de ce qu'ils pouvaient avoir sur eux, ou des épaves de leur navire.

JAMAIQUE.

Nous avons parlé du réveil religieux qui s'est, depuis plus d'un an, opéré à la Jamaïque et dans plusieurs autres îles des Antilles anglaises, au sein des populations nègres. Il en est résulté un grand nombre de conversions et une impulsion toute nouvelle donnée à l'œuvre des missions. Le Rév.

J. Clark, de la Société des Missions baptistes, écrit de Westmoreland :

« Avant le réveil, j'avais 55 candidats au baptême, dont 22 seulement me paraissaient s'adonner sincèrement à la recherche du salut. Aujourd'hui j'en compte 425. J'ai pu recevoir de nouveau dans l'Eglise une douzaine de personnes qui en avaient été exclues, et j'ai administré le baptême à 15 convertis éprouvés; 35 couples sont venus me demander de les marier, et il ne se passe pas de semaine où de pareilles preuves de componction ne nous soient données. Les chapelles et les autres lieux de culte sont toujours combles. Nous avons vu se produire ici, comme en Irlande et en Ecosse, quelques manifestations physiques, mais en très petit nombre, et sans que le culte public en ait jamais été troublé. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Nos lecteurs se rappelleront peut-être les récits de M. Bernasko, ce missionnaire wesleyen qui avait assisté à quelques-uns des actes sanguinaires accomplis par le roi du Dahomey pour honorer la mémoire de son père. Une lettre, écrite de Cap-Coast au comité de la Société, lui apprend que les efforts de ce missionnaire pour répandre la vérité ont attiré sur lui l'adnimadversion du tyran, qui lui a donné pour prison la ville de Whydah, avec défense d'en sortir sous peine de mort. M. Bernasko cherchait les moyens de soustraire au moins sa femme et ses enfants à cette captivité; mais il avait peu d'espoir d'y réussir. On avait conçu sur son compte des craintes d'autant plus vives que, depuis ces premiers signes de mauvais vouloir, le gouvernement anglais a pris, pour réprimer la traite, une mesure énergique dont le roi Bahadung a dû se trouver très offensé. C'est la destruction par son escadre de la ville de Porto Novo, l'un des marchés

à esclaves que le farouche monarque alimentait du produit de ses guerres et de ses abominables violences.

POLYNÉSIE.

L'île de Rarotonga ne contient plus de païens; mais, comme partout où le christianisme devient la religion dominante, une partie de l'Eglise y était tombée dans le relâchement et l'indifférence. Des lettres récentes annoncent qu'il vient de s'y opérer un de ces réveils qui ont en tant de lieux, depuis quelque temps, réjoui le cœur des croyants. Un des pasteurs indigènes écrit que plus de sept cents personnes, après avoir renoncé à leurs voies mondaines, jouissent aujourd'hui de la paix des enfants de Dieu, et qu'il en est des centaines d'autres qu'on peut espérer voir bientôt arriver au même point.

SIAM.

La seconde semaine de l'année courante, que tant de chrétiens ont consacrée à de saints exercices de prières, a été fêtée de la même manière par les missionnaires de Siam, qui sont tous Américains et appartiennent à trois Sociétés différentes. Ces actes de piété et l'accord fraternel qu'ils ont mis en lumière ont, écrivent les missionnaires, produit les plus excellents résultats, non seulement sur les chrétiens qui ont pris part aux réunions, mais encore chez les païens. Il s'est opéré plusieurs conversions, et un nombre plus considérable de bouddhistes ont commencé, depuis cette époque, à s'occuper des choses du salut et à ouvrir les yeux sur la folie du culte des idoles.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION FRANÇAISE.

CHINE

Lettre de M. Bonhoure, *écrite de Tchéfou, en date du 25 juillet* 1861.

Raisons qui ont déterminé le choix de Tchéfou. — Description de la ville et des environs. — La pagode et le théâtre. — Les Chinois. — Difficultés de l'œuvre.

Messieurs et très honorés frères,

Je viens de parcourir, dans la livraison d'avril du *Journal des Missions*, une lettre écrite de Tchéfou par M. Edkins, de la Société de Londres. J'occupe précisément la maison dont il parle à la fin. Il a eu la bonté de me la céder, dans les circonstances suivantes, qui vous expliqueront comment je suis venu m'établir dans cet endroit.

Le climat de Schanghaï, le grand nombre de missionnaires qui s'y trouvent, les difficultés que nous présentait l'étude du mandarin dans un lieu dont le dialecte est un patois connu seulement des habitants, tout nous faisait un devoir de quitter cette ville. Il nous restait à nous décider pour le centre ou pour le nord. Avant de fixer notre choix, nous jugeâmes convenable, mon ami et moi, de recueillir les renseignements les plus complets et les plus exacts, et de nous transporter au besoin sur les lieux mêmes, pour nous

assurer par nos propres yeux de la réalité des faits. Dans ce but, M. Rau prit la direction du nord, au commencement de décembre. Il comptait pousser jusqu'à Tien-tsin, mais des vents contraires forcèrent le navire à relâcher à Tchéfou; quelques jours après, l'entrée du Peïho était fermée par les glaces, il fallait attendre jusqu'au mois de mars. Pendant ce temps, je prenais de mon côté, sur les provinces situées le long du Yang-Tsé, toutes les informations possibles, et je finis par reconnaître qu'elles étaient encore trop violemment agitées par les troubles civils qui, depuis plus de dix ans, désolent cette partie de l'empire, pour songer à y fonder un établissement durable. L'issue peu favorable de l'expédition entreprise en février dernier par une flotille anglaise a confirmé ces prévisions. En conséquence je profitai d'une occasion qui s'offrait à moi pour aller rejoindre M. Rau et me rendre avec lui par terre à Tien-tsin et même à Pékin, si rien ne s'y opposait, Je le trouvai installé chez M. et Mme Edkins, arrivés à Tchéfou un mois avant lui. Nous commencions nos préparatifs de voyage, lorsque M. Edkins, que des circonstances particulières appelaient ailleurs, nous annonça son retour à Schanghaï. Sa détermination modifia sur le champ nos plans de campagne. Il ne restait qu'un missionnaire, M. Holmes, de la Société Baptiste américaine. Pourquoi l'un de nous, sinon tous deux, ne prendrait-il pas la place que le départ de M. Edkins laissait vide? Diverses raisons nous y engageaient.

En effet, situé à l'entrée du Petchili et port principal de la vaste province du Schan-toung, Tchéfou (proprement Yen-taï) réunit des conditions qu'il serait difficile de rencontrer ailleurs. Son grand commerce attire de Corée, des côtes du Fokien et de tout le littoral, une foule de jonques qui se chargent des céréales de tout genre dont la province abonde. Aux nombreux négociants venus pour échanger leurs denrées contre les produits du Sud, aux hommes de mer dont

les navires courent sans cesse d'un port à l'autre, le missionnaire annonce la miséricorde et l'amour de Dieu manifestés en Jésus-Christ. Il leur confie, comme un gage sacré de la vérité de ses enseignements, le Livre dont le Saint-Esprit a inspiré aux prophètes et aux apôtres les sublimes pages. Ainsi se répand au loin, et dans tous les sens, la semence divine qu'il appartient au Seigneur seul de faire germer et fructifier en vie éternelle. En outre, comme le fait justement remarquer M. Edkins, la population de la ville et celle des nombreux villages échelonnés à quatre, cinq, dix minutes de distance les uns des autres, à plusieurs milles à la ronde, est en soi-même plus que suffisante pour fournir libre carrière à l'activité de plusieurs ouvriers.

A ce double avantage, qui répond aux premières considérations par lesquelles tout missionnaire est dirigé dans le choix d'une station, s'en joint un autre dont on apprend bien vîte à apprécier la valeur, dès qu'on a passé quelques mois en Chine : je veux parler du climat. Or, de tous les ports ouverts aux Européens, Tchéfou est peut-être le seul où l'on puisse jouir d'une santé passable. La seule maladie à redouter que nous ayons vu régner jusqu'ici, est la petite-vérole ; sur cent individus, quatre-vingt-dix-neuf en portent les traces. Les Chinois y opposent une espèce de vaccin en poudre qu'ils aspirent par les narines, mais l'antidote est trop anodin pour produire quelques résultats. Nous allons tâcher de répandre et de populariser notre mode de vaccination. Nous sommes sûrs d'éprouver d'abord certaines difficultés à cause de la défiance de ces braves gens, mais dès qu'ils auront reconnu la bonté du remède, ils viendront d'eux-mêmes tendre leurs bras.

Enfin, à Tchéfou, on parle le mandarin, le kouann-rhoa, la vraie langue chinoise usitée dans toute l'étendue de l'empire. Il admet deux grandes divisions : le mandarin de Pékin ou mandarin du nord, et le mandarin de Nankin ou manda-

rin du sud. Le Yang-tsé-Kiang en est, pour ainsi dire, la ligne de partage naturelle. Les différences sont peu importantes. L'homme du midi, aux impressions vives, à l'imagination ardente, passionnée, a besoin d'un langage aisé, rapide, en rapport avec son caractère: aussi le dialecte de Nankin est-il marqué par des intonations plus douces, plus de voyelles, de consonnes mouillées. Il a plus de laisser-aller et partant est plus harmonieux. Le seul désagrément pour nous, Européens, consiste dans ce chantonnement nasillard que l'on trouve beaucoup moins prononcé chez les habitants du nord. En revanche, ceux-ci, plus calmes, d'une conception moins prompte, ont une prédilection pour les aspirées et les gutturales, dont la prononciation plus lente leur donne le temps de réfléchir; ils serrent davantage les dents en parlant; leur accentuation est plus dure, plus hachée. Ici, c'est donc le dialecte de Pékin qui prévaut avec de légères nuances. Nous l'entendons tout le jour autour de nous, ce qui nous en rend l'intelligence plus facile qu'à l'époque où nous avions seulement les leçons de notre maître.

Les avantages que je viens d'énumérer, et quelques autres secondaires, me déterminèrent en faveur de Tchéfou. Je fis part de mes intentions à M. Edkins qui, tout heureux de rencontrer un locataire pour la maison dont il s'était chargé, me la céda avec le plus grand plaisir. Je retournai avec lui à Schanghaï par le même navire sur lequel j'étais venu. Quinze jours après mon arrivée, je prenais passage avec ma famille et mes effets, à bord de *la Nièvre*, beau transport à voiles où nous trouvâmes, en même temps que les charmes d'une société toute française, l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale. D'ailleurs, je dois le dire en passant, depuis que nous sommes en Chine, nous n'avons eu qu'à nous louer des généreux procédés de MM. les officiers de la marine impériale. Toutes les fois que l'occasion s'en est offerte, ils se sont empressés de nous rendre service. Je dois

mentionner également M. Edan, consul de France à Schanghaï, qui n'a cessé de faire ce qui était en son pouvoir, dans le but de nous être utile.

C'est ainsi que, depuis quatre mois, nous sommes installés à Tchéfou avec quelques négociants européens dont le nombre tend à s'accroître de jour en jour. La ville est couchée entre deux plages de sable, au fond d'une baie constamment animée par la présence des navires étrangers et d'une multitude de jonques et de san-pans ou petits bateaux de toutes dimensions. Plusieurs longues rues, partagées par d'autres rues transversales, s'étendent parallèlement au rivage. Partout règne une grande animation, mais c'est principalement dans la voie qui aboutit à la pagode, que se concentre le mouvement. Des deux côtés, sont des magasins avec leurs enseignes en lettres dorées, et, hormis l'espace strictement nécessaire pour entrer et celui qu'exige la circulation des passants, tout le pavé est occupé par les étalages des fruitiers et des marchands de bric-à-brac qui, tous à la fois, brandissant différents objets de leurs deux mains, vous appellent à tue-tête, aux cris de : *Ti toun! compien?* (Dis donc, combien?) Ce sont là tous les mots français que la plupart ont retenus de nos soldats, mais ils les savent par cœur. Quelques-uns cependant sont plus versés dans la connaissance de notre langue, entre autres certains petits garçons qui courent les rues, un panier sous le bras, offrant aux acheteurs d'emporter leurs marchandises. Ils calculent surtout très rapidement en employant nos noms de nombres. L'esprit d'intérêt, qui est le fond du caractère national, rend de bonne heure les Chinois très forts en arithmétique. On dirait cette science innée chez eux. Vous rencontrerez des multitudes de gens complétement incapables de lire ou d'écrire, mais qu'il s'agisse d'un sapèque (la dixième partie d'un sou), vous verrez s'ils savent distinguer les chiffres!

Après avoir parcouru la moitié de la rue à travers tous ces brocanteurs, on débouche au coin d'une place carrée sur laquelle s'élèvent face à face les deux monuments de la ville, la pagode et le théâtre. En Chine, l'un ne va jamais sans l'autre. Deux grands poteaux, au sommet de chacun desquels flotte un drapeau blanc, signalent le temple de la *Reine des cieux*. La façade ne diffère pas de celles des autres maisons, elle est toute simple : des deux côtés, une longuè chambre qui sert de salon dans les jours de cérémonie; pas d'étage; pour toute ouverture extérieure, une grande porte à triple entrée; seulement, à chaque extrémité, s'élève une tourelle rougeâtre, au toit recourbé en légers arceaux. On pénètre dans une cour au milieu de laquelle est placé un immense vase de bronze sculpté et couvert d'inscriptions, qui ne déparerait certes pas l'un des plus beaux musées de Paris. En face, de larges portes à jour au-dessus desquelles on peut lire en gros caractères : « L'auguste Mère, reine des cieux, » annoncent la partie principale du bâtiment. Après avoir franchi un antichambre, on arrive en effet dans une salle ornée de fresques et lambrissée de lanternes. Là, sous un dais poudreux, se tient debout la déesse; à ses pieds, sur un autel éclairé par la lueur vacillante de deux cierges, fume, dans des cassolettes en fer, l'encens des adorateurs. Une table chargée de mets, que les prêtres se partageront quand les portes seront fermées, est dressée sur le seuil. A droite et à gauche, deux divinités inférieures, *Chuenn-fong*, vent favorable, et *Tsien-li-iènn*. L'œil (qui voit à) mille li, forment la garde de la céleste souveraine. Mais les marins ne s'embarqueraient pas le cœur joyeux et assurés d'une traversée favorable, s'ils n'avaient auparavant imploré la protection d'autres dieux. Comment compteraient-ils sur un heureux retour, s'ils ne s'étaient pas rendu propice *Loung-Ouan*, le Grand-Dragon et son escorte? Aussi, dans une salle contiguë, ce puissant génie siége-t-il majes-

tueusement drapé dans des vêtements aux brillantes couleurs. Deux jeunes filles sont constamment à ses ordres. Son secrétaire, un pinceau dans une main et dans l'autre un livre, enregistre ses paroles. *Lé-tsa*, Perce-ténèbres, un énergumène capable d'effaroucher les plus courageux, avec ses trois cornes noires sur la tête, ses deux yeux brillants enfoncés sous d'épais sourcils, ses narines rouges dilatées, attend, appuyé sur sa lance, le commandement du Maître. Quatre autres divinités complètent la cour de Loung-Ouan : *Fong-chinn*, le Dieu du Vent, un Sosie du Virgilien Borée, porte en bandoulière une outre d'où s'échappent à son gré ses bruyants esclaves, pour se déchaîner sur les mers ou enfler légèrement les voiles des jonques favorisées. *Lé-chinn* est le Dieu du tonnerre; du milieu de ses yeux flamboyants, s'avance un puissant bec d'aigle ; sa tête est surmontée d'une crête énorme; le marteau qu'il tient de la main droite est toujours prêt à tomber sur le fer qu'il a dans la gauche. Vis-à-vis de lui, moins terrible, mais fière cependant sous son bonnet phrygien, *Chien-Chinn*, une jeune déesse, fait jaillir les éclairs de deux plaques d'or; près d'elle, le Dieu de la Pluie, *Il-Chinn*, plonge un aspersoir dans un bol dont l'eau se transformera, selon ses désirs, en torrents capables d'inonder la terre.

Dans une troisième chambre, se trouvent quatre ou cinq idoles qui n'ont rien de remarquable. Elles sont sous la présidence du Dieu de la Richesse. Les autres parties du logis sont affectées aux prêtres et au portier. En guise de délassement, ils cultivent deux grenadiers et quelques fleurs.

Le théâtre qui s'élève en face est un monument bien simple. Il consiste en une plate-forme carrée, à deux mètres environ au-dessus du sol, et dont le toit est soutenu par quatre piliers. Elle sert à la fois de scène et d'orchestre; derrière, on communique par une petite porte avec le foyer, où les acteurs vont changer de costume. On monte tout

bonnement par une échelle et l'on descend de même. Il n'y a pas de toile. Les spectateurs se tiennent debout à terre. Comme il est interdit aux femmes de jouer en public, leurs rôles sont remplis par des jeunes gens qui parviennent à les imiter très bien. Le spectacle est gratuit; les armateurs des jonques en font tous les frais. Avant de mettre à la voile, ils amusent leurs compatriotes, dans le but de s'assurer la faveur des dieux. Aussi la troupe donne-t-elle des représentations presque tous les jours.

Tout autour de la place qui sépare le théâtre de la pagode, des marchands de comestibles se promènent, portant sur l'épaule une planche chargée d'une douzaine de bols. Quelqu'un désire-t-il de la viande hachée, de la pâte, des légumes, il arrête le restaurateur ambulant qui dépose à terre sa boutique et attend patiemment, pour se remettre en marche, que son hôte ait achevé son repas. Si celui-ci veut du pain, un gamin vend, tout à côté, des galettes qui n'ont d'autre défaut que le manque de levain. D'autres se chargent de l'article du thé et de l'eau chaude; ils les font bouillir en plein air dans de grands chaudrons dont la vapeur incommode assez les voisins, en été. Ce spectacle égalerait le précédent en curiosité, si une saleté repoussante ne vous forçait à fuir sur-le-champ. Le reste de la ville est à l'avenant.

Mais dès qu'on sort de ces rues étroites et boueuses, la vue se repose avec bonheur sur une campagne fertile et découpée par des ruisseaux bordés de peupliers et de saules. Par intervalles, des touffes d'arbres protègent de leur ombre quelques tertres verts; c'est la demeure des morts. De charmants villages, avec leurs maisons entourées de jardins dans lesquels le chèvrefeuille émet ses doux parfums et la rose trémière dresse son panache de fleurs blanches et pourprées, se présentent dans toutes les directions. Un croissant de collines, dont la chaîne se prolonge dans l'intérieur, enserre ce paysage. Elles sont sillonnées par des routes de la

largeur de nos chemins vicinaux. Leur pente, parfois très rapide, y rend la marche pénible ; mais les chevaux, les mulets et les ânes de ce pays-ci ont le pied ferme et sûr. Tous les jours, arrivent à Yen-Taï des caravanes de ces animaux chargés de bois, de grains, de fruits, de poterie, de nattes, de tourteaux faits avec le résidu des pois dont on a extrait l'huile et qui sont la source d'un vaste commerce. Quelques uns, plus honorés, traînent une chaise couverte, au fond de laquelle se prélasse la personne d'un gros propriétaire, ou bien portent, assise sur un épais matelas qui remplit les fonctions de selle, une dame parée de riches vêtements de soie. Le mari conduit lentement la monture par le licou. Les autres muletiers causent à côté de leurs bètes ; s'ils croisent un ami, ou même un étranger, ils s'arrêtent quelques secondes pour lui demander d'où il vient, où il va, combien lui a coûté tel ou tel objet qui frappe leurs regards. On échange un *tchïn-tchïn* accompagné du geste national, qui consiste à hausser et baisser alternativement à plusieurs reprises les deux poings serrés l'un contre l'autre en y ajoutant quelques courbettes, et l'on passe son chemin. Quand le temps ne presse pas, on multiplie les questions, mais cela se fait rarement en voyage.

La population de Tchéfou et des alentours est en général assez bien disposée pour les Européens. Dès l'instant que l'intérêt est en jeu, il n'en saurait être autrement. Au moins, depuis le départ des troupes, n'a-t-on pas à se plaindre. Si l'on ne nous voit pas de très bon œil, on est assez sage pour ne pas nous le témoigner. Jusqu'ici d'ailleurs on a été dominé par la crainte. A nous, messagers du Christ, il appartient de faire règner l'amour, d'arborer le saint drapeau de l'Evangile à côté des trois couleurs de la France. C'est en cela que l'œuvre missionnaire a partout facilité le développement de la civilisation. On n'a pu voir encore que des soldats hostiles, il faut que les amis se montrent et que bientôt, par la grâce

du Seigneur, on tende la main à des frères. On commence à reconnaître que nous ne sommes pas des êtres aussi terribles qu'on voulait bien se l'imaginer. La différence est surtout très sensible depuis qu'il y a un certain nombre de dames. Dans les premiers temps de notre séjour, nous avions à peine mis le pied dans un village, que déjà la population féminine en émoi se sauvait à toutes jambes, aux cris des enfants et aux aboiements des chiens. Je crois bien que les mères, quand elles veulent faire rentrer leurs marmots dans l'obéissance, les menacent encore de l'*ouaï-koua-hinn*. Nous avions beau nous évertuer à les rassurer par nos paroles et par nos gestes, à leur répéter : « N'ayez pas peur ! ne craignez rien ! » c'était peine perdue. Un jour nous nous avisâmes de nous retirer à distance et de laisser les dames s'approcher seules. L'expédient réussit à merveille. Les femmes, bannissant toute frayeur, firent cercle autour d'elles, les examinant des pieds à la tête, palpant leurs vêtements et leur adressant des questions de tout genre : « Avez-vous des enfants ? — Oui. — Nous voudrions bien les voir ! — Nous vous les apporterons. » — La vue de notre petit les a rassurées à tel point que peu de jours après, comme je le portais sur mes bras, elles firent bravement volte-face, et l'une d'elles poussa même le courage jusqu'à m'adresser certaines questions au sujet de l'enfant. L'œuvre de l'évangélisation de ces pauvres créatures, dont la vie est pour ainsi dire un perpétuel état d'enfance, est réservée à la femme missionnaire. Relever ces âmes de la misère et de l'abaissement dans lequel elles végètent, en leur faisant connaître Jésus, quelle belle, quelle noble, mais aussi quelle difficile tâche ! Quand on s'est formé une idée des nombreux obstacles qui se présentent, on n'hésiterait pas un instant à y renoncer, si l'on ne comptait uniquement sur le secours du Seigneur.

Il est beaucoup plus aisé d'annoncer la Parole de Dieu aux hommes, mais je crains bien que les conversions ne soient

également fort lentes et fort rares. Ils écouteront tout ce qu'on leur dira, ils admireront les préceptes de la Bible, sa morale en particulier; Jésus-Christ leur paraîtra un homme extraordinaire ; avec vous ils se moqueront des idoles, admettront que les hommes sont pécheurs, qu'ils ont besoin de pardon ; seulement, dès qu'il s'agira de personnalité, dès qu'il entendront l'accablante apostrophe : « Tu es cet homme-là ! » ils répondront par un éclat de rire, sans se fâcher, et vous prenant pour un fou, ils tourneront les talons. Un lettré, plus respectueux, raisonnera longtemps et sérieusement avec vous ; à tout propos, il citera quelque sentence philosophique, et, si vous l'exhortez d'une manière pressante à donnee son cœur à Christ, il vous encouragera de son côté à vous ranger au nombre des disciples du grand Confutzeu, sous prétexte que celui-ci est venu quelques centaines d'années avant Jésus. Ce n'est réellement qu'à force de patience, de foi et de ferventes supplications, que le missionnaire peut s'attendre à voir ses efforts couronnés de succès.

Que l'Eglise du Seigneur, elle aussi, laissant le monde se préoccuper des résultats politiques ou commerciaux qu'amèneront les victoires de nos soldats, se souvienne de ces millions d'âmes immortelles qui vivent sans Dieu et sans espérance ! Qu'elle contribue par ses prières à des triomphes devant lesquels pâliront les plus éclatants faits d'armes ! Ses messagers sont aux prises avec des ennemis puissants, infatigables, dont l'acharnement redouble à tous les échecs qu'ils subissent. Chers frères, soutenez-nous ! Demandez pour nous cette force divine qui se manifeste dans l'infirmité. Et surtout n'oubliez pas nos pauvres Chinois !

Jules Bonhoure.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

POLYNESIE.

Deux nouveaux martyrs

« Le Rév. M. G. Gordon, missionnaire dans l'île d'Eromanga, vient d'échapper à un grand danger. Une rougeole épidémique très violente ayant fait d'affreux ravages dans l'île, les païens accusaient les blancs d'en être la cause, et avaient formé le projet de les massacrer tous ensemble. Ils se réunirent même pour tenir un conseil à ce sujet, à quelques pas de la maison du missionnaire; mais ce fut là même que Dieu confondit leurs desseins. Une violente dispute s'éleva tout-à-coup entre eux, et ils se dispersèrent sans avoir fait autre chose que de se menacer les uns les autres. Le peu de chrétiens que l'île renferme (cette mission n'existe que depuis très peu d'années) ont échappé à la fureur des païens en se réfugiant dans la maison missionnaire. — Les messagers de Christ, employés dans cette île qu'a rendue célèbre la mort du bienheureux Williams, se recommandent aux prières des chrétiens d'Europe. »

Les lignes qui précèdent étaient composées quand nous avons reçu des nouvelles bien différentes. Une lettre adressée à un pasteur de Sidney, sous la date du 7 juin, par un Anglais fixé dans l'île d'Eromanga, lui a annoncé que les sauvages n'avaient pas renoncé à leur dessein et qu'ils ne l'avaient que trop complètement réalisé. Le Rév. Gordon et sa femme ont reçu la couronne du martyre. On ne lira pas

sans un douloureux intérêt quelques détails sur ce triste événement.

« Le 20 mai dernier, dit le narrateur, au moment même où j'écrivais un billet destiné à M. Gordon, je vis un natif nommé David Uti, suivi de quelques enfants de l'école, traverser précipitamment la rivière et se précipiter vers moi, en criant que les gens de Bunkhill venaient de tuer le *missi*. Saisissant aussitôt mes armes et me faisant accompagner de quelques insulaires étrangers, qui se trouvaient sous ma main, je courus sur le théâtre du crime et me mis à la poursuite des meurtriers, mais sans succès. Nous trouvâmes les corps de M. et Mme Gordon étendus sur le sol, horriblement mutilés. D'après l'inspection des blessures, il était évident, pourtant, que la mort de l'un et de l'autre avait dû être instantanée. Aussitôt je fis fermer les portes de la maison et y mis une garde de dix hommes, puis je m'occupai du soin de rendre à nos pauvres amis les devoirs de la sépulture. Choisissant à cet effet, un endroit situé sur la rive droite de la rivière, tout près de celui où était jadis tombé le bienheureux Williams, je fis de mes mains deux cercueils, et, le lendemain à deux heures, les funérailles eurent lieu. Sur ma demande, un natif nommé *Mana*, qui a passé quelque temps dans l'institut missionnaire de Samoa, et qui remplissait sous la direction de M. Gordon, les fonctions d'instituteur, se chargea de la cérémonie religieuse. Après le chant d'un cantique, il prononça une allocution, qui autant que je pus en juger par l'effet qu'elle parut produire, devait être profondément sentie; puis il fit une prière, et les deux corps furent ensuite confiés à la terre. Je ne saurais dire quelle émotion fit naître en moi cette cérémonie, et surtout la douleur dont paraissait, à la lettre, accablé un indigène qui se trouvait à mes côtés. Cet homme était celui-là même qui, en 1839, avait porté le coup de mort à cet autre grand serviteur de Dieu, John Williams. Les larmes et les lamen-

tations de tous les assistants, formaient un spectacle à fendre le cœur.

« D'après les renseignements que j'ai recueillis de la bouche des natifs, voici comment s'est accompli cet affreux événement.

« Le 20, vers midi, neuf natifs de Bunkhill, ayant à leur tête le chef Lova, se présentèrent à la maison missionnaire et demandèrent à voir M. Gordon. On leur dit qu'il était au bas de la colline, occupé à la construction d'une petite maison d'hiver. Aussitôt ils s'acheminèrent de ce côté, mais, en chemin, huit d'entre eux se cachèrent dans un petit bois, tandis que le neuvième, nommé Naru-bu-lit, poursuivit seul sa route. Il avait pour mission d'attirer M. Gordon dans le piége qu'on lui tendait. Quand Naru-bu-lit arriva près du missionnaire, celui-ci venait malheureusement d'envoyer les jeunes gens qui l'accompagnaient chercher des herbes pour en faire le toit du nouvel édifice. Le sauvage, enhardi par cet isolement, lui dit que ses camarades, restés à la maison de la Mission, désireraient avoir du calicot et le priaient de venir leur en donner. M. Gordon, prenant un morceau de planche, y écrivit, au moyen d'un charbon, l'invitation de donner à chacun de ses visiteurs un mètre d'étoffe. Il tendit ensuite ce message à Naru-bu-lit, en lui disant qu'il lui suffirait de le porter à sa femme. Mais cela ne faisait pas l'affaire du rusé sauvage. Il dit à M. Gordon que le chef Lova avait en outre l'intention de lui demander un remède pour un de ses amis qui était malade, et le supplia en conséquence de se rendre chez lui. M. Gordon objecta qu'il n'avait pas encore mangé d'un plat que sa femme venait de lui envoyer, mais, ajoutant aussitôt qu'il pouvait tout aussi bien prendre son repas chez lui, il se mit à remonter la colline, suivi du perfide messager. Dès qu'ils furent arrivés à l'endroit où se tenait l'embuscade, Naru-bu-lit, levant tout-à-coup sa hache, l'enfonça tout entière dans le dos de sa

victime, qui tomba en poussant un cri. Un second coup donné sur le côté droit du cou, sépara presque la tête du tronc, après quoi les autres sauvages sortant de leur cachette, se mirent à déchiqueter le cadavre.

« Pendant que ces faits s'accomplissaient, un des meurtriers, nommé *Ouben*, courut vers la maison. Mme Gordon, alarmée par les hurlements et les rires abominables qu'elle avait entendus, était sortie, et voyant arriver Ouben, lui demanda ce qui se passait. « Oh ! rien, Madame, lui dit-il, « ce sont les enfants qui s'amusent ? » Mais au même instant, l'insulaire, profitant du moment où elle se tournait d'un autre côté, lui porta, d'abord dans le dos, puis au cou et sur d'autres parties du corps, plusieurs coups qui, en un instant, l'eurent privée de toute vie.

« Tel a été le sort de ces deux pieux et fidèles serviteurs de Christ. Arrivés dans l'île en juin 1857, ils s'y étaient consacrés à l'évangélisation des natifs, sans beaucoup d'encouragement, mais avec un courage et un dévouement exemplaires. Bien des fois du reste, leur vie avait déjà été menacée, et l'on peut dire que ces quatre années de séjour avaient été un temps de continuelles alarmes, dont leur amour pour le Seigneur avait seul adouci l'amertume. »

La cause déterminante du massacre paraît bien avoir été celle que nous avons indiquée plus haut, les ravages exercés dans l'île par une rougeole maligne, qu'on dit avoir emporté des milliers de personnes, non-seulement à Erromanga, mais dans un grand nombre d'îles voisines. Les efforts mêmes que M. Gordon avait tentés pour venir en aide aux victimes de ce fléau, lui ont été funestes. Allant de village en village, il avait donné des soins et des remèdes aux malades, mais sans réussir toujours à les guérir. Il en avait ainsi agi, entre autres, à l'égard d'un chef nommé Nuiva, qui l'avait fait appeler au moment où la maladie était parvenue à son terme fatal. La mort de cet homme, arrivée le

lendemain, avait en conséquence été attribuée à l'homme blanc, et dès cet instant sa sentence avait été prononcée. Le plan de destruction embrassait tous les autres blancs fixés dans l'île, mais au dernier moment une indiscrétion de l'un des conspirateurs avait donné l'éveil aux autres victimes, de sorte que la famille Gordon seule a succombé.

Il paraît du reste que c'était contre le missionnaire que les haines étaient les plus vives, et cela par une raison bien facile à comprendre. Comme prédicateur, il avait, à propos même de la maladie, fait entendre aux indigènes des avertissements sérieux, qu'ils avaient pris sans doute pour des imprécations et probablement même pour des appels furieux faits à la sévérité de son Dieu. Quelques extraits des dernières pages du journal où le missionnaire consignait ses impressions de chaque jour, sont, à ce point de vue, tristement révélateurs.

« L'invasion de cette maladie, écrivait-il quelques mois avant les événements, a été précédée d'une résistance à l'Evangile presque universelle, et d'un tel redoublement de pratiques idolâtres et de meurtres sanglants qu'il me semblait impossible que Dieu ne visitât pas ce peuple, et je le leur avais dit nettement quelques jours avant que le mal éclatât. Je les avais exhortés à fuir la colère à venir; mais hélas! ils ne m'avaient écouté que lorsqu'il n'était plus temps. »

Plus tard, deux mois environ avant sa mort, il écrivait : « Il paraît qu'il y a quinze jours, j'ai manqué d'être tué d'un coup de fusil, près de Bunkhill, comme je passais à cheval. Je n'ai échappé qu'en vertu de quelque circonstance accidentelle, probablement de la pluie qui tombait par torrents... Il serait difficile, peut-être, qu'un missionnaire fût exposé à plus de dangers que ceux que je cours au milieu de ce peuple où la croyance à la sorcellerie est générale, et qui me regarde comme un *destructeur*. »

On voit, par ces paroles, que M. Gordon avait le sentiment des périls qui menaçaient sá vie ; mais rien, dans son journal, ne trahit des craintes ou un découragement indignes du chrétien. Voici les derniers mots qu'on y ait trouvés. Placés sur la tombe du martyr, ils y formeraient la plus touchante des épitaphes :

« Grâces soient rendues à Dieu pour la mesure de foi qu'il nous a accordée dans ces jours d'alarmes et de périls ! Oui, mon âme, bénis le Seigneur, qui t'a rachetée et qui a jusqu'ici préservé la vie de ton corps ! »

Il est à craindre, d'après la lettre qui nous a fourni ces tristes et pieux détails, que d'autres récits de persécutions et de meurtres ne nous arrivent encore des mêmes parages. Les missionnaires de Lifu, de Maré, d'Aniteum, de Tana, d'Esperito Santo, et de plusieurs autres îles, ont été déjà menacés et plusieurs de leurs maisons ou de leurs chapelles détruites par les ennemis de leur œuvre. Que les chrétiens se souviennent d'eux dans leurs prières !

INDE.

Les missions du nord de l'Inde. — Faits divers. — Naissance et mort d'un étrange culte. — Mort d'un fidèle serviteur de Christ. — Deux imposantes cérémonies à Calcutta. — La mission parmi les femmes à Calcutta. — Progrès de l'Evangile à Delhi. — Nouvelles d'Assam. — Un vieux pasteur indou.

Naissance et mort d'un étrange culte.

Un journal de Calcutta, *l'Ami de l'Inde*, donne de curieux détails sur un fait qui peut servir à montrer comment l'idolâtrie a pu conduire les hommes au culte de leurs semblables,

et jusqu'à quel point peuvent aller, à cet égard, leur ignorance et leur fanatisme.

Un des officiers supérieurs anglais qui ont perdu la vie dans les sanglantes péripéties de la terrible révolte des cipayes, en 1857, le général Nicholson, avait, longtemps avant ces événements, exercé d'importants commandements dans le Punjab. Il s'y était distingué non-seulement par sa valeur sur les champs de bataille, mais encore par une administration tout à la fois ferme et paternelle qui lui avait gagné le cœur des Indous. Il en résulta que lorsque le général fut rappelé en Angleterre, en 1850, il s'était formé dans une ville du nord, nommée Hurripore, une congrégation de fakirs, qui, abandonnant les croyances et les formes du monachisme indou, s'étaient consacrés tout entiers au culte de Nicholson. Ils l'appelaient leur père, leur protecteur, leur juge, et l'invoquaient, à la lettre, sous le nom de *Gourou Nikul-Sein.* Ils portaient un costume couleur de safran, surmonté d'un chapeau noir, et avaient adopté pour forme de culte une sorte de chant mélancolique dont chaque vers ou couplet se terminait par le nom du général, toujours accolé au mot de *gourou*, qu'on pourrait traduire par *saint.* C'étaient du reste des gens très doux, très inoffensifs et qui semblaient n'aspirer à autre chose qu'à jouir en paix des douceurs de leur nouvelle dévotion. En 1856, le général fut renvoyé dans l'Inde et chargé d'une mission dans le Cachemire. Pour s'y rendre, il lui fallait passer par Hurripore. Dès que ses adorateurs le surent, ils laissèrent éclater la joie la plus vive, et se portèrent tous ensemble à la rencontre de leur gourou pour lui rendre leurs hommages. Le général très étonné, les reçut assez mal, chercha par ses discours à les faire revenir de leur aveuglement, puis, voyant l'inutilité de ses raisonnements, eut recours à un moyen qu'en dépit de la meilleure volonté, on est quelquefois tenté d'employer avec les Indous : il en fit fouetter quelques-uns. Mais

ces rigueurs, bien loin de refroidir leur zèle, n'aboutirent qu'à l'accroître encore. Ils les déclarèrent parfaitement méritées, s'accusèrent d'avoir irrité leur dieu par les imperfections et les souillures de leur vie, et redoublèrent dès lors d'austérité dans leur conduite et de ferveur dans leurs pratiques de dévotion.

Mais ce qui prouve encore mieux à quel degré de fanatisme aveugle ces gens en étaient venus, ce fut ce qui se passa lorsque le brave général fut glorieusement tombé sous les murs de Delhi. Après s'être longtemps refusé à croire que leur dieu fût mort, les fakirs de Nikul-Sein en devinrent comme insensés. Leur chef déclara qu'il lui était impossible de rester dans un monde que son gourou n'habitait plus, et se retirant dans sa hutte, il se coupa la gorge. Un autre en fit autant. Mais un troisième, mieux inspiré, dit qu'il voulait aller dans le même ciel que Nikul-Sein, et sur-le-champ il partit pour Peschawour, s'y mit en rapport avec les missionnaires, étudia l'Evangile, et a pu depuis recevoir le baptême. Il remplit maintenant les fonctions d'instituteur dans l'école de la mission. Un quatrième enfin a suivi l'exemple de ce dernier, et reçoit actuellement une instruction chrétienne dont il paraît disposé à bien profiter. On ne sait pas ce que sont devenus les autres adorateurs du général. Puissent quelques-uns d'entre eux avoir été, comme les deux derniers, amenés au pied de la croix par le renversement de leurs folles idées.

Mort d'un fidèle serviteur de Christ.

Quelques-uns de nos lecteurs, sinon tous, pourront se rappeler le nom et l'histoire de Gopenath Nundy, ce prédicateur indigène du nord de l'Inde, qui, lors de la révolte des cipayes rendit, ainsi que sa femme, un si courageux et si noble témoignage à l'Evangile. (Voir nos numéros de novembre

1857, page 408, et de septembre 1858, page 345). Une lettre toute récente du célèbre Dr Duff, de Calcutta, nous apprend que ce fidèle serviteur de Christ a terminé sa carrière terrestre.

« Lundi dernier, écrit le docteur, j'ai reçu de Futtehpore, ville située à moitié chemin entre Allahabad et Caunpore, la nouvelle profondément triste de la mort soudaine de mon bien-aimé fils dans le Seigneur, le Rév. Gopenath-Nundi. Oh! bien aimé, en effet : un cœur si simple, si docile, si humble, si affectueux, si reconnaissant, si désintéressé, si droit dans toutes ses voies, si complétement dévoué aux œuvres de foi et d'amour, si admirablement prêt, en temps et hors de temps, à la pratique de tout ce qui est bien!

« Il n'y a que quelques semaines que, venu à Calcutta pour y remplir une mission charitable, dans un état de santé parfaite, il y exhorta d'une manière très impressive une congrégation d'indigènes réunie dans notre chapelle. Que je m'attendais peu, en prenant ensuite congé de lui, que je voyais alors pour la dernière fois sa figure tout à la fois si sérieuse et si douce! Et qui m'eût dit, quand tous deux, à genoux dans mon cabinet, nous nous recommandions mutuellement au Père des esprits, que je n'entendrais plus sa voix jusqu'au jour où nous nous saluerons, comme rachetés par le sang de l'Agneau, devant le trône de la gloire! Mais il en est ainsi. Je le pleure comme je pleurerais un fils unique, et mes yeux se fondent par moments en larmes à cause de lui! Est-ce impatience ou murmure contre cette dispensation de son Père et de mon Père céleste? Non, ce n'est que l'explosion d'une douleur profonde au souvenir d'un frère que j'aimais comme mon âme! Mais il est maintenant entré dans son repos! Il a reçu sa glorieuse récompense et ses œuvres l'ont suivi. Il a laissé dans le nord de l'Inde un grand nombre de ses enfants spirituels qui déplorent cette perte, irréparable peut-être pour eux. Quatre ans ne s'étaient pas

écoulés depuis qu'il fut, avec sa digne et chère compagne, saisi par les rebelles et condamné à mort. On se rappelle avec quelle héroïque constance les deux martyrs se résignèrent à tout plutôt que de renier le Seigneur, et comment ils n'échappèrent à leur bourreaux que par l'arrivée soudaine du général Neil. Gopenath-Nundi a eu une fin paisible et une tombe honorée. Que ses cendres y reposent doucement jusqu'à la résurrection des justes! »

Deux imposantes cérémonies a Calcutta.

Depuis une douzaine d'années, il s'est formé à Calcutta, sous les auspices de l'Eglise libre d'Ecosse, une Eglise de convertis, à laquelle il avait été décidé, dès lors, qu'un pasteur indigène serait donné, dès que les circonstances le permettraient. Une dame d'Ecosse avait, il y a quelques années, remis au Dr Duff une somme de 50,000 fr. destinée spécialement à bâtir une chapelle pour cette portion de l'Eglise de Christ. Depuis deux ans, la chapelle est bâtie, mais le pasteur n'avait pas encore été trouvé, et les missionnaires continuaient à y faire le service. Mais aujourd'hui l'œuvre est complète. Un jeune Indou nommé *Lal Behari De*, qui a fait de bonnes études à Edimbourg, a été, le 17 mars dernier, installé comme pasteur de l'Eglise indigène par le Dr Duff, en présence d'une foule nombreuse qui s'est associée de cœur à cette émouvante cérémonie. La congrégation s'est engagée à faire au moins la moitié du traitement de son pasteur.

Trois jours après l'installation de Lal Behari De, c'est-à-dire le 20 mars, une foule plus nombreuse encore, où se trouvaient des missionnaires et des convertis de presque toutes les dénominations indépendantes qui sont représentées à Calcutta, se réunit dans la vaste chapelle de l'Union (de la Société des Missions de Londres). Il s'agissait de la consécration au saint ministère de trois indigènes qui, après avoir

pendant plusieurs années exercé les fonctions d'évangélistes, s'étaient montrés par leurs capacités, aussi bien que par leur foi, aptes à recevoir l'imposition des mains. L'aspect de cette chapelle, remplie d'auditeurs jusque dans ses moindres recoins, était à lui seul un éclatant témoignage rendu à la puissance de l'Evangile et à l'active fidélité de ses messagers. Quelques-uns des spectateurs pouvaient se rappeler que lorsqu'elle fut ouverte, il y a une quarantaine d'années, Calcutta ne comptait encore que quelques rares convertis, et qu'on aurait pu regarder alors comme une folie de s'attendre à voir arriver sitôt le jour où l'édifice ne suffirait plus à contenir l'auditoire.

Les trois candidats, nommés: *Taraprosad Chatterjea*, *Kasinath-Dutt* et *Surjo Kumar Ghose*, étaient d'anciens élèves de la grande école fondée par la Société de Londres à Bhowanipore, l'un des faubourgs de Calcutta. Les deux premiers avaient été baptisés en 1851 et le dernier en 1852. Tous trois avaient, après leur conversion, passé par le creuset de la souffrance, pour le nom de Christ, mais en étaient sortis triomphants plus fermes et plus dévoués que jamais au service de leur divin Maître. Ils avaient ensuite, tout en se livrant à des travaux d'évangélisation, employé plusieurs années à l'étude de la théologie.

Suivant l'usage des Églises congrégationalistes, chacun des récipiendaires fut invité à rendre compte, d'abord de ses expériences et de ses convictions personnelles, puis des motifs qui l'avaient déterminé à désirer de devenir ministre de l'Évangile, et des principes d'après lesquels il comptait se diriger en fournissant cette sainte carrière. Tous s'acquittèrent de cette tâche à la satisfaction de l'auditoire, et quelques passages du discours prononcé par Surjo Kumar Ghose montreront qu'en effet ces nouveaux serviteurs de Christ savent apprécier la nature et les obligations du ministère.

« Après une confession sincère, franche et cordiale de la

foi chétienne, a-t-il dit, aucun devoir ne me paraît aussi important, aussi impérieux et aussi sacré que celui d'en prêcher les doctrines salutaires à ceux qui ne les connaissent pas encore. Le christianisme n'est pas une religion d'égoïsme, c'est une religion d'amour. Le chrétien ne saurait donc se contenter d'avoir été personnellement sauvé, « comme un tison retiré du feu ; » il lui est impossible de rester indifférent aux intérêts éternels de ces multitudes qui, autour de lui, courent tête baissée vers les abîmes de la perdition. Racheté lui-même par le précieux sang de Christ, il ne pourrait pas jouir de la paix de l'Esprit s'il ne faisait connaître partout le nom sacré de Celui qui s'est donné pour lui. Quand, il y a maintenant neuf ans, je fus amené à connaître mon Rédempteur, quand, dans ses compassions infinies, il plut à Dieu de me faire passer des ténèbres du paganisme dans le royaume de son Fils, mes devoirs à ce sujet ne m'apparurent pas d'abord, je dois l'avouer, aussi clairement tracés qu'ils l'ont été depuis. Plus tard, quand l'idée de devenir prédicateur de l'Evangile se fut présentée à mon esprit, j'eus à passer par bien des doutes et des difficultés, je puis même dire par des défaillances et des combats, jusqu'à ce qu'à la fin, sous la direction de cette Providence toute sage et toute miséricordieuse sans la permission de qui un seul passereau ne tombe pas à terre, je résolus, en toute humilité, de consacrer ma vie tout entière à son saint service. Et maintenant, après plusieurs années, durant lesquelles j'ai pu acquérir une connaissance expérimentale de ce service, me voici..... avec le sentiment profond de mon incapacité et de ma misère naturelles, mais avec une résolution plus inébranlable que jamais, décidé à consacrer mon âme et mon corps à l'œuvre de mon Rédempteur. En pensant à la condition spirituelle de mes compatriotes, de ces millions et de ces dizaines de millions d'âmes qui n'ont pas encore vu briller le soleil d'en haut, je sens que l'obligation de le leur

annoncer m'est imposée d'en haut : « Malheur à moi si je n'évangélisais pas ! » Et comme natif de ce pays, il me semble que le chemin est tout tracé devant moi. Je suis comme cet homme du corps duquel le Seigneur avait chassé toute une légion d'esprits malins, et auquel il défendit d'aller plus loin en lui disant : « Va-t'en dans ta maison, vers tes parents, et raconte-leur les grandes choses que le Seigneur t'a faites et comment il a eu pitié de toi.... »

« Il est vrai que tout en me disposant ainsi à servir mon Dieu, je m'en sens parfaitement incapable et indigne ; que cette qualité d'ambassadeur du Roi des rois est une charge écrasante pour un homme faible, faillible et pécheur comme moi... Mais mon espérance est en Dieu. Je suis souillé, mais Il est la source de toute sainteté ; je suis faible, mais Il est le Tout-Puissant ; je suis ignorant, mais Il est la Toute Science. A lui donc, à lui seul je regarde ; de lui seul j'attends la grâce qui fortifie, la sagesse qui enseigne, le jugement qui discerne, la patience qui supporte et attend, la résignation qui se soumet, l'amour qui soutient, le zèle et la persévérance qui accomplissent. De lui seul viennent ces grâces ; et comment « Celui qui m'a donné son Fils ne me donnerait-il pas toutes choses avec Lui? »...

ÉDUCATION DES FEMMES.

On sait qu'il existe en Angleterre une Société dont le but spécial est de répandre l'instruction parmi les femmes de l'Inde. On lit dans un des derniers numéros de son journal : « L'instruction des femmes renfermées dans les zénanas a été l'objet des efforts de plusieurs des dames qui correspondent avec la Société, et, malgré les difficultés de l'œuvre, il n'est aucune d'entre elles qui n'ait eu à nous annoncer quelques encouragements. Dans un des districts du Bengale,

des païens appartenant à des castes élevées ont demandé d'eux-mêmes qu'on ouvrît des écoles pour leurs filles. Une autre dame missionnaire nous écrit qu'il y a plus à faire parmi les femmes de ce pays que beaucoup de gens ne se l'imaginent, même à Calcutta. Un jour qu'elle demandait à un riche Indou pourquoi les femmes de sa maison ne recevaient pas de leçons de lecture : « Oh ! lui répondit cet homme, elles sont trop stupides pour apprendre ; et montrant du doigt sa propre femme : Voyez-la, ajouta-t-il avec grossièreté, c'est une brute qui ne saura jamais rien.» Et cependant, aujourd'hui, il se donne trois fois par semaine, dans cette maison même, des leçons de lecture et des instructions religieuses auxquelles assistent onze femmes, dont plusieurs démentent, par leurs progrès, les propos du maître du logis. » A Calcutta même les choses marchent plus vite. Une lettre reçue tout récemment de cette ville contient le passage suivant : « Ici les classes riches et même moyennes commencent à faire instruire leurs femmes, soit au moyen de leçons données à domicile, soit en les plaçant dans des écoles privées. Quelques faits arrivés récemment dans de riches familles indoues de Calcutta sont, sous ce rapport, dignes de remarque. Des jeunes gens riches et bien instruits ont refusé de s'allier à elles en épousant leurs filles, parce qu'elles n'avaient reçu aucune instruction. On commence donc à sentir que cet état de complète ignorance où les femmes sont restées si longtemps ne répond plus aux idées nouvelles... »

Progrès de l'Évangile a Delhi.

Nous avons plusieurs fois déjà signalé la ville de Delhi comme l'un des points sur lesquels l'Evangile a fait le plus de conquêtes depuis les événements de 1857. Un rapport de la mission baptiste, que nous avons sous les yeux, montre que ce mouvement devient de plus en plus sensible. La pré-

dication de l'Évangile, soit dans la cité, soit dans les faubourgs, soit enfin dans un assez grand nombre de villages des environs, est écoutée avec un empressement et un sérieux qui forment le plus encourageant contraste avec l'indifférence et l'hostilité qui l'accueillaient autrefois. Les missionnaires ne suffisent pas à toutes les demandes qui leur sont adressées. Presque tous les mois, depuis un an, il s'est constitué des congrégations nouvelles, petites sans doute, mais pleines d'entrain et de vie, et deux ou trois lieux de culte ont dû être ajoutés à ceux qui existaient déjà. En décembre dernier, 150 chrétiens indigènes, tous habitants de la ville et des faubourgs, se réunirent pour participer ensemble à la sainte Cène, et le firent, autant qu'il est possible à l'homme de juger en pareille circonstance, avec une ferveur et une sincérité véritablement édifiantes. « Chose admirable ! » dit à ce propos un missionnaire : « pendant quarante ans le travail des serviteurs de Dieu était resté ici à peu près sans fruit apparent. Après la révolte de 1857, il n'était demeuré du petit troupeau qu'ils étaient parvenus à rassembler que *quatre* chrétiens ; tous les autres avaient été tués ou forcés de s'enfuir ; et maintenant, à trois ans d'intervalle, voilà 150 disciples de Christ rangés autour de la table sainte, humbles, reconnaissants, et résolus à confesser Christ devant les hommes ! Il sera donc toujours vrai que le sang des martyrs est la semence de l'Eglise. »

« Cette année, dit en terminant le rapport, a véritablement été une année de progrès. Cent douze personnes ont été baptisées à Delhi et dans les faubourgs, et dans l'opinion de tous les frères présents à la dernière conférence de la mission, jamais encore l'œuvre ne s'était présentée sous un aspect si propre à inspirer la confiance. »

Nouvelles du pays d'Assam.

Dans la province d'Assam aussi, la prédication de la vé-

rité produit ses effets de réveil et de vie. Sous la date du 27 avril dernier, un des missionnaires de cette contrée, le Rév. Hepelmeyer, de Tezpore, écrivait à un ami :

« Dimanche dernier, j'ai eu, par la compatissante bonté du Seigneur, la joie de baptiser sept néophytes, tous parents plus ou moins rapprochés de nos deux lecteurs de la Bible, Salomon et Job. Ces gens appartiennent à la race des Kacharis. Ils avaient fait, à pied, dans le but de recevoir le baptême, au-delà de cent milles (plus de 35 lieues), franchi dix rivières dépourvues de ponts et traversé une jungle très épaisse, infestée de tigres et d'ours, et qui, à elle seule, ne leur avait pas pris moins de quatre journées de marche. Huit autres personnes de la même tribu avaient fait le trajet avec eux avec l'intention de solliciter aussi le baptême ; mais, après examen, ils ne me parurent pas suffisamment préparés, et je dus ajourner leur admission dans nos rangs, tout en leur laissant l'espoir d'y être admis un peu plus tard, en même temps qu'un assez grand nombre d'autres candidats qui reçoivent une instruction religieuse régulière. Plusieurs de ces derniers sont des élèves de nos écoles missionnaires, mais il se trouve aussi dans le nombre quelques pundits ou instituteurs.

« Le village où la Parole de Dieu paraît écoutée avec le plus de fruit est celui de Bangbari. C'est là que nos lecteurs de la Bible et leurs familles résident, et que le Seigneur a accordé à leur zèle des conversions qui nous réjouissent ; mais ils rayonnent de là dans un grand nombre d'autres localités. Suivant eux et suivant d'autres témoignages encore, la superstition perd tous les jours du terrain dans ce district. On dit, entre autres, que les danses sauvages et atroces qui accompagnent les sacrifices offerts au démon, les jours de grandes fêtes dites religieuses, commencent à être délaissées et ne trouvent presque plus personne qui ose les défendre. La femme de Salomon, qui se trouvait parmi les

néophytes baptisés le 21 de ce mois, est une femme intelligente; elle va, sous notre direction, prendre ici quelques leçons qui la rendront capable de travailler efficacement, nous l'espérons du moins, à répandre la connaissance de Christ parmi les femmes du Kanchari. Mais, ce que nous désirons surtout, c'est de pouvoir augmenter le nombre de nos lecteurs de la Bible. Si quelque bienveillant ami de la vérité voulait consacrer à cet objet la somme de 50 livres par an, nous pourrions en avoir dix au lieu de deux, et nous sommes convaincus que ce serait une œuvre excellente, car la population Kanchari est évidemment *mûre* pour la prédication du salut. Oh ! qu'il plaise au Seigneur d'envoyer des ouvriers dans sa moisson ! »

Un vieux pasteur indou.

Nous terminerons cette suite de récits, à peu près indépendants les uns des autres, par l'histoire d'un pasteur indigène, telle que nous la trouvons racontée dans le discours d'un missionnaire baptiste à la dernière assemblée générale de sa Société à Londres.

« Beaucoup d'Européens, a dit le Rév. Wilkinson, ont de la peine à croire aux fruits de notre mission, parce qu'ils ne se donnent pas la peine d'étudier les faits. Je me trouvais un jour dans la tente d'un officier anglais qui partageait cette opinion. « Jamais on ne me persuadera, me disait-il, « que les Indous puissent devenir de vrais chrétiens. Ils « sont si enclins à mentir ! » Et sur mon affirmation que je connaissais des indigènes vraiment convertis et que je ne craindrais pas de voir soumis à toute espèce d'épreuves : « Je voudrais bien, me répondit-il, que vous m'en fissiez voir « de tels, et suis sûr que je lèverais devant vous le masque dont « ils se couvrent. — Eh bien! lui dis-je, voilà justement, « dans l'avenue qui aboutit à votre tente, notre missionnaire

« indou, Gunga-Dhor. C'est un ancien brahmine. Voulez-
« vous le soumettre à l'épreuve dont vous parlez ? — Oui,
« je serais bien aise de lui adresser quelques questions. »
Sur mon invitation, Gunga vint nous rejoindre, et je lui dis dans sa langue maternelle : « Voici un officier qui ne veut
« pas croire à la sincérité de vos convictions chrétiennes. »
A ce mot, le vieux naturel du brahmine parut un instant reprendre vie. « Que voulez-vous que j'y fasse ? » répondit avec une certaine hauteur le nouveau venu. Puis, quand j'eus ajouté que notre hôte désirait lui adresser quelques questions : « Dans quel but ? reprit-il; est-ce pour que je lui
« rende sérieusement compte de l'espérance qui est en moi,
« ou bien seulement pour le plaisir de me trouver en défaut ? »
Mais aussitôt reprenant un ton plus doux : « Que Monsieur,
« ajouta-t-il, fasse ses questions, je tâcherai d'y répondre.

« — Eh bien ! dit alors l'officier, comment gagniez-vous
« votre vie avant de devenir chrétien ?

« — Monsieur, répondit Gunga, j'étais un brahmine en
« fonctions. »

« Peu au courant des coutumes et du langage indous, l'officier ne comprit pas la portée de cette réponse, et renouvela sa question. C'était agir à peu près comme si quelqu'un, arrêtant la voiture d'un millionnaire ou d'un lord anglais dans une rue de Londres, allait lui demander : « Quels sont vos moyens d'existence ? » Je répondis à la place de Gunga, que comme brahmine en fonctions notre ami avait pu jouir en toute propriété des revenus d'un temple des plus importants et de toutes les offrandes qu'y apportaient journellement les adorateurs du dieu, et qu'il avait renoncé à cela pour entrer dans l'Eglise de Christ. Ce renseignement frappa notre officier, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! je
« ne savais pas cela ! » Le vieux Gunga, prenant ensuite la parole, raconta l'histoire de sa conversion. Ses premières impressions avaient eu pour cause un traité chrétien qui lui

avait donné l'idée de mettre à l'épreuve Djaggernat, pour savoir si c'était, oui ou non, un dieu quelconque. Dans ce but, nous dit-il, il avait passé vingt-quatre heures entières à le prier, puis vingt-quatre autres heures à le maudire. Voyant le prétendu dieu rester aussi insensible à l'un de ces procédés qu'à l'autre, il l'avait ensuite frappé d'une lance, et comme il n'avait vu ni l'idole se défendre, ni son propre bras se dessécher, il en avait conclu qu'il n'avait devant lui qu'un mensonge. S'adonnant dès-lors à l'étude du christianisme, il avait senti la grâce d'en haut prendre possession de son cœur, un changement radical s'était opéré dans tout son être ; il avait fait profession de la foi, et depuis lors son âme n'avait plus cessé de jouir d'une paix parfaite.

« Pendant ce récit, dont je ne donne que les grands traits, je vis des larmes jaillir des yeux de notre officier, et quand l'Indou se tut : « Eh bien ! s'écria-t-il, que Dieu vous bé-« nisse ! Je me félicite de vous avoir rencontré. » Mais là ne se borna pas l'entretien. Après avoir été questionné, Gunga voulut avoir son tour. « Monsieur, dit-il, vous avez réclamé « le droit de m'examiner; me permettrez-vous de vous exa-« miner aussi un peu. Vous arrivez d'un pays chrétien, « vous vous appelez vous-même chrétien ; mais l'êtes-vous « réellement ? » — Ainsi pris à partie, l'officier se leva, et, sans rien dire, passa dans une autre pièce ; mais là, Gunga le suivit, et reprenant la parole d'un ton tout à la fois grave et affectueux : « Pardonnez-moi, Monsieur; mon intention « n'était pas de rien dire qui pût vous offenser. Tout ce que « je désire, c'est, si vous êtes chrétien, que vous vouliez « bien unir vos prières aux miennes pour obtenir du Sei-« gneur que je sois trouvé fidèle jusqu'à la mort. »

« Je ne rapporterai pas la suite de l'entretien ; mais je m'estime heureux de pouvoir dire que l'officier dont je parle est devenu, lui aussi, un vrai serviteur de Christ, et que

c'est à son entrevue avec Gunga qu'il a toujours fait remonter sa conversion. »

EVANGELISATION DES ISRAELITES.

La grande *Société de Londres en faveur des juifs* a tenu sa dernière assemblée générale à Londres, le 3 mai dernier. Elle avait reçu dans le courant de l'exercice plus de 886,000 fr., et en avait dépensé près de 888,000. Le chiffre de ses stations en Europe, en Algérie, en Palestine et en Egypte s'élève à 32, et celui des agents qu'elle y entretient à 30 missionnaires consacrés, 26 non consacrés et 65 colporteurs ou instituteurs. Il avait été distribué dans le courant de l'année plus de 27,000 Anciens Testaments et environ 15,000 exemplaires de la version hébraïque du Nouveau Testament. Quant aux résultats spirituels obtenus par les efforts de la Société, on peut les apprécier par ces seuls faits que l'on compte aujourd'hui parmi les juifs convertis environ 70 ministres du saint Evangile, employés comme missionnaires ou comme pasteurs dans l'Eglise anglicane, et que les écoles de la Société sont fréquentées par plus de 1,000 enfants israélites, qui y reçoivent tous une instruction chrétienne. Le D[r] Ewald, qui travaille à Londres, a, depuis une dizaine d'années, administré dans sa chapelle le baptême chrétien à 170 adultes et à plus de 50 enfants, tous sortis du judaïsme.

Dans le courant de cette séance, un des agents les plus distingués de la Société, le Rév. J.-A. Stern, qui a parcouru, depuis quelques années, la Crimée, une partie de l'empire turc et l'Abyssinie, a donné sur l'état des juifs, dans cette dernière contrée, des détails pleins d'un saisissant intérêt, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire

intégralement. Le chiffre des israélites d'Abyssinie est d'au moins 250,000. Partout le missionnaire a reçu d'eux l'accueil le plus chaleureux, et rien n'égale l'empressement avec lequel ils recherchaient les saintes Ecritures qu'il donnait sur son passage. Quelques-uns, ayant entendu au loin parler de ces distributions et de la prédication qui les accompagnait, franchissaient des distances énormes pour y avoir part, et quelquefois, arrivant après le départ du missionnaire, ils le poursuivaient à pied pendant des journées entières, dans le seul but d'obtenir le saint volume.

En plusieurs endroits, à la suite des prédications de M. Stern, il s'éleva des discussions très animées entre les juifs et les chrétiens abyssins, dont la religion est plus corrompue encore, s'il est possible, que celle des catholiques romains, et plus d'une fois ces disputes finissaient par des paroles comme celles-ci : « Nous sommes tous dans l'erreur, et nous avons, les uns et les autres, besoin d'apprendre de meilleures choses. »

Un autre agent de la Société, le Rév. L.-G. Kleinheim, a aussi présenté un rapport plein de vie sur les œuvres de la Société à Bucharest. Mais un des incidents qui ont le plus impressionné peut-être l'assemblée du 3 mai, a été un chœur de 40 enfants israélites, tous baptisés, qui ont chanté des cantiques anglais et quelques psaumes en hébreu.

Il existe à Londres, sous le nom de *Société britannique pour la propagation de l'Evangile parmi les juifs*, une autre institution qui se distingue de la première en ce qu'elle est moins strictement unie à l'Eglise anglicane, et qu'elle est soutenue presque exclusivement par des non-corformistes. Son champ de travail embrasse aussi l'Angleterre, le continent européen, la Palestine et le nord de l'Afrique. Elle emploie dans ces divers pays 22 agents, et avait dépensé dans le courant de l'année environ 150,000 fr.

Les deux Eglises d'Ecosse poursuivent aussi l'œuvre de la conversion des juifs, et ont chacune dans son sein un comité chargé spécialement de cette branche d'activité chrétienne. L'Eglise établie y avait, l'année dernière, consacré près de 100,000 fr., et l'Eglise libre environ 112,000. De tous les points évangélisés, les rapports parvenus aux deux Eglises annoncent des résultats encourageants. Dans les seules villes de Pesth et de Constantinople, les écoles juives de l'Eglise libre comptent plus de 400 enfants.

L'Eglise presbytérienne d'Irlande, qui a tenu son assemblée générale le 1er juillet, a aussi entendu d'intéressantes communications sur les travaux de ses agents parmi les israélites. C'est surtout en Allemagne et en Syrie que ces œuvres se poursuivent. On se rappelle que dans les massacres de Damas, le Rév. Graham, missionnaire de l'Eglise d'Irlande, a reçu la couronne du martyre chrétien. Ses deux collègues, M. Robson et M. Ferrette, ancien moine français converti à la foi protestante, ont rendu depuis de grands services dans les efforts tentés pour venir en aide aux victimes de la férocité des Druses. En Allemagne, l'importante cité de Hambourg a été le théâtre d'une grande activité; il y a été placé environ 2,000 exemplaires des Livres sacrés et près de 300,000 traités. En Sibérie et dans le grand-duché de Posen, où les israélites sont, comme on le sait, très nombreux, le missionnaire de l'Eglise irlandaise, travaillant de concert avec M. Herschell, de la Société de Londres, a mis en circulation, dans l'espace de deux mois, près de 10,000 exemplaires des saints Livres. Un chrétien bien connu, de Glascow, M. John Henderson, avait fourni ces livres et s'était en outre chargé de tous les frais de voyage.

N'oublions pas de mentionner en terminant l'existence et les opérations d'une Société dont le siége est plus près de

nous, et qui, bien que moins considérable que celle dont nous venons de parler, a cependant des droits tout particuliers aux sympathies des chrétiens de langue française. La *Société des Amis d'Israël*, qui s'occupe surtout des israélites de l'Alsace et de la Suisse, a célébré son trentième anniversaire à Bâle, le 1er juillet dernier. Il y a été donné, sur les opérations de la Société, des détails qui montrent qu'à travers beaucoup de difficultés l'œuvre est cependant en progrès. Les recettes de l'année s'étaient élevées à 13,000 fr. et les dépenses à plus de 11,000.

On voit, par cet ensemble de faits, dont un coup-d'œil sur d'autres institutions ou Eglises pourrait accroître la somme, que l'Evangile du salut en Christ est abondamment répandu parmi les enfants d'Abraham selon la chair. Sous l'influence de la grâce, qui ne fait jamais défaut aux travaux des messagers de cette bonne nouvelle, des centaines et des milliers de juifs ont appris à invoquer comme leur Sauveur Celui que leurs pères avaient percé. Mais c'est par millions qu'on compte encore ceux qui restent engagés dans les préventions haineuses de leur nation ou dans les liens plus funestes encore de l'incrédulité. Que les chrétiens prient donc pour cette œuvre et se fassent un devoir sacré d'y prendre part. Une remarque que nous avons souvent rencontrée en parcourant les rapports qui la concernent, est de nature à nous y encourager ; c'est que partout où les israélites apportent une attention quelque peu sérieuse à l'étude du christianisme, ils reconnaissent et avouent hautement que l'enseignement des Eglises évangéliques est infiniment plus scripturaire que celui de l'Eglise romaine. Ajoutons en passant que les mahométans qui lisent la Bible ne manquent jamais d'exprimer la même opinion.

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Prochain départ de deux missionnaires pour le sud de l'Afrique.

Deux nouveaux ouvriers vont s'embarquer, dans le courant du mois prochain, pour le cap de Bonne-Espérance. L'un est le fils unique de M. et Mme Rolland, de Béerséba. Après avoir passé plusieurs années en Europe, pour s'y préparer au saint ministère, notre jeune frère va s'associer aux travaux de ses dignes parents, dont les forces commencent à décliner. M. Emile Rolland est le premier-né de la mission du Lessouto. Son retour dans son pays natal sera salué avec transport par toute une génération avec laquelle il a grandi, et qui se réjouit, depuis longtemps, à la pensée d'avoir en lui un conducteur spirituel qui lui appartienne de toute manière.—M. Duvoisin est, lui aussi, l'enfant d'un fidèle serviteur de Christ. Après un ministère trop court, mais abondamment béni en France et en Suisse, son père et sa mère sont, l'un et l'autre, entrés dans leur repos, en demandant à Dieu de faire du seul fils qu'il leur eût donné un messager du salut au milieu des païens. Nos deux frères auront pour compagne de voyage, une jeune Ecossaise que M. Rolland vient d'épouser à Edimbourg.

Nous ne doutons point que nos Eglises n'adoptent avec joie ces nouveaux ouvriers qu'elles doivent au dévouement et aux ferventes prières de parents chrétiens. Elles s'empresseront de contribuer à la réalisation de vœux touchants

et sacrés que le Seigneur lui-même a ratifiés, et qu'il ne manquera point de faire fructifier à sa gloire.

Le Comité ne se dissimule point les embarras auxquels il s'expose en préparant ce nouvel envoi dans un moment où les fonds de la Société sont plus qu'épuisés. Mais nous nous attendons au Seigneur et à vous, frères bien-aimés, qui, jusqu'à ce jour, nous avez encouragés à avancer sans crainte dans la voie où nous sommes entrés. Venez-nous promptement et libéralement en aide, et lorsque Dieu suscite des messagers du salut, associons-nous tous avec joie à l'œuvre qu'ils vont faire en son nom !

L'oeuvre des Missions aux Conférences de Genève.

Nos lecteurs savent que, dans les premiers jours du mois de septembre dernier, des conférences, organisées à Genève par les soins de l'Alliance évangélique, se sont occupées d'un grand nombre de questions relatives à l'avancement du règne de Christ dans le monde. Naturellement, les œuvres missionnaires devaient avoir leur place dans ces entretiens. Une séance entière leur a été consacrée. M. le pasteur *GrandPierre*, de Paris, la présidait, et l'ouvrit en appelant l'attention de ses auditeurs sur les besoins religieux de l'île Maurice, terre jadis française, où se poursuit, sous la direction de quelques pieux serviteurs de Dieu, une œuvre déjà bénie, mais qui pourrait l'être bien davantage si les ouvriers étaient plus nombreux. Après lui, M. *Christ Sarasin,* de Bâle, présenta un rapport très substantiel et très intéressant sur les progrès de l'œuvre des missions parmi les païens depuis l'assemblée de Berlin, en 1857. Parcourant successivement l'Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, il montra que partout on peut constater des pas faits en avant, de nombreux résultats obtenus ou préparés.

Il y a, dans ce domaine de l'activité chrétienne, progrès sensible et universel. Nombre de peuples, naguère idolâtres, sont aujourd'hui en tout, ou en partie, des peuples chrétiens. Depuis six ans, le chiffre des convertis a augmenté dans la proportion de dix pour cent. Plusieurs troupeaux nouveaux pourvoient eux-mêmes aux frais de leur culte, et le ministère des indigènes devient de plus en plus efficace. On peut donc dire que l'obéissance au commandement du Seigneur d'aller instruire les nations n'est pas restée sans récompense. Heureuses les Eglises qui s'emploient avec zèle à l'accomplissement de cette tâche! Elles en recueillent elles-mêmes les fruits bénis.

A la suite de ce rapport, l'assemblée entendit encore trois orateurs, tous missionnaires ou anciens missionnaires : M. *Casalis*, directeur de la Société des Missions de Paris; le Rév. *J. Morrison*, l'un des membres de cette mission de Lodiana dont le nom a acquis depuis deux ans une honorable célébrité, et enfin M. *Arbousset*, notre missionnaire français du Lessouto, qui raconta quelques-unes des bénédictions accordées dans ce pays aux travaux de la Société des Missions de Paris. On voit qu'en somme la séance fut bien remplie. Nous aurons peut-être, lorsque le compte-rendu officiel des conférences aura été publié, l'occasion de revenir sur quelques-uns des faits contenus dans le rapport.

Une tournée missionnaire en Suisse.

On lit dans *les Deux Patries*, journal de l'Eglise nationale du canton de Vaud :

« M. Arbousset, missionnaire français, parcourt maintenant les rives de notre lac, et tient dans les principales localités des séances, dans le but d'intéresser nos Eglises à l'œuvre chrétienne, maintenant prospère, que la Société des

Missions évangéliques de Paris a entreprise, il y a une trentaine d'années, dans le sud de l'Afrique.....

« Dans plusieurs de nos paroisses que le missionnaire français a visitées, les pasteurs et les municipalités ont mis avec empressement le temple à sa disposition, et de plusieurs côtés nous apprenons que l'affluence des populations a été grande et les collectes abondantes. Aubonne, Morges, Rolle, Montreux, Aigle, Yverdon, Lausanne, ont eu ou auront leur tour. Jeudi dernier (27 septembre), c'était à Nyon; vendredi à Vevey. L'assemblée se composait, dans l'une et l'autre de ces villes, de personnes appartenant aux diverses nuances ecclésiastiques..... M. Arbousset a vivement intéressé son auditoire et soutenu l'attention près de deux heures. C'est beaucoup; mais aussi l'on n'entend pas tous les jours un homme qui vous entretient avec simplicité des situations si nouvelles et si difficiles dans lesquelles il s'est trouvé, des aventureux commencements de l'œuvre à laquelle il s'est dévoué, des labeurs ingrats des premiers temps, et des modestes succès qui sont venus couronner une chrétienne persévérance, » etc.

MADAGASCAR.

Des nouvelles toutes récentes et qu'on paraît pouvoir cette fois regarder comme certaines, annoncent la mort de la reine Ranavolo, la trop fameuse persécutrice des chrétiens, et l'avènement au trône de son fils, le prince Racout, ou Rakoton Radama, qui depuis longtemps, au contraire, s'est montré animé de dispositions bienveillantes à l'égard de l'Evangile. Il paraît que, comme on l'avait prévu, un autre prince, neveu de la reine et très dévoué aux anciennes coutumes malgaches, lui a disputé la couronne, mais qu'après une lutte sanglante, la victoire est restée à l'héritier en ligne

directe, qui a pris le nom de Radama II. C'est un événement pour l'œuvre des missions. Les chrétiens auront pu, on l'espère du moins, relever la tête, les esclaves recouvrer la liberté, et les fugitifs pour cause de religion reprendre, en bénissant Dieu, le chemin de leur patrie.

ANGLETERRE.

Un ami des missions.

La Société des Missions de Londres vient de perdre un des membres les plus actifs et les plus précieux de son Comité, le Rév. M. Henry Townley, pasteur d'une des Eglises indépendantes de Londres. Ce vénérable serviteur de Christ, mort à l'âge de soixante-seize ans, s'était, en 1816, consacré à la prédication de l'Evangile dans l'Inde, et avait exercé pendant six ans à Calcutta les fonctions de missionnaire, entièrement à ses frais. Forcé ensuite, par le délabrement de sa santé, à qui ne convenait pas le climat de l'Inde, de revenir en Angleterre, il avait passé près de cinq ans entiers à voyager dans les intérêts de la Société, puis, en se chargeant ensuite de la desserte d'une paroisse, était resté un des amis les plus dévoués de l'œuvre, à laquelle il contribuait tout à la fois par son activité personnelle et par de généreuses offrandes.

Une mission parmi les idolatres, a Londres.

L'immense mouvement commercial dont Londres est le centre attire constamment dans cette ville un nombre très considérable d'étrangers, et surtout d'Asiatiques, marins ou autres, qui, trop souvent, par défaut d'ouvrage ou par inconduite, y tombent dans une profonde misère. Frappés de

ce fait, des chrétiens anglais ont formé, depuis cinq ou six ans, une association qui s'occupe de cette classe au double point de vue de la philanthropie et de l'Evangile. Dans un vaste édifice, bâti près des ports, et auquel on a donné le nom de « Maison des étrangers, » deux cents individus trouvent, dans des cas de détresse ou de maladie, un abri et des secours. Là, un missionnaire spécial les visite, leur lit les saintes Ecritures et cherche, par de pieuses exhortations, à les amener à la croix de Christ, ce qui est assurément la plus excellente de toutes les charités. Depuis trois ans qu'elle existe, cette maison a reçu plus de 1,100 étrangers, Indous, Malais, Chinois, Africains ou Polynésiens, qui y ont fait un séjour plus ou moins long. Un *rajah* ou prince indou, qui a résidé plusieurs années à Londres, a été un des principaux promoteurs de l'œuvre, et y a consacré, à plusieurs reprises, des sommes considérables. Plus d'une conversion sincère paraît avoir déjà récompensé les efforts des amis de cette modeste mais excellente institution.

Société pour la propagation de l'Evangile.

Cette importante Société, qui se rattache à l'anglicanisme le plus prononcé, vient de publier son rapport de cette année. Il en résulte que ses œuvres sont partout en voie de prospérité, mais surtout celles de l'Inde et de la Cafrerie. Elle a décidé la prochaine fondation d'une mission à Pékin. La Société emploie 413 missionnaires consacrés, et plus de 700 laïques occupés comme catéchistes, instituteurs, etc. Dans la présidence de Madras seulement, elle compte 25 stations, que les nouvelles les plus récentes s'accordent à représenter comme très prospères.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Consécration de deux missionnaires.

MM. Émile Rolland et Louis Duvoisin, dont nous annoncions dernièrement le prochain départ pour l'Afrique du Sud, ont été consacrés au saint ministère par l'imposition des mains des pasteurs, le 4 de ce mois. L'heure du service mensuel des missions avait été choisie comme tout particulièrement propre à une solennité de cette nature. Le temple de l'Oratoire n'a pas été plus tôt éclairé qu'il s'est rempli de fidèles accourus de tous les quartiers de Paris. Le recueillement de cette nombreuse assemblée n'a été égalé que par la ferveur dont témoignait le chant. Nous avons tressailli d'espérance et de joie en entendant les accords de nos psaumes et de nos cantiques s'élever vers Dieu avec une ampleur et une puissance peu ordinaires.

MM. les pasteurs Bastide, Berger, Bersier, Casalis, Dhombres, Duchemin, Fisch, GrandPierre, Juillerat, Lenoir, Lohman, Matter, G. Monod, Paumier, de Pressensé, Pulsford, Rognon, Rosselet, Vallette, Zipperlen, ont pris part à la consécration.

M. le pasteur Fisch est d'abord monté en chaire, a lu II Tim, II, et a imploré avec ferveur la présence et le secours de Dieu.

Deux allocutions dont l'une d'un caractère intime et tout paternel par M. Casalis, et l'autre roulant plus spécialement sur les devoirs de la charge pastorale, par M. GrandPierre, ont été adressées aux candidats.

Le directeur de la Maison des Missions s'est exprimé d'abord comme suit :

« Mes jeunes frères,

Il est un passage des saintes Ecritures qui, dans ces jours si sérieux pour vous et si émouvants pour ceux qui vous aiment, a été constamment présent à ma pensée : c'est la déclaration que fit Anne en déposant son fils dans le tabernacle de Scilo : « J'ai prêté cet enfant à l'Éternel pour tous les jours de sa vie. » Il n'est pas nécessaire que je vous explique pourquoi ces paroles me sont revenues en mémoire, et je suis convaincu qu'il m'a suffi de les prononcer pour remuer profondément vos cœurs. Souffrez que cette assemblée partage les émotions que produisent en vous et en moi d'anciens souvenirs. Votre délicatesse ne doit point s'en alarmer ; l'acte de foi dont votre vocation est le fruit, fait partie de ces manifestations de la grâce divine dont le Seigneur destine la connaissance à l'édification de son Eglise.

Nés de ministres et de servantes de Christ, vous avez été voués par eux à l'œuvre des missions dès les premiers jours de votre vie. Cette double consécration se faisait presque simultanément, il y a vingt-cinq années, dans les vallées de la Suisse et près des rives du Calédon, dans la sauvage Afrique.

Vos pères appartenaient à cette petite phalange d'hommes du premier réveil, dont l'exemple nous a montré tout ce qu'il y a de puissance dans une foi simple et strictement biblique. Vos mères avaient appris ce que valent les joies du dévouement, l'une aux pieds d'un père dont la voix s'est fait entendre pendant près d'un demi-siècle dans l'un des temples les plus bénis de Londres, l'autre dans la société de Félix Neff, dont elle fut, dans nos Alpes françaises, la fille en la foi et l'amie la plus dévouée.

Depuis le jour où ces parents vénérés vous présentèrent au Seigneur, en le priant de faire de vous des messagers de sa grâce, ils n'ont cessé de demander que leur vœu fût ratifié dans le ciel ; aucun regret égoïste n'a terni la pureté de leur offrande, même lorsqu'il a été évident que vous étiez les seuls fils que la providence leur destinait.

Ils ne sont point au milieu de nous dans ce moment où leur désir le plus ardent se réalise. Les uns, séparés de nous par les mers, construisent encore laborieusement le tabernacle où ils espèrent que leur Samuel servira le Seigneur ; les autres ont échangé les luttes de la foi pour le repos des cieux.

Ah ! s'il était au pouvoir de cette assemblée de les appeler dans son sein, elle ne souffrirait point qu'une autre bouche que la leur prononçât les paroles qui vont donner à votre vocation un caractère indélébile. « Les voilà, leur dirait-elle, ces enfants bien-aimés dont votre foi transforma le berceau en un sanctuaire. Après avoir entouré leurs premières années de vos prières, de l'exemple de votre dévouement à la cause de Christ, vous les avez confiés à l'Église pour qu'elle les préparât à leur sainte mission. Elle vous les rend aujourd'hui ; ils sont prêts ; la carrière va s'ouvrir devant eux ; conduisez-les vous-mêmes à l'autel et répétez sur leurs têtes les paroles que vous avez tant de fois prononcées dans le secret de vos cœurs :

« Nous les avons prêtés à l'Éternel pour tous les jours de
» leur vie. »

Ce que vos parents ne peuvent faire, nous voulons, ô mes jeunes amis, le faire à leur place et en leur nom ; nous ne serons désavoués ni par ceux d'entre eux qui pourront recueillir quelque écho lointain de nos paroles, ni par ceux auxquels les anges portent déjà la nouvelle de cette solennité !

Il y a, mes jeunes frères, dans l'acte dont vous avez été

l'objet et que l'Église ratifie en ce jour, une bénédiction inestimable et une immense obligation : il vous donne l'assurance que vous trouverez en Dieu tout ce que l'on peut attendre d'un père, et vous fait une loi de le servir comme des fils.

La première partie de votre carrière atteste avec quelle fidélité Dieu veille sur ceux qui lui sont confiés. Il a été comme un mur d'airain pour vous garder de tout mal, vous, mon jeune frère, dont l'enfance s'est écoulée dans des temps et des lieux pleins de périls. Aux dangers qui menaçaient votre existence terrestre s'ajoutaient ceux dont votre âme eût pu être victime dans une atmosphère toute païenne. Vous n'aviez, pour aider à la formation de votre cœur et au développement de votre intelligence, ni les bienfaisantes institutions que l'Europe doit au christianisme, ni le contact d'une société pieuse en même temps qu'éclairée. Dieu a suppléé à tout cela en se communiquant à vous de bonne heure, et en vous faisant trouver dans la crainte de son nom les préservatifs et les stimulants qui vous étaient nécessaires. Quand est venu le moment où vous avez dû, au prix d'une séparation douloureuse, chercher des horizons plus étendus que ceux que vous aviez pu entrevoir dans nos stations d'Afrique, le Seigneur a protégé et dirigé vos pas ; partout il vous a suscité des amis, des soutiens ; il a béni vos travaux, et il a tout fait converger vers la consommation bénie que vos vœux vont recevoir en ce jour.

Mais c'est vous surtout, cher frère Duvoisin, qui savez ce que c'est que d'avoir Dieu pour père. Il a des faveurs toutes spéciales pour l'orphelin. Vous en avez fait l'expérience, et si vos larmes ont été abondantes, il n'a pas permis qu'elles fussent amères. Vous avez pu les répandre dans le sein d'un serviteur et d'une servante de Christ dont la vie est toute consacrée au soulagement de ceux qui souffrent, et qui, du

jour où vous vous êtes trouvé seul, n'ont plus fait de différence entre vous et leurs propres enfants.

Mes bien-aimés, les scènes de votre première jeunesse cessent en ce moment. Voici les jours du travail et de la lutte, d'une glorieuse mais redoutable responsabilité. Vous le sentez, l'appui de votre Père céleste vous est plus nécessaire que jamais. A l'impuissance de l'enfance va succéder celle de l'âge mûr, et vous entrez dans une voie ardue et pénible entre toutes ; vous allez parcourir des sentiers que les forts, les hommes d'élite ont mouillés de leurs larmes, et où ils ont souvent fait entendre des cris de détresse et les plaintes du découragement. Ne craignez point cependant de vous y engager. Vous avez été prêtés à l'Éternel, il vous a adoptés, et où ne peut-on point aller, quels obstacles ne peut-on point surmonter, quels travaux ne peut-on point accomplir lorsque l'on a pour père un Dieu tout bon, tout sage et tout puissant ? Donnez libre carrière à votre foi, elle n'atteindra jamais les bornes de la bonté et de la fidélité du Seigneur. Faites le compte de toutes les difficultés que vous pouvez prévoir, de toutes les résistances dont vous avez à triompher, de tous les dangers matériels ou spirituels auxquels vous serez exposés ; faites également celui de vos misères, de vos infirmités physiques et morales : y a-t-il dans tout cela quelque chose qui ne soit prévu, et qui ne doive trouver son remède dans cette parole consolante de votre Père : « Ma grâce te suffit ? »

Ah ! il vous faut, il vous faudra sa grâce en tout, partout, toujours; vous ne pouvez vivre que de grâce, vous ne pouvez être quelque chose, faire quelque chose que par grâce ; mais les trésors de cette grâce vous sont ouverts, vous pourrez y puiser à pleines mains, vous n'y puiserez jamais assez au gré de celui qui les a mis à votre disposition.

Au fond, la responsabilité qui va désormais peser sur vous est une prérogative. Il ne doit y avoir dans votre ministère

rien qui rappelle la contrainte : il n'est que la conséquence naturelle et la manifestation des rapports d'amour qui vous unissent à Dieu. Vous êtes appelés à le servir comme des fils servent leur père. Si vous voulez avoir une juste idée de ce qu'il attend de vous à ce titre, étudiez soigneusement la vie et suivez l'exemple de celui de ses serviteurs au sujet duquel furent prononcées les belles paroles que je vous ai appliquées.

Que votre consécration à Dieu soit aussi complète, aussi absolue que la sienne! Ce que le tabernacle de Scilo avait été pour son enfance, le service du Seigneur le fut pour le reste de ses jours ; sa vie s'y renferma tout entière. Il fut jusqu'à sa dernière heure le représentant de l'Eternel. On lui reconnaissait ce caractère dans tout Israël. Depuis Dan jusqu'à Béerséba, partout où il se montrait, les anciens du peuple accouraient émus et pleins d'un religieux respect, ne doutant pas qu'il ne vînt pour les affaires de son Maître, et qu'il ne leur apportât de sa part quelque parole de paix ou quelque conseil salutaire. Méritez, vous aussi, dès le début de votre ministère, et conservez jusqu'à sa fin le droit d'être ainsi confondus, en quelque sorte, avec l'Auteur de tout bien, la Source de toute lumière. Soyez, dans l'acception la plus littérale et la plus relevée de cette appellation, des *hommes de Dieu.*

Pour cela, vous dépouillant de votre propre sagesse, recherchez avec ardeur et acceptez avec reconnaissance les directions et les enseignements immédiats de Dieu. « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute, » fut toujours la devise de Samuel ; que ce soit aussi la vôtre ! Comme vous, comme nous tous, le fils d'Elkana avait des idées qui lui étaient propres, recevait des impressions en rapport avec son caractère ; mais avec quel empressement il sacrifiait ces idées ou revenait de ces impressions dès que le Seigneur avait parlé! La réjection de Saül fait répandre des larmes au prophète,

il cesse cependant de mener deuil dès que le Seigneur lui dit : « Jusqu'à quand t'affligeras-tu ? » A Béthléhem, Samuel s'arrête devant les nobles traits et la belle taille du fils aîné d'Isaï. « Certainement, se dit-il, l'oint de l'Eternel est devant lui, » il se hâte néanmoins de reconnaître sa méprise en entendant le Seigneur lui dire : « Je ne l'ai point choisi ; l'homme a égard à ce qui frappe ses yeux, mais l'Eternel a égard au cœur. » Touchants et sublimes rapports où la docilité du serviteur fait à chaque instant reparaître l'intervention miséricordieuse du Maître !

Soyez fidèles à déclarer aux pécheurs tout le conseil de Dieu, et à leur dénoncer sans détour les jugements auxquels leurs transgressions les exposent. Peut-être, dans l'accomplissement de cette tâche difficile, aurez-vous, vous aussi, à lutter contre la vénération que vous avez vouée à un Héli, contre l'intérêt qu'un Saül vous aura inspiré. Rappelez-vous le prophète de Scilo et faites votre devoir ! Que la gloire de Dieu soit la suprême passion de vos âmes ! Ce fut celle de Samuel. Comme sa douleur fut amère, quelle indignation il fit paraître lorsqu'on osa proposer qu'un autre roi que Jéhovah régnât sur Israël ! Il fallut que Dieu lui-même intervînt pour faire cesser la résistance de son serviteur.

Mais ce zèle, cette sainte jalousie pour le nom de l'Eternel s'alliait à une tendresse sans égale pour les pécheurs repentants. « Je ne cesserai point, leur disait-il, de prier pour vous, et je vous enseignerai le droit et bon chemin. » Pour satisfaire les besoins spirituels des multitudes confiées à sa charge, il allait de ville en ville, prodiguant les consolations et les conseils de son ministère, se rendant accessible aux plus petits, répandant sur les autels le sang destiné à faire propitiation pour les péchés de son peuple. — Messagers des miséricordes de Dieu manifestées en Jésus-Christ, votre charité serait-elle moins expansive, votre amour pour les âmes moins ardent ? Oh ! non ! Dieu me garde de le supposer... Com-

ment pourriez-vous méconnaître la plus belle de vos prérogatives? Vous irez, pleins de joie, faire entendre aux malheureux païens le beau nom, le doux nom de Jésus. Vous ne vous lasserez point de leur montrer l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde!

Je m'arrête. Une voix bien chère à vos devanciers, et dont Dieu s'est servi pour les encourager et les instruire, va se faire entendre. Puisse-t-elle suppléer à la faiblesse de mes paroles! Surtout, puisse le Saint-Esprit descendre en ce moment dans vos âmes, les inonder de ses lumières, les remplir d'amour et de force, et faire de vous de fidèles serviteurs de Christ! »

Après cette allocution, que les candidats ont écoutée avec une vive émotion, M. le pasteur GrandPierre s'est adressé à eux en ces termes :

« Mes frères,

Le 2 mai 1829, une nombreuse assemblée se pressait dans l'église Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, pour y assister à la cérémonie de consécration des premiers missionnaires que le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris avait mis à part pour fonder la mission du sud de l'Afrique. Ces missionnaires étaient au nombre de trois. Voici leurs noms, d'après le rang que leur assignait leur âge: Samuel Rolland, Prosper Lemue, Isaac Bisseux. Tous trois sont encore vivants; grâces en soient rendues à Dieu! tous trois sont encore à l'œuvre, tous trois ont été dans la main du Seigneur des instruments bénis pour amener les âmes au Sauveur.

Et aujourd'hui, trente-deux ans et demi après, nous sommes assemblés dans le temple de l'Oratoire pour conférer, par l'imposition des mains, la même charge au fils uni-

que de l'aîné de ces trois bien-aimés frères. Il est lui-même le fils de la mission, et nous dirions qu'il inaugure la seconde génération de nos missionnaires, si déjà le directeur actuel de notre Maison des Missions n'avait pas donné, il y a deux ans, sa fille aînée pour le service du Seigneur dans le même champ de travail.

Pour nous, mes frères (vous voudrez bien nous permettre d'exprimer ce sentiment dans ce jour solennel), pour nous, nous sommes heureux, après avoir consacré le père, d'être appelé à consacrer le fils ; nous le sommes également de voir à ses côtés un jeune frère qui, s'il n'est pas le fils de la mission, est le fils de la prière, puisque, comme on vient de vous le dire, ses parents l'ont, comme ceux du premier, voué de bonne heure à la chrétienne et sainte cause des missions chez les peuples païens.

Tous deux, mes jeunes frères, et bientôt, tout-à-l'heure, mes jeunes collègues dans le ministère de l'Evangile, vous avez le privilége d'entrer dans un champ de travail déjà exploré et en partie cultivé. Ce n'est point un essai douteux que vous faites, ce n'est point l'imprévu que vous tentez. Dans le pays ou vous allez vous fixer, vous trouverez des établissements missionnaires déjà fondés, des frères aînés riches en expériences, ayant les uns vingt, les autres vingt-cinq, les troisièmes trente années de service ; des Eglises organisées, avec la prédication de l'Evangile, l'administration des sacrements et l'aide indispensable des écoles chétiennes ; vous trouverez des naturels convertis à l'Evangile, d'autres civilisés en partie, et une population considérable, au milieu de laquelle ont été jetées en abondance les semences de la Parole de Dieu. C'est pour vous, comme pour nous, un grand encouragement : pour vous qui, dans ces faits réjouissants, trouverez un appui, une base pour votre carrière future ; pour nous qui aimons à y voir les gages de la bénédiction

que le Seigneur a fait reposer sur les labeurs de vos prédécesseurs, en réponse à leurs prières et aux nôtres.

Les paroles touchantes, paternelles, que vous venez d'entendre de la bouche d'un serviteur de Dieu qui a été pendant plus de vingt ans le collègue et l'ami des missionnaires que vous allez rejoindre, me dispensent de vous faire un discours. Je me bornerai donc à vous donner quelques conseils que me dictent mon affection pour vous et mon intérêt pour la belle cause que vous voulez servir. Voici le premier de ces conseils :

Quant à la prédication, soyez aussi positifs et aussi explicites que possible dans la manière dont vous proclamerez la grande, la bonne nouvelle du salut. Fuyez le vague et évitez avec le plus grand soin le clair-obscur. Je n'ignore pas qu'aujourd'hui une défaveur marquée pèse sur la prédication simple et franche de l'Evangile. On a horreur des formules; dès que l'on accentue tant soit peu la doctrine, il est de mode de crier aussitôt à la dogmatique. Je n'aime pas plus la dogmatique qu'un autre; et quant aux formules humaines, je déclare qu'elles n'ont de prix à mes yeux que dans la proportion qu'elles expriment fidèlement les vérités révélées, qui seules sont divines et éternelles. Mais l'indépendance à l'égard des systèmes humains ne doit pas nous faire prendre en suspicion la dogmatique de saint Paul et la théologie de Jésus-Christ. On n'éclaire pas les âmes avec des paroles nuageuses, et l'on ne convertit pas les pécheurs avec des méditations mystiques. Sans doute, nous ne devons pas prétendre à être dans nos enseignements plus clairs que la Bible; le voulussions-nous, nous n'y réussirions pas; mais nous ne devons pas non plus être moins clairs qu'elle ne l'est. Or, la Bible pose nettement le grand fait de la Rédemption par la mort expiatoire du Sauveur, et elle en déduit clairement la doctrine du salut, et du salut par grâce. Répétons cela avec la Bible et comme la Bible; répétons-le avec foi, avec

amour, avec persévérance, et les âmes seront sauvées. Dieu ne bénit, ne peut bénir que sa vérité, sa vérité vivante, sa vérité annoncée avec conviction. Que la trompette évangélique que vous emboucherez, mes jeunes amis, rende donc un son éclatant! Saint Paul l'a dit avant nous : *Si la trompette ne rend qu'un son confus*, un son sourd, rauque, étouffé, *qui est-ce qui se préparera au combat?* Et je pourrais ajouter : Qui est-ce qui se réveillera du sommeil de la mort? Si mon âge m'autorisait à citer ici mon expérience personnelle, je vous dirais que depuis quarante ans bientôt que j'exerce le saint ministère, je n'ai vu nulle part, ni ici, ni ailleurs, ni dans aucun pays, de conversions individuelles opérées, ni de réveils d'Eglise produits par un autre moyen que par la pure, simple, libre et vivante prédication du salut gratuit par les seuls mérites de Jésus-Christ.

Voilà mon premier conseil : il concerne la prédication. Voici le second : il regarde la vie pastorale.

Le ministre de Jésus-Christ qui annonce la Parole de Dieu remplit dans l'Eglise l'office du semeur dans le domaine de l'agriculture : il répand, il doit répandre à pleines mains, auprès et au loin, la divine semence de l'Evangile du royaume. Mais dans l'ordre naturel, le travail du semeur a été précédé de celui du laboureur, et il doit être suivi de celui du cultivateur. Sans le labeur du premier, le grain ne pénétrerait pas en terre et n'y germerait pas ; sans le labeur du second, il risquerait d'être étouffé par l'ivraie. C'est pourquoi à la prédication publique de l'Evangile il est indispensable d'ajouter la cure d'âmes. C'est par la cure d'âmes que le pasteur, le missionnaire s'assure que la vérité qu'il annonce a été comprise et bien saisie; c'est par la cure d'âmes qu'il obtient la confiance, qu'il gagne les cœurs, qu'il trouve le chemin des consciences, qu'il pénètre dans les secrets les plus intimes; c'est par la cure d'âmes que joies et tristesses, prospérités et deuils domestiques, événements

publics et circonstances privées, il use de tout, il fait tout converger vers le grand but qu'il doit se proposer toujours, la conversion des uns et l'affermissement des autres; c'est dans la pratique de la cure d'âmes qu'il cherche, qu'il étudie, qu'il trouve la méthode la plus propre et la plus applicable de proposer la vérité, et qu'il enrichit son arsenal pastoral de ces armes de toutes sortes et de toute trempe qu'il doit savoir manier, de ces flèches ailées et pénétrantes qu'il doit savoir lancer du haut de la chaire pour faire aux âmes ces salutaires blessures que la grâce peut seule guérir. Le ministre de Jésus-Christ qui néglige la cure d'âmes, ou si vous aimez mieux, le prédicateur sans le pasteur, pourrait être comparé au chasseur ou au soldat qui tire en l'air, et qui, ne visant pas au but, ne l'atteint jamais, ou ne l'atteint qu'au hasard et par aventure. Saint Paul était un zélé missionnaire, mais il était aussi un admirable, un infatigable pasteur; si vous en pouviez douter, je vous renverrais à l'étude de ses Epîtres, qui en font foi et qui vous prouveraient — chose étonnante dans une vie si remplie! — qu'il connaissait non-seulement la condition morale de toutes les Eglises qu'il avait fondées, mais encore l'état spirituel des âmes dont se composait chacune d'elles. Or, si en Europe, au milieu de la chrétienté, un ministre de Jésus-Christ ne remplit qu'une moitié de sa tâche en se bornant à élaborer ses sermons dans son cabinet, seriez-vous fidèles à votre mandat, mes jeunes frères et amis, si, marchant sur les traces de votre Sauveur et de ses apôtres, vous ne *vous en alliez pas de lieu en lieu en faisant du bien*, cherchant une à une les brebis perdues pour les amener ou les ramener au bercail. J'aime donc à espérer que ces stations toutes fondées, ces Eglises toutes formées que vous allez rencontrer au sud de l'Afrique, vous ne les considérerez point comme des oasis spirituelles où il vous sera permis de vous installer, de vous retrancher et de circonscrire votre activité restreinte,

mais plutôt comme des citadelles chrétiennes élevées au milieu du royaume du prince des ténèbres, et qui vous serviront de point de départ pour marcher à de nouvelles conquêtes ; j'aime à croire que nous vous verrons, à l'exemple du grand apôtre des Gentils, *annoncer tout le conseil de Dieu* non-seulement en public, mais aussi en particulier et de maison en maison, pour ne pas dire de kraal en kraal, de tribu en tribu, jusqu'à ce que, de concert avec vos chers collègues, vous ayez rempli le pays tout entier de la connaissance de l'Evangile de Christ.

Voilà mon second conseil pour votre vie pastorale. Voici le troisième et dernier, qui se rapporte à vous personnellement et individuellement. Etudiez-vous à être et à vivre ce que vous prêcherez aux autres. C'est le grand moyen de succès dans le ministère. Il ne faut pas vous imaginer que le principal obstacle à la conversion des païens se trouve ou dans leur ignorance, ou dans leur incrédulité, ou dans la perversité naturelle de leur cœur. Dieu se charge de ces difficultés-là, et à cet égard on peut dire qu'il n'y a pas de ténèbres, si épaisses qu'elles soient, qu'il ne dissipe ; pas de rocher, si dur qu'il puisse être, qu'il ne fende ou n'amollisse ; pas de maille ou de filet de l'ennemi des âmes, si serrés qu'ils soient, qu'il ne puisse faire éclater. Ne croyez pas non plus que l'obstacle sérieux aux progrès de l'Evangile se trouve dans la faiblesse du missionnaire ou dans l'insuffisance de ses talents et de ses capacités ; car nous savons que, pour faire éclater sa gloire dans tous les temps, Dieu s'est servi des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, et des choses folles de ce monde pour confondre les sages. Ne supposez pas davantage, supposez moins encore, que les embarras, les privations, les hasards, les périls, les sacrifices de la vie missionnaire soient capables d'arrêter ou de suspendre la marche de l'œuvre de Dieu. Dieu s'en servira plutôt pour en accélérer le progrès. Mais il y a quel-

que chose que Dieu ne bénit pas, c'est le désaccord entre notre profession et notre vie, c'est la contradiction entre la vérité que nous prêchons et la conduite que nous menons ; et il ne peut les bénir, parce que ce désaccord l'offense et parce que cette contradiction déshonore son Evangile. Dites-vous donc bien, mes jeunes amis, que tout article de foi ou tout principe de morale que vous chercherez à inculquer aux païens, il faudra qu'ils le voient cru, appliqué, pratiqué par vous-mêmes, et qu'ils le lisent, gravé en lettres vivantes par la puissance du Saint-Esprit, dans votre caractère et dans vos actes. Si votre foi ne vous donne ni la paix et la joie dans le bonheur, ni le calme et la sérénité dans l'épreuve, ni la force de vaincre vos passions, ni la puissance de surmonter le mal, que voulez-vous qu'ils pensent de votre religion ? Et si la vérité, la sainteté, la charité ne président pas à vos actes et ne règlent pas votre vie tout entière, quelle idée voulez-vous qu'ils se fassent de votre morale ? Il vous faudra donc être habituellement sérieux sans affectation, graves sans être moroses ; simples dans vos rapports sans jamais tomber dans la familiarité, qui diminue l'influence et fait perdre la confiance. Vous devrez vous montrer bons et doux sans être indulgents pour le mal ou l'erreur, fermes sans être durs ni tranchants, inflexibles sur les principes, et conciliants toutes les fois que la conscience vous permettra de l'être ; et sans jamais cesser d'être humbles, il importera que vous puissiez dire avec saint Paul aux membres de vos Eglises, si ce n'est aux païens de vos stations : *Soyez nos imitateurs, comme nous le sommes nous-mêmes de Jésus-Christ.* — *Qui est suffisant pour ces choses?* vous écriez-vous sans doute en vous-mêmes. *Qui est suffisant pour ces choses?* dit une voix au fond de ma propre conscience. *Qui est suffisant pour ces choses?* répètent en chœur avec nous, sous l'impression d'une douloureuse tristesse, tous les pasteurs ici présents, sans en excepter un seul. *Qui est suffisant pour ces choses?*

Personne, excepté celui qui est profondément pénétré du sentiment de son indignité et de son impuissance ; personne, excepté celui qui sait que Jésus-Christ n'est pas seulement sa justice, mais aussi sa sanctification et sa vie ; personne, excepté celui qui compte avant tout sur l'intercession du divin Chef de l'Eglise, ensuite sur l'intercession de l'Eglise elle-même. Nous vous les recommandons, mes frères, ils se recommandent eux-mêmes à vous, ces jeunes frères, eux et leur œuvre, eux et leurs collègues, eux et la mission à laquelle ils vont s'associer. Vous vous souviendrez d'eux dans vos prières, vous vous souviendrez d'eux dans votre charité.

Comment pourrions-nous, en effet, je ne dirai pas délaisser, oublier, mais seulement négliger, aimer moins l'œuvre qu'ils vont faire, et à laquelle ils ont voué leur vie ? Mais cette œuvre nous l'avons fondée, il y a trente-cinq ans, dans la foi aux promesses de Dieu et par obéissance aux commandements de Dieu ; mais cette œuvre, elle a pris naissance au printemps de notre vie religieuse, et elle a eu toute la fraîcheur, tout l'éclat, tout le charme de la jeunesse du réveil de nos Eglises ; mais cette œuvre, elle s'est identifiée à notre vie chrétienne, elle a acquis droit de cité au sein de notre protestantisme évangélique français ; mais cette œuvre, Dieu l'a bénie au delà de nos vœux et de nos espérances les plus vives, et, avec des épreuves de toutes sortes qui ne peuvent pas plus faire défaut à la marche des Sociétés religieuses qu'à l'éducation des individus, il lui a donné pour couronne la conversion de centaines, pour ne pas dire de milliers de païens ; mais cette œuvre, elle s'est agrandie par la grâce de Dieu : ce n'est plus seulement l'Afrique, c'est la Chine qui réclame aujourd'hui notre sympathie, notre charité, nos efforts, nos prières ; mais cette œuvre, pour qu'elle atteigne son but et remplisse sa destination, il ne suffit plus qu'elle soit aujourd'hui, comme elle s'est bornée à l'être jus-

qu'à ce jour, l'affaire de quelques chrétiens d'élite, il faut qu'elle devienne le bien, le domaine, l'intérêt, le joyau de toute l'Eglise ; jusqu'à présent quelques tirailleurs courageux se sont avancés au combat, mais le gros de l'armée n'a pas encore donné, et tant que le corps d'armée n'aura pas donné, on ne pourra pas dire que la bataille proprement dite ait été sérieusement engagée.

Soyons donc de plus en plus fidèles à l'œuvre, et ne nous contentons pas de notre fidélité personnelle. Engageons la fidélité des autres ; que nos jeunes frères partent encouragés et joyeux ; qu'ils emportent avec eux la douce certitude qu'ils laissent derrière eux, en France, en Suisse, en Europe, non-seulement quelques frères et quelques sœurs bien-aimés, mais des Eglises vivantes qui se souviennent d'eux et de leur œuvre, devant le Seigneur par la prière et dans leur cœur par leur charité; qu'ils puissent donner à leurs aînés dans le ministère, en posant le pied sur la terre étrangère, la certitude que non seulement vous ne les avez pas, nous ne les avons pas oubliés, vous ne voulez pas, nous ne voulons pas les abandonner, mais encore que nous les aimons, que nous les voulons aimer, que nous les soutiendrons, que nous les voulons soutenir de plus en plus et jusqu'au bout ; qu'ils puissent leur déclarer que nous n'entendons pas qu'il soit jamais vrai et que l'on puisse jamais dire qu'il ont donné leur vie pour le Seigneur et que nous n'avons pas su leur accorder nos prières journalières, et leur réserver quelques miettes de nos tables pour consolider et pour étendre l'œuvre qu'ils ont entreprise et qu'ils poursuivent au nom du Seigneur.

Assemblée chrétienne de frères et de sœurs en Jésus-Christ, réunie ici pour assister à cette touchante cérémonie, je vous prends à témoin et par vous tous les amis de la Société des Missions évangéliques, que vous êtes résolus, que nous sommes résolus à continuer la bonne œuvre commencée.

Jeunes frères, allez porter à vos devanciers, à vos futurs compagnons de service cette précieuse assurance qui les encouragera dans leurs labeurs et qui les consolera dans leurs épreuves. Divin Chef de l'Eglise, Seigneur Jésus, qui lis dans nos cœurs, exauce nos vœux, bénis nos justes projets et accomplis nos évangéliques desseins. Amen! »

Ici les candidats, sur l'invitation de M. GrandPierre le pasteur officiant, se sont levés l'un après l'autre et ont profondément ému l'assemblée en exprimant avec simplicité et beaucoup d'onction les sentiments de crainte, de joie et de confiance qui se disputaient en ce moment leurs cœurs.

Ils ont ensuite promis sur les saintes Ecritures de prêcher purement l'Evangile de Jésus-Christ, se sont agenouillés, et, pendant qu'ils recevaient l'imposition des mains, l'assemblée tout entière s'est jointe à la fervente prière par laquelle M. GrandPierre implorait toutes les bénédictions de Dieu sur leur ministère futur.

Après l'accolade fraternelle, M. le pasteur Vallette a de nouveau recommandé les jeunes missionnaires à la grâce du Seigneur.

Au moment où ce compte-rendu parviendra dans nos Eglises, M. et Mme Rolland et M. Duvoisin seront déjà sur les grandes eaux. Ils doivent s'embarquer à Londres, vers le 20 de ce mois, à bord de *l'Epsom*. Que Dieu les protége, les bénisse et nous donne d'accomplir fidèlement la part qui nous revient dans l'œuvre qu'ils vont faire!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PERSE.

L'OEUVRE DES MISSIONS ET LES NESTORIENS ÉVANGÉLIQUES.

Au printemps de cette année, il s'est passé sur les bords du lac Oroumiah, des scènes extraordinaires qui montrent, mieux que ne le pourraient faire de longues descriptions, les effets que la prédication de l'Évangile a produits dans cette partie du champ de Dieu. On se rappelle les travaux persévérants et bénis des missionnaires du Conseil américain chez les Nestoriens. C'est l'un d'eux, le Rév. M. Shedd, qui raconte les faits qu'on va lire.

Depuis longtemps déjà des collectes se faisaient annuellement pour l'œuvre des missions dans les Églises nestoriennes réveillées, notamment dans celles d'Oroumiah, siége principal de la mission, et de Geog-Tapa, village situé à quelque distance de là. Les produits de ces offrandes avaient été le plus souvent affectés aux œuvres du Conseil américain dans l'Inde. Mais, au commencement de l'année, les missionnaires avaient conçu le projet d'envoyer des évangélistes dans les montagnes voisines, où se trouve une nombreuse population nestorienne qu'on n'avait pu visiter encore que de temps en temps. Malheureusement, les ressources manquaient, et justement, à l'heure où l'on s'occupait de ce projet, arrivèrent d'Amérique la triste nouvelle d'une guerre civile imminente et le décourageant avis que, selon toute apparence, la Société allait être forcée de restreindre

encore ses allocations, déjà si peu suffisantes. Les missionnaires étaient abattus; mais ce fut alors même que l'Esprit de Dieu vint à leur aide, on va voir comment.

Le dernier dimanche de mars, les chrétiens de Geog-Tapa étaient réunis pour prier ensemble en faveur de l'œuvre des missions. Un de leurs pasteurs indigènes, dont le cœur a éprouvé la puissance de la grâce régénératrice, le prêtre Yonan, ou Jean, appela leur attention sur ces paroles du Seigneur : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, » et les exhorta vivement à se montrer libéraux envers cette sainte cause de l'évangélisation du monde. Tout-à-coup, au milieu des ses exhortations, il s'aperçoit que quelques-uns de ses auditeurs s'entretiennent à voix basse, et se tournant vers eux, il les prie de ne pas troubler le recueillement de l'assemblée. Mais on lui répond : « Vous nous excitez à agir, permettez-nous donc de nous entendre sur ce que nous avons à faire. » Là-dessus une autre voix s'élève et dit : « Je donne un toman (un peu plus de 10 francs) pour la mission des montagnes. » Ces mots sont comme nne étincelle qui, en un clin d'œil, parcourt et enflamme la congrégation tout entière. Tous semblent rivaliser à qui déploiera le plus de zèle, et le pasteur, incapable de continuer son discours, ou plutôt n'en voyant pas la nécessité, n'a plus qu'à enregistrer les dons qui lui arrivent de tous les côtés. Ceux-ci promettent de l'argent, ceux-là ce qu'ils ont : du blé, du riz, du beurre, des raisins, etc. Un homme dit qu'il avait fait des économies pour s'acheter un manteau de laine, mais qu'il pourra bien, pour cette année encore, se contenter de vêtements de coton, et qu'il donnera son épargne. Les femmes se dépouillent de leurs ornements, présentent les agrafes de leurs habits, leurs bagues, leurs boucles d'oreilles, quelques-unes leurs manteaux. Au commencement de la réunion, le pasteur avait dit que les chrétiens de Geog-Tapa ayant, les années précédentes, donné environ 15 tomans pour l'œuvre des

missions, il fallait, cette année, s'efforcer d'atteindre le chiffre de 20 ; mais ce fut à 70 tomans que le montant de cette souscription improvisée s'éleva.

La séance, prolongée par tous ces incidents émouvants, dura plus de trois heures, mais sans épuiser les forces, la patience ou la générosité de personne. En la quittant, tous les assistants laissaient apercevoir sur leur visage les signes de ce contentement intérieur qui suit l'accomplissement d'un devoir. Ils allèrent ensuite dire à leurs amis ce qui venait de se passer. Tel fut l'effet de ces récits, que le soir une seconde réunion, destinée au même objet, se forma comme d'elle-même, et là encore se renouvelèrent les scènes du matin. Quelques-uns de ceux qui avaient déjà donné donnèrent de nouveau ; les autres avaient apporté avec eux ce dont ils pouvaient disposer, ou se firent inscrire avec une sainte émulation. « Ce fut encore, écrit Yonan, : un moment rempli de bénédiction, et la nuit suivante la joie nous empêcha de dormir. Nous la passâmes à remercier le Seigneur de cette bonne volonté, mise par son Esprit au cœur de ses enfants. »

Le lendemain, ce fut le tour de l'Eglise d'Oroumiah, qui célébrait ce jour-là son service pour l'œuvre des missions. Quelques-uns des chrétiens qui avaient assisté la veille aux réunions de Geog-Tapa racontèrent ce dont ils y avaient été témoins, et il n'en fallut pas davantage pour provoquer dans l'assemblée comme une explosion de libéralité toute semblable. Un des assistants s'écria qu'il donnerait un toman, un autre deux, puis trois, puis quatre. Un homme promit de consacrer désormais à l'œuvre le quart du revenu de sa vigne, un autre annonça qu'il donnerait le seul matelas qu'il possédait, parce qu'il pourrait bien s'en passer. A diverses reprises les missionnaires rappelèrent à leurs auditeurs qu'ils étaient pauvres, qu'ils ne devaient pas donner au-delà de leur pouvoir ; mais rien ne les arrêta,

et pendant la journée entière les dons et les promesses ne cessèrent de se multiplier. Quelqu'un ayant, dans le courant de la séance, rappelé que l'Ecriture avait désigné l'Eglise comme l'épouse de Jésus-Christ, la piété de ces braves gens s'empara de cette idée; chacun dit qu'il voulait contribuer pour quelque chose à l'ornement de cette sainte fiancée du Seigneur; l'offrande de l'un devait servir à lui acheter sa robe, celle de l'autre son voile, une troisième son anneau nuptial: on alla jusqu'à mentionner ainsi le cheval qui devait la porter dans les montagnes, et même les fusils qui devaient, à son arrivée, la saluer de leurs décharges joyeuses. Le soir, un des plus riches habitants dit à ce sujet : Personne n'a pensé à la couronne, eh bien! j'en fais mon affaire; j'y consacrerai 30 tomans. Un vieux prêtre émut profondément l'assemblée en apportant, de la part de sa femme, quelques ornements d'argent qu'elle avait soigneusement conservés dans la pensée qu'ils serviraient à faire placer sur sa fosse une pierre funéraire : « Ma femme envoie cela pour le service de Christ, dit le vieillard les larmes aux yeux. Le Seigneur saura bien reconnaître l'endroit où reposera sa dépouille mortelle. » Quelques personnes, après avoir donné pour elles-mêmes, donnèrent pour leurs amis absents. Un homme, qui avait fait récemment un petit héritage inattendu, annonça qu'il l'abandonnait à la cause de l'Evangile, et voulut encore y ajouter quelque chose « qui vînt de lui, » suivant l'expression naïve dont il se servit.

En somme, les offrandes recueillies dans les deux Eglises s'élevèrent pour les deux journées à plus de 400 tomans (environ 4,500 francs), et au départ du courrier les dons continuaient à arriver. Voilà ce que l'Esprit de Dieu a opéré dans l'âme de ces simples mais fervents disciples de Christ qui, il y a un quart de siècle, ne connaissaient qu'un christianisme de forme, chargé de rites presque païens. Mais, pour mieux comprendre encore la valeur de ce témoignage de

leur piété, il faut lire ces lignes du missionnaire qui nous en a transmis la connaissance :

« Ces gens sont pourtant bien pauvres, dit-il. Un Nestorien qui possède 1,000 francs (200 dollars) passe pour être à son aise; celui qui a le double ou le triple de cette somme est riche, et l'on n'en compte que deux ou trois dont la fortnne dépasse 10,000 francs. Que dirait-on en Amérique si l'on apprenait tout-à-coup que le Conseil pour les missions a reçu en quelques jours cinq millions de francs (les revenus ordinaires de l'année sont d'environ deux millions)? Tout le monde en serait émerveillé. Eh bien, cette abondance, quelque étonnante qu'elle pût être, ne serait pas comparable à ce que viennent de faire nos pauvres Nestoriens. Si ce n'est pas là une œuvre de l'Esprit de Dieu, et comme une sorte de Pentecôte produisant une libéralité miraculeuse, je ne sais qu'en penser. Il y a trois semaines que les plus sages et les plus anciens d'entre nous auraient été moins surpris peut-être d'apprendre que le roi de Perse s'était subitement converti à la foi chrétienne. Je ne pense pas qu'il se soit jamais produit dans l'histoire de cette mission un fait qui ait pu donner tant de joie et inspirer tant d'espérances. »

POLYNÉSIE.

Une visite aux iles des Amis.

Nos lecteurs savent que la Société wesleyenne d'Angleterre entretient dans l'Océanie trois grandes missions depuis longtemps bénies, celle de la Nouvelle-Zélande, celle des îles Fidji et celle des îles Tonga ou des Amis. Voici sur cette dernière des détails qui confirment de la manière la plus édifiante tout ce que nous avons eu maintes fois l'occasion

d'en raconter. Ils sont empruntés à une lettre écrite à bord du *John Wesley*, navire de la Société, par une jeune dame missionnaire qui, en se rendant aux îles Fidji, avait touché aux Tonga. Ces premières impressions produites sur de nouveaux venus par des œuvres dont il n'ont aucun intérêt à s'exagérer l'importance, sont précieuses à recueillir. Elles inspirent toute confiance et font apercevoir d'un coup-d'œil ce qu'il y a de plus frappant dans les résultats obtenus.

« Le dimanche 19 mai (1861), écrit cette dame, nous jetâmes l'ancre devant Tonga, la principale des îles des Amis. Aussitôt, nos messieurs se rendirent à terre pour y assister au service divin. Le lendemain nous y allâmes à notre tour, portées par les natifs à travers les récifs. Ces insulaires sont une race des plus intéressantes. Vous auriez été réjouis de voir leur honnête contenance, et en particulier l'attachement respectueux qu'ils témoignent aux messagers de la Parole sainte. En peu d'instants, nous fûmes environnées d'une foule de gens de tout âge, qui nous serraient les mains en nous criant : « *ji-ha-ta-o-pa*, » c'est-à-dire à la lettre : « mon amour à vous. »

« Notre première visite fut pour l'école. Ce sont des instituteurs indigènes qui la tiennent, mais pour l'ordre qui y règne et pour l'intelligence des élèves, beaucoup de nos écoles d'Angleterre pourraient difficilement lui être comparées. Arrivés au moment où se donnait la leçon d'arithmétique, nous fûmes étonnés de voir que sur plus de cent enfants présents, il n'y en eût que trois ou quatre dont les calculs fussent faux. Tous, évidemment, savaient très bien les quatre règles. Plusieurs avaient une écriture remarquablement belle. Ils se livrèrent devant nous à tous leurs exercices ordinaires dans l'ordre le plus parfait, en chantant de temps en temps quelques-uns de leurs cantiques. Nous leur en chantâmes aussi des nôtres, qui parurent leur plaire beaucoup La classe achevée, ils sortirent avec nous, en cherchant

à nous parler. Plusieurs savaient quelques mots d'anglais et paraissaient enchantés lorsque nous en avions ajouté d'autres à leur petit répertoire.

« De là nous allâmes voir la chapelle, qui se trouve sur le point le plus élevé de l'île. Elle est construite sur le même modèle que les huttes des insulaires, mais avec plus de soin et sur de plus grandes dimensions. Les murs sont en roseaux et le toit en feuilles de cocotier. Elle a des fenêtres, et en guise de porte de grands rideaux en toile de coton. L'enceinte est de forme ovale, mais ne renferme de siéges que pour le roi George et pour la famille missionnaire.

« Après avoir dîné et laissé à terre un missionnaire et sa femme, que nous avions pris à Sidney, nous retournâmes à bord, et dès le soir même fîmes voile vers Hapaï, autre île de ce groupe intéressant, où nous arrivâmes le 23. Là ce fut la chapelle que nous allâmes voir la première. Elle est également ovale, mais construite en planches et peinte en une jolie couleur d'ardoise, de nuance claire. A chaque extrémité du toit, qui est aussi formé de feuilles, se projette en saillie une poutre arrondie ornée de petits coquillages blancs. L'intérieur est très joli, il y a des bancs pour les indigènes; et, de chaque côté de la chaire, des siéges. La chaire, faite d'un beau bois bien poli, ressemble beaucoup à nos chaires anglaises; elle a des coussins en velours bleu, ornés de franges et de galons dorés. Tout dans cet arrangement rend témoignage du plaisir que les indigènes prennent à s'occuper des choses religieuses.

« Des prêtres catholiques romains français sont venus s'établir dans cette île, il y a quelques années. Repoussés d'abord par la population, une frégate française a ensuite forcé le roi George d'en recevoir un et de lui bâtir une demeure pareille à celle d'un des missionnaires protestants; mais le pauvre homme n'en est guère plus avancé, car les

indigènes, au lieu d'aller à lui, préfèrent, par la grâce de Dieu, rester attachés à la bonne Parole de Dieu.....

« Nous ne vîmes pas le roi George, parce qu'il tenait alors son parlement à Vavau ; mais tout ce que j'en ai entendu dire me fait concevoir de lui l'idée d'un noble prince. Il a pris pour guide les saintes Ecritures ; c'est d'après elles qu'il gouverne son peuple, et il n'y a qu'une voix pour vanter sa justice, sa droiture et sa piété. Il remplit dans l'Eglise les fonctions de prédicateur local. A défaut de sa personne, nous allâmes voir sa maison. Elle ressemble à celle des missionnaires, mais avec cette différence qu'elle est meublée à l'anglaise.

Les huttes des indigènes ne renferment pour tout mobilier que des nattes épaisses qui recouvrent le sol, et sur lesquelles ils s'asseyent et se couchent. Ils font leur cuisine en plein air. Quand ils travaillent, leur vêtement se borne à une sorte de jupon en étoffe du pays, qui descend de la ceiuture aux genoux. Quelques uns seulement portent par-dessus une chemise ; mais le dimanche et dans les grandes occasions où ils se rendent au culte, tous sont convenablement vêtus à l'européenne. En tout temps, le costume des femmes est des plus décents.

« Nous allâmes visiter aussi l'*Argo*, c'est-à-dire l'institution destinée à former des ministres et les instituteurs indigènes. Nous y trouvâmes, dans une vaste salle ressemblant de tout point à une salle d'école et entourée de cartes géographiques suspendues aux murs, un grand nombre de jeunes gens assis sur le sol, tous vêtus à l'anglaise. Pour nous donner une idée de leurs travaux, on les interrogea devant nous et sur toutes les branches, mais surtout peut-être en arithmétique, leurs réponses furent très satisfaisantes. M. Calvert (l'un des missionnaires de passage) les entretint ensuite de religion, et pour terminer deux d'entre eux prièrent. Voici la substance de l'une de ces prières :

« O Dieu, nous te remercions et nous te louons, non
« pas en vue de l'or, ou de l'argent, ou des biens de ce
« monde, mais pour ce grand amour que tu nous a témoigné
« en envoyant ici, à Tonga, tes serviteurs chargés de nous
« instruire et de nous prêcher la bonne nouvelle du salut.
« Ces îles, comparées à d'autres pays, ne sont qu'un point
« sur la carte du monde ; mais tu ne les as pas dédaignées,
« et tes serviteurs, franchissant les mers, sont venus jus-
« qu'à nous, pauvres créatures indignes et privées de ta
« connaissance. O Seigneur, bénis tes missionnaires et
« éclaire nos âmes par ta parole et par ton Saint-Esprit. »

« Après la classe, on nous fit voir le reste de l'établissement. Chacun des élèves a la jouissance d'un lot de terre situé à côté de sa hutte, et dont le produit est affecté à son entretien et, quand il est marié, à celui de sa famille. Tous ces petits champs et la hutte elle-même révèlent, par leur aspect, des habitudes d'ordre et de travail qui font plaisir à voir.

« Le soir, il y eut dans la chapelle une réunion de prières composée tout entière d'indigènes, et ce fut pour moi chose édifiante que de voir le sérieux avec lequel se livraient à cet exercice ces insulaires bronzés, autrefois idolâtres. Les paroles et les réponses partaient si évidemment du fond des cœurs, et tous semblaient si bien sentir ce qu'ils faisaient, que j'en versai des larmes de bonheur. En regagnant ensuite le toit hospitalier de la mission, nous entendîmes de différents côtés, et souvent à une assez grande distance, s'élever des chants qui montraient que l'autel du culte de famille était dressé dans la plupart des maisons, et nous apprîmes qu'en effet la négligence de ce moyen d'édification est regardée ici comme un grand péché. Ainsi, sous ce rapport comme sous bien d'autres, ces sauvages des mers du Sud pourront s'élever en témoignage contre bien des chrétiens, qui, longtemps avant eux, auraient pu jouir de ces priviléges de

l'Evangile. Oh ! vienne bientôt le temps où nous nous réjouirons tous ensemble dans un seul Dieu, dans un seul Seigneur et dans un seul Sauveur béni éternellement ! »

SOCIÉTÉ MISSIONNAIRE MÉDICALE POUR LA CHINE.

Cette Société a célébré son 22e anniversaire à Canton le 25 janvier dernier. Du rapport lu dans cette séance, il résulte que l'hôpital de Canton, que dirige avec un zèle infatigable le Dr Kerr, continue à rendre aux indigènes des services dont ils paraissent apprécier de plus en plus la valeur. Il n'y avait pas été reçu, dans le courant de 1860, moins de 17,631 malades, parmi lesquels on comptait environ 3,500 femmes. Il y avait été pratiqué plus de 250 graves opérations chirurgicales et vacciné environ 700 enfants.

Une succursale de l'établissement a été établie à Fuh-Schan, ville assez importante, située à cinq lieues environ de Canton, et les premiers effets en avaient été d'ouvrir cette localité à la prédication de l'Évangile.

Les dépenses de l'institution s'étaient élevées à 27,550 fr. Ces fonds ont été fournis, non-seulement par des bienfaiteurs étrangers, Anglais ou Américains, mais aussi par quelques généreux Chinois. L'un de ces derniers, riche marchand de Canton, nommé How-qua, a, pendant vingt ans, mis *gratuitement* à la disposition de la Société un bâtiment, qu'à cause de sa situation et de son étendue il aurait pu facilement louer 5,000 fr. par an. Malheureusement cet édifice a été brûlé dans l'attaque de Canton par les alliés, et la Société a dû s'en procurer un autre qui lui a coûté très cher.

Tous les matins, le culte domestique est célébré dans l'hôpital, de manière à ce que tous les malades qui en sont

capables puissent le suivre et y entendre les simples explications de l'Evangile qui leur sont destinées. Il se tient en outre, le dimanche et les autres jours de la semaine, quatre services avec prédication, où sont admis les gens du dehors. Les conversions obtenues par ces travaux n'ont pas été nombreuses, mais on ne saurait douter qu'ils n'aient répandu dans la ville et dans les environs une connaissance assez étendue des vérités chrétiennes, et qu'ils n'aient, tout au moins, contribué à dissiper bien des préventions.

Depuis que l'idée de faire servir la supériorité médicale des Occidentaux à préparer l'évangélisation du peuple chinois a été adoptée, des hôpitaux ont été fondés non-seulement à Canton, à Macao et à Hong-Kong, mais dans tous les ports ouverts aux étrangers par les anciens traités, et partout on a reconnu l'excellence de ce moyen. On n'évalue pas à moins d'un million le nombre des Chinois qui, dans toutes ces villes, ont appris à connaître de cette manière ce que la foi sait inspirer aux chrétiens en vue du soulagement des misères temporelles. Aussi les noms des médecins missionnaires qui se sont dévoués à cette œuvre, des Parker, des Hobson, des Lockart, des Mag-gowan, des Hirschberg, etc., sont-i's très populaires parmi les Chinois des côtes.

GUYANE ANGLAISE.

Conversion et baptême d'une famille israélite.

Le 1er août 1860, jour commémoratif de l'émancipation des esclaves dans les possessions anglaises, fut pour la congrégation anglicane de George-Town, ville principale de la colonie de Démérara, un jour de fête particulièrement remarquable et béni. Cette Eglise vit ce jour-là entrer dans

ses rangs toute une famille israélite, composée du mari, de la femme et de quatre enfants. Depuis longtemps le mari, nommé J.-G. Blank, avait manifesté ses convictions et demandé le baptême; mais la femme avait longtemps résisté, et ce n'avait été qu'après de longues luttes qu'elle s'était enfin sentie appelée à confesser Christ. Nous ne raconterons ni les faits qui avaient précédé le baptême, ni la cérémonie elle-même, mais le discours prononcé dans cette occasion solennelle par le père de famille néophyte a été publié en entier dans le *Jewish Herald*, journal de la Société des Juifs de Londres, et il nous semble mériter les honneurs de la reproduction. C'est un édifiant exemple de ces nombreuses bénédictions accordées à l'évangélisation du peuple juif, dont nous parlions dans notre dernier numéro (pages 391 et suivantes).

« Né dans le Hanovre, a dit le nouveau disciple de Christ, je n'étais âgé que de neuf mois lorsque je perdis mon père, qui laissait sur la terre sept orphelins. Mon éducation ne fut, hélas! que ce qu'était celle des enfants israélites de ce temps, et ce ne fut que plus tard, lorsque je dus pourvoir par moi-même aux besoins de mon existence, que j'appris le peu que je sais. Cependant, un de mes oncles, qui était aussi mon tuteur, avait chez lui, comme instituteur de ses enfants, un rabbin qui m'apprit à lire, à écrire, et me donna même quelques notions de la langue de mes pères. Un vieux soldat invalide eut aussi la bonté de développer en moi ces premières connaissances. Il m'enseigna de plus un peu d'arithmétique.

« Dès que j'eus atteint l'âge de treize ans, mon oncle me plaça en apprentissage chez un tourneur, en affectant à mon usage le peu qui me revenait de l'héritage de mon père. Il avait été strictement stipulé par lui que je ne mangerais pas du *taffa* (nom général donné aux aliments que la loi mosaïque envisage comme souillés).

« A la fin de mon apprentissage, qui dura trois ans, je partis pour voyager, comme ouvrier tourneur, dans le grand-duché de Mecklembourg, et m'arrêtai d'abord à Grabow. Là j'eus l'occasion de rencontrer pour la première fois un missionnaire chrétien. C'était un M. West, agent de la Société de Berlin pour la propagation de l'Evangile parmi les juifs. Une conversation s'engagea entre nous sur le Messie si impatiemment attendu par mes pères. Les paroles pleines de sens et d'affection que m'adressa sur ce sujet ce digne serviteur de Dieu, trouvèrent en moi un auditeur attentif; mais tout en l'écoutant je pensais en moi-même et j'eus même la franchise de lui dire que j'avais encore du temps devant moi pour m'occuper de ces choses. Sur ce propos, M. West, qui était fumeur, saisit la tête de porcelaine de sa pipe et me fit lire les paroles qui s'y trouvaient écrites en caractères hébreux. C'étaient ces mots du Ps. CII, v. 4 : *Ki kalu behaschan iamaï* (mes jours s'en sont allés comme la fumée). — « Regardez bien cela, ajouta-t-il, et « souvenez-vous-en. »

« Depuis ce moment vingt-six années se sont écoulées, et dans ce long espace de temps combien de pauvres pécheurs sont nés, ont vécu et ont pris congé de ce monde dans leur état de péché, sans avoir connu leur Sauveur! Mais avec moi, Seigneur, tu t'es montré miséricordieux, et tu as voulu que ce premier grain de semence jeté en terre depuis si longtemps pût enfin produire son fruit! O Jésus, mon Sauveur, sois-en béni éternellement. C'est de tout mon cœur et de toute mon âme que je t'en rends grâce. Amen!

« Peu de temps après, je quittai Grabow pour me rendre à Ludwigslust, résidence du grand-duc. Là je fis la connaissance d'un M. Beyer et de sa famille, qui appartenaient à la communion des Frères moraves. Plusieurs fois je les accompagnai le dimanche à la chapelle du grand-duc pour y entendre le Dr Walter, prédicateur de la cour, et je me rap-

pellerai toujours la profonde impression que fit sur moi la vue d'un tableau placé au-dessus de l'autel. Il représentait le moment où, dans la nuit de Noël, l'ange du Seigneur apparut aux bergers pour leur annoncer la naissance de Jésus. — Malheureusement, les bonnes pensées que le culte m'inspirait disparaissaient bien vite. A peine étais-je sorti du temple que le monde reprenait son empire sur moi. Oh ! quel beau temps perdu et trop souvent mal employé !

« Après deux années de voyage, je retournai dans ma ville natale. Mes parents, qui ne m'avaient pas perdu de vue, savaient que je fréquentais les temples où le *fils du charpentier* (c'est ainsi que le juif au col roide se plaît à désigner son Sauveur méconnu) était invoqué comme le Rédempteur des hommes. Ils avaient appris aussi que je mangeais sans scrupule des choses défendues par la loi mosaïque ; et comme je n'en faisais mystère à personne, il est facile de comprendre que l'accueil qu'on me fit ne fut pas des plus bienveillants. A tout propos j'entendais résonner à mes oreilles les mots de *goi* (gentil) ou celui de *meschummed*, dénomination qui désigne les juifs convertis, et s'applique par mépris à ceux d'entre eux qui reconnaissent Jésus pour le Messie.

« Dans la situation d'âme où je me trouvais alors, trop faible et trop peu affermi encore dans mes velléités de croyance pour affronter ces moqueries, et ne sachant pas demander au Seigneur la force de supporter joyeusement son opprobre, il me parut que le meilleur parti que j'eusse à prendre, était de m'expatrier, et c'est ce que je fis en transportant mes pénates, comme disaient les anciens, dans le Nouveau-Monde, sur les rivages de Surinam. Je ne tardai pas à y faire la connaissance d'une juive, Flora Heyman, que j'épousai et qui est encore ma bien-aimée compagne. Elle m'a donné quatre enfants, et tous ensemble, j'ai maintenant le bonheur de le pouvoir dire, nous servons le Sei-

gneur en communauté de foi. Appelé souvent à passer devant les temples chrétiens de la ville, aux heures où l'on y célébrait le culte, j'aimais à entendre les chants qui s'en élevaient à la gloire de Christ, et alors mon cœur me disait d'entrer aussi dans la maison de prières. Mais la crainte d'être vu et d'avoir à rendre compte de cette démarche à ma femme, alors très hostile à la foi chrétienne, et à ses parents, m'empêchaient de donner suite à ces désirs. Seulement il m'arrivait très rarement de visiter la synagogue. De temps en temps aussi j'essayais de nouer des entretiens sur le Sauveur avec de soi-disant chrétiens; mais je suis forcé d'avouer que le plus souvent leur manière de parler ou leur conduite me disposaient peu aux réflexions sérieuses.

« Ainsi, je restai longtemps balloté çà et là dans mes croyances et dans mes résolutions, semblable à un vaisseau battu de la tempête. Et cependant tu étais là, ô mon Seigneur et mon Maître, Jeschua Hammeleck (Jésus Roi)! Alors déjà tu étais mon Dieu et je t'appartenais sans le savoir. N'avais-tu pas versé ton sang pour moi, pauvre pécheur? Et n'était-il pas dans tes desseins que je fusse sauvé miséricordieusement, tandis que tant de milliers de mes pauvres frères selon la chair croupissent encore dans les ténèbres de l'incrédulité?

« Dans le courant de l'année 1853, je vins m'établir à Démérara, et dès ce moment commença pour moi une existence toute nouvelle, car je m'y trouvai en rapport non plus seulement avec des chrétiens de nom, mais avec de vrais disciples de Christ.

« En 1855, un de mes compatriotes, M. Pitcairn, de la Société wesleyenne, m'indiqua la voie que je devais suivre pour parvenir au salut. Cependant, malgré ses pressantes exhortations à m'occuper des intérêts de mon âme, ma foi n'était pas encore assez ferme pour triompher de mes per-

pétuelles incertitudes. Il me manquait encore l'essentiel, l'esprit de prière, le besoin de prier. Je ne savais pas demander à mon Dieu la force qui provient de lui, l'intelligence qui fait le vrai chrétien ; et à quoi pouvaient, hélas ! aboutir sans cela toutes mes pensées et toutes mes recherches ?

« Et cependant, telle était, ô mon Dieu, ta volonté : Je devais être sauvé ! Je fus un jour conduit, il y a de cela quelque temps, à assister au culte chrétien dans la chapelle où prêche habituellement celui que Dieu voulait faire devenir mon directeur spirituel, mon père en la foi, le Rév. M. Ketley. Je pris tant de plaisir à l'entendre, que bien que cette chapelle fût assez éloignée de mon domicile, j'y retournai souvent, et le résultat de ces visites fut que, peu à peu, je me sentis comme aiguillonné à devenir membre de l'Eglise de Christ. Puis, un jour, j'eus l'occasion d'entendre ce bien-aimé pasteur porter des paroles de consolation au chevet du lit d'un pauvre pécheur mourant, et ce fut là, ô mon puissant Sauveur, que tu remportas la victoire ! Là, en effet, tu me fis sentir toute la profondeur de ma misère et de mon état de péché ; tu me dis que, désormais, le temps était court, qu'il fallait me hâter de recourir à toi, que le moment d'aller en avant était venu. Ainsi réveillé, je me jetai à tes pieds, humilié, confondu ; avec le psalmiste, je m'écriai : « Eternel, fais-moi connaître tes voies, et enseigne-moi tes sentiers... car tu es le Dieu de ma délivrance, je m'attends à toi tout le jour. » (Ps. XXV, 4 et 5.) — Et dès-lors, ô mon Dieu, quel changement, quelle transformation dans tout mon être ! Une clarté céleste vint resplendir là où précédemment tout était ténèbres ! Il était enfin tombé, le voile qui m'avait si longtemps caché la face de mon Dieu ! De mort que j'étais, je redevins vivant ! Longtemps en prières devant le Seigneur, ce fut du plus profond de mon cœur que je le suppliai, que je me donnai à lui, — et tu

daignas m'entendre, ô Jésus bien-aimé! et dès ce moment je t'appartins. Gloire au Dieu tout-puissant! Gloire éternelle à Celui qui m'a sauvé!

« O vous qui m'écoutez, et vous en particulier, mes chers frères en Israël, si vous nourrissez quelques doutes à l'égard de votre salut, allez, allez, sans perdre de temps, auprès du lit de souffrance d'un vrai chrétien qui se meurt. C'est là que vous verrez Christ glorifié, et les terreurs de la mort vaincues pour faire place au bonheur que donne la certitude de n'avoir à quitter le monde que pour aller vivre auprès de Celui qui, dans sa grande miséricorde, s'est chargé du fardeau de nos douleurs et de nos péchés, auprès du grand, du suprême Consolateur. Allez voir cela, puis recueillez-vous, et priez pour qu'il vous rende, vous aussi, participants du salut éternel. Mais avant toutes choses, humiliez-vous dans le profond sentiment de votre impiété, de vos offenses contre sa majesté sainte. Pleurez, frères, et alors, soyez-en sûrs, vous éprouverez aussi que « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Rom., X, 13.)

« Ce fut à la suite de cette visite que je témoignai à M. Ketley mon désir d'être immédiatement admis au nombre des membres de l'Eglise de Christ. Et maintenant me voici, que Dieu *me* soit et *nous* soit à tous propice! »

VARIÉTÉS

AFRIQUE AUSTRALE.

Quelques incidents de voyage.

Les découvertes du D[r] Livingstone et des voyageurs qui ont, après lui, exploré l'Afrique centrale, ont constaté un

fait que de vagues rapports avaient déjà fait soupçonner, mais sur lequel on n'avait aucune donnée certaine, c'est que cette partie du continent africain, située sous l'équateur, possède de grands cours d'eau, dont quelques-uns sont navigables, et des lacs qu'on n'a pu encore explorer que très imparfaitement, mais dont plusieurs paraissent avoir une étendue considérable. Quelques fragments des dernières communications reçues sur ce sujet de différents côtés, pourront plaire à nos lecteurs. L'œuvre des missions se trouve d'ailleurs intéressée à ces faits, car, en quelque lieu que les explorateurs de ces contrées inconnues pénètrent, ils y trouvent des populations nombreuses, dans lesquelles le chrétien ne peut que voir des âmes à évangéliser.

On sait que l'infatigable Dr Livingstone, parti de l'embouchure du Zambèze, vient de remonter ce fleuve jusqu'à Linyanti, après avoir exploré, autant qu'il l'a pu, les régions qu'il baigne, et navigué sur des rivières qui réunissent leurs eaux aux siennes, ou les déversent directement dans l'Océan. Une lettre écrite de Johanna, le 22 avri dernier, par M. Charles Livingstone, frère du docteur et son fidèle compagnon de voyage, raconte une de ces expéditions.

« Nous venons, dit-il, d'explorer la rivière Rovuma, en bateau à vapeur, sur une longueur d'environ trente milles. Nous avions à bord l'évêque Mackenzie et un de ses compagnons d'œuvre (1); les autres étaient restés à Johanna. Nous avons grand espoir d'aller au lac Nyassa par la Romuva, qui y conduit, au dire des indigènes. Un peu au-delà de l'endroit jusqu'où le *Pioneer* a pénétré, à la hauteur de la ville de Donde, chef des Makonda, il paraît que la rivière se rétrécit et devient profonde ; elle coule encaissée entre des ro-

(1) L'évêque anglican Mackenzie est allé, avec plusieurs missionnaires, fonder sur le haut Zambèze une mission placée sous la direction de la Société pour la propagation de l'Evangile, et qui sera soutenue surtout par les Universités d'Oxford et de Cambridge.

chers très élevés. Des indigènes affirment qu'on peut affronter les dangers de ces gorges en canot et se rendre ainsi à Nyassa. Le lit de la rivière, comme celui du Zambèze, paraît être une succession de bancs de sable d'une grande étendue. L'hippopotame vit dans ses eaux.

« Le paysage des bords du Rovuma surpasse en beauté celui des bords du Zambèze. Une heure après avoir quitté les mangliers, nous entrions dans un charmant pays tout planté de beaux arbres. Peu à peu les bords de la rivière s'élevaient et atteignaient une hauteur de 1,000 pieds. Sur ces hauteurs, on voit en abondance des bois précieux tels que l'ébénier et un autre qui ressemble beaucoup à l'acajou. Aucun produit du pays, si ce n'est peut-être les esclaves, n'a encore été transporté par le Rovuma.

« Le premier homme que nous rencontrâmes nous dit qu'il connaissait les Anglais, qu'il avait visité leurs vaisseaux, que notre peuple était un peuple généreux, un de ceux qui ont toujours en abondance de l'argent, des vêtements, etc., et qui n'aimait pas le commerce des esclaves. Les indigènes sont pauvres et opprimés par les Arabes, qui ne leur laissent pas grand'chose. Leur langue est celle de Suma et du peuple mangani. J'ai dit que l'évêque était à bord ; il n'a pas été épargné par la fièvre africaine, mais il a recouvré bientôt la santé. »

En arrivant à la grande cataracte du Zambèze, à laquelle le Dr Livingstone a, dans son premier voyage, donné le nom de *chutes Victoria*, les voyageurs firent une rencontre qui les surprit beaucoup. Ce fut celle d'un autre voyageur anglais, nommé M. Baldwin, dont voici la curieuse histoire :

Parti, lui aussi, de la côte orientale, mais d'un point différent, dans l'intention d'explorer le pays tout en se livrant aux plaisirs de la chasse, il avait pénétré jusque dans la contrée connue sous le nom de Mosenkabou ; mais là il avait été obligé d'abandonner ses wagons, à cause des mou-

ches, et les gens qu'il avait à son service s'étaient refusés à faire un pas de plus vers l'intérieur. Sans se laisser abattre par ces contretemps, le hardi chasseur avait pris son fusil, une boussole de poche, et avait ainsi, tout seul, entrepris de gagner les chutes Victoria, sans autre guide qu'une carte du pays dressée par le Dr Livingstone ; et telle est l'exactitude de celle-ci, qu'après des fatigues et des souffrances inouïes, causées surtout par le manque d'eau, il avait atteint le Zambèze à moins d'une lieue de distance des chutes. Naturellement, il se hâta d'aller jeter un coup-d'œil sur ce grand phénomène ; mais à son retour l'attendait une aventure plus désagréable, dit-il, que toutes celles qu'il avait éprouvées jusqu'alors. Les indigènes d'un village voisin, après avoir observé ses mouvements, le firent prisonnier et ne voulurent plus lui permettre la moindre excursion, sans qu'il lui fût possible de découvrir le motif de ces rigueurs. Qu'on juge donc de sa joie quand, plusieurs jours après, il vit arriver dans ce village le docteur et ses compagnons. Son premier soin fut de recourir à leur intervention pour obtenir sa liberté. Les indigènes la lui rendirent sans difficulté, et donnèrent de leur conduite une explication qui amusa beaucoup leurs hôtes. « Cet homme, dirent-ils, arrive ici de la manière la plus étrange, sans qu'on sache comment et par où ; la première chose qu'il fait est de se jeter dans le fleuve, au risque, presque immanquable, d'y trouver la mort (à cause des alligators) ; puis, sorti de là, il court aux chutes et essaie de grimper dans des endroits où des singes n'oseraient pas s'aventurer. Que voulez-vous ? Nous avons cru qu'il cherchait à s'ôter la vie, et dans la crainte qu'on ne vînt plus tard nous redemander compte de lui, nous avons voulu le défendre contre lui-même pour le rendre à qui le réclamerait. »

M. Baldwin passa plusieurs jours avec M. Livingstone, qui lui dit avoir découvert deux lacs et reconnu plusieurs

régions à la fois très pittoresques et très fertiles. Depuis son départ de Tété pour Linyanti, la caravane du docteur, qui se composait de son frère, du Dr Kirck et de 70 Makololos, avait marché pendant soixante-seize jours, à peu près sans s'arrêter, et presque toujours à pied.

Nous ne savons pas encore si le docteur a pu parvenir jusqu'à ce lac Nyassa, dont il est question plus haut dans la lettre de son frère; mais il paraît, d'après un journal allemand, qu'un autre voyageur, le Dr Roscher, parti des côtes de Mozambique, a pu, au prix de souffrances inouïes, atteindre ce point, qui était le but de son voyage. Arrivé malade, il n'avait pas encore, à la date de sa dernière lettre, pu l'explorer assez pour en donner une idée exacte. Il dit seulement qu'il est très vaste, que les eaux en sont douces, et que ses bords étant très plats, le vent y soulève des vagues énormes qui doivent y rendre la navigation des plus dangereuses.

Depuis longtemps déjà on savait, par ouï-dire, qu'il existe dans ces régions une nappe d'eau que les Africains de la côte de Zanguebar dépeignaient comme une « mer à perte de vue, » et qu'ils désignaient sous divers noms, parmi lesquels ceux de *Nyassi* et d'*Ouniamési* revenaient le plus souvent. Le voyage de M. Roscher aura pour résultat de constater si le Nyassa est un lac particulier, ou s'il fait partie de cette « mer à perte de vue » dont parlent les indigènes. Si l'on en croit ces derniers, des marchands nègres ou arabes feraient sur l'Ouniamési un commerce très actif et très lucratif. Suivant eux, les bateaux à rames mettraient à le traverser trente jours, et ceux à voiles dix. Ces faits, s'ils sont vrais, donnent une idée de l'importance de ce lac qui, dans ce cas, mériterait bien le nom de « mer intérieure. »

NOUVELLES RÉCENTES

ALLEMAGNE.

L'esprit missionnaire fait, dans plusieurs parties de l'Allemagne, des progrès dont on ne saurait trop se réjouir, soit en vue de l'œuvre missionnaire elle-même, soit parce que cet accroissement de zèle est un indice éclatant d'un retour vers ces grandes et fortes convictions qui, seules, font prendre sérieusement à cœur la conversion des païens.

A Barmen, on se voit contraint d'agrandir les bâtiments de la maison des missions, dans le but et avec l'espoir d'y admettre la moitié plus d'élèves. La plus grande difficulté ne consiste pas, à cet égard, à trouver ces élèves, mais à éloigner de la carrière ceux qui ne paraissent qu'imparfaitement qualifiés pour la bien fournir.

Une ardeur toute pareille se manifeste dans le Holstein et dans le Schleswig : on entend souvent dans ces pays exprimer le désir que l'Eglise elle-même remplace les associations volontaires dans la direction des œuvres missionnaires. Il est peu de paroisses du Schleswig, même parmi les plus négligées, d'où il n'ait plu à Dieu de porter des personnes de l'un ou de l'autre sexe à se consacrer à cette sainte cause.

SIAM.

Trois Sociétés de Missions des Etats-Unis, celle des baptistes, celle des presbytériens, et le Conseil américain, sont à l'œuvre dans ce pays. Ces missions ne sont pas de

celles qu'on peut citer comme abondamment bénies. Leur marche a toujours, au contraire, été très difficile, très lente, et elle l'est encore. Mais il y a pourtant quelque progrès, et depuis le commencement de cette année surtout, des conversions, plus nombreuses que par le passé, sont venues réjouir le cœur des messagers de la Parole sainte. Il y a eu, en février dernier, neuf baptêmes dans le champ de la mission baptiste, et quatre dans celui du Conseil américain. Les rapports des presbytériens parlent aussi d'encouragements et d'espérances. Quelques-unes des dames attachées à ces œuvres sont en rapport avec des princesses de la famille royale, et leur donnent, sur divers sujets, des leçons qui leur fournissent naturellement l'occasion d'annoncer la vérité.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

L'évêque anglican de Nelson vient d'écrire en Angleterre qu'il aurait besoin, pour une partie de son diocèse, des services d'un missionnaire, auquel il assignerait un traitement de 200 livres (5,000 fr.), et les fonctions suivantes : « Voyager constamment dans un vaste district (de 40 à 50 milles de long sur à peu près autant de large), où il n'y a pas de routes, et où il serait appelé à traverser souvent des rivières à la nage, dans le but d'aller évangéliser des individus occupés à faire paître des brebis. Il faudrait un homme non marié, très actif, et habitué à soutenir les plus dures fatigues. — On voit, par cet appel, ce qu'est la vie des missionnaires, et quelle justice on leur rend quand on les représente comme obéissant à des pensées de lucre, ou à l'espoir d'une vie facile.

Paris. — Typ de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AUX AMIS DE L'OEUVRE DES MISSIONS.

Paris, 7 décembre 1861.

Chers lecteurs,

Lorsque ces pages passeront sous vos yeux, la main du temps se sera déjà levée pour faire retentir sur l'horloge des siècles les dernières heures de l'année. Ce sera le moment des réflexions sérieuses, des retours sur le passé, des sévères jugements de la conscience. Ce sera aussi celui où chacun de nous cherchera à reconnaître la situation véritable des intérêts confiés à sa sollicitude et à ses soins. Pour quelques visages qui s'épanouiront d'aise en présence de résultats correspondant aux espérances préconçues, qu'il sera grand le nombre des cœurs navrés par la vue d'un triste héritage d'embarras et de difficultés, irrévocablement légué par l'année expirante à celle qui va lui succéder ! Parmi les bilans qui vont s'établir, il en est dont la première ligne devrait s'ouvrir par des paroles de foi et la dernière se terminer par un hymne d'action de grâces. Ce sont ceux de nos Sociétés religieuses. Là, l'œil du chrétien devrait pouvoir parcourir avec une égale satisfaction les deux colonnes rivales et lire sur l'une : *Beaucoup reçu*, et sur l'autre : *Beaucoup dépensé.* — *Beaucoup reçu!* Quelle joie ce serait, en effet, de voir que, de nos jours encore, Dieu a parmi nous un peuple de franche volonté, qui se rappelle qu'il se doit tout à lui, et que les richesses les plus sûres sont celles que l'on a versées dans le tronc du Seigneur ! *Beaucoup dépensé!* Quel bonheur nous éprouve-

rions à pouvoir nous rendre le témoignage que nous avons su donner une puissante impulsion à des entreprises qui se rapportent d'une manière directe à la gloire de notre Rédempteur, et que tandis que les enfants de ce siècle, dont Jésus-Christ nous exhorte à imiter la sagacité, consacraient des millions à l'accroissement du bien-être matériel de l'humanité, de notre côté nous avons largement pourvu aux besoins des âmes immortelles dont le sort nous a été remis !

Chers lecteurs, nous voudrions pouvoir terminer l'année avec le double sentiment de satisfaction que nous venons de décrire. C'est cependant tout le contraire qui va nous arriver.

Nous avons beaucoup dépensé, trop dépensé peut-être, selon l'homme, mais certainement pas assez selon le Seigneur, car tous nos déboursés ont à peine suffi pour entretenir les œuvres depuis longtemps commencées et grossir de deux noms seulement la liste des messagers du salut. Nous avons encore moins reçu que nous n'avons dépensé, et ce serait avec un déficit de plus de 60,000 francs que nous serions condamnés à arrêter nos comptes, si, par un arrangement dont nous avons tout lieu de nous féliciter en cette occasion, l'année financière de la Société des Missions n'avait un sursis qui s'étend jusqu'au mois d'avril.

Nous supplions nos frères de nous décharger d'ici là d'un fardeau dont le poids va s'accroissant de jour en jour. Nous adressons cette requête à ceux dont le Seigneur a béni le travail, et qui, en nous venant efficacement en aide, pourront dire, comme David : « O Éternel, les richesses viennent de toi, et « c'est de ta main que nous avons reçu toute cette abondance ! » Nous osons l'adresser également à nos frères moins fortunés qui ne peuvent prélever de dons que sur leur indigence, et nous le faisons sans scrupule, parce qu'il est écrit que du jour où la veuve de Sarepta partagea ses dernières provisions avec le prophète, sa farine ne fit plus défaut et son huile ne tarit plus.

Mais quelque légitimes que nous paraissent ces appels en faveur d'une œuvre qui n'est point la nôtre, et dont nous ne sommes que les indignes représentants, la nécessité de les renouveler presque chaque année nous humilie, et nous nous demandons si elle n'a pas pour principale cause notre propre manque de foi. L'histoire de l'Église des temps anciens et des temps modernes nous montre des hommes qui ont su, après s'être mis à la tête d'entreprises semblables à la nôtre, regarder à Dieu seul avec la plus parfaite confiance comme à leur grand pourvoyeur, et ont toujours vu, au moment de leur détresse, arriver, comme de lui-même, le secours sur lequel ils avaient compté. Saint Paul ne demandait rien aux Églises, mais un Epaphrodite venait à point nommé frapper à sa porte et déposer dans ses mains des dons tout parfumés d'amour et de spontanéité, et dans lesquels l'apôtre reconnaissait un sacrifice offert à Dieu lui-même. Colomban et ses collaborateurs voyaient s'arrêter devant leurs cellules des barbares conduisant des chevaux chargés de pain et d'autres vivres, et lorsqu'on lui demandait raison de sa tranquillité habituelle, il répondait avec un sourire : « N'as-tu pas lu ce qui est écrit au livre des Psaumes? Je n'ai jamais encore vu le juste abandonné, ni sa postérité manquer de pain ! » Faut-il rappeler les expériences de Francke et celles que font à l'heure présente les Muller et les Harms? Ce dernier a fondé dans les landes du Hanovre, avec le secours de ses paroissiens, une maison de missions d'où sont sortis en douze ans près d'une centaine d'ouvriers. Il n'a ni collectes organisées, ni Sociétés auxiliaires, mais chaque année Dieu lui envoie la somme exacte dont il a besoin. Le rapport présenté à la dernière fête de missions de Hermannsbourg, signale une recette de 116,750 fr., et une dépense de 116,225 fr. « Le Seigneur, ajoute Harms, a accordé cette somme à la prière... Il savait ce que j'avais à dépenser et il n'a pas manqué de me le fournir. » La maison des missions est presque entièrement en-

tretenue par les produits d'une ferme de 160 arpents de terrain. Cette ferme, Harms la doit à un jeune paysan qui lui en fit offrande, à la seule condition d'être envoyé lui-même au milieu des païens pour leur annoncer l'Évangile. Le zélé pasteur désirait avoir un navire pour transporter ses nombreux missionnaires. Il en possède un depuis quatre à cinq ans. Ce navire, achevé et approvisionné, est revenu à 75,000 fr., et toute cette somme a été rassemblée sans qu'il ait été nécessaire de solliciter aucun don. De simples paysans ont donné 1,000 francs, 2,000 francs et même davantage. Le fait suivant donnera peut-être une idée encore plus frappante des interventions de Dieu envers son fidèle serviteur. Harms reçut un jour de Hambourg une lettre de change de 9,500 thalers à payer dans le terme de deux semaines. Il se trouvait en ce moment à la lettre sans un sou vaillant. Il rassembla toute la communauté pour demander au Seigneur de ne pas abandonner son œuvre dans ce moment critique. Le jour suivant arrive à Hermannsbourg un maçon de Hambourg, qui, quelque temps auparavant, l'avait entendu prêcher dans cette ville. Il venait d'hériter d'un de ses frères, mort en Amérique, de la somme de 10,000 thalers, et cette somme il l'apportait à Harms, en lui demandant en retour de lui accorder une petite place dans la maison des missions.

On reprochait un jour à Harms de dépouiller ses paroissiens pour la mission. « Venez voir, répondit-il, s'il y a de la misère parmi nous. Avez-vous jamais vu à vos portes un mendiant venu de Hermannsbourg? Dans l'année de cherté qui vient de s'écouler (c'était en 1854), nous n'avons eu recours à aucune mesure particulière, et cependant personne chez nous n'a eu faim. En outre, on m'a remis de 1,500 à 1,900 francs pour des incendiés du dehors, pour une Société biblique et d'autres bonnes œuvres, sur un simple avis donné du haut de la chaire que je recevrais les dons qu'on m'ap-

porterait pour ces objets. Gloire à Dieu qui a accompli sa promesse : « Donnez et on vous donnera ; on vous donnera dans le sein une bonne mesure, pressée et secouée et qui se répandra par dessus ! »

Chers lecteurs, terminons l'année en demandant à Dieu de nous accorder la foi, la confiance filiale, l'esprit de prière de Harms, avec la pieuse et touchante sollicitude qui porte nos frères de Hermannsbourg et du Hanovre à prévoir les besoins de l'œuvre du Seigneur et à y pourvoir avant même qu'on les leur signale.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Extrait d'une lettre de M. Jousse.

Thaba-Bossiou, 22 août 1861.

Mogalé, un frère de Moshesh, vient de mourir. Son corps a été transporté à Thaba-Bossiou, où il a reçu les honneurs de la sépulture par le ministère de mon ami A. Mabille. Ce dernier a prononcé un discours dont on a beaucoup parlé, et qui, je l'espère, restera comme un trait dans l'âme de plusieurs. Ici, comme en Europe, il y a beaucoup de gens qui marchent dans la voie large, mais personne ne prend son parti d'aller en enfer. On espère se convertir un jour, et ce jour ne vient jamais, et l'on vit pour le monde. Du reste, ne sera-t-il pas temps de penser à son âme quand la maladie sera là? Alors on demandera les prières des fidèles ; on priera même, et puis, si l'on meurt, on sera enterré par le missionnaire, et le missionnaire, envoyé d'un Dieu d'amour, ne peut pas conduire en enfer celui qui est mort. On

oublie ce que le missionnaire a dit cent fois : que les honneurs rendus à la dépouille mortelle d'un homme n'ont aucune influence sur ses destinées éternelles, et que quand la poudre est rendue à la poudre, l'âme a déjà comparu devant son juge pour recevoir de lui, selon le bien ou le mal qu'elle a fait quand elle habitait encore son enveloppe terrestre. C'est contre cette tendance-là que M. Mabille s'est fortement prononcé.

Mais tous n'en sont pas là, grâces à Dieu! et dernièrement une toute jeune femme, croyant son heure dernière arrivée, frappait d'étonnement tous ceux qui l'entouraient, païens et chrétiens. Sa foi se montrait par une douce résignation et une grande joie à la perspective de son délogement. — Oh! sages de ce monde, et vous, docteurs, dont le talent consiste à déchirer les pages de la Bible pour les jeter au vent, venez et pénétrez dans cette hutte de chétive apparence, et voyez les fruits portés par cet Evangile de grâce dont vous n'avez pas encore trouvé la clef! Voici une jeune femme qui croit le moment de sa mort arrivé. Elle tient dans sa main le seul livre dans lequel elle ait jamais lu, l'Evangile; elle le tient ouvert au chapitre VII de l'Apocalypse; elle contemple par la foi cette multitude qui entoure le trône de Dieu, et dont les péchés ont été lavés dans le sang de l'Agneau, et son désir est de se joindre à eux. A ses côtés se trouve son mari, à qui elle fait ses adieux. — « Je m'en vais; ne pleure pas, lui dit-elle, tu as été un bon mari pour moi; sois fidèle et le Seigneur nous réunira dans le ciel. Oh ! si seulement je pouvais revoir une fois encore mon missionnaire, je m'en irais en paix ! » —Mais la distance est grande, il est tard, et le chemin est mauvais. N'importe! le mari, à qui la douleur ôte presque l'usage de la parole, monte à cheval pour venir m'informer du malheur qui le menace. Il pleure; il est tout étonné de ce qu'il a entendu. La compagne de sa vie, elle, d'ordinaire si timide, est devenue un

prédicateur, qui, des bords de l'éternité, s'adresse à tous, sans distinction d'âge et de sexe. Elle leur parle de la mort, de la vie à venir, et les presse de se donner au Seigneur sans retard. Ses paroles, empreintes d'un calme et d'une sérénité profonde, impressionnent vivement tous ceux qui l'entourent. — La joie qu'elle éprouva quand elle me vit, je renonce à la décrire, et moi-même, en présence d'une telle foi, je me sentais heureux et reconnaissant pour ce fruit de la prédication de l'Evangile. Grâces à Dieu, cette chère jeune femme, mon enfant en la foi, nous a été conservée, et aujourd'hui son état n'offre plus rien d'alarmant. Les esprits forts et les savants critiques diront peut-être que tout cela est le produit d'une imagination exaltée. En présence de la mort, l'imagination la plus vive doit se refroidir. Gloire à Dieu, nous avons un Sauveur, et, pour ma part, je m'estime heureux d'avoir été appelé à l'annoncer aux pauvres enfants de Cham !

Et que pourrions-nous offrir aux âmes affligées et qui ont soif de consolations, si nous n'allions puiser nous-mêmes à cette source divine, Jésus Sauveur, dont l'Evangile nous dépeint le grand amour? Avant-hier et les jours précédents, je fus appelé à visiter un enfant de Sophonie, dangereusement malade. Le père était en voyage; la mère, épuisée par de longues veilles, était là, assise, ayant non loin d'elle le livre de Dieu. L'enfant était dans les bras de sa grand'mère, en proie à une fièvre ardente. Ce n'était pas la première fois que la maladie pénétrait dans cette maison; deux fois déjà la mort était venue frapper à la porte, et à chaque fois elle avait transporté de la terre au ciel de jeunes enfants de l'âge de celui qui maintenant est dans les douleurs de l'agonie. On n'entend ni plaintes ni murmures; on est sobre de paroles ; mais si on ouvre la bouche, c'est pour dire qu'on s'attend à l'Eternel, qu'il fasse ce qui Lui semblera bon. L'enfant a rendu le dernier soupir, et le même

calme règne dans la maison. La douleur est grande, plus grande qu'on ne le croit en général parmi les blancs lorsqu'il s'agit de noirs dans l'épreuve; mais l'Evangile verse du baume sur ces blessures. Pleurer avec ceux qui pleurent allége très souvent la souffrance; mais il faut plus que cela pour consoler le cœur d'une mère : il lui faut les consolations positives de l'Evangile, il lui faut le Sauveur lui-même!

T. Jousse.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

Une oeuvre modeste, mais richement bénie.

En 1856, un missionnaire bien connu, le Dr Legge, de Hong-Kong, agent de la Société des Missions de Londres, raconta, et nous racontâmes d'après lui, une conversion accomplie dans des circonstances remarquables, et qui devait avoir des conséquences plus étendues que n'en ont parfois des événements de ce genre. C'était celle d'un Chinois nommé Ché-a, ancien gardien d'un temple taouiste. Cet homme, ayant rencontré sur sa route un colporteur de la Société bliblique, avait reçu de lui un Nouveau Testament. Il avait lu, médité ce livre, et, sous l'impression de cette étude, s'était rendu à Hong-Kong, où, après des instructions et des épreuves convenables, il avait pu être admis dans les rangs de l'Eglise. Une fois baptisé, il était retourné dans sa ville natale, nom-

mée Pok-lo, et située à près de quarante lieues de Hong-Kong, dans l'intérieur de la province de Canton.

En partant, Ché-a avait annoncé l'intention de travailler avec dévouement à l'évangélisation de ses compatriotes; mais on ne savait trop à quel point compter sur l'accomplissement de cette promesse, quand, l'année suivante, on le vit reparaître à Hong-Kong avec un converti; puis, en 1858, avec deux, en 1859 avec deux autres encore, et enfin, au commencement de 1860, avec neuf individus amenés à la connaissance de la vérité par ses soins, — en tout quatorze néophytes qui, soigneusement examinés, furent trouvés tous assez instruits et assez sérieux pour être admis au moins parmi les candidats au baptême.

A la suite de cette dernière visite, un des missionnaires de Hong-Kong, le Rév. J. Chalmers, prit avec lui un évangéliste indigène et se rendit à Pok-lo. Il fut frappé de la fermeté déployée par les convertis déjà déclarés, non moins que de l'empressement qu'un grand nombre d'autres personnes, toutes instruites par Ché-a, mirent à lui demander le baptême; et le résultat de cette sorte d'exploration du terrain fut, qu'outre les individus déjà admis, quarante-quatre personnes parurent avoir véritablement donné leur cœur au Seigneur.

Enfin, au mois de janvier dernier, Ché-a revint de nouveau à Hong-Kong avec seize de ses compatriotes, ce qui portait le nombre total des conversions opérées dans son pays natal et par son intervention, à quatre-vingt-cinq.

Encouragés et vivement intéressés par cette progression d'une œuvre commencée avec si peu d'éclat, trois missionnaires, le Dr Legge, le même M. Chalmers, qui avait déjà visité Pok-lo, et le Rév. M. Hawk, accompagnés de trois agents indigènes, y ont fait, en mai dernier, une nouvelle excursion dont on va voir les résultats.

Ce fut dans le bateau de la mission que le voyage se fit.

Cette embarcation, d'une espèce que les Chinois appellent un *ho-tow*, du nom de l'endroit où l'on dit qu'elle fut inventée, paraît être d'une grande commodité pour les voyages sur les rivières et les canaux. Elle est spacieuse, et porte à l'arrière un pavillon réparti en trois compartiments ou chambres.

Partis de Hong-Kong le 1er mai, les voyageurs arrivèrent à Pok-lo le 4. Cette ville, dont la population ne paraît pas dépasser 15,000 âmes, est entourée de murs, comme toutes les cités chinoises de la même importance; mais elle est peu commerçante et ne renferme d'autres édifices remarquables que les temples et les *maisons ancestrales*. Les autres maisons et les boutiques y ont toutes les apparences de la pauvreté, et firent faire aux voyageurs la réflexion qu'on ne peut pas adresser aux Chinois le reproche d'habiter des demeures lambrissées tandis que leurs dieux sont mal logés. C'est à l'avantage de ces derniers, au contraire, que sont toujours les beaux côtés du contraste.

Après avoir serré la main de leur ami Ché-a, dont M. Chalmers connaissait déjà la demeure, la première démarche que les missionnaires crurent devoir faire fut de solliciter une audience du gouverneur du district. Ce magistrat essaya d'abord d'échapper à cette visite, qui l'embarrassait probablement un peu; mais sur leurs instances répétées, il les reçut et les accueillit avec cette courtoisie dont les Chinois lettrés violent rarement les lois. Bien que les missionnaires pussent s'entendre avec lui au moyen du dialecte chinois qu'ils connaissaient, ils se servirent de Ché-a comme d'interprète. Ces fonctions, exercées en face du gouverneur, lui donnaient une certaine importance, et comme il avait depuis des années porté l'opprobre de Christ en confessant courageusement sa foi, les missionnaires avaient vu dans ce recours à son intervention un excellent moyen de le relever aux yeux de ses concitoyens.

Le lendemain matin, Ché-a et les frères de Pock-lo vinrent

au bateau pour se joindre au culte domestique des missionnaires. Ché-a leur dit ensuite qu'il avait annoncé leur arrivée aux chrétiens des environs, et que sans doute ils se rendraient tous auprès d'eux dans l'après-midi. En les attendant, les missionnaires passèrent la matinée à prêcher et à distribuer des traités dans les rues.

A deux heures, en effet, les visiteurs arrivèrent en foule au bateau, tous chrétiens déjà baptisés ou croyants qui demandaient à l'être. La plupart étaient de Pok-lo et d'un village voisin nommé Chuk-ün, c'est-à-dire: « le Jardin des bambous; » mais trois d'entre eux étaient venus de villages beaucoup plus éloignés, et annoncèrent que dans leur contrée beaucoup de personnes étaient disposées à croire. Après une prédication sur Act., XI, 19-23, les missionnaires procédèrent à l'examen de ces premiers néophytes et en trouvèrent douze assez avancés pour être admis au baptême. « Tous ceux-là, dit le journal du voyage, possédaient des connaissances très suffisantes; ils avaient décidément rompu avec l'idolâtrie et avec le culte ancestral, et professaient, avec une chaleur qui témoignait de leur sincérité, de n'avoir plus de confiance que dans les mérites expiatoires du Sauveur et dans l'influence bénie du Saint-Esprit pour produire en eux la sanctification. Deux des assistants étaient des jeunes gens venus là contre le gré de leurs parents, en déclarant qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; un troisième, enfant de neuf à dix ans, que son père nous présenta, nous récita presqu'en entier et très correctement notre petit catéchisme chrétien. Ce fait, joint à bien d'autres, nous montra sous un jour des plus encourageants l'œuvre qui se fait en ces lieux. C'est un mouvement qui se propage et se recrute de lui-même, ceux qui ont cru n'ayant rien de plus pressé que de communiquer aux autres ce qu'ils ont reçu eux-mêmes. »

« Comme ces examens nous avaient beaucoup fatigués, continue le journal, et que nos nouveaux amis désiraient

pouvoir rentrer chez eux avant la nuit, nous décidâmes que les baptêmes auraient lieu le lendemain à Chuk-ün, et que dans ce but les candidats et les frères de Pok-lo se rendraient dans ce village, qui se trouve à une demi-lieue de la ville.

« Le 6 au matin, en conséquence, nous nous mîmes en route pour le « Jardin des Bambous, » suivis d'une troupe nombreuse et quelque peu bruyante d'enfants et de désœuvrés. On avait, pour nous recevoir, vidé et nettoyé la grande salle ancestrale, qui est le local le plus spacieux du village. Mais dès notre arrivée il nous fallut recommencer notre travail d'examen, car le nombre des candidats se trouvait beaucoup plus élevé que la veille. Il ne s'en présenta pas moins de vingt-six, et parmi eux un vénérable patriarche de 82 ans. Ché-a et les autres chrétiens rendaient à tous un bon témoignage, et leurs réponses à nos questions furent toutes satisfaisantes. Comment donc leur aurions-nous refusé l'eau du baptême?

« Les néophytes, les frères de la localité et nous, suffisions pour remplir la salle ; mais la vaste entrée par où l'on y pénètre resta ouverte, et devant elle se forma un second auditoire, composé des autres habitants du village et de la foule qui nous avait suivis depuis Pok-lo. La prédication fut faite par M. Chalmers; puis j'administrai le baptême aux vingt-six néophytes. Tous, levant solennellement la main, prirent l'engagement de renoncer à l'idolâtrie, au culte des ancêtres et à toutes les autres coutumes contraires à la vérité, pour vivre désormais suivant les lois de la justice, de la tempérance et de la piété. Ce fut une scène d'un vif et saisissant intérêt. Les auditeurs du dehors, qui s'étaient d'abord montrés un peu bruyants, avaient fini par devenir très attentifs et par laisser percer les signes d'une impression profonde. M'adressant ensuite particulièrement à eux et surtout aux femmes, je m'efforçai de leur faire comprendre ce caractère essentiel de la foi chrétienne, de ne faire, quant à l'œuvre du salut,

aucune distinction entre les deux sexes, et, si je ne me trompe, on pourra voir bientôt les femmes de Chuk-ün se ranger sous la bannière de Christ, comme l'ont déjà fait un si bon nombre de ses habitants mâles.

« L'affection vraiment chrétienne que nous témoignaient nos nouveaux frères était touchante. Le service achevé, ils nous conduisirent sous l'ombrage d'un magnifique banyan, situé derrière le village, sur les bords d'un étang. Là, deux tables, chargées de mets simples mais préparés avec soin, nous attendaient, et tous ensemble nous eûmes une véritable agape. A notre départ, la plupart d'entre eux nous accompagnèrent jusqu'à notre bateau, et lorsque, une fois embarqués, nos yeux se reportèrent sur la foule des curieux qui se pressait sur le rivage, ils purent distinguer dans ses rangs bien des regards amis, qui, pour ma part, me firent penser à cette chaîne d'or de la foi, destinée à relier entre elles toutes les portions de la grande famille humaine, encore aujourd'hui si désunie.

« Le 8, nous nous rendîmes dans un petit village situé sur les bords d'un lac, nommé « le lac des sept femmes, » parce qu'autrefois, dit la tradition, sept sœurs s'y étaient noyées toutes ensemble. Là un riche fermier, nommé Wong, et toute sa famille, y compris un frère, plusieurs neveux et d'autres parents encore, nous attendaient avec impatience. Ché-a les avait souvent visités et avait eu le bonheur de voir, sous l'influence de ses efforts, une vie nouvelle circuler dans la famille. Nous les examinâmes, je leur adressai une exhortation, puis M. Chalmers administra le baptême à dix-sept personnes, parmi lesquelles étaient le frère, la femme et une jeune fille de notre hôte. Le soir il y eut un second service. Nous regagnâmes ensuite notre bateau; mais les frères indigènes restèrent à parler de choses sérieuses aux gens de la ferme jusqu'à la nuit. Ils vinrent ensuite nous rejoindre avec le fermier, qui avait voulu les accompagner pour pren-

dre une seconde fois congé de nous. Le lendemain matin, nous étions sur le point de partir, quand nous vîmes accourir à nous un jeune homme du village. Il venait nous demander une nouvelle provision de Nouveaux Testaments pour plusieurs de ses voisins, qui avaient exprimé le désir de posséder ce saint volume .

« Ce fermier Wong, ajoute le docteur Legge, avait, dans son enfance, reçu le baptême des mains d'un prêtre catholique romain, et plusieurs des membres de sa famille passaient pour appartenir à la même Eglise ; de sorte que nous eûmes à nous occuper avec eux des différences qui nous en séparent. Mais ils me remirent volontairement leurs crucifix, leurs catéchismes et plusieurs autres livres, en me faisant remarquer que les catholiques romains qui les avaient instruits ne leur avaient jamais donné la Parole de Dieu. Le fermier méditait depuis longtemps déjà la démarche qu'il a faite ; dès l'année dernière, il m'avait fait exprimer son désir de recevoir la visite de l'un de nous.

« J'ajoute que la ferme de Wong me parut un des plus remarquables échantillons qu'on puisse voir de la vie rurale en Chine. Tout y avait un air de prospérité qui faisait plaisir à voir ; les principaux bâtiments neufs et bien établis, un nombreux troupeau de buffles de la plus belle espèce, des charrettes, des brouettes et des instruments d'agriculture en bon ordre ; puis dans la cour de nombreuses troupes de pigeons, d'oies et de poules. Le sol n'appartient pas à Wong, qui le tient à bail d'un propriétaire de Pok-lo. Ce serait, en Angleterre même, une ferme importante. Les champs, bien cultivés, promettaient partout d'abondantes récoltes. J'y vis aussi un grenier rempli de blé, mais le grain me parut d'une qualité inférieure..... »

Dans la crainte de trop étendre cet article, nous renon-

çons à citer textuellement la suite du journal, et nous nous bornons à en reprendre l'analyse.

Toujours accompagnés du digne vieillard dont Dieu s'est servi pour préparer l'œuvre de Pok-lo (Ché-a est en effet un homme avancé en âge), les missionnaires visitèrent successivement un grand nombre d'autres villages où l'Evangile avait atteint et réveillé des âmes.

En arrivant le 19 dans une de ces localités, nommée Shek-hang-tsi, où ils étaient attendus dès la veille, ils trouvèrent la plus grande salle du village remplie d'auditeurs, dont 14 furent, après examen, marqués du seau du baptême.

Dans un autre village, nommé Kot-leng, le nombre des candidats était de 12, qui tous purent être admis. Dans les rangs de ces néophytes se trouvait une famille entière, comprenant le père, la mère et quatre enfants, et un mendiant aveugle, qui avait instruit le jeune garçon qui le conduisait et le présenta comme candidat. Mais l'histoire la plus intéressante est celle d'un maître d'école, venu de fort loin pour se mettre en rapport avec les messagers de Christ. Cet homme avait, raconta-t-il, reconnu depuis longtemps la folie du culte rendu aux idoles ; mais, ne connaissant rien de mieux, il était tombé dans un état de profonde indifférence religieuse, quand, se trouvant en visite dans la maison d'un parent, il ouvrit un Nouveau Testament donné par Ché-a. Il lut ce livre avec avidité, s'entretint de son contenu avec la famille, et le résultat de cette étude fut de le décider à faire profession du christianisme. « Deux de ses amis, qu'il nous présenta aussi, « étaient dans les mêmes sentiments, et nous parlèrent, dit le Dr Legge, de manière à nous donner l'espoir que la grâce achèverait dans leur âme l'œuvre qu'elle y avait commencée. »

Revenus, après une longue excursion, dans les environs immédiats de Pok-lo, les missionnaires achevèrent de par-

courir les villages où s'était étendu l'activité de Ché-a, et, le 21 mai, ils eurent encore, dans l'un d'eux, la joie de baptiser 32 personnes appartenant à 4 localités voisines l'une de l'autre. Cette nouvelle admission portait à plus de 100 le chiffre des baptêmes administrés par eux durant une quinzaine de jours,— résultat singulièrement digne de remarque, si l'on considère qu'un beaucoup plus grand nombre encore de personnes leur parurent placées positivement sous l'influence de l'Evangile, et que ces faits se sont produits dans une contrée de l'intérieur, éloignée de tout centre d'activité missionnaire, et presque exclusivement par le ministère d'un seul agent indigène, dont il s'en fallait de beaucoup qu'on attendît de si grandes choses. Tant il est vrai que Dieu se plaît, aujourd'hui comme autrefois, à se servir des choses faibles de ce monde pour confondre les fortes!

Il ne faut pas croire, cependant, qu'à leur passage dans toutes les localités qu'ils parcoururent les missionnaires furent toujours bien accueillis. Sur plusieurs points, au contraire, leur présence et leurs paroles furent mal accueillies. Dans une ville, nommée Ho-Un, la population se montra tellement hostile, qu'après s'être vus forcés par ses menaces de se réfugier dans leur bateau, ils y furent assaillis à coups de pierres et de briques, dont heureusement aucun d'eux ne fut atteint. Ailleurs, une troupe de mauvais sujets les ayant surpris à terre dans un endroit écarté, les insulta et maltraita fort Ché-a, en l'accusant d'amener dans le pays « les diables étrangers. » Ailleurs encore M. Chalmers s'étant écarté un instant du bateau, fut attaqué par des voleurs, et ne dut son salut qu'à l'apparition de ses compagnons, qui accoururent à ses cris. Mais, en somme et en dépit de ces incidents, le voyage avait été des plus heureux. Le 24 mai, les missionnaires s'éloignèrent de Pok-lo, et, deux jours après, ils rentraient à Hong-Kong, en rapportant avec eux la meilleure opinion de leur ami Ché-a et de tous les frères qu'il leur

avait fait connaître. « Pour ma part, dit le Dr Legge en revenant sur ces faits dans une lettre particulière, j'ai été singulièrement étonné et réjoui de tout ce qu'il nous a été donné de voir dans cette excursion. Il y a certainement là une œuvre de Dieu, merveilleuse aux yeux de qui la contemple, et à laquelle je me sens tout à la fois humilié et heureux d'avoir pu prendre part. Que le Seigneur la continue dans son amour! »

On apprendra sans surprise, après ces détails, que le Dr Legge et ses collègues s'occupent activement des moyens de faire bâtir des chapelles, d'abord pour les chrétiens de Pok-lo, puis, plus tard, si Dieu le permet, pour ceux des autres localités où l'Evangile a réveillé quelques âmes. L'Eglise indigène de Hong-Kong a déjà donné, en vue de cet objet, environ 1,200 fr., et le docteur espérait en recueillir autant parmi les résidents anglais ou américains de Victoria. Si ce projet réussit, le premier pasteur de Pok-lo est tout trouvé. C'est l'ancien colporteur par l'entremise duquel Ché-a a été amené à la connaissance de l'Evangile. Cet homme, qui est encore jeune, a fait, depuis la conversion de son disciple, des études qui l'ont rendu capable d'être employé comme prédicateur indigène; et, depuis deux ou trois ans, il a déjà rempli ces fonctions à Canton, à l'entière satisfaction des missionnaires qui l'ont employé.

ETATS-UNIS.

51e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CONSEIL AMÉRICAIN POUR LES MISSIONS.

Cet anniversaire d'une des plus puissantes Sociétés de missions protestantes a eu lieu à Cleveland (Ohio) le 1er octobre et les jours suivants.

Les déplorables événements politiques qui pèsent en ce moment sur le pays avaient fait craindre aux amis de l'œuvre que cette fête religieuse ne présentât pas autant d'intérêt que les années précédentes, et qu'elle ne fût comme couverte d'un voile de profonde tristesse. Mais, grâce à Dieu et à l'accroissement continuel de l'esprit missionnaire, ces prévisions ne se sont pas réalisées, au moins dans la mesure où on l'avait craint. L'absence des anciens membres des Etats du Sud avait toutefois diminué de beaucoup le nombre ordinaire des assistants.

Le rapport sur l'état des finances a été le moins satisfaisant de tous, mais moins alarmant, lui aussi, qu'on ne s'y était attendu. Dans le courant de treize mois (compris dans cet exercice au lieu d'une année, par suite d'un arrangement administratif), les recettes s'étaient élevées à 340,532 dollars (plus de 1,700,000 fr.), et les dépenses à 369,874 dollars, de sorte que l'exercice a fini avec un déficit de plus de 29,000 dollars (environ 140,000 fr.). Au nombre des recettes figurait un don de 25,000 fr., fait en une seule fois par un chrétien pieux, nommé M. Hamilton.

Toutes les missions du Conseil, passées en revue dans les rapports ou dans les discours qui suivirent, présentent un aspect encourageant et qui démontre aux plus simples qu'il s'agit bien ici d'une œuvre que le Seigneur aime et bénit.

Sur la côte occidentale et au sud-est de l'Afrique, les missionnaires continuent leurs travaux avec des succès peu éclatants, mais dont la progression constante atteste la solidité.

Les trois missions de *l'Empire turc*, qui peuvent être considérées comme n'en formant qu'une, continuent à être un des plus grands sujets de joie pour la Société. On y compte maintenant 23 stations principales, 80 annexes, 48 missionnaires, dont 3 médecins non consacrés, 56 prédicateurs indigènes dûment autorisés, dont 10 ont reçu l'imposition des mains, et 139 autres agents subalternes indigènes. Le chiffre

des Eglises régulièrement organisées est de 42, et celui de leurs membres effectifs de 1,546, sur lesquels 198 ont été admis dans le courant de l'année dernière. Les 114 écoles fondées par la mission contiennent 3,418 élèves, dont environ 80 se préparent, dans des écoles supérieures, pour la carrière de l'enseignement ou du pastorat ; 30 jeunes filles reçoivent l'éducation dans 2 pensionnats fondés en vue de les rendre aptes à devenir des missionnaires ou des femmes de pasteur. — De toutes les Eglises, celle de Marasch est celle qui a le plus grandi depuis quelques années. On y voit, au service du dimanche jusqu'à 1,500 auditeurs, et en une seule fois 40 adultes y ont été admis à la communion.

La mission nestorienne donne aussi de précieux encouragements, elle se distingue surtout par l'ardeur du zèle avec lequel les âmes réveillées s'occupent de l'extension du règne de Dieu. (Voir notre dernière livraison, page 418 et suiv.)

Dans les missions de *l'Inde* et de *Ceylan*, les progrès sont partout sensibles. Les 18 Eglises qui dépendent de celle d'Ahmednuggur, sur la côte occidentale, se sont accrues l'année dernière de 131 membres nouveaux, et n'ont pas vu baptiser moins de 350 enfants nés de parents chrétiens. Un magistrat anglais nommé M. Frazer Tytler, a donné récemment 3,000 dollars pour construire des maisons de prières dans plusieurs villages, et pour honorer la mémoire d'une fille pieuse qu'il a eu la douleur de perdre, il fait bâtir, entièrement à ses frais, une chapelle et une école qui lui coûteront de 12 à 15,000 fr.

La mission de Madura, au sud-est, compte 145 congrégations chrétiennes, avec plus de 7,500 membres, dont plus de 800 ont appris à lire depuis leur conversion. Des 28 Eglises auxquelles se rattachent ces congrégations, il en est 6 qui ont des pasteurs indigènes entretenus presque entièrement à leurs frais. Ces Eglises ont donné dans une année près de 10,000 fr. pour des œuvres chrétiennes

Les écoles missionnaires de l'île de Ceylan comptent plus de 1,400 élèves, dont une vingtaine étudient, dans le séminaire de Batticotta, en vue du ministère sacré.

La *Chine* continue à être un champ de travail intéressant, où les missionnaires semblent surtout préparer l'avenir, mais où ils recueillent déjà quelques fruits bénis de leurs pieux efforts.

Un réveil remarquable s'est opéré depuis un an dans les îles *Sandwich*. Il y a là 23 Eglises, avec 19,767 membres effectifs, dont un grand nombre de chrétiens vivants. Ces Eglises ont donné l'année dernière plus de 100,500 fr. pour l'œuvre missionnaire.

En *Amérique* même, enfin, les missionnaires poursuivent avec persévérance parmi les Indiens connus sous les noms de Dacotahs, d'Ojibways et de Senecas, des travaux qui ne demeurent pas sans récompense. Toutes ces peuplades font, sous l'influence des idées chrétiennes, des progrès sensibles dans les voies de la civilisation.

En somme, la Société entretient, dans diverses parties du monde, 20 missions, comprenant 113 stations avec 171 annexes. Elle y emploie 152 missionnaires consacrés, 5 médecins, 7 autres agents, 171 missionnaires femmes, puis 248 pasteurs ou prédicateurs indigènes, et 406 autres agents aussi indigènes,—ce qui porte à près de 1,000 le chiffre des ouvriers qui relèvent d'elle. Les bienfaits de l'éducation sont assurés par ses soins à 8,630 enfants ou jeunes gens des deux sexes.

Après les rapports dont nous venons de résumer la substance, l'assemblée entendit un grand nombre d'orateurs, parmi lesquels étaient plusieurs missionnaires arrivés récemment de leurs champs de travail respectifs. Suivant l'habitude des réunions de ce genre dans les pays de langue anglaise, elle vota aussi plusieurs résolutions exprimant les idées et les sentiments de la majorité de ses membres. L'une

d'elles, adoptée à l'unanimité et par acclamation, portait que, malgré les malheurs du temps et l'état politique du pays, l'œuvre des missions devait être et serait continuée, avec une pleine confiance en Celui qui a donné aux siens l'ordre d'annoncer son Evangile à toutes les nations.

Mentionnons encore un incident. Dans la dernière séance, on exposa aux regards de l'assemblée un magnifique ouvrage de tapisserie (une courte-pointe) dont l'origine fut racontée en termes touchants. C'était l'ouvrage d'une petite fille de dix ans, qui, couchée sur un lit de souffrance et incapable de se livrer à tout autre travail, l'avait confectionné avec amour, puis, à l'heure de sa mort, avait désiré que ce travail fût présenté à l'assemblée du Conseil et vendu au profit de l'œuvre des missions. En exécution de cette dernière volonté, l'ouvrage de la petite chrétienne fut mis en vente séance tenante, et adjugé à l'un des assistants au prix de 150 dollars (750 fr.).

Cette coopération touchante d'une enfant recueillie sitôt dans le sein de son Père céleste, impressionna d'autant plus l'assemblée que, quelques instants auparavant, elle avait vu monter sur l'estrade, pour lui adresser d'émouvantes exhortations, un pasteur plus qu'octogénaire, l'un des fondateurs de la Société, et qui, depuis soixante ans, déclara-t-il, avait trouvé dans l'œuvre des missions et dans ses progrès la source de ses jouissances spirituelles les plus précieuses.

EMPIRE TURC.

Une oeuvre de la grace.

Dans le courant du mois d'avril ont eu lieu à Constantinople des réunions religieuses auxquelles assistaient la plu-

part des missionnaires employés dans l'empire turc, et où il a été donné de très encourageants détails sur leurs travaux. Nous ne parlerons ici que d'une de ces assemblées, celle de la Société biblique. Elle fut présidée par l'ambassadeur d'Angleterre, sir Henry Bulwer, et cela seul a été une sorte d'événement, car jamais encore un si haut fonctionnaire n'avait si franchement pris position comme représentant du protestantisme en Turquie. Des différents rapports qui furent lus, il résulte que la distribution des Livres sacrés dans les diverses langues du pays a pris une extension remarquable, non-seulement à Constantinople, mais sur un grand nombre de points, notamment en Bulgarie, à Smyrne et en Egypte. Dans ce dernier pays seul il en avait été vendu dans le courant de l'année pour plus de 4,000 piastres.

Beaucoup de faits édifiants furent aussi racontés pour montrer qu'en Turquie, comme partout, la Parole du Seigneur est puissante pour réveiller, régénérer et consoler. Mais de tous ces traits, le suivant surtout a été remarqué. Ce fut une lettre du Dr Dwight, l'un des plus anciens et des plus actifs agents de la mission américaine, qui le fit connaître à l'assemblée :

« En arrivant à Killis, M. Goss et moi, nous fûmes témoins d'une chose vraiment remarquable. Ayant appris qu'un pauvre infirme, nommé *Eyber*, avait été récemment apporté dans cette ville d'une des vallées du mont Taurus, située à deux journées à cheval, et que cet homme était un disciple de l'Evangile, nous résolûmes d'aller le voir. Le réduit où nous le trouvâmes n'aurait pas, dans mon pays, paru propre à héberger des animaux. C'était une hutte de boue, avec le sol pour tout plancher et ne contenant qu'une seule pièce où nous pouvions à peine nous tenir debout. Couché là sur le dos, sans autre couche qu'un méchant matelas rempli de poil d'animal, et sans autre oreiller qu'un petit sac de paille, le pauvre homme avait pour toute couverture un

amas de haillons. C'était bien le plus misérable lit que j'eusse jamais vu.

« Mais les infirmités corporelles d'Eyber étaient encore quelque chose de plus propre à exciter la pitié. Les os de ses mains et de ses bras étaient raidis au point qu'il lui était impossible de les mouvoir. Tous ses autres membres étaient à peu près dans le même état, et si affreusement décharnés que l'œil osait à peine s'y arrêter. Et cependant, depuis le moment où nous entrâmes dans sa chambre jusqu'à celui où nous la quittâmes, nous n'entendîmes pas sortir de la bouche de cet homme une seule plainte! Il ne nous dit pas un mot, ni de ses souffrances, ni de sa pauvreté. La paix qu'il ressentait, son bonheur d'appartenir à Jésus-Christ, les consolations que l'Evangile lui donnait, tels furent les seuls sujets dont il nous entretint.

« Et cet homme, qui depuis des années ne pouvait pas faire un mouvement, avait été un voleur de profession! Il nous raconta brièvement son histoire.

« Il y avait quatre ans environ, qu'étant dans son village, il avait pour la première fois entendu parler des protestants. Peu de temps après des Nouveaux Testaments pénétrèrent dans la localité, et quelqu'un lui en lut des passages. Un protestant du pays lui expliqua ensuite la voie du salut suivant l'Evangile. Il la comprit. La foi que donne la grâce prit possession de son âme, et depuis deux ans, nous dit-il, son cœur est plein de cette paix qui ne se trouve qu'en Christ.

« Et aujourd'hui je ne pense pas qu'il y ait des rois ou des empereurs qui ne puissent envier son sort. L'année dernière il a, en dépit de tous les désavantages de sa position, appris à lire, et depuis lors son Nouveau Testament, soigneusement placé à ses côtés, lui tient sans cesse ouverte la source des célestes consolations. Il nous parut âgé d'environ cinquante ans.

« Je lui demandai s'il croyait que ses péchés lui étaient

« pardonnés. — Oui, me répondit-il; par la grâce de notre « Dieu et Sauveur Jésus-Christ, j'ai trouvé la paix. En lui « seul est mon espérance, mais avec lui je n'ai rien à crain- « dre et mon cœur est plein de joie. » Il ajouta que la mort ne lui inspirait aucune frayeur, qu'il était prêt à quitter la vie dès que le Seigneur l'y appellerait; et comme je lui demandais à quel titre il espérait être admis dans le ciel : « Oh ! « monsieur, me répéta-t-il, par la seule grâce de Dieu. Que « pourrait faire un pécheur tel que moi pour acheter le pardon et la vie éternelle? Il entasserait de l'or ou de l'argent « jusqu'au ciel, qu'il ne lui en reviendrait rien. »

« Oh ! quelle puissance que celle de l'Evangile du Christ ! Il n'y a que quelques années ce pauvre homme était ignorant, dégradé, endurci, abandonné au mal, et le voilà maintenant qui, sur cet affreux grabat, le corps incapable de se mouvoir et brisé par d'atroces souffrances, se proclame heureux!... J'étais entré chez lui dans l'espoir de lui faire quelque bien, et c'est lui qui m'en a fait! Je voulais le consoler, et Dieu s'est servi de lui pour donner des encouragements à mon âme ! »

Vie sainte et mort heureuse d'une jeune Indienne.

En 1851, un missionnaire employé parmi les Indiens du Kansas, rentra un soir chez lui avec trois jeunes filles, dont deux le suivaient à pas inégaux, tandis que la troisième reposait dans ses bras. C'étaient trois sœurs, filles d'une veuve de la tribu des Sacs, à laquelle le missionnaire venait de rendre les derniers devoirs. Le père, mort quelques mois avant sa femme, n'appartenait pas, par sa naissance, à la race indienne. C'était un Français du Canada, et, dans sa jeunesse, il avait étudié pour la prêtrise; mais, par suite

de circonstances inconnues, il avait de bonne heure quitté son pays natal et s'en était allé vivre parmi les Sacs. Ayant adopté leurs usages, il avait épousé une de leurs filles.

L'aînée des trois orphelines recueillies par la charité du digne serviteur de Christ, était alors âgée d'environ huit ans. C'est d'elle que nous allons entretenir nos lecteurs.

Sophie (tel était son nom, et, à la mort de sa mère, à peu près la seule chose de chrétien qui se trouvât en elle) se montra, dès les premiers temps de son séjour dans la maison des Missions, toute disposée et comme préparée à embrasser tout à la fois les usages de la civilisation et les principes de l'Evangile. Son cœur s'ouvrit avec ardeur aux impressions de la grâce. Dès l'âge de treize ans, elle donna de sa piété des preuves assez positives pour qu'on pût l'admettre à la communion de l'Eglise; et depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 21 janvier 1861, elle n'a cessé de montrer, par une vie exemplaire, qu'elle était véritablement un enfant de Dieu.

Depuis trois ans, des signes de dépérissement s'étaient manifestés en elle, et une consomption bien caractérisée avait fini par se déclarer. Tous les soins et tous les remèdes employés en pareil cas lui furent prodigués en vain. Ses forces ne cessèrent plus d'aller en déclinant, mais grâces à Dieu, sans qu'elle eût à souffrir de grandes douleurs. Ayant, dès le début du mal, compris la gravité de son état, elle avait d'abord, quant à son salut, laissé percer quelques craintes et quelques regrets, provenant surtout du sentiment de son indignité naturelle et de sa grande humilité; mais bientôt tous ces nuages avaient disparu pour laisser briller d'un admirable éclat la puissance d'une foi réelle, vivante, inébranlable. Quelques-uns des incidents de cette époque de son existence terrestre justifieront cette assertion.

En économisant sur les annuités qu'elle et ses sœurs recevaient du conseil de leur nation (les Sacs), Sophie se trou-

vait avoir quelques épargnes, dont une partie, se montant à 200 dollars (1,000 fr.), avait été déposée dans une banque. La veille de sa mort, après avoir disposé de sa garde-robe et de quelques autres objets de peu de valeur, elle dit à la personne chargée de ses intérêts : « Quant aux 200 dollars « placés à la banque Saint-Joseph, je vous prie d'en donner « 100 à l'Université de Highland (ville principale du Kansas), « et d'en consacrer le reste, de la manière que vous jugerez « la plus convenable, à répandre la connaissance de Jésus « parmi les enfants de ma tribu. Et maintenant que cela « est réglé, ajouta-t-elle, j'en ai fini avec le monde. Je suis « prête à le quitter, et même joyeuse de le quitter, car j'ai « soif de ces eaux vives qui jaillissent en vie éternelle. Oui, « j'en suis altérée, et il me tarde d'en boire, afin que je « n'aie plus jamais soif. »

Une des personnes qui la soignaient, ne la croyant pas si près de sa fin, parla de la changer de linge. « Oh ! non, non, « répondit-elle, je n'ai pas besoin de cela, je vais être « revêtue de la robe des rachetés. » Puis, quelques instants après : « Le moment du départ approche. Je désire que tout « ici soit bien tranquille, qu'il ne se fasse aucun bruit dans « la chambre, et que personne ne pleure, afin que je puisse « m'en aller en paix. » Appelant ensuite ses jeunes sœurs auprès de son lit, elle les pria tendrement et à plusieurs reprises de l'embrasser, et leur fit ses adieux en leur recommandant, en termes touchants, de rester fidèlement attachées au Sauveur, « afin qu'elle pût un jour les voir la « rejoindre dans le ciel. » Respirant dès lors avec peine et parlant plus difficilement encore, elle rassemblait cependant tout ce qui lui restait de force pour exhorter ceux qui l'entouraient à vivre saintement et à se préparer à leur dernière fin. Mais tout-à-coup, peu d'instants avant son dernier soupir : « Qu'entends-je, demanda t elle, est-ce que la « musique du village joue ce soir ? » Et comme on lui ré-

pondait que non : « C'est singulier, reprit-elle, j'entends « une musique ravissante. Oh ! qu'elle est belle ! Ecoutez, et « je suis sûre que vous l'entendrez. » Un moment après : « J'ai perdu, dit-elle, l'usage d'un de mes bras (déjà glacé « par la mort;) sans cela je le lèverais et battrais des deux « mains pour saluer les splendeurs que j'entrevois ; » puis, après quelques autres paroles encore d'exhortation et de louanges, elle s'écria : « Voici Jésus ! voici les anges ! Levez-« moi, » et à l'instant même elle expira sans la moindre lutte et sans pousser un gémissement.

Après sa mort, on trouva, soigneusement préparés et arrangés dans sa malle, les vêtements dont elle avait exprimé, depuis longtemps, le désir qu'on enveloppât sa dépouille terrestre. Sa Bible portait, écrit de sa main à l'intérieur de la couverture, deux stances dont voici le sens :

« On me promettrait des mondes, que je ne voudrais pas recommencer le triste chemin de la vie, et m'exposer au risque de voir mon avenir obscurci par les souffrances du passé.

« Ma demeure, désormais, c'est le ciel. Adieu, mers, terre et soleil; adieu : voici le ciel qui se déroule devant moi ! Comment aurais-je encore un regard à vous donner ? »

On ne trouvera pas étrange que les paroles de la jeune mourante aient été recueillies. Mais pour celui qui vient de les retracer, comme pour toutes les personnes qui ont connu Sophie, ce n'est pas là que se trouve la garantie la plus parfaite de l'œuvre de régénération que le Saint-Esprit avait accomplie en elle. Une vie sans reproche et sans tache en est une preuve beaucoup plus significative. Sophie brillait véritablement dans le monde comme un flambeau de sainteté. Toutes les grâces promises au chrétien paraissaient lui avoir été départies. Sa reconnaissance et son dévouement à l'égard de quiconque lui témoignait de l'affection, et surtout de ceux qui avaient contribué à la faire sortir des ténèbres

du paganisme, ne connaissaient pas de bornes. Son respect pour la vérité était tel que jamais il ne serait venu à l'esprit de ceux qui la connaissaient l'idée de mettre un seul instant en doute la moindre de ses affirmations, pas plus que d'hésiter à lui mettre en main la clé de leurs trésors. Ayant contracté l'habitude de la régularité dans ses exercices de dévotion, elle lisait beaucoup les saintes Ecritures, et ne lisait guère qu'elles, si l'on en excepte le *Repos des Saints*, de Baxter, qui faisait ses délices, et dont elle se plaisait, sur son lit de mort encore, à répéter de nombreux passages, relatifs surtout à la résurrection et au corps spirituel dont doivent être revêtus les saints. Dieu l'avait, du reste, douée d'un esprit solide et susceptible d'une haute culture intellectuelle.

La nation d'où Sophie était sortie résiste avec une déplorable obstination, depuis plus de vingt ans, à la prédication de l'Evangile ; mais qui désespérerait d'elle après ce qu'on vient de lire ? Et quand la conquête de cette âme aurait été le seul fruit de tant d'efforts, qui penserait, en présence du Seigneur qui se l'est acquise, à trouver cette conquête trop chèrement payée ?

(*Extrait d'un journal missionnaire des Etats-Unis*).

Un effet rétroactif du zèle pour les missions.

On a souvent signalé, comme l'un des effets ordinaires des œuvres missionnaires, l'heureuse influence qu'elles exercent sur la vie religieuse de ceux-là mêmes qui s'en occupent. C'est comme une source de grâce revenant à son point de départ pour y répandre la force et la joie spirituelles. Un ancien pasteur baptiste bien connu en Angleterre par sa piété, le vénérable André Fuller, exprimait un jour cette idée et citait à l'appui sa propre expérience.

« A une certaine époque de mon ministère, disait-il, j'avais dans mon troupeau un grand nombre d'âmes sérieuses, mais que des doutes et l'absence de paix intérieure rendaient malheureuses. Après avoir inutilement employé auprès d'elles tous les arguments et tous les moyens qui me semblaient propres à leur procurer les consolations dont elles avaient besoin, je ne savais plus que faire et me sentais moi-même profondément abattu, quand le Seigneur accourut à mon aide du côté où je l'attendais le moins. Il lui plut, à ce moment, d'attirer mon attention sur les misères des millions de païens indous qui périssaient sans avoir connu l'Evangile de la grâce. Ce fut comme une révélation. Je sentis que nous avions trop vécu pour nous-mêmes, et je me hâtai de le dire à mon troupeau. A cette communication, les plus pieux s'étonnèrent et s'affligèrent d'avoir pu vivre si longtemps sans y penser. On parla de fonder une mission baptiste ; les femmes se mirent à collecter de l'argent pour faire porter l'Evangile aux païens ; nous nous réunîmes pour parler de cette entreprise, pour prier ensemble en vue de son succès, et bientôt je vis, à ma grande joie, que là se trouvait le remède si longtemps cherché en vain. Plus de tristesse, plus de plaintes, plus d'abattement spirituel parmi ces âmes restées jusqu'à ce jour étrangères à la joie des enfants de Dieu. La ferveur des uns s'accrut encore, les plus timorés s'enhardirent, et moi-même je me trouvai fortifié par le retour de leur force. Nous avions tous ensemble été comme tirés hors de nous-mêmes. C'était le secret de Dieu pour nous guérir. Il nous avait bénis, parce que nous avions voulu devenir une bénédiction pour d'autres. »

VARIÉTÉS

Les épreuves judiciaires en usage chez les Orientaux.

Personne n'ignore le rôle que jouaient au moyen âge ce que l'on appelait les « jugements de Dieu, » c'est-à-dire les épreuves de divers genres au moyen desquelles on prétendait reconnaître l'innocence ou la culpabilité des accusés. Ce qu'on sait moins peut-être, c'est que quelques-uns de ces barbares procédés judiciaires se sont conservés longtemps après le moyen âge, au moins en principe, dans la législation de plus d'un peuple européen. En 1817 encore, un Anglais inculpé de meurtre offrit de prouver son innocence au moyen d'un combat singulier, comme des lois non abrogées lui en donnaient, disait-il, le droit ; et ce ne fut que deux ans après, sous le règne de Georges III, qu'un décret spécial interdit à tout jamais cette sorte de combats.

Mais si elles ont heureusement disparu du sein des nations chrétiennes et civilisées, ces coutumes barbares sont restées debout sur presque tous les autres points du globe. On les retrouve en Afrique, dans les îles de l'Océanie, et plus généralement observées encore chez les peuples primitifs de l'ancien Orient. Un journal anglais donnait dernièrement sur ce sujet de curieux renseignements, qui montrent une fois de plus le besoin que ces peuples ont de voir se lever enfin sur eux les rayons du soleil de justice.

« Les Indous, dit cette feuille (*Notes and Queries*), ont encore l'habitude de s'assurer de la culpabilité d'un accusé en le soumettant à des épreuves dont il doit sortir intact pour

être proclamé innocent. Les plus fréquemment employées de ces épreuves sont au nombre de neuf, savoir : celle de la balance, celle du feu, celle de l'eau, celle du poison, celle de l'absorption d'une certaine quantité d'eau dans laquelle on a placé une idole, celle de la mastication du riz, celle de l'huile bouillante, celle du fer rougi au feu, et enfin celle du *dharmah.* Cette dernière consiste à faire tirer du fond d'une grande jarre, où elles sont déposées, l'une des deux figures de la justice ou de l'injustice, exactement pareilles quant à la forme, mais dont l'une est en argent et la seconde en argile ou en fer.

« Au Japon, où le peuple paraît pourtant plus éclairé qu'on n'aurait pu l'attendre d'une race si complétement isolée de notre civilisation, les épreuves de ce genre jouissent d'un grand crédit, surtout dans le cercle domestique. Là, quand un crime a été commis, le chef de la famille s'en va trouver un bonze ou moine, descendant d'un fameux ermite connu sous le nom de Jen-no-Giosa, et lui expose les faits. Aussitôt le moine se met à la recherche du coupable, et dans ce but il a le plus souvent recours à trois procédés, qu'il emploie successivement, si le premier ou le second ne lui paraissent pas amener un résultat satisfaisant.

« Le premier consiste en une solennelle adjuration pratiquée de la manière suivante : Le moine forme avec ses doigts la silhouette d'un tigre, d'un crocodile ou de quelque autre animal féroce, tout en donnant à son visage l'expression d'une grande souffrance et en murmurant de mystérieuses incantations, dont l'effet doit être de provoquer l'aveu du coupable.

Si cet aveu n'est pas obtenu par ce moyen, le représentant de Jen-no-Giosa essaie l'efficacité de ce qu'il appelle la « médecine sacrée. » C'est un papier sur lequel sont tracés, dans un ordre magique, certaines lettres et des images d'oiseaux plus ou moins fantastiques, et au bas duquel est la

signature de l'opérateur. Ce papier, auquel on attribue la vertu de chasser les mauvais esprits, et en particulier celui du mensonge, est ensuite placé derrière la porte de la maison, et l'on en donne des fragments à toutes les personnes suspectées d'avoir commis le crime, en les avertissant des épouvantables conséquences que cette possession entraînerait pour le coupable qui oserait les garder sur lui sans confesser sa faute.

« Vient enfin, en troisième lieu, l'épreuve du feu, qui s'administre de la manière suivante : Un fossé de plusieurs pas de longueur est creusé ; on y place une statue en fer représentant quelque fameux bonze rangé après sa mort parmi les dieux ; puis la fosse est remplie de charbons ardents, sur lesquels on force l'accusé de passer et de repasser trois fois les pieds nus. Cela fait, le moine qui dirige l'épreuve examine les pieds et rend son arrêt. Une légère brûlure n'est pas regardée comme une preuve suffisante de culpabilité, mais une brûlure profonde emporte avec elle la constatation sans réplique du délit.

« Des pratiques à peu près pareilles existent dans le royaume de Siam. En 1649, une des filles du roi régnant étant morte, des soupçons d'empoisonnement s'élevèrent, et comme on ne parvint pas à découvrir l'auteur du crime, environ trois cents personnes des deux sexes, qui avaient *pu* tremper dans l'attentat, furent soumises à l'épreuve du feu, qui ne manqua pas d'être fatale à un grand nombre d'entre elles.

« Mais la plus remarquable peut-être des coutumes en usage dans ce pays est l'épreuve du crocodile, qu'on peut regarder comme originaire du Malabar, pays où le crocodile passe pour le plus sûr des exécuteurs de la justice divine. Voici en quoi cet usage consiste :

« Dès qu'un accusé est condamné à subir cette épreuve, deux bonzes vont le trouver, et, lui faisant connaître à quel terrible genre de mort il est exposé, l'engagent à confesser son

crime. S'il refuse, on le porte le lendemain sur le bord d'un lac. Là, nouvelle et pressante admonition ; puis, s'il nie encore, le malheureux est délié et contraint de traverser l'étang à la nage. Si la traversée s'effectue heureusement, soit parce que les crocodiles font défaut, soit pour tout autre motif, la foule, qu'attirent toujours les spectacles de ce genre, salue le vainqueur des plus enthousiastes acclamations, et le porte ensuite en triomphe au palais de justice, où son innocence est hautement proclamée, et où on le rend à la liberté. Dans le cas contraire, les assistants applaudissent avec la même fureur à l'acte de juste vengeance que les habitants du lac ont accompli, et, dans un pays où les crocodiles sont extrêmement nombreux, il est très rare que ce ne soit pas de cette seconde manière que se termine l'épreuve.

NOUVELLES RÉCENTES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Aux collecteurs et souscripteurs du Sou missionnaire.

Nous ne pouvons laisser l'année se terminer sans adresser quelques paroles de reconnaissance et d'encouragement aux collecteurs du Sou missionnaire. Leur tâche n'est pas, nous le savons, toujours facile, et elle se poursuit dans l'ombre et le silence. Elle n'en est que plus chère au Seigneur, et, pour notre part, nous ne l'en apprécions que davantage. Les efforts qu'ils ont faits ont eu des résultats notables. Depuis son origine, le Sou missionnaire de France et de Suisse a fourni et même dépassé, chaque année, la somme à laquelle

reviennent les frais de logement, d'entretien et d'enseignement des élèves de la Maison des Missions. Nos collecteurs et souscripteurs peuvent donc se dire qu'ils ont directement contribué à préparer de nouveaux ouvriers pour la vigne du Seigneur. Si nous ajoutons à cela tout le bien qui a été produit par la mise en circulation de nos feuilles mensuelles, et l'édification qui a été ainsi procurée à un grand nombre d'âmes, nous constatons un autre résultat encore bien plus précieux. Ces fruits ont été obtenus au prix de fatigues, peut-être même de désagréments de plus d'un genre; mais c'est un privilége pour le chrétien de pouvoir présenter à Dieu des offrandes qui aient coûté quelque chose. Ce qui a été fait nous montre ce qui aurait pu se faire, ce qui peut se faire encore par un accroissement de zèle et d'activité. Des sommes trois ou quatre fois plus grandes que celles que nous avons reçues eussent été collectées, que personne, dans nos Eglises, ne s'en fût aperçu et n'eût été plus pauvre. Nous ne saurions assez recommander à nos chers collecteurs de chercher à accroître leur nombre et d'indiquer aux collecteurs généraux les jeunes amis que l'on pourrait inviter à s'associer à cette œuvre. Il importe aussi que tout collecteur qui se voit obligé par quelque circonstance impérieuse de suspendre sa coopération active, s'impose la loi de ne se retirer qu'après s'être donné un remplaçant.

Qu'une mesure nouvelle de foi et d'activité nous soit à tous accordée pendant l'année 1862! Nous servons un bon Maître, qui saura, en temps et lieu, se souvenir du plus petit effort fait pour sa gloire et pour le salut des âmes qu'il est venu lui-même chercher et sauver, au prix de tant de sacrifices et dedouleurs.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Le 1er juillet dernier a eu lieu à Abbékuta, dans l'église dite d'Aké, une réunion qui montre à quel point s'est développée, sous l'influence de l'Evangile fidèlement prêché, la vie religieuse des Egbas de cette ville.

C'était une assemblée générale de la Société auxiliaire des Missions de l'Eglise anglicane. La séance, commencée à onze heures, se prolongea jusqu'à trois heures, et avait attiré une foule considérable. Les nombreux orateurs que l'on y entendit parlèrent en langue yoruba, à l'exception de deux qui s'exprimèrent en anglais, mais dont les paroles furent interprétées phrase après phrase. La collecte qui termina la séance avait pour objet un pensionnat de jeunes filles qu'on se propose de fonder prochainement à Abbékuta, et dont on se promet des résultats importants pour former des institutrices et d'autres agents missionnaires. Cette collecte produisit, soit en argent, soit en autres objets offerts par les assistants, environ 25 livres sterling, soit 600 francs.

On se rappelle que depuis deux ans un journal mensuel se publie à Abbékuta dans l'idiome du pays.

RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

Cette petite république, située, comme on sait, sur la côte occidentale d'Afrique, et peuplée d'hommes de couleur des Etats-Unis, nés libres ou émancipés, continue à prospérer. Depuis deux ans, les croiseurs américains chargés d'empêcher la traite, y ont déposé quatre ou cinq mille noirs capturés sur les négriers. On avait craint, aux Etats-Unis, que cette affluence de population barbare et idolâtre n'exerçât une influence fâcheuse sur les mœurs ou sur les intérêts de

la colonie. Mais un missionnaire, le Rév. M. Crummel, qui, depuis huit ans, exerce son ministère à Libéria, écrit que ces appréhensions sont mal fondées. Suivant lui, le président Benson, chef de la république, a déclaré que l'arrivée de 20,000 nègres affranchis, loin d'entraver la marche de l'Etat, serait au contraire un nouvel élément de prospérité et de richesse, et cette déclaration du président paraît au missionnaire l'expression exacte de la vérité. Le christiani.me, un christianisme vivant et actif, domine à Libéria. Transportés dans ce milieu et accueillis avec une charitable bienveillance, les nègres libérés y sont promptement amenés à la connaissance de la foi; ils fréquentent le culte, y contractent avec les anciens [chrétiens des amitiés ou des mariages, et il est rare qu'au bout de deux ans de séjour on retrouve en eux la moindre trace de paganisme. Ce sont, en outre, de précieux auxiliaires pour faire rayonner de Libéria la vérité chrétienne au sein des nations voisines.

Un grand collége, où toutes les branches des connaissances seront enseignées, a dû être fondé cet automne à Libéria. Le Rév. Crummel y sera professeur, et l'on s'attend à y voir affluer les élèves.

Mission de Corisco.

On se rappelle qu'il y a deux ou trois ans le gouvernement espagnol expulsa de l'île de Fernando-Po des missionnaires anglais qui s'y étaient établis et y faisaient une œuvre pleine d'espoir. Une tentative du même genre a été dirigée récemment, par le même gouvernement, contre une autre mission protestante établie dans l'île de Corisco par les agents de la Société presbytérienne d'Amérique. Les Espagnols élevaient des prétentions sur la possession de cette île ; mais il paraît que sur les réclamations du gouvernement des Etats-Unis, ces prétentions ont été abandonnées,

ou que du moins la mission sera respectée. De ce poste intéressant, l'Evangile rayonne sur le continent, parmi un assez grand nombre de tribus indigènes. L'Eglise du lieu compte au-delà de cinquante membres, et a déjà fourni plusieurs évangélistes.

MADAGASCAR.

Un ancien missionnaire, qui a visité Madagascar il y a trois ans et raconté son voyage dans un livre très intéressant, le Rév. M. Ellis, écrit au comité de la Société de Londres, que l'accession au trône du nouveau roi, qui a pris le nom de Radama II, lui semble être un événement très heureux en vue de la propagation de l'Evangile. Tout, dans le passé de ce prince, révèle des instincts généreux, des vues libérales, et, depuis longtemps, il a montré tout au moins des dispositions très favorables envers le christianisme, dont il a toujours protégé les confesseurs. En annonçant son avènement, les journaux politiques ont dit qu'il était catholique romain, mais ce fait paraît très douteux au Rév. Ellis, et des lettres toutes récentes reçues de quelques-uns des chrétiens évangéliques de Antananarivo, semblent dire précisément le contraire.

Depuis que les lignes qui précèdent ont été écrites, le Rév. Ellis est parti pour Madagascar, sur l'appel de la Société des Missions de Londres.

AUSTRALIE.

Un pasteur méthodiste, nommé le Rév. M. Canslaud, établi dans les environs de Goulburn, vient de recevoir un précieux encouragement. Célébrant pour les colons un service en plein air, les chants religieux de l'assemblée attirèrent une tribu d'indigènes fixée dans les environs. Le pasteur saisit cette occasion d'entrer en rapport avec eux, et ses ef-

forts ont été couronnés d'un tel succès, qu'il a pu déjà en baptiser dix-sept. Une école du dimanche, fondée au milieu de la tribu, en réunit presque tous les membres.

Un autre ecclésiastique, pasteur anglican à Melbourne, a établi, dans une grande salle, des conférences spécialement destinées aux Israélites de la ville, qui, au nombre d'environ trois cents personnes, les ont suivies avec une attention et un sérieux remarquables. Un des rabbins de la ville était de ce nombre et n'a pas craint d'exprimer au prédicateur le vif intérêt qu'il y avait pris.

QUELQUES MOTS A NOS LECTEURS.

Il nous revient de divers côtés que notre feuille continue à être vivement appréciée et qu'on la lit avec un intérêt croissant. Ce témoignage nous est précieux, mais nous l'enregistrons sans orgueil, car ce n'est pas à nous que la gloire en revient. Elle appartient tout entière à l'œuvre missionnaire elle-même, et par elle, à Celui qui d'en-haut l'inspire, la dirige, en élargit les horizons et en bénit d'une manière si merveilleuse les non moins merveilleux développements.

Pour nous, humbles chroniqueurs de cette grande et sainte cause, nous n'aspirons qu'à la faire de mieux en mieux connaître et apprécier des amis de l'Evangile. Dans ce but, nous espérons pouvoir apporter quelques améliorations encore dans la composition de notre feuille. Mais il faut pour cela que nous puissions compter sur le concours de nos lecteurs. Qu'ils nous restent fidèles, qu'ils nous procurent de nouveaux abonnés, et que l'Auteur de tout bien daigne répandre sa grâce avec abondance et sur ceux qui lisent ces récits, et sur ceux qu'il a chargés de les recueillir, à la louange de son nom trois fois saint!

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages.

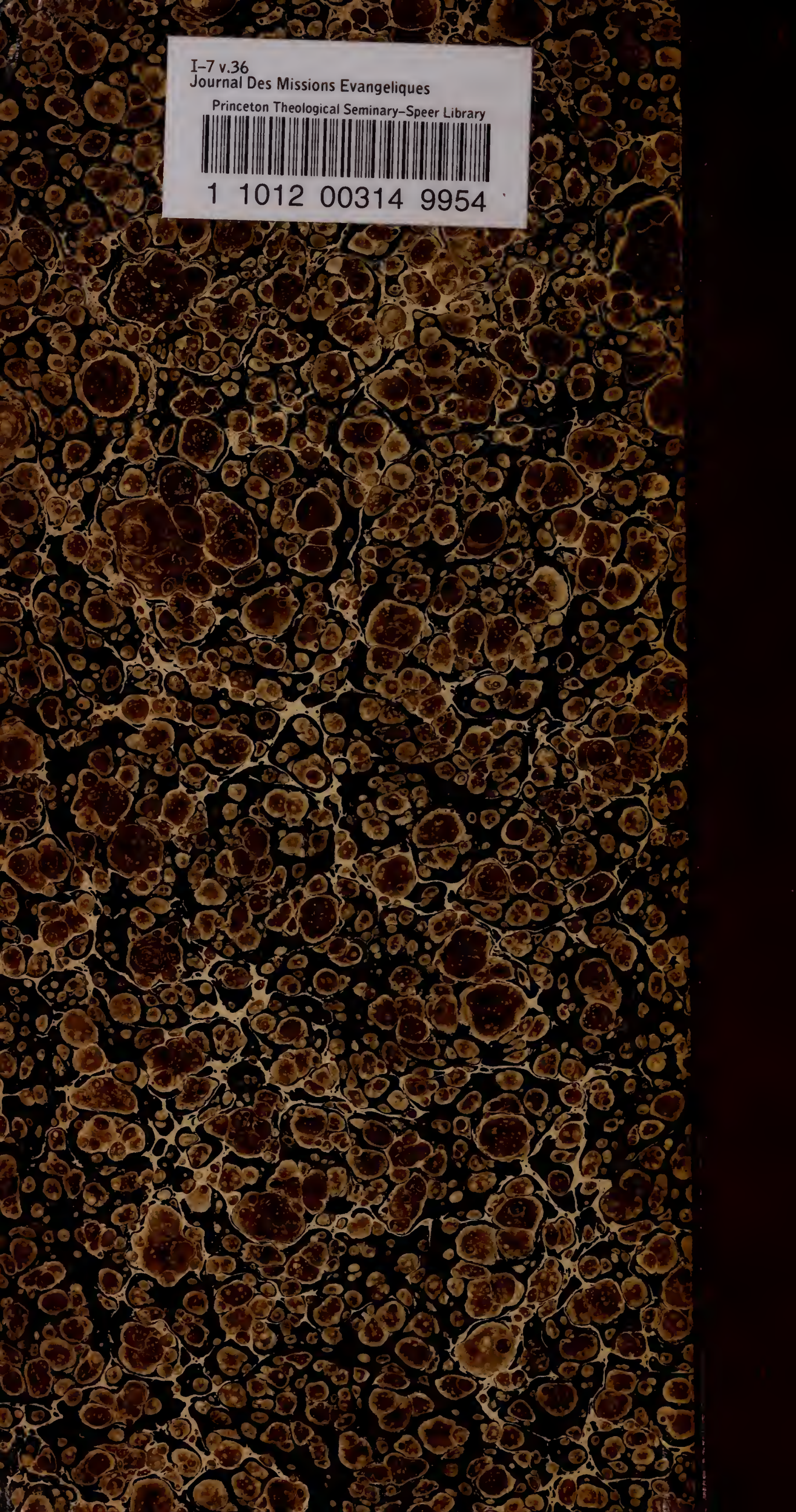
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris. — Typ. de Ch. Maréchal, successeur de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18




I-7 v.36
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9954